This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

L'ÉLOQUENCE

FRANÇAISE.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

Transferred to H.T.L.
Dec 1919

ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.
H 46,617

NANCY. — DE L'IMPRIMERIE DE C.-J. BISSETTE,
Rue de la Hache, n.° 53.

891
Marce /
v. 2

CHEFS-D'ŒUVRE

DE

L'ÉLOQUENCE

FRANÇAISE,

OU

CHOIX DE DISCOURS

DE D'AGUESSEAU, BEAUMARCHAIS, BOSSUET, BOULOGNE, BOURDALOUE, BUFFON, ÉLIE DE BEAUMONT, FÉNÉLON, FLÉCHIER, GUÉNARD, LOYSEAU DE MAULÉON, MASSILLON, MAURY, MIRABEAU, PELLISSON, J.-J. ROUSSEAU, THOMAS, M. DE CHATEAUBRIAND, M. DE LALLY-TOLENDAL, M. DE MACCARTHY,

ET DE CHATAM, FOX ET BURKE (*Anglais*),

Avec des Réflexions critiques et des Jugemens sur les différens genres d'éloquence, le génie des Orateurs, et le mérite des discours,

TIRÉS DE

d'Alembert, Bausset, Bernardin de St.-Pierre, Blair, Chesterfield, Condorcet, Dussault, Fénélon, Fontanes, La Harpe, Marmontel, Maury, Rollin, Thomas, M. Baulieu, M. de Chateaubriand, M. Foisset, M. de Lacretelle, M. Théry, M. Villemain, etc., etc.;

Par l'Abbé Marcel,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE.

SECONDE ÉDITION.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

PARIS: POUSSIELGUE-RUSAND, RUE DU POT-DE-FER-St.-SULPICE, N°. 8.
HACHETTE, RUE PIERRE-SARAZIN, N°. 12.
BRUNOT-LABBE, LIB. DE L'UNIV., RUE DES AUGUSTINS, N°. 33.
AUGUSTE-DELALAIN, RUE DES MATHURINS-St.-JACQUES, N°. 5.

LYON: RUSAND, RUE MERCIÈRE, N°. 26.

1830.

ÉLOQUENCE

SACRÉE.

SERMONS.

IDÉE DU GENRE.

Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertaient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'Évangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mystères, puisque le mystère de la grâce en est la source, il fallait une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à Jésus-Christ et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toutes parts, a dû malheureusement affaiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avaient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fidèles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assemblaient guère que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager

à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile d'une vie entièrement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa première force, qui était celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leurs consciences, confrontèrent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui était un besoin et un secours dans les dangers de l'Église opprimée, devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage), il est certain que le ministère de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Partout ailleurs c'est un homme qui parle à des hommes : ici c'est un être d'une autre espèce : élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs, pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne, ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent, qu'ils sont assis sur des tombeaux. LA HARPE.

La tribune est un champ de bataille. La chaire est un trône d'où l'orateur règne sans opposition comme sans par-

tage.....Tout le distingue de la foule qui l'environne ; il porte des vêtemens qui le font reconnaître, et sa présence commande un silence universel. Placé au-dessus de l'assemblée, il lui parle avec une autorité d'autant plus imposante que l'assemblée est plus nombreuse. Quel contraste imposant ! Voyez la faiblesse de celui qui commande, et jetez les yeux sur cette multitude : elle écoute, les yeux baissés, un homme qui n'épargne aucun vice et ne flatte aucune faiblesse, qui réprimande, menace même, lui seul de la voix et du geste, tout le peuple qui l'écoute.

Cette puissance vient du ciel : les éclats de la voix de l'orateur n'irritent point ; au contraire ils nous touchent. Ce n'est pas un droit qu'il exerce, on le lui contesterait ; c'est un devoir sacré qu'il remplit. Ce n'est pas lui qui nous menace ou qui nous rassure, c'est Dieu même qui nous parle par sa bouche.

A ce nom, nous ne sentons plus que notre faiblesse, et nous écoutons avec respect. En vain notre conscience avouerait en secret la vérité des paroles de l'orateur, les passions révoltées n'écouteraient point la conscience ; la vanité de chacun de nous insulterait à l'orgueil d'un de nos semblables qui se permettrait de nous donner des leçons qu'il aurait besoin de recevoir lui-même ; une conduite exemplaire ne lui donnerait pas cet empire, nous saurions avec art transformer ses qualités en vices ; et au lieu d'obéir nous nous ferions à nous-mêmes, et pour le besoin de nos passions, un devoir d'arracher le masque de ces vertus de parade : la chaire deviendrait un théâtre ; nous applaudirions au talent, et nous mépriserions les conseils.

Ce que la nécessité même n'obtient de nous que difficilement, la croyance le fait sans efforts. On obéit à la puissance ; les effets de la force ressemblent à ceux de la conviction : il faut un œil clairvoyant pour distinguer ces deux causes si différentes. Mais un peuple soumis à la voix d'un seul homme sans armes, sans cortége, sans puissance, c'est

un miracle que la conscience ne saurait faire, et ce miracle de tous les jours est opéré par la foi.

L'orateur de la chaire est à la fois notre maître sur la terre, notre interprète auprès du maître des cieux, notre régulateur et notre guide. Il porte nos vœux et nos prières aux pieds de l'Éternel ; ses désirs sont nos désirs, ses espérances sont les nôtres : il ne consulte personne. Son avis est toujours celui de tous les auditeurs ; il ne recherche point leurs suffrages ; ils lui sont acquis d'avance sans réserve, sans restriction : le peuple est tout entier dans sa personne quand il lève au ciel ses mains suppliantes. Toutes les dictinctions disparaissent, toutes les conventions sociales sont oubliées ; les hommes conservent dans ces assemblées augustes leur égalité primitive. Si quelque trace d'inégalité sociale paraît encore aux yeux distraits dans les édifices destinés à la piété, il y a des momens, pendant la prière, où la présence de Dieu éclipse tout, et remplit toutes les ames. Ce n'est pas à la société, c'est aux hommes qu'il apparaît ; et quand l'orateur de la chaire entretient ses auditeurs des mystères sacrés, il ne s'agit plus de peuples, de corporations, de droits, de priviléges, ni de prétentions. Tout l'entourage social disparaît, l'homme seul reste muet en extase devant le créateur, et l'orateur ne parle en son nom qu'à des créatures.

Telle est la position d'un improvisateur sacré ; c'est-là surtout que l'improvisation est à sa place. Nous avons de beaux discours écrits en ce genre ; mais les plus beaux endroits ne produisent jamais l'effet de l'improvisation. Il faut sans doute se conformer aux règles, c'est-à-dire aux usages dans ce genre comme dans les deux autres ; on doit partager le discours en points, ou le composer tout d'une haleine selon les temps et les lieux. Aucune de ces conventions ne peut nuire à l'effet. On y est accoutumé, et l'habitude fait qu'on n'y songe pas. Les indifférens ou les profanateurs jugent avec le compas littéraire, et ne sont point

émus ; mais le fidèle ne pense qu'aux paroles, et il est pénétré. Cependant celui qui oserait violer les règles troublerait l'assemblée par cette tentative ; ici la soumission aux règles est une loi sacrée : l'usage est un devoir ; c'est une audace condamnable de le changer sans autorisation supérieure, sans ordre du chef reconnu en pareil cas. La langue même de la nature, la langue des signes universellement compris sur tout le globe, s'altère par des conventions et des lois : vouloir faire mieux est un crime. Changer un geste, le restreindre, lui donner plus de développement sous prétexte d'exprimer avec plus d'énergie le respect et l'adoration, enfin se permettre une expression quelconque non consacrée, est une profanation. M. Jacotot.

Dès que les hommes sont assemblés pour entendre un orateur, le seul instinct de la sensibilité devient pour eux l'oracle du goût. Ils se communiquent tous les mouvemens qu'ils éprouvent. Ils apprécient l'éloquence par le sentiment qui en est le meilleur juge ; et le jugement qu'ils prononcent aussitôt sur l'effet d'un discours, en se livrant aux émotions continues, et aux explosions soudaines qu'un prédicateur excite dans les ames, devient le plus sûr et le plus glorieux suffrage qu'il puisse jamais obtenir.

Voici l'idée générale qu'on peut se former de l'éloquence de la chaire.

Un homme sensible voit son ami engagé dans quelques desseins contraires à son intérêt ou à ses devoirs : il veut l'en détourner ; mais il craint d'éloigner de lui sa confiance, par une opposition trop brusque : il s'insinue donc avec douceur : il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute point ; il ne demande qu'à être entendu : il prend l'accent de la pitié ; et peu à peu il renforce ses raisons en présentant les argumens de l'évidence avec la réserve du doute. On ne lui répond rien, on feint de ne pas le comprendre. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du

silence; il va au-devant de toutes les objections et les réfute. Animé du zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par l'esprit : il ne parle que le langage du sentiment. Bientôt, sûr d'intéresser, il s'interdit tout reproche, il découvre le précipice aux yeux de son ami, et lui en montre toute la profondeur pour assaillir en lui l'imagination, la plus faible mais la plus vive de nos facultés. C'est avec ce ressort qu'il parvient à l'ébranler : il s'abaisse jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses plaintes. C'en est fait : le cœur cède, la vérité triomphe, les deux amis s'embrassent : et c'est à l'éloquence d'une persuasive tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien! voilà votre premier modèle dans l'art de préparer et de graduer les triomphes de l'éloquence sacrée. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous-même : cet ami qu'il faut émouvoir pour le gagner, c'est votre auditoire.

Eh! que dis-je? Une mission toute divine va-t-elle donc se borner aux artifices d'un rhéteur? Non, sans doute. En présentant ainsi à votre talent des préceptes en exemples, ou plutôt en action, j'ai voulu essayer d'abord sur vous les moyens d'insinuation oratoire, que développe cette allégorie; mais je sens que je dégraderais trop votre ministère, si je n'établissais point sur les marches du trône même de Dieu le solide point d'appui du levier que la religion met entre vos mains pour enlever à la fois tous vos auditeurs. N'avez-vous donc que des motifs humains à développer dans la chaire où vous exercez l'autorité du juge suprême de l'univers? N'en connaissez-vous donc point d'autres étranges et supérieurs aux intérêts de la vie présente? Et ne sentez-vous pas combien vous affaibliriez le ressort tout-puissant de votre éloquence, si elle oubliait qu'elle emprunte toute sa force des souvenirs profonds de la conscience, et de l'imposante perspective de la mort et de l'éternité?

Vous voilà donc placé entre le ciel et la terre comme le défenseur de tous les droits du créateur, et de tous les intérêts des créatures. Or la totalité du genre humain, et à plus forte raison l'universalité de vos auditeurs, se présente à vos regards, dans un seul individu, dans un seul être collectif qui les réunit, et les représente tous avec la plus exacte ressemblance.

En effet, il n'existe en quelque sorte, par cette fiction oratoire, qu'un seul homme pour l'orateur dans la multitude qui l'environne; et, à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul auditeur, à un seul infortuné, à un seul coupable, dont il déplore les égaremens, les désastres, les erreurs, les peines, les misères ou les vices : cet homme est pour lui comme le démon de Socrate, qu'il voit toujours debout, toujours à ses côtés, et qui tour à tour s'attendrit ou s'irrite, résiste ou promet, s'humilie ou se courrouce, et ne cesse de lui répondre que pour l'interroger. C'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on compose, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés, de ses inconséquences et de ses travers. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance individuelle suffiront pour subjuger la plus nombreuse assemblée. L'orateur tirera même de nouveaux avantages d'une grande affluence, où tous les mouvemens excités à la fois, comme les vagues d'une mer agitée qui s'entrechoquent de tous les côtés, multiplieront les triomphes de l'art, en formant une espèce d'action et de réaction entre l'orateur et l'auditoire. C'est dans ce sens que Cicéron a raison de dire que *nul homme ne peut être éloquent, sans une multitude qui l'écoute.* L'auditeur venait entendre un discours; mais dès qu'il paraît, l'orateur le prend à partie : il l'accuse, il le confond : il lui parle, tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme son juge. Voyez avec quelle adresse il lui

dévoile ses sentimens les plus cachés, avec quelle sagacité il lui révèle ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les plus séduisantes. Le coupable se reconnaît : une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'orateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune saillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'éloquence chrétienne et refroidir cette sainte émotion des cœurs, la parole évangélique se gravera plus avant et achèvera son œuvre. Vous verrez encore, il est vrai, dans le temple des milliers d'auditeurs ; mais il n'y aura plus qu'une seule pensée, un seul intérêt, un seul sentiment : c'est-à-dire, Dieu et le pécheur, ou plutôt le repentir et la clémence. Je me trompe : le ministre de la parole, devenu ainsi un ange de réconciliation, se confondant avec son auditoire, qui réagira puissamment sur lui-même, mêlera de douces larmes de joie aux pleurs attendrissans de l'amour, qui scelleront le pacte solennel de la miséricorde ; et tous ces individus réunis reproduiront devant vous, pour l'honneur immortel d'un si beau ministère, l'homme idéal que l'orateur avait présent à sa pensée pendant la composition de son discours. MAURY.

Une condition indispensable pour bien prêcher, c'est de se faire une idée juste du but de la prédication, et de ne jamais le perdre de vue ; car il est impossible d'avoir, dans un art quelconque, un certain degré d'habileté, si l'on ne voit pas nettement l'objet et la fin qu'on s'y propose. Le but de la prédication est de persuader aux hommes de devenir meilleurs : ainsi tout sermon doit être un discours persuasif. Ce n'est pas à dire que le prédicateur doive s'abstenir d'instruire et d'enseigner, de raisonner et d'argumenter. Toute persuasion, comme je l'ai fait voir ci-devant, doit être fondée sur la conviction : c'est à l'entendement qu'il faut d'abord s'adresser, si l'on veut faire sur le cœur une impression durable.....

Il faut se souvenir en même temps que toutes les instructions du prédicateur doivent se rapporter à la pratique, et que la persuasion doit toujours être son principal objet.... Il faut donc que l'éloquence de la chaire soit une éloquence populaire : c'est une des premières qualités du prédicateur que d'être populaire ; non, en ce sens qu'il s'accommode aux goûts et aux préjugés du peuple (ce qui n'aurait d'autre effet que de rendre le prédicateur méprisable), mais dans le vrai sens du mot, qui exprime la qualité de faire impression sur le peuple, d'atteindre jusqu'à son cœur, de s'en emparer, de le saisir.....

S'il est vrai qu'un sermon doive être un discours persuasif, on en peut tirer cette conséquence importante, que le prédicateur lui-même doit être un homme de bien : *veræ voces ab imo pectore*. Si cela est vrai, comme je le crois, de tous les discours publics, à plus forte raison doit-il l'être de la prédication. Ici, il est essentiel que l'orateur soit persuadé de la vérité et de l'importance des principes qu'il veut faire adopter à ses auditeurs : et il ne suffit pas qu'il en ait une croyance spéculative, il faut qu'il en soit vivement et profondément pénétré. Ce sentiment donnera à ses exhortations de la force et du poids ; il y répandra une ferveur pieuse, bien supérieure dans ses effets à tous les artifices d'une éloquence étudiée. Au contraire, si ce sentiment n'y est pas, toutes les ressources de l'art ne pourront point le remplacer, et ne produiront qu'une vaine déclamation. Le véritable esprit de piété serait le préservatif le plus efficace contre diverses fautes de ce genre, que les prédicateurs sont sujets à commettre ; il rendrait leurs discours solides, pressans et utiles ; il les ferait renoncer à ces harangues frivoles et fastueuses, qui n'ont d'autre but qu'un vain étalage d'éloquence ou le plaisir des auditeurs. La difficulté d'atteindre à ce haut dégré de vertu et de piété habituelle que requiert l'éloquence de la chaire, et d'unir à ces qualités du talent et une grande

connaissance du monde, est peut-être une des principales causes qui rendent si rares les excellens prédicateurs.

Les caractères principaux de l'éloquence qui convient à la chaire, par opposition aux autres espèces de discours publics, me paraissent pouvoir se réduire à deux, la gravité et la chaleur. La nature sérieuse des sujets que l'on doit porter en chaire exige de la gravité; l'importance qu'ils ont pour tous les hommes demande de la chaleur. Il n'est ni aisé ni commun de réunir ces deux qualités : le ton grave, s'il prédomine, est sujet à dégénérer en une insipide monotonie : la chaleur, si elle n'est pas tempérée par la gravité, se rapproche de la manière théâtrale, et donne à la prédication un air de légèreté. Tout prédicateur doit s'appliquer de tout son pouvoir à réunir ces deux mérites, soit dans la composition, soit dans le débit : la gravité et la chaleur réunies forment ce caractère de prédication que les Français appellent *onction*.....

Je ferai ici, sur la composition des sermons en particulier, quelques observations qui, j'espère, ne seront pas sans utilité.

La première est relative à l'unité du sermon. Sans doute, en toute espèce de composition, il est fort important de conserver l'unité; mais, en d'autres genres que celui du sermon, où le choix du sujet ne dépend pas de l'orateur, il est moins en son pouvoir d'observer cette règle; au lieu que dans un sermon, si le prédicateur y manque, c'est toujours sa faute. Ce que j'entends ici par l'unité, c'est qu'il y ait toujours un point principal, auquel tout l'ensemble du sermon se rapporte. Il ne faut pas que ce soit un assemblage de sujets différens, rapprochés et réunis en un seul discours, mais qu'un même objet y prédomine dans toute son étendue. Cette règle se fonde sur une vérité dont chacun peut faire l'expérience; c'est que l'esprit ne peut s'occuper fortement, et dans un même temps, que d'un seul objet principal. Dès que l'attention se partage, l'impression en est affaiblie....

En second lieu, les sermons font d'autant plus d'effet, et sont pour l'ordinaire d'autant plus utiles, que le sujet en est plus précis et plus particulier : cela résulte en grande partie de l'observation précédente. Quoiqu'on puisse traiter un sujet général de manière à y conserver de l'unité, il est impossible néanmoins que cette unité soit aussi rigoureuse que dans un sujet particulier. L'impression, dans le premier cas, est nécessairement plus indéterminée, et l'instruction moins directe et moins convaincante. Les jeunes prédicateurs préfèrent souvent les sujets généraux, tels, par exemple, que les plaisirs de la religion, comme ayant plus d'éclat, et offrant plus de facilité. Sans doute ces points de vue généraux, sous lesquels on peut envisager la religion, ne doivent pas être négligés, et conviennent particulièrement en certaines occasions; mais ce ne sont pas ceux qui sont les plus favorables aux grands effets de la prédication : ils tombent presque inévitablement dans le champ des lieux communs....

En troisième lieu, ne cherchez jamais à dire sur un sujet tout ce qu'on peut dire : c'est une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre. Choisissez les objets plus utiles, les plus frappans, les plus propres à entraîner la persuasion parmi ceux que votre texte peut suggérer, et faites rouler votre discours en entier là-dessus..... Il y a toujours bien des choses que le prédicateur peut supposer connues, et d'autres qu'il suffit de toucher légèrement : s'il veut ne rien omettre de ce que son sujet peut fournir, il l'encombrera, et affaiblira inévitablement son discours.

En méditant un sermon, il doit se mettre à la place d'un auditeur réfléchi, et supposer qu'on lui adresse un discours sur le sujet dont il a fait choix : qu'il se demande à lui-même quel est le point de vue qui lui paraîtrait le plus frappant; quels argumens lui sembleraient les plus propres à entraîner la persuasion; quelles sont les parties de ce sujet qui resteraient le plus profondément gravées dans son esprit : ce

sont là les principaux matériaux dont il doit faire usage, et dont il est probable que son génie se servira avec avantage....

En quatrième lieu, efforcez-vous surtout de rendre vos instructions intéressantes pour ceux à qui elles s'adressent. C'est ici la grande épreuve et la vraie marque du génie propre à l'éloquence de la chaire; car rien n'est si contraire au succès de la prédication, que la sécheresse : un sermon sec ne peut être un bon sermon. L'intérêt d'un sermon dépend en grande partie de la manière dont on le débite : car le ton de l'orateur influe toujours puissamment sur l'impression qu'il produit; mais cet intérêt dépend aussi beaucoup de la composition du discours. Pour prêcher d'une manière intéressante, un langage correct et des descriptions élégantes ne sont pas le point principal : le grand secret est de parler au cœur, et de faire que les auditeurs s'appliquent ce qu'on dit à tous; tellement que chacun d'eux croie que c'est à lui que le prédicateur s'adresse.....

En cinquième et dernier lieu, j'ajouterai une remarque tendant à prévenir le danger de se conformer, dans la manière de prêcher, aux vains caprices de la mode.... Le goût universel des hommes, ce goût qui n'est point soumis aux variations de la mode, est le seul qui ait droit de faire loi; et jamais il ne prescrira d'autre forme de prédication que celle qui se fonde à la fois sur la nature de l'homme et sur le principe de l'utilité; qui dérive par conséquent de la juste idée que l'on doit se faire d'un sermon, ou d'un discours sérieux et persuasif, adressé à une multitude d'hommes, dans le but de les rendre meilleurs.....

Quant au style, la première qualité que la chaire exige est la plus parfaite clarté. Comme les discours qu'on y prononce, sont destinés à l'instruction de toutes les classes d'auditeurs, il doit y régner beaucoup de simplicité. Les mots inusités, pompeux, qui sentent l'enflure, doivent être évités; en particulier ceux qui sont tout-à-fait poétiques, ou philoso-

phiques. Les jeunes prédicateurs se laissent prendre à ce vain éclat; et chez eux cette erreur est excusable; mais il faut qu'ils sachent que c'est une erreur, et qu'elle vient uniquement de ce que leur goût n'est pas encore épuré.....

Le langage de l'Écriture, convenablement employé, est, pour les sermons, un grand ornement. On peut s'en servir par voie de citation ou par voie d'allusion. Les citations directes, par lesquelles le prédicateur appuie ce qu'il avance, donnent de l'autorité à ses préceptes, et impriment à son discours un caractère plus respectable. Les allusions à certains passages, ou à certaines expressions remarquables de l'Écriture, lorsqu'elles sont bien placées, ont toujours un heureux effet : elles fournissent au prédicateur une multitude d'expressions métaphoriques, dont les autres genres de composition sont privés, et qui servent à varier le style et à lui donner de la vivacité. Mais il faut prendre garde que toutes ces allusions soient naturelles et faciles; car, pour peu qu'elles soient forcées, elles ressemblent à des jeux de mots.

Jamais on ne doit apercevoir dans un sermon rien qui ressemble aux pointes ou aux jeux de mots, aucune finesse d'expression recherchée, aucune espèce d'affectation ou de faux bel-esprit. Ces défauts sont incompatibles avec la dignité de la chaire, et donnent au prédicateur un air de prétention, qu'il ne saurait éviter avec trop de soin. Son style doit être plutôt fort et expressif que brillant.....

On demandera peut-être quelle est, pour le prédicateur, la méthode la plus convenable, d'écrire ses sermons en entier et de les confier exactement à sa mémoire, ou de se contenter d'étudier la matière et les pensées, en réservant, au moins en partie, pour le moment du débit, le soin de trouver l'expression? Je pense qu'à cet égard il est impossible de donner une règle générale; il faut laisser au prédicateur le choix de la méthode qui convient le mieux à son génie: les expressions qui naissent, et sortent pleines de feu à l'instant même où on les énonce,

ont souvent plus de grâce et plus d'énergie que celles que l'on a méditées dans la retraite du cabinet. Mais l'esprit le plus prompt ne peut pas toujours compter de trouver ainsi les expressions à son commandement; et plusieurs personnes ne les rencontrent jamais, lorsqu'elles ont à parler devant un auditoire qui leur impose. Il est donc à propos, au moins lorsqu'on commence à exercer la prédication, d'écrire tout son discours, aussi exactement qu'on peut le faire. Cela est indispensable à l'entrée de la carrière, pour acquérir la faculté et l'habitude d'être correct, soit dans le langage, soit dans la pensée, en traitant les sujets relatifs à la religion.....

Les sermons français et anglais, qui ont été publiés, prouvent que leurs auteurs se sont fait de l'éloquence de la chaire des idées fort différentes. Les deux nations ont pris chacune dans cet art une partie distincte, ou même opposée. Un sermon francais est d'ordinaire une exhortation animée et pleine de feu; un sermon anglais est une suite de raisonnemens instructifs et sans chaleur. Les prédicateurs français s'adressent principalement à l'imagination et aux passions; les anglais, à l'entendement, d'une manière presque exclusive. C'est la réunion de ces deux genres de composition, la chaleur et la sensibilité jointes à la raison et à l'exactitude, qui, selon l'idée que j'en ai conçue, pourraient fournir le modèle d'un sermon parfait. Un sermon français passerait chez nous pour un discours fleuri, souvent même pour la harangue d'un enthousiaste : et les critiques français disent que nos prédicateurs sont des philosophes et des logiciens, mais qu'ils ne sont pas des orateurs. Voici en général les défauts que l'on peut reprocher aux sermons français. L'usage établi parmi les prédicateurs de cette nation, de prendre leurs textes dans la leçon du jour, rend souvent la liaison du texte avec le sujet peu naturelle et forcée; les applications, qu'ils font des passages de l'Écriture, sont plutôt imaginaires qu'instructives. Leur méthode a un air de gêne

et de roideur, à cause de l'usage qu'ils ont adopté de diviser toujours leur sujet en trois, ou en deux points principaux; et en général leur composition est trop développée. HUGUES BLAIR.

BOURDALOUE.

QUELQUE sévère que soit le jugement que Fénélon, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, porte d'un célèbre prédicateur de son temps qu'il ne nomme pas; il est impossible, à plusieurs traits, de ne pas reconnaître Bourdaloue.

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix et dans le geste?

A. C'est là ce qui rend l'action si puissante, et qui la fesait mettre par Démosthène au-dessus de tout. Plus l'action et la voix paraissent simples et familières dans les endroits où l'on ne fait qu'instruire, que raconter, que s'insinuer, plus préparent-elles de surprise et d'émotion pour les endroits où elles s'éleveront à un enthousiasme soudain. C'est une espèce de musique : toute la beauté consiste dans la variété des tons qui haussent ou qui baissent, selon les choses qu'ils doivent exprimer.

B. Mais, si l'on vous en croit, nos principaux orateurs mêmes sont bien éloignés du véritable art. Le prédicateur que nous entendîmes ensemble il y a quinze jours ne suit pas cette règle; il ne paraît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premières paroles, il dit tout d'un même ton; et toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer, et ceux où il ne le veut pas, c'est que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, monsieur, sa voix a deux tons; mais ils ne sont guère proportionnés à ses paroles. Vous avez raison de dire qu'il ne s'attache point à ces règles; je crois qu'il n'en a pas même senti le besoin. Sa voix est naturellement mélodieuse : quoique très-mal ménagée, elle ne laisse pas de plaire; mais vous voyez bien qu'elle ne fait dans l'ame aucune des impressions touchantes qu'elle ferait, si elle avait toutes les inflexions qui expriment les sentimens. Ce sont de belles cloches dont le son est clair plein, doux, et agréable; mais, après tout, des cloches qui ne signifient rien, qui n'ont point de variété, ni par conséquent d'harmonie et d'éloquence.

B. Mais cette rapidité de discours a pourtant beaucoup de grâce.

A. Elle en a sans doute; et je conviens que, dans certains endroits vifs, il faut parler plus vite; mais parler avec précipitation et ne pouvoir se retenir, est un grand défaut. Il y a des choses qu'il faut appuyer. Il en est de l'action et de la voix comme des vers; il faut quelquefois une mesure lente et grave, qui peigne les choses de ce caractère, comme il faut quelquefois une mesure courte et impétueuse, pour signifier ce qui est vif et ardent. Se servir toujours de la même action et de la même mesure de voix, c'est comme qui donnerait le même remède à toutes sortes de malades. Mais il faut pardonner à ce prédicateur l'uniformité de voix et d'action; car, outre qu'il a d'ailleurs des qualités très-estimables, de plus, ce défaut lui est nécessaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toujours les paroles? Son style est tout uni; il n'a aucune variété; d'un côté, rien de familier, d'insinuant et de populaire; de l'autre, rien de vif, de figuré et de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres; ce sont des déductions exactes, des raisonnemens bien suivis et concluans, des portraits fidèles : en un mot, c'est un homme qui parle en termes propres, et qui dit des

choses très-sensées. Il faut même reconnaître que la chaire lui a de grandes obligations ; il l'a tirée de la servitude des déclamateurs, et il l'a remplie de beaucoup de force et de dignité. Il est très-capable de convaincre ; mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'est pas même fort instruit ; car, outre qu'il n'a aucune manière insinuante et familière, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, il n'a rien d'affectueux, de sensible. Ce sont des raisonnemens qui demandent de la contention d'esprit. Il ne reste presque rien de tout ce qu'il a dit dans la tête de ceux qui l'ont écouté : c'est un torrent qui a passé tout d'un coup, et qui laisse son lit à sec. Pour faire une impression durable, il faut aider les esprits, en touchant les passions : les instructions sèches ne peuvent guère réussir. Mais ce que je trouve le moins naturel en ce prédicateur, est qu'il donne à ses bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a ni mouvement ni figure dans ses paroles. A un tel style il faudrait une action commune de conversation ; ou bien il faudrait à cette action impétueuse un style plein de saillies et de véhémence ; encore faudrait-il, comme nous l'avons dit, ménager mieux cette véhémence, et la rendre moins uniforme. Je conclus que c'est un grand homme qui n'est point orateur. Un missionnaire de village, qui sait effrayer et faire couler les larmes, frappe bien plus au but de l'éloquence.

. . . . . .

B.... Vous nous avez parlé des yeux : ont-ils leur éloquence?

A. N'en doutez pas. Cicéron et tous les autres anciens l'assurent. Rien ne parle tant que le visage ; il exprime tout : mais dans le visage, les yeux font le principal effet ; un seul regard, jeté bien à propos, pénètre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites souvenir que le prédicateur dont nous parlions a d'ordinaire les yeux fermés : quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'est qu'on sent qu'il lui manque une des choses qui devraient animer son discours.

B. Mais pourquoi le fait-il?

A. Il se hâte de prononcer, et il ferme les yeux, parce que sa mémoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle est fort chargée : quelquefois même il reprend plusieurs mots pour retrouver le fil du discours; ces reprises sont désagréables, et sentent l'écolier qui sait mal sa leçon; elles feraient tort à un moindre prédicateur.

A. Ce n'est pas la faute du prédicateur, c'est la faute de la méthode qu'il a suivie après tant d'autres. Tant qu'on prêchera par cœur et souvent, on tombera dans cet embarras. FÉNÉLON.

« Le premier, dit Voltaire, *qui fit entendre dans la « chaire une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue. » Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses comtemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes et les petites recherches du bel-esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant cathéchiste, plutôt qu'un savant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

. . . . . .

J'ai parlé trop succinctement de Bourdaloue, lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siècle. Ce n'est pas que j'aie rien à rétracter dans l'article qui concerne ce célèbre prédicateur ; tout ce que j'y ai énoncé me paraît encore vrai ; mais je n'y ai pas dit tout ce que je devais dire. J'ai pu, en considérant Massillon et lui sous des rapports purement littéraires, ceux d'orateur et d'écrivain, ne mettre aucune comparaison entre eux ; et en effet je ne pense pas que, sous ce point de vue, Bourdaloue puisse la soutenir. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en parlant d'orateurs chrétiens, je ne devais pas régler mon jugement entier sur le seul plaisir que je cherchais alors dans leurs ouvrages, celui d'une lecture agréable : j'étais tenu d'examiner ce que l'un et l'autre étaient et devaient être pour des chrétiens, puisque c'est pour des chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. J'avais alors beaucoup lu Massillon et fort peu Bourdaloue, et cette différence était en raison du plus ou moins d'attraits dans l'élocution. Cet attrait seul ne devait pas tout décider ; il était de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avait atteint les différens résultats du ministère de la parole évangélique, puisqu'il y en a de plus d'une espèce, tous essentiels et peut-être même tous d'une égale efficacité, à proportion de la diversité des esprits. Tous ces effets étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui, dès qu'il les obtient, les palmes de son art ; et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées chez lui seul à un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare et moins difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue que de plaire et de toucher comme Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui ; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son *Avent*, son *Carême*, et particulièrement ses Sermons sur

les Mystères, sont d'une supériorité de vues dont rien n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumière et d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. Comme il est profond dans la science de Dieu! Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères du salut? Quel autre en a fait connaître, comme lui, la hauteur, la richesse et l'étendue? Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation. Certes, ce n'est pas un mérite vulgaire qu'un recueil de sermons que l'on peut appeler un cours complet de religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut suffire pour en donner une connaissance parfaite. C'est donc pour des chrétiens une des meilleures lectures possibles; rien n'est plus attachant pour le fond des choses; et la diction, sans les orner beaucoup, du moins ne les dépare nullement. Elle est toujours naturelle, claire et correcte; elle est peu animée, mais sans vide, sans langueur, et relevée quelquefois par des traits de force: quelquefois aussi, mais rarement, elle approche trop du familier. Quant à la solidité des preuves, rien n'est plus irrésistible; il promet sans cesse de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre, où la prédication est toute en preuves, Bourdaloue ne parût le premier des prédicateurs; et il le serait partout, s'il avait les mouvemens de Démosthène comme il en a les moyens de raisonnement. En total, je croirais que Massillon vaut mieux pour les gens du monde, et Bourdaloue pour les chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme; l'autre éclairera et affermira le chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conceptions et de plus fort en appuis. LA HARPE.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans

les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours, à la tactique d'un général qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est également plein, lié, soutenu, assorti; où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours en grand moraliste au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur par-delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la

même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique, ni rampante, c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile, et y embrasser d'un coup d'œil les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvemens; la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien.

Enfin, je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'ame de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense !

Je ne connais rien de plus étonnant et de plus inimitable dans l'éloquence religieuse, que les premières parties des sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, *DEI VIRTUTEM*, etc., et sur la *Résurrection*. C'est la borne de l'art, comme c'est la borne du genre. Je le crois fermement, et je le dis avec confiance sur la foi et l'autorité du

dix-septième siècle, de ce grand siècle dont le jugement sera l'oracle éternel du goût. « A peine eut-il paru dans « cette capitale, selon la *Notice historique de sa vie*, qu'une « foule innombrable d'auditeurs, et l'élite de toute la France, « accoururent à ses sermons. Chacun de ses discours parais- « sait supérieur aux précédens, et était écouté avec une sa- « tisfaction toujours renaissante. Il ne fut pas moins admiré « à la cour, où il prêcha devant Louis XIV plus souvent « qu'aucun autre prédicateur. Ce monarque, auquel on ne « peut contester un rare discernement, disait qu'*il aimait* « *mieux entendre plusieurs fois les mêmes sermons de* « *Bourdaloue, que les sermons nouveaux de tout autre* « *orateur.* » MAURY.

On s'est accoutumé à comparer Bourdaloue à Démosthène ; mais il est très-rare que ces comparaisons soient aussi justes qu'elles sont séduisantes. Ce qui distingue Démosthène, c'est le sublime ; c'est par là que, suivant Longin, il s'élève si fort au-dessus d'une foule d'orateurs qui l'emportent sur lui par d'autres genres de mérite ; car il ne réunissait pas toutes les perfections de l'éloquence. Or, le sublime n'est point le caractère de Bourdaloue ; il n'a de commun avec Démosthène que la vigueur de la logique et la sévérité du style ; ils marchent l'un et l'autre vers leur but, d'un pas ferme et rapide, sur la ligne la plus directe, et jamais ils ne s'amusent à cueillir les fleurs que la route peut leur offrir. Mais Bourdaloue se tient, pour ainsi dire, toujours près de la terre, et Démosthène s'élance souvent jusqu'aux cieux. L'orateur grec, comme l'orateur français, comptent les mots et ne donnent rien à la phrase : ils se servent tous deux de la parole, suivant l'expression de Fénélon, comme un homme modeste se sert de son habit, pour la seule utilité, pour se couvrir : ils semblent manquer l'un et l'autre de cette imagination qui colore chaque expression ; mais Démosthène prodigue les mouvemens de l'éloquence, tandis que Bour-

daloue ne prodigue que les formules de la dialectique. Les apostrophes, les exclamations, les prosopopées, se pressent dans les discours de l'orateur athénien; toutes les figures de pensées lui sont familières : les formes du raisonnement sont toujours chez lui des élans de l'ame, et les argumentations les plus réfléchies ressemblent à des inspirations soudaines. L'orateur français est presque toujours de sang-froid; il argumente dans la tribune comme on disserte sur les bancs de l'école; et, satisfait de pousser à bout la raison de l'auditeur, il semble craindre d'ébranler son imagination et de toucher son cœur. DUSSAULT.

SERMON

SUR

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt; nos autem prædicamus Christum crucifixum Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam.

Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, et qui paraît une folie aux Gentils; mais qui est la force de Dieu, et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit d'entre les Gentils, soit d'entre les Juifs. *Dans la première épître aux Corinthiens, chap.* 1.

SIRE,

Si jamais les prédicateurs pouvaient, avec quelque sujet apparent, rougir de leur ministère, ne serait-ce pas en ce jour, où ils se voient obligés de publier les humiliations étonnantes du Dieu qu'ils annoncent, les outrages qu'il a reçus, les faiblesses qu'il a ressenties, ses langueurs, ses souffrances, sa passion, sa mort? Cependant, disait le grand Apôtre, malgré les ignominies de la croix, je ne rougirai jamais de l'évangile de mon Sauveur; et la raison qu'il en apporte est aussi surprenante, et même encore plus surprenante que le sentiment qu'il en avait : c'est que je sais, ajoutait-il, que l'évangile de la croix est la vertu de Dieu pour tous ceux qui sont éclairés des lumières de la foi : *Non erubesco evangelium; virtutis enim Dei est omni credenti*[1].

[1] Rom. 1.

Non-seulement saint Paul n'en rougissait point, mais il s'en glorifiait. Car, à Dieu ne plaise, mes frères, écrivait-il aux Galates, que je fasse jamais consister ma gloire dans aucune autre chose que dans la croix de Jésus-Christ : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* [1]. Bien loin que la croix lui donnât de la confusion dans l'exercice de son ministère, il prétendait que pour soutenir son ministère avec honneur, le plus infaillible moyen était de prêcher la croix de l'Homme-Dieu; et qu'en effet il n'y avait rien dans tout l'évangile, de plus grand, de plus merveilleux, de plus propre même à satisfaire des esprits raisonnables et sensés, que ce profond et adorable mystère. Car voilà le sens littéral de ce passage tout divin que j'ai choisi pour mon texte : *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt* [2]; les Juifs incrédules demandent qu'on leur fasse voir des miracles; les Grecs, vains et superbes, se piquent de chercher la sagesse; les uns et les autres s'obstinent à ne vouloir croire en Jésus-Christ qu'à ces deux conditions. Et moi, dit l'Apôtre, pour confondre également l'incrédulité des uns et la vanité des autres, je me contente de leur prêcher Jésus-Christ même crucifié; pourquoi? parce que c'est par excellence le miracle de la force de Dieu, et tout ensemble, le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Miracle de la force de Dieu, qui seul doit tenir lieu aux Juifs de tout autre miracle : *Christum crucifixum Dei virtutem.* Chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, qui seul est plus que suffisant pour soumettre les Gentils au joug de la foi, et pour les faire renoncer à toute la sagesse mondaine : *Christum crucifixum Dei sapientiam.*

Admirable idée que concevait le docteur des nations, se représentant toujours la passion du Sauveur des hommes, comme un mystère de puissance et de sagesse. Or, c'est à cette idée, chrétiens, que je m'attache, parce qu'elle m'a

[1] Gal. 6. — [2] 1. Cor. 1.

paru, d'une part, plus propre à vous édifier, et de l'autre, plus digne de Jésus-Christ, dont j'ai à vous faire aujourd'hui l'éloge funèbre; car il ne s'agit pas ici de pleurer la mort de cet Homme-Dieu; nos larmes, si nous en avons à répandre, doivent être réservées pour un autre usage; et nous ne pouvons ignorer quel est cet usage que nous devons en faire, après que Jésus-Christ lui-même nous l'a si positivement et si distinctement marqué, lorsque allant au Calvaire, il dit aux filles de Jérusalem : ne pleurez point sur moi, mais sur vous. Il ne s'agit pas, dis-je, de pleurer sa mort, mais il s'agit de la méditer, il s'agit d'en approfondir le mystère, il s'agit d'y reconnaître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu, il s'agit d'y trouver l'établissement et l'affermissement de notre foi; et c'est, avec la grâce de mon Dieu, ce que j'entreprends. On vous a cent fois touchés et attendris par le récit douloureux de la passion de Jésus-Christ, et je veux, moi, vous instruire; les discours pathétiques et affectueux que l'on vous a faits, ont souvent ému vos entrailles, mais peut-être d'une compassion stérile, ou, tout au plus, d'une componction passagère, qui n'a pas été jusqu'au changement de vos mœurs; mon dessein est de convaincre votre raison, et de vous dire quelque chose encore de plus solide, qui désormais, serve de fond à tous les sentimens de piété que ce mystère peut inspirer. En deux mots, mes chers auditeurs, qui vont partager cet entretien, vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse; et moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de sa puissance : ce sera la première partie. Le monde, jusqu'à présent, n'a regardé ce mystère que comme une folie; et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : ce sera la seconde partie.

Donnez-moi, Seigneur, pour traiter dignement un si grand sujet, ce zèle dont fut rempli votre Apôtre, quand

vous le choisîtes pour porter votre nom aux rois, et pour leur faire révérer, dans l'humiliation même de votre mort, la divinité de votre personne. Je ne parle pas ici, comme saint Paul, à des Juifs, ni à des Gentils; je parle à des chrétiens de profession, mais parmi lesquels on voit tous les jours des faibles dans la foi, qui, pleins des maximes du siècle, et consultant trop la prudence humaine, ne laissent pas, quoique chrétiens, d'être quelquefois troublés et même tentés sur l'incontestable vérité de leur religion, quand on leur représente le Dieu qu'ils adorent, comblé d'opprobres et expirant sur une croix : or, c'est pour cela que je dois les fortifier, en leur fesant connaître le don de Dieu, caché dans le mystère de votre mort, et en relevant dans leur idée vos faiblesses apparentes. Soutenez-moi donc, ô mon Dieu! mais, au même temps, donnez à mes auditeurs cette docilité avec laquelle ils doivent entendre votre parole, pour être, non-seulement persuadés, mais convertis et sanctifiés. Je vous la demande, Seigneur, cette grâce, et je l'obtiendrai par les mérites de votre croix même : car, oubliant aujourd'hui Marie, je n'envisage que votre croix, notre unique espérance, et je vais lui rendre d'abord l'hommage et le culte que lui rend solennellement toute l'Église, en lui disant : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un Dieu, comme Dieu, agisse en maître et en souverain; qu'il ait créé, d'une parole, le ciel et la terre; qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et que rien ne résiste à sa puissance, c'est une chose, chrétiens, si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous; mais qu'un Dieu souffre, qu'un Dieu expire dans les tourmens, qu'un Dieu, comme parle l'Écriture, goûte la mort, lui qui possède seul l'immortalité, c'est ce que, ni les anges, ni les hommes, ne comprendront jamais. Je puis

donc bien m'écrier avec le prophète : *Obstupescite cœli*[1] ; ô cieux, soyez-en saisis d'étonnement ! car, voici ce qui passe toutes nos vues, et ce qui demande toute la soumission et toute l'obéissance de notre foi ; mais aussi est-ce dans ce grand mystère que notre foi a triomphé du monde : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*[2].

Il est vrai, chrétiens, Jésus-Christ a souffert, et il est mort. Mais, en vous parlant de sa mort et de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition que vous traiteriez de paradoxe, si les paroles de mon texte ne vous avaient disposés à l'écouter avec respect ; et je prétends que Jésus-Christ a souffert, et qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire, d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Dieu ; d'une manière tellement propre de Dieu, que saint Paul, sans autre raison, a cru pouvoir dire aux Juifs et aux Gentils : Oui, mes frères, ce crucifié que nous vous prêchons, cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire, frappé de la main de Dieu et réduit dans la dernière faiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous méprisez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui, il est notre Dieu, et nous n'en voulons point d'autre marque, ni d'autre preuve que sa croix : voilà le précis de la théologie de saint Paul, que vous n'avez peut-être jamais bien comprise, et que j'entreprends de vous développer. Entrons, chrétiens, dans le sens de ces divines paroles : *Christum crucifixum Dei virtutem*, et tirons-en tout le fruit qu'elles doivent produire dans nos ames, pour notre édification.

Je dis que Jésus-Christ est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Homme-Dieu : la seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort ; un homme qui meurt en fesant actuellement des miracles, et les plus

[1] 2. Jerem. — [2] Joan. 5.

grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort; un homme dont la mort, bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque, bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il meurt, au contraire, par un effort de sa toute-puissance; mais, ce qui surpasse tout le reste, un homme qui, par l'infamie de sa mort, parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe, par sa croix même, du prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité du monde; n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou, si vous voulez, en Homme-Dieu? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre, en disant, que cet homme mort sur la croix était, non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la vertu même de Dieu incarnée : *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Ne séparons point ces quatre preuves, et vous avouerez qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir, jusques à l'avoir absolument en sa puissance, et jusques à pouvoir dire infailliblement et en maître : Cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres qui y doivent concourir; il n'appartient qu'à un Dieu de connaître distinctement et par soi-même le fond des cœurs, et d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à savoir mieux ce qui est, ou ce qui sera dans la pensée et dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or, c'est ce qu'a fait Jésus-Christ à l'égard de sa passion et de sa mort.

Je m'explique: à l'entendre parler de sa passion, longtemps avant sa passion même, et sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé, et dont il raconte l'histoire; tant il est exact à en marquer jusques aux moindres

circonstances; et à le voir, le jour de sa mort, subir les différens supplices qu'il endure, on croirait que les bourreaux qui le tourmentent sont moins les exécuteurs des jugemens rendus contre sa personne, que de ses prédictions. Enfin, disait-il à ses apôtres, pour les préparer à ce douloureux mystère, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été dit du Fils de l'homme va s'accomplir: car ce Fils de l'homme (c'était la qualité qu'il se donnait), ce Fils de l'homme que vous voyez et qui vous parle, sera livré aux Gentils; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié; on lui crachera au visage, il mourra dans l'opprobre, et il ressuscitera le troisième jour. Prenez garde, chrétiens, à la réflexion que fait ici saint Chrysostôme. Il y avait déjà dés siècles entiers que les prophètes, qui furent dans l'ancienne loi les précurseurs du Messie, avaient publié toutes ces particularités. Comme l'obstacle principal qui devait un jour détourner les esprits mondains de croire en Jésus-Christ, était le prétendu scandale que leur causerait l'ignominie de sa mort, Dieu, par une singulière providence, avait révélé aux prophètes, que la mort, quoique ignominieuse de ce Messie, serait, dans la plénitude des temps, le souverain remède du péché, la réparation solennelle du péché, l'excellent moyen du salut et de la rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non-seulement vénérables, mais adorables; et que les hommes, dans cette vue, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés qu'il n'y avait rien dans la passion du Sauveur, qui ne fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit saint Chrysostôme, quel était le dessein de Dieu, lorsque, dans l'ancien testament, il fesait parler Isaïe des souffrances de Jésus-Christ avec autant de certitude, et dans des termes aussi précis que les évangélistes en ont ensuite parlé dans le nouveau. Mais ce dessein de Dieu était encore bien plus sensible, et la preuve beaucoup plus convaincante et plus touchante dans la pré-

diction immédiate qu'en fesait Jésus-Christ lui-même : car c'est moi, disait-il à ses disciples, en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de douleurs annoncé par Isaïe; c'est moi qui vais remplir jusques à un point tout ce qui en est écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, et vous en allez être les spectateurs et les témoins; mais il m'importe que, dès maintenant, vous en soyez avertis, afin que, dans la suite, vous n'en soyez pas troublés.

Aussi, tout ce que cet adorable Sauveur leur avait marqué des livres de Moïse et des prophètes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort. Ce fut en conséquence et en vertu de ces divines prophéties, dont il était personnellement le sujet, que les Juifs, au lieu de le juger selon leur loi, puisqu'il était juif, le livrèrent à Pilate, qui était gentil; que les soldats, contre toutes les formes de la justice, ajoutant à ce que portait l'arrêt de sa condamnation, l'insulte et l'inhumanité, lui crachèrent au visage, et le meurtrirent de soufflets; que, jusques aux moindres circonstances du prix auquel il devait être vendu, de l'emploi qu'on devait faire de cet argent, du partage de ses habits et de sa robe jetée au sort, du fiel qu'on lui présenta, les Écritures, qu'il s'était lui-même appliquées, furent, à ce qu'il semble, la règle de tout ce que ses ennemis attentèrent contre lui; comme s'il n'eût souffert que pour justifier ces oracles, prononcés tant de siècles avant qu'il eût paru au monde : *Ut adimplerentur Scripturæ*[1]; *Ut impleretur sermo quem dixerat*[2]; argument si solide et si fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la conversion de ce fameux eunuque, trésorier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé au livre des Actes, et à qui saint Philippe, diacre, expliqua la merveille que je vous

[1] Matth. 26. — [2] Joan. 13.

prêche. Toutes ces prophéties, et bien d'autres, littéralement et ponctuellement vérifiées dans la passion de Jésus-Christ, l'obligèrent à reconnaître ce Messie, promis de Dieu, et envoyé dans la plénitude des temps. Nous, mes chers auditeurs, nous, revêtus du caractère de chrétiens, en serions-nous moins touchés; et ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumière de l'Évangile n'avait point encore éclairé, serait-il trop faible pour nous confirmer dans la foi que nous professons? Je dis de même du secret des cœurs, dont Jésus-Christ, dans sa passion, fit bien voir qu'il était le maître: il prédit à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, et Judas y pensait actuellement et le trahit; il prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait, et saint Pierre le renonça en effet; il lui prédit que, malgré sa chute, sa foi ne manquerait point, et la foi de saint Pierre n'a pas manqué; il lui prédit qu'après sa conversion il affermirait ses frères, et sa conversion, dans la suite, les affermit tous; il prédit à Madeleine que l'action qu'elle venait de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, serait louée et prêchée dans tout le monde, et dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui; il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle serait détruite et ruinée de fond en comble, et Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains, sans qu'il en restât pierre sur pierre. Cette science des choses futures et des secrets les plus impénétrables, n'était-elle pas évidemment la science d'un Dieu? *Scrutans corda et renes Deus*[1]; et un homme qui mourait de la sorte, révélant et manifestant ce qui n'était ni ne pouvait être connu que de Dieu, n'avait-il pas toute la puissance et toute la vertu de Dieu même? *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Mais ce que j'ajoute doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet Homme-Dieu, fesant des miracles;

[1] Psal. 7.

et quels miracles? Ah! chrétiens, y en eut-il jamais, et jamais y en aura-t-il de plus éclatans? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil : prodiges aussi surprenans qu'inouïs : prodiges dont les soldats furent tellement émus, qu'ils s'en retournèrent convertis; mais du reste, remarque saint Augustin, convertis par l'efficace du même sang qu'ils avaient répandu : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt* [1]. Que dis-je, que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès? *Viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valdè, dicentes : verè filius Dei erat iste* [2]. Je sais qu'il s'est trouvé jusque dans le christianisme des impies plus ennemis de Jésus-Christ que les juifs et les païens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité de ces miracles, prétendant qu'ils pouvaient être supposés; que, par un dessein formé, les évangélistes avaient pu s'accorder entre eux pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Écriture, se confond elle-même; et qu'en s'élevant contre Dieu, elle fait paraître autant d'ignorance que de malignité. Car, sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention et l'esprit de libertinage, il faudrait montrer, dit saint Augustin, quel intérêt auraient eu les évangélistes à publier ces miracles de Jésus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étaient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devaient attendre et qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourmens les plus cruels? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer et à débiter ces miracles dont ils auraient connu la fausseté, il faudrait plutôt s'étonner que, les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en

[1] August. — [2] Matth. 27.

ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le style seul dont les évangélistes ont écrit l'histoire de Jésus-Christ et de sa passion, leur simplicité, leur naïveté, ne marquant ni indignation contre les juifs, ni compassion pour leur maître; parlant de lui comme en auraient parlé les hommes du monde les plus indifférens et les moins intéressés dans sa cause; racontant ses faiblesses dans le jardin, ses dégoûts, ses ennuis, ses frayeurs, le sanglant affront qu'il eut à essuyer dans le palais d'Hérode, et le mépris que ce prince lui témoigna; le traitement indigne qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, et les racontant avec plus d'exactitude et plus au long que ses miracles mêmes: cette sincérité, dis-je, fait bien voir qu'ils n'écrivaient pas en hommes passionnés et prévenus, mais en témoins fidèles et irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs jusqu'à l'effusion de leur sang. Ce n'est pas tout: car si ces miracles étaient supposés, les juifs, à qui il importait tant de découvrir l'imposture, et qui ne manquaient pas alors d'écrivains célèbres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? ne se fussent-ils pas inscrits contre? et c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, et ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs, et Josephe, entre les autres, les démentiraient. Cette éclipse universelle, arrivée contre le cours de la nature, eut quelque chose de si prodigieux et de si remarquable, que Tertullien, deux siècles après, en parlait encore aux païens, magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservaient la tradition dans leurs archives: *Cùm mundi casum relatum habetis in archivis vestris*[1]. Ce fait même qu'on regardait comme un fait constant et avéré, surprit tellement Denys l'Aréopagite, ce sage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis et des plus grands ornemens de notre religion, que, tout éloigné qu'il était de la Judée, et plus

[1] Tertull.

encore de la connaissance de nos mystères, il en fut frappé jusqu'à reconnaître lui-même que ces ténèbres avaient été pour lui comme une source de lumière, ou l'avaient au moins disposé à recevoir avec soumission les vérités de la foi et les divines instructions de saint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, et tout à coup converti par ce même Sauveur? Ce changement si subit, qui, d'un scélérat, fit un vaisseau d'élection et de miséricorde, pouvait-il être l'effet d'une persuasion humaine, et ne partait-il pas visiblement d'un principe surnaturel et divin? Si Jésus-Christ n'eût agi en Dieu, eut-il pu, mourant sur la croix, faire connaître à ce malheureux et confesser sa divinité? et ce miracle de la grâce ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel et la terre, comme de concert, honorèrent ce Dieu agonisant et expirant?

Mais, me direz-vous, les pharisiens, malgré ses miracles, ne laissèrent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers auditeurs: mais, sans entrer sur ce point dans la profondeur et dans l'abîme des jugemens de Dieu, toujours justes et saints, quoique terribles et redoutables, vous savez quelle fut l'envie des pharisiens contre Jésus-Christ, et vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion pour aveugler les esprits et pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouverait-on dans le monde, et dans le monde chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyaient leurs ennemis faire des miracles, et qui plutôt attribueraient ces miracles à l'enfer, comme les pharisiens attribuaient ceux du Sauveur du monde au prince des ténèbres, que de renoncer à leurs préjugés et à leur haine. Quoi qu'il en soit, reprend saint Chrisostôme, c'est par là même que commença la réprobation des pharisiens; et ce mystère de la prédestination et de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats et

une grande foule de peuple, ne servirent qu'à rendre les pharisiens plus indociles et plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnaître dans Jésus-Christ mourant la toute-puissante vertu dont nous parlons. Car, comme raisonne saint Chrisostôme, mourir en éclairant les uns et en réprouvant les autres; en sauvant les aveugles qui vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, et en aveuglant les plus éclairés qui abusaient de leurs lumières; convertissant ceux-là par miséricorde, et laissant périr ceux-ci par justice : n'était-ce pas faire éclater jusque dans sa mort les plus glorieux et même les plus essentiels attributs de Dieu?

Il n'y eut qu'un miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion : c'était de se sauver lui-même, comme le lui proposaient ses ennemis, l'assurant qu'ils croiraient en lui, s'il descendait de la croix : *Si rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* [1]. Mais pourquoi ne le fit-il pas, ce miracle? On en voit aisément la raison, dit saint Augustin; et c'est que ce seul miracle eût détruit tous les autres et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris, et à quoi tous les autres miracles se rapportaient comme à leur fin, savoir, l'ouvrage de la rédemption des hommes, qui devait être consommé sur la croix. D'ailleurs ses ennemis, préoccupés de leur passion, auraient aussi peu déféré à ce miracle qu'à celui de la résurrection de Lazare. Car, si l'évidence du fait qui les obligea de convenir que Lazare, mort et enseveli depuis quatre jours, était incontestablement ressuscité, au lieu de les déterminer à croire en Jésus-Christ, leur fit prendre la résolution de le perdre, parce que ce n'était plus la raison, mais la passion qui présidait à leurs conseils; peut-on juger que le voyant descendre de la croix, ils eussent été de meilleure foi et plus disposés à lui rendre la gloire qui lui était due? Mais, sans m'arrêter aux pharisiens, répondez-moi, mes chers auditeurs, et dites-

[1] Matth. 27.

moi : Jésus-Christ, dans la conjoncture où je le considère, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même, et ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et de plus au-dessus de l'homme, que s'il l'eût en effet voulu? Miracle pour miracle (appliquez-vous à ceci, que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré, et qui me paraît plus édifiant); miracle pour miracle, la douceur avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne, après les avoir renversés par terre en se présentant seulement à eux, et leur disant cette parole : C'est moi : *Ego sum;* la réprimande qu'il fait à saint Pierre sur l'indiscrétion de son zèle, le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domestique du grand-prêtre, lui fesant entendre qu'il n'avait qu'à prier son père, et que son père lui enverrait des légions d'anges qui combattraient pour sa défense; et afin de le convaincre qu'il ne parlait pas en vain, guérissant actuellement par un miracle, le serviteur que Pierre avait blessé; ce silence si admirable et si constamment soutenu devant ses juges, surtout devant Pilate, qui, convaincu de son innocence, ne l'interrogeait que pour avoir lieu de l'absoudre; ce refus de contenter la curiosité d'Hérode, dont il lui était si facile de s'attirer la protection; cet abandonnement de sa propre cause, et par conséquent de sa vie; cette tranquillité et cette paix au milieu des insultes les plus outrageantes; cette détermination à supporter tout sans en demander justice, sans prendre personne à partie, sans former la moindre plainte; cette charité héroïque qui lui fait excuser en mourant ses persécuteurs : tout cela, je dis tous ces miracles de patience dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et plein de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, et qu'il se fût détaché de la croix? *Christum crucifixum Dei virtutem*[1].

[1] 1. Cor. 1.

Il n'est donc mort que parce qu'il l'a voulu, et même encore de la manière qu'il l'a voulu : ce qui n'appartient, dit saint Augustin, qu'à un Homme-Dieu, et ce qui marque dans la mort même la souveraineté et l'indépendance de Dieu. Or voilà, chrétiens, sur quoi j'ai fondé cette autre proposition, que la mort de Jésus-Christ, bien considérée en elle-même, avait été non-seulement un miracle, mais le plus singulier de tous les miracles : pourquoi ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par faiblesse, meurent par violence, meurent par nécessité, il est mort, je ne dis pas précisément par choix et par une disposition libre de sa volonté, mais par un effet de son absolue puissance. En sorte que jamais il n'a fait comme Fils de Dieu et comme Dieu, un plus grand effort de cette puissance absolue, que dans le moment où il consentit que son ame bienheureuse fût séparée de son corps ; et les théologiens en apportent deux raisons : comprenez-les. Premièrement, disent-ils, parce que Jésus-Christ ayant été exempt de tout péché, et absolument impeccable, il devait être et il était naturellement immortel : d'où il s'en suit que son corps et son ame, unis hypostatiquement à la divinité, ne pouvaient être séparés sans un miracle. Il fallut donc que Jésus-Christ, pour faire cette séparation, forçât, pour ainsi dire, toutes les lois de la providence ordinaire, et qu'il usât de tout le pouvoir que Dieu lui avait donné, pour détruire cette belle vie, qui, quoique humaine, était toutefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jésus-Christ, en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût, ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Or, cette victime, c'était son corps. Nul autre que lui ne devait donc l'immoler, ce corps, nul autre que lui n'avait le pouvoir pour cela nécessaire. Les bourreaux qui le crucifiaient étaient bien les ministres de la justice de Dieu, mais ils n'étaient pas les prêtres qui devaient sa-

crifier cette hostie à Dieu. Il fallait un pontife qui fût saint, qui fût innocent, qui fût sans tâche, qui fût séparé des pécheurs et revêtu d'un caractère particulier. Or, ce caractère ne pouvait convenir qu'à Jésus-Christ : d'où saint Augustin concluait, que Jésus-Christ, par l'effet le plus merveilleux, avait été tout ensemble et le prêtre, et l'hostie de son sacrifice : *Idem sacerdos et hostia* [1].

Ce fut donc lui-même, qui se sacrifia qui exerça sur sa propre personne cette fonction de prêtre et de pontife, lui-même qui détruisit, au moins pour quelques jours, cet adorable composé d'un corps souffrant et d'une ame glorieuse ; en un mot, lui-même qui se fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtèrent la vie ; mais il la quitta de lui-même. *Nemo tollit animam meam à me, sed ego pono eam à me ipso* [2]. Il est mort sur la croix, dit saint Augustin ; mais à parler proprement et dans la rigueur, il n'est pas mort par le supplice de la croix. Et pour vous le faire comprendre, il est certain, par le témoignage même des juifs, que le supplice de la croix, ou plutôt, que ce qui fesait mourir les criminels condamnés à la croix, n'était pas simplement d'y être attachés, mais d'y être rompus vifs. Or, selon la prophétie, Jésus-Christ avait déjà rendu le dernier soupir lorsqu'on voulut lui briser les os : d'où vient que Pilate s'étonna qu'il fût sitôt mort : *Pilatus autem mirabatur, si jam obiisset* [3]. Et ce qui montre qu'il n'était point mort par défaillance de la nature, c'est qu'en expirant, il poussa un grand cri vers le ciel : *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit* [4]. Chose si extraordinaire, qu'au rapport de l'évangéliste, le centenier qui l'observait de près, et qui le vit expirer de la sorte, protesta hautement qu'il était Dieu et vrai Fils de Dieu : *Videns autem centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : verè Filius Dei erat iste* [5]. Si ce centenier eût été un disciple du Sauveur,

[1] August. — [2] Joan. 10. — [3] Marc. 15. — [4] Marc. 15. — [5] Ibid.

et qu'il eût ainsi raisonné, peut-être son raisonnement et son témoignage pourraient-ils être suspects ; mais c'est un infidèle, c'est un païen, qui, de la manière dont il voit mourir Jésus-Christ, conclut sans hésiter, qu'il meurt par miracle ; et qui, de ce miracle, tire immédiatement la conséquence qu'il est donc vraiment Fils de Dieu : *Videns quia sic expirasset, ait : verè Filius Dei erat iste.* En faut-il davantage pour justifier la parole de l'Apôtre : *Christum crucifixum Dei virtutem?*

Il est vrai que ce Sauveur mourant a eu ses langueurs et ses faiblesses ; et je pourrais répondre d'abord avec Isaïe, que les langueurs et les faiblesses qu'il fit paraître dans sa mort, n'étaient pas les siennes, mais les nôtres ; et que le prodige est, qu'il ait porté seul les faiblesses et les langueurs de tous les hommes : *Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* [1]. Mais parce que cette pensée, quoique solide, serait peut-être encore trop spirituelle pour des esprits mondains et incrédules, je réponds autrement avec saint Chrysostôme, et je dis : Oui, ce Sauveur mourant a eu ses faiblesses ; mais le prodige est, que ses faiblesses mêmes, que ses langueurs mêmes, que ses défaillances mêmes, aient été dans le cours de sa passion comme autant de miracles. Car s'il sue en priant dans le jardin, c'est d'une sueur de sang, et si abondante, que la terre en est baignée. Si quelques momens après sa mort on lui perce le côté, par un autre effet également miraculeux, il en sort du sang et de l'eau ; et celui qui le rapporte assure qu'il l'a vu, et qu'il en doit être cru : *Et qui vidit, testimonium perhibuit* [2]. On dirait qu'il ne souffre et qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle ; c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort,

[1] Isai. 53. — [2] Jean. 9.

élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu: tellement, qu'à son seul nom et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur: *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum: ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum* [1]. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul, dans un temps, remarque bien importante, dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction; dans un temps, où selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé; ce qui fut, pour les chrétiens de ce temps-là, un point de foi, a cessé, en quelque façon, de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose, et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes sont les premiers à nous en donner l'exemple; et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes: Voilà ce que m'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or, un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé, du lieu infâme des supplices, sur le front des monarques et des empereurs: *A locis supplicio-rum ad frontes imperatorum* [2]; un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers; au lieu que

[1] Philipp. 2. — [2] August.

les plus grands rois de l'univers ont besoin, pour les moindres conquêtes, de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Église, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire, par le bois qui fut l'instrument de sa mort: *Quia Dominus regnavit à ligno;* et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui, pendant sa vie, avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui; voulant, comme l'observe l'évangéliste, signifier par là de quel genre de mort il devait mourir: *Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum; hoc autem dicebat, significans quâ morte esset moriturus* [1]; un tel homme n'est-il pas plus qu'homme? n'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples? combien d'apôtres de son évangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'ames saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire: disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant de cette croix? *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Ah! mes frères, les pharisiens voyaient les miracles de ce Dieu crucifié, et ils ne se convertissaient pas: c'est ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui se passe dans nous est-il moins incompréhensible? car nous voyons actuellement un miracle de la mort de Jésus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré et incontestable, je veux dire, le triomphe de sa croix; le monde converti, le monde devenu chrétien, le monde sanctifié par sa croix: *Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum;* nous le voyons, et notre foi, malgré ce mi-

[1] Joan. 12.

racle, est toujours languissante et chancelante : voilà ce que nous devons pleurer, et ce qui nous doit faire trembler. Mais pour profiter de ce mystère, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction. Jésus-Christ mourant a fait des miracles : il faut qu'il en fasse encore un qui doit être le couronnement de tous les autres, et c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vue de sa croix fasse fendre nos cœurs, peut-être plus durs que des pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences, peut-être jusqu'à présent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car, pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort? et quand nous convertira-t-il, si ce n'est en ce grand jour où son sang coule avec abondance pour notre salut et notre sanctification?

Pécheurs, qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes, en qualité de pécheurs, les ennemis de Jésus-Christ; vous êtes ses persécuteurs : le dirai-je? mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirais-je pas? vous êtes même ses bourreaux. Car autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation et de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet Homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer le péché même des Juifs qui l'ont répandu : *Christi sanguis sic fusus est, ut ipsum peccatum potuerit delere quo fusus est* [1]. C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la rédemption de Jésus-Christ; c'est en cela qu'il a paru Sauveur. De ses ennemis il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des saints :

[1] August.

tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ses miséricordes? Approchez du trône de sa grâce, qui est sa croix; mais approchez-en avec des cœurs contrits et humiliés, avec des cœurs soumis et purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles et susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le miracle que ce Dieu Sauveur veut, par la vertu de sa croix, opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu et un retour parfait, après de si longs égaremens, votre pénitence et une pénitence exemplaire, après tant de désordres et de scandales, la profession que vous ferez, et une profession haute et publique de vivre en chrétiens, après avoir vécu en libertins, voilà le miracle qui prouvera que Jésus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force et la vertu de Dieu. Ah! Seigneur, serais-je assez heureux pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes auditeurs, comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présens à votre mort, et dont plusieurs s'attachèrent à vous comme à l'auteur de leur salut? Donnerez-vous pour cela, Seigneur, à ma parole, assez de bénédiction; et puis-je espérer qu'entre ceux qui m'écoutent, il y en aura d'aussi touchés que le centenier, c'est-à-dire, qui sortiront de cette prédication, non-seulement attendris, mais convertis; non-seulement baignés de larmes, mais commençant à glorifier Dieu par leurs œuvres; non-seulement persuadés, mais sanctifiés et pénétrés des sentimens chrétiens que cette première vérité a dû leur imprimer? Que le juif infidèle se scandalise de la croix; Jésus-Christ mourant est la puissance et la force de Dieu incarné : *Christum crucifixum Dei virtutem;* vous l'avez vu. Que le gentil s'en moque, et qu'il traite la croix de folie; Jésus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même : *Christum crucifixum Dei sapientiam;* vous l'allez voir dans la seconde partie.

. . . . . .

SERMON

SUR

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Respondens autem Angelus, dixit mulieribus : Nolite expavescere ; Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hìc ; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'Ange dit aux femmes : Ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est plus ici ; voici le lieu où on l'avait mis. *En saint Marc, chap.* 16.

Sire,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissans qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? à cette triste inscription : *Hìc jacet ;* ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre, et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puisse tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière ; en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là : *Non est hìc* [1]. Voilà, selon la prédiction et l'expression

[1] Matth. 28.

d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum* [1]. Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi parler, dans le centre même de la faiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son Église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétienne : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours. Saluons d'abord Marie, et félicitons-là, en lui disant : *Regina cœli*, etc.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondemens et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après saint Augustin; et, m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce Père, le partage le plus juste, et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le Fils de Dieu dans sa résurrection nous présente tout à la fois et un grand miracle, et un grand exemple : *In hâc resurrectione et miraculum et exemplum* [2]. Un grand miracle, pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas;* et un grand exemple, pour animer notre espérance, *exemplum ut speres.* En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établies les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu : et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue prépara-

[1] Isaie. 11. — [2] August.

tion, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi, et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future; c'est par là qu'il anime notre espérance, et ce sera la seconde partie. Deux points d'une extrême conséquence. Dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est; dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection, nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande parole, chrétiens, et qui mérite d'être écoutée avec tous les sentimens de respect que la religion est capable de nous inspirer, quand saint Paul nous dit que l'auguste mystère de la résurrection a établi dans le monde la foi de la divinité de Jésus-Christ : *Qui prædestinatus est filius Dei in virtute, ex resurrectione mortuorum, Jesu Christi Domini nostri* [1]. Ainsi parlait l'Apôtre, persuadé, rempli, pénétré de cette vérité : Nous adorons, mes frères, un Sauveur qui a été prédestiné Fils de Dieu en vertu de sa résurrection glorieuse. Au lieu de prédestiné, le texte grec et le syriaque portent, manifesté et déclaré; mais saint Ambroise concilie ces deux versions, en disant que Jésus-Christ, qui était un Dieu caché dans son incarnation, devait, selon l'ordre de sa prédestination éternelle, être un Dieu révélé et un Dieu connu dans sa résurrection : *Christus latens in incarnatione, prædestinatus erat ut declararetur Filius Dei in resurrectione* [2]. Je ne sais, mes chers auditeurs, si vous avez jamais fait réflexion à une autre

[1] Rom. 1. [2] Ambr.

proposition bien remarquable du même Apôtre, dans cet excellent discours qu'il fit au peuple d'Antioche, et qui est rapporté au livre des Actes. Voici comment s'expliquait le docteur des gentils : *Et nos vobis annuntiamus eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit, resuscitans Jesum, sicut in secundo psalmo scriptum est : Filius meus es tu, ego hodiè genui te* [1]. Nous vous annonçons l'accomplissement d'une grande promesse, que Dieu avait faite à nos pères, et qui a été durant tant de siècles le sujet de leur espérance et de leurs vœux. Dieu a voulu que nous, qui sommes leurs enfans, eussions l'avantage de la voir enfin consommée; et l'exécution de cette promesse, est qu'il a ressuscité Jésus, selon ce qui est écrit dans le pseaume : Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. Que signifie cela, chrétiens? et de quel jour saint Paul prétendait-il parler? Si c'était de celui où Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et comme Verbe incréé, est engendré de son Père, pourquoi l'appliquait-il au mystère de sa résurrection? et s'il l'entendait du jour où Jésus-Christ, comme Dieu-homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi fesait-il mention de sa génération éternelle? *Resuscitans Jesum, sicut scriptum est : Ego hodiè genui te.* Quel rapport de l'un à l'autre? Ah! répond saint Ambroise, il est admirable, et jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment; pourquoi? parce qu'en effet la résurrection de Jésus-Christ a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse et plus avantageuse que la première; puisqu'en renaissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère de Fils de Dieu, dont il était revêtu. Et c'est pour cela que le Père éternel le reconnaît singulièrement dans ce mystère, et lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodiè genui te;* Oui, mon Fils, c'est en ce jour

[1] Act. 13.

que je vous engendre pour la seconde fois, mais d'une manière qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine, et la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodiè te probasti esse Filium* [1]. Comme s'il lui disait : Tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de Dieu, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme. Mais maintenant que vous triomphez de la mort, et que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus désormais vous être disputée ; et quoique j'aie toujours été votre père dans le temps et dans l'éternité, je ne laisse pas de m'en faire aujourd'hui un honneur spécial, distinguant ce jour bienheureux entre les autres jours qui ont composé votre destinée, et le choisissant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu, ego hodiè genui te.*

Mais venons au fond de la question, et pour nous instruire d'une vérité aussi essentielle que celle-ci, voyons dans quel sens et comment il est vrai que la résurrection de Jésus-Christ établit particulièrement la foi de sa divinité. Car vous me direz : Le Sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avait-il pas fait des miracles qui l'autorisaient dans la qualité qu'il prenait de Fils de Dieu ? Les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'était-ce pas autant de démonstrations, mais de démonstrations palpables et sensibles, du pouvoir tout divin qui résidait en lui ? quel effet plus singulier devait avoir sa résurrection pour confirmer cette créance ? écoutez-moi, chrétiens, voici le nœud de la difficulté et comme le point décisif du mystère que je traite. Je dis que la révélation de la divinité de Jésus-Christ était surtout attachée à

[1] Ambr.

sa résurrection : *Qui prædestinatus est Filius Dei, ex resurrectione mortuorum* [1] : pourquoi ? pour quatre raisons, ou plutôt, pour une seule renfermée dans ces quatre propositions : parce que la résurrection de Jésus-Christ était la preuve que cet homme-Dieu devait expressément donner aux Juifs pour leur faire connaître sa divinité : parce que cette preuve était en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité : parce que, de tous les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en pas un qui ait été si avéré, ni d'une évidence si incontestable que celui de la résurrection de son corps : et parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'évangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ et de confesser sa divinité. D'où vient que les chrétiens des premiers siècles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formaient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux, l'appelaient simplement le *témoignage;* jusque là, que l'empereur Constantin ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jésus-Christ ressuscité, lui donna le nom de *Martyrium,* c'est-à-dire, *Testimonium.* Et saint Cyrille, patriarche de la même ville, en apporte la raison; savoir, que ce temple était consacré à un mystère que Dieu avait lui-même choisi pour être le témoignage solennel de la divinité de son Fils. C'est ce que vous verrez, chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car premièrement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que Jésus-Christ se trouve dans l'évangile pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que sa résurrection, dont il se sert, ou pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédu-

[1] Rom. 1.

lité? Cette nation infidèle, disait-il, veut être assurée par un miracle, de ce que je suis; et elle n'aura point d'autre miracle que celui du prophète Jonas, ou plutôt, que celui dont le prophète Jonas fut la figure; savoir, qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine : *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ* [1]. Vous me demandez, ajoutait-il, en s'adressant aux Pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis?* [2]. Or voici par où je veux que que vous en jugiez; c'est qu'après que vous aurez détruit par une mort cruelle et violente ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour, dans le même état, et dans un état même plus parfait : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* [3]. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens; il pouvait leur produire cent autres miracles, qu'il opérait au milieu d'eux; mais il les supprime tous, et vous diriez qu'en les fesant, il ne se propoposait rien moins que de faire connaître aux hommes sa divinité. Car, s'il change l'eau en vin aux noces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la prière de Marie. S'il délivre la fille de la Chananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme. S'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plupart même de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Père céleste parlant en personne le reconnaît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius ho-*

[1] Matth. 12. — [2] Joan. 2. — [3] *Ibid.*

minis à mortuis resurgat [1]. Pourquoi cela? par la raison qu'en apporte saint Chrysostôme, que dans le dessein de Dieu la résurrection de Jésus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de la filiation divine, c'était elle qui devait mettre le sceau à tous les autres miracles, et qui en devait consommer la preuve. De là dépendait la foi de tout le reste : car ce Sauveur des hommes ayant dit : Je suis égal à mon Père et Dieu comme lui ; et pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort : s'il n'eût pas été tel qu'il prétendait, il était impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture et le mensonge. Si donc après cette déclaration, il est ressuscité, il fallait aussi par une suite nécessaire, qu'il fût Dieu. Étant Dieu, tous ses miracles subsistaient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et au contraire, s'il n'était pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvait détruite par sa propre bouche ; sa divinité détruite, ses miracles ne devaient plus avoir de force, ses paroles n'étaient que fausseté, sa vie qu'artifice et illusion, toute la foi chrétienne qu'un fantôme ; et voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra.* [2]. Tout cela, encore une fois, parce que Jésus-Christ avait marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

Mais pourquoi choisissait-il celui-là préférablement à tous les autres? ah! chrétiens, en pouvait-il choisir un plus éclatant et plus sensible que de se ressusciter lui-même? Le miracle, dit saint Augustin, est pour les créatures intelligentes, le langage et la voix de Dieu ; et le plus grand de tous les miracles, est la résurrection d'un mort ; mais entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse? n'est-ce pas, poursuit ce saint docteur, de se rendre la vie à soi-

[1] Matth. 17. — [2] 1. Cor. 15.

même, et de se ressusciter par sa propre vertu? Ce n'est donc point sans raison que Jésus-Christ s'attachait spécialement à ce signe, pour vérifier qu'il était Dieu, et Fils de Dieu. En effet, il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterùm sumendi eam* [1]; J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre; l'un m'est aussi facile que l'autre; et comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la sorte. Avant Jésus-Christ, ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise, également solide et ingénieuse, avant Jésus-Christ on avait vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Élisée, par le souffle de sa bouche, avait ranimé le cadavre du fils de la sunamite; et par la prière d'Élie, l'enfant de la veuve de Sarepta, mort de défaillance et de langueur, avait été rendu à sa mère désolée, plein de vigueur et de santé. Mais, comme remarque saint Ambroise, ceux qui étaient alors ressuscités ne recevaient la vie que par une vertu étrangère; et ceux qui opéraient ces miracles ne les fesaient que dans des sujets étrangers. La merveille inouie, c'était que le même homme fît tout à la fois le double miracle, et de ressusciter, et de se ressusciter. Car c'est ce qu'on n'avait jamais entendu : *A sæculo non est auditum* [2]; et voilà le miracle que Dieu réservait à son Fils, afin de déclarer au monde qu'il était tout ensemble homme et Dieu : homme, puisqu'il était ressuscité, et Dieu, puisqu'il s'était ressuscité : *Ut ostenderet quoniam erat in ipso, et resuscitatus homo, et resuscitans Deus* [3]. Mystère adorable que saint Jérome, par ce don de pénétration qu'il avait pour bien entendre les Écritures, observe dans ces paroles du psaume, qui, selon la lettre même, conviennent à Jésus-Christ, et ne se peuvent rapporter qu'à lui : *Æstimatus sum*

[1] Joan. 10.—[2] *Ibid.* 9.—[3] Ambr.

cum descendentibus in lacum: factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber [1]; On m'a mis au rang des morts, et l'on a cru qu'en mourant je ne devais point avoir d'autre sort que le commun des hommes; mais il y a eu néanmoins entre eux et moi deux grandes différences; l'une, que j'ai été libre entre les morts : *Inter mortuos liber;* et l'autre, que parmi les morts, je n'ai eu besoin du secours de personne : *Sicut homo sine adjutorio.* Que veut-il dire, chrétiens? c'est-à-dire, que Jésus-Christ est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain; non pas comme esclave, mais comme vainqueur; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber.* De sorte que pour en sortir par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même : point de prophète qui priât pour lui, qui lui commandât de se lever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu, il ne devait être aidé que de sa vertu toute-puissante : *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* Paroles, ajoute saint Jérome, que le Saint-Esprit semble avoir dictées pour composer l'épitaphe de Jésus-Christ qui devait ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité; et c'est pourquoi toute la synagogue conjurée contre lui, fit de puissans efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Tous les juifs étaient persuadés que si l'on croyait une fois, et s'il était constant que Jésus-Christ fût ressuscité, dès-là il se trouverait dans une pleine possession et de la qualité de Messie, et de celle de Fils de Dieu. Mais qu'est-il arrivé? par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun

[1] Psal. 87.

dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable: en sorte, dit saint Augustin, qu'un païen même et un infidèle, examinant sans préoccupation toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnaître la vérité. Et ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint docteur, c'est que les deux choses qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, savoir, la haine des pharisiens et l'incrédulité des apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont, malgré eux, contribué par leur haine même, à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, et par conséquent à établir notre foi. Car prenez-garde, chrétiens, à peine Jésus-Christ est-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate : et que lui représentent-ils? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort; il s'y est publiquement engagé, et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il était fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction; et si son corps venait maintenant à disparaître, il n'en faudrait pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pourvoir, et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon, je vous donne tout pouvoir. Et aussitôt le sépulcre est investi de soldats; la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée, on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance? point d'autres que d'écarter jusqu'aux moindres doutes, et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ. Car malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les pharisiens? que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que

la garde était endormie? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs, si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé, et qui l'avait enlevé; et si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis, et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pourraient-ils espérer de là? Car s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés; et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur : témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple, au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devaient attendre que les traitemens les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des Juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jésus-Christ : ses disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Évangéliste que nous l'apprenons, mais de Justin, martyr, lequel ayant été juif de religion, etait mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde, que le sépulcre avait été forcé. Mais le mensonge était si visible, que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Joseph lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu : et afin que la gentilité aussi bien que le

judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, et déjà chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère : *Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse pro conscientiâ suâ jam Christianus, Tiberio renuntiavit* [1]. Sur quoi ce Père n'a pas craint d'ajouter, que les empereurs auraient cru dès-lors en Jésus-Christ, s'ils n'avaient été, comme empereurs, nécessaires au siècle, ou si les chrétiens qui renonçaient au siècle avaient pu être empereurs : *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut Christiani potuissent esse Cæsares* [2]. Mais ce qui me surprend au-delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les apôtres qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il leur disait de sa résurrection, qui dans le temps de sa passion, en avaient absolument désespéré, et qui rejetaient après sa mort comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontait de ses apparitions ; de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui jusque-là avait été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité, aller devant les tribunaux et les juges de la terre confesser une résurrection dont ils s'étaient toujours fait une matière de scandale ; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux, pourvu qu'en mourant ils servissent à Jésus-Christ glorieux et triomphant, de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui était capable de le faire, si non l'assurance et la foi de sa résurrection ? Mais une foi si ferme, après une incrédulité si obstinée, n'était-elle pas un coup de la main du Très-Haut ? *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* [3]. Aussi, est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'évangile a fait dans le monde des progrès incon-

[1] Tertul. — [2] *Ibid.* — [3] Psalm. 76.

cevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'église. Jamais les apôtres ne prêchaient Jésus-Christ dans les synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. *Hunc Deus suscitavit tertiâ die* [1]. C'est celui, disaient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour; celui que le Dieu de nos pères a glorifié en le délivrant de la mort: celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On dirait que c'était là le seul article qui rendait leur prédication efficace et invincible. Car en quoi fesaient-ils paraître la force de ce zèle apostolique dont ils étaient remplis? à rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ: *Virtute magnâ reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu-Christi Domini nostri* [2]. En cela consistait tout le soin et tout le fruit de leur ministère; jusque là même, que lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau disciple en la place du perfide Judas, la grande raison qu'ils apportèrent, fut qu'ayant vu ce qu'ils avaient vu, et qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étaient, ils devaient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection: *Oportet enim testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis* [3]. Comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendait à la force de ce témoignage. Les juifs n'y pouvaient résister, les gentils en étaient persuadés, le nombre des chrétiens croissait tous les jours; et nous apprenons de saint Chrysostôme, qu'immédiatement après la profession de foi que fesaient les cathécumènes, en reconnaissant que Jésus-Christ était ressuscité, on leur conférait le baptême. Pourquoi cela? parce que professer la résurrection de Jésus-Christ, c'était professer

[1] Act. 20. — [2] *Ibid.* 4. — [3] *Ibid.* 1.

qu'il était Dieu : et professer qu'il était Dieu, c'était embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jésus-Christ, et que la divinité de Jésus-Christ ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici ; et pour répondre au dessein de Dieu dans ce mystère, élevons-nous par les sentimens de la foi au-dessus de notre bassesse. Entrons, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sanctuaire de la divinité de Jésus-Christ qui nous est ouvert ; et profitant de la fête que nous célébrons, disons avec les vieillards de l'Apocalypse, prosternés devant le trône de l'Agneau : *Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem* [1] : Oui, l'Agneau sacrifié pour nous mérite de recevoir l'hommage que toute l'Église lui rend aujourd'hui. En adorant son être divin, fesons à ce Sauveur la même protestation que lui fit saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi* [2] ; Vous êtes le Fils du Dieu vivant : ou pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts et plus énergiques qu'ils sont plus simples et plus naturels, servons-nous de l'expression de saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus* [3] ; Mon Seigneur et mon Dieu : expression qui confondait autrefois l'impiété arienne, et qui fermera éternellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au lieu qu'avant la résurrection du fils de Dieu, et Thomas et les autres Apôtres se contentaient de lui dire : *Magister, Domine* [4], Seigneur, Maître ; maintenant qu'il est ressuscité, fesons-nous un devoir de lui répéter cent fois : *Dominus meus et Deus meus ;* Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ; et vous me le faites connaître si évidemment dans votre résurrection, que j'aurais presque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de son mérite. Car je sens mon ame toute pénétrée des vives lumières qui sortent de votre humanité sainte, et qui sont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme,

[1] Apoc. 5. — [2] Matth. 16. — [3] Joan. 20. — [4] Matth. 23 et 25.

Je ne comprenais pas ce que saint Paul voulait faire entendre aux Hébreux, quand il leur disait que le Père éternel avait commandé aux Anges d'adorer son Fils dans le moment qu'il ressuscita, et qu'il fit sa seconde entrée dans le monde : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei* [1]. Mais j'en vois maintenant la raison ; c'est que Jésus-Christ en ressuscitant montra à tout l'univers qu'il était Dieu, et que l'adoration est le culte propre de Dieu, et uniquement affecté à Dieu. Voilà pourquoi le Père éternel voulut que ce culte fût rendu solennellement à Jésus-Christ par tous les esprits bienheureux : *Et adorent eum omnes angeli Dei.* De savoir pourquoi il s'adressa aux anges et non pas aux hommes pour leur donner cet ordre : ah ! mes frères, dit saint Jérôme expliquant ce passage, c'est notre instruction d'une part, mais notre confusion de l'autre. Car il ne s'adressa aux anges que dans la connaissance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'insensibilité des hommes. Il ne s'adressa aux anges que parce qu'il prévit que les hommes seraient des esprits mondains, qui, bien loin d'adorer Jésus-Christ en vérité, l'outrageraient, le blasphémeraient, et par le dérèglement de leur vie, le couvriraient de honte et d'opprobre. Il est vrai que les hommes, encore plus que les anges, devaient adorer ce Dieu renaissant du tombeau, puisque c'était leur Sauveur, et non pas le Sauveur des anges : mais le désordre des hommes, le libertinage des uns, l'hypocrisie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'est ce qui détermina le Père céleste à recourir aux anges comme à des créatures plus fidèles, quand il voulut procurer à son Fils unique le tribut d'honneur qui lui était dû en conséquence de sa résurrection : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.* Comme s'il eût dit : Que les anges soient ses

[1] Hebr. I.

adorateurs, puisque les hommes sont des impies qui le scandalisent. Car c'est le reproche que chacun de nous a dû se faire aujourd'hui dans l'amertume de son ame : reproche qui suffirait pour nous tirer de l'assoupissement où nous sommes, et pour ranimer notre foi ; reproche qui, par une suite nécessaire, produirait notre conversion et le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jésus-Christ a sanctifié le monde ; et n'est-ce pas par cette même foi que le monde qui nous enchante, et dont les maximes nous corrompent, doit être sanctifié dans nous ? Si j'ai cette foi, ou je suis juste, ou je suis dans la voie de l'être : si je ne l'ai pas, il n'y a dans moi que péché et qu'iniquité. Qui est celui, demande le bien-aimé disciple saint Jean, qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Dieu? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* [1] ? C'est-à-dire, quel est celui qui, maître de ses passions, et réglé dans sa conduite, modéré dans ses désirs, continent, patient, charitable ; sinon celui qui se laisse gouverner et conduire par la foi de ce Dieu Sauveur ? Au contraire, quel est celui qui demeure toujours esclave du monde et de ses concupiscences, esclave de l'ambition, esclave de l'intérêt, esclave de la sensualité, si ce n'est pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi est languissante ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?* Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parlait l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug ; mais on sait de quelle manière elle y a réussi, et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes, et laissant Jésus-Christ, s'en tenir à la foi d'un Dieu ; mais par une disposition secrète de la Providence, leur

[1] Joan. 5.

philosophie n'a servi qu'à faire paraître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la connaissance d'un Dieu, ils devaient être naturellement sages et naturellement vertueux : mais parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité, de là vient qu'avec toutes ces belles idées de sagesse, ils ont été des insensés, des emportés, qu'ils se sont laissé entraîner au torrent du vice, qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions ; qu'il se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs propres pensées, et qu'affectant d'être philosophes, ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie? dans cette sainte et divine foi qui nous apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Voilà ce qui nous justifie ; voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus ; voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu pour avoir part un jour à cette bienheureuse résurrection qui nous est promise. Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi. Résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est ainsi qu'il anime notre espérance, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

. . . . . .

Concluons, mes chers auditeurs : heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs en état de la mériter. Voilà ce qui animait saint Paul, ce qui consolait l'Église naissante et persécutée, ce qui dans la suite des siècles a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux ; car nous souffrons, disaient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous

privons des plaisirs que le monde nous présente : mais ce n'est pas en vain; et puisque nous sommes assurés que l'ame survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps le corps doit encore se rejoindre à l'ame pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'ames pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solennité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincèrement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Église, et qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir et les y faire marcher constamment. Car c'est de cette constance que tout dépend; et pour ressusciter dans la gloire, il faut par une sainte persévérance mourir dans la grâce. Mais, hélas! qui persévérera? Souffrez, mes chers auditeurs, que je m'attache particulièrement à ce point en finissant ce dernier discours. Qui, dis-je, persévérera? où sont ces ames fidèles à leurs promesses et inébranlables dans leurs résolutions? Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui les connaissiez, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez connaître et le cœur de l'homme et l'avenir; deux choses qui vous sont toujours présentes, mais qui nous sont également cachées, et jusqu'où nos faibles lumières ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me consoler par les conjectures que je puis avoir d'un secret dont la parfaite connaissance vous est réservée; et je sais en particulier, tout l'univers le sait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a

formé, un cœur ennemi de l'inconstance et de la légèreté, fidèle dans ses paroles, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire; qui s'étant proposé de grands desseins, n'en peut être détourné par aucun obstacle; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter; et ce qui n'est pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela non-seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses avantages même et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu! ce cœur ferme, et intrépide? et qui jamais dans ce sens a été plus propre que lui au royaume du ciel?

C'est donc votre Majesté, Sire, qui fait ici toute ma consolation. Mais qui suis-je pour parler de moi? Disons mieux, les anges protecteurs de votre royaume, les saints qui redoublent jour et nuit leurs prières pour votre personne sacrée, Dieu même, si j'ose le dire, ne trouvera-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère, de quoi pouvoir se consoler de l'inconstance de la plupart des chrétiens? C'est Dieu, Sire, qui a imprimé dans votre grande ame ce caractère de fermeté; et comme votre Majesté, s'arrêtant au milieu de ses conquêtes, n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuse, aussi ne peut-elle se méprendre dans l'usage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe en est une preuve que la postérité n'oubliera jamais. Plus ferme dans sa religion que dans ses entreprises militaires, elle a fait céder ses entreprises militaires à l'intérêt commun de la religion. Au seul bruit des ennemis du nom chrétien, elle a interrompu le cours de ses armes : votre piété royale n'ayant pu souffrir que vos armes autrefois si glorieusement employées, et peut-être encore aujourd'hui destinées par la Providence à repousser ces infidèles, servissent en aucune sorte à l'avancement de leurs desseins. Incapables alors de penser à vous-même, et de profiter dans cette conjecture de la faiblesse de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force, prêt à sacrifier tout,

dès que vous avez compris qu'il s'agissait de la cause de Dieu, vous avez oublié vos plus justes prétentions, quand il a fallu donner des marques de votre zèle et de votre foi. Voilà ce que j'appelle fermeté, et fermeté pure, puisque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part.

Mais après tout, Sire, votre Majesté sait assez que la fermeté d'un roi chrétien ne doit pas en demeurer là : qu'elle doit être occupée dans lui à quelque chose encore de plus digne de lui ; qu'il en doit être lui-même le sujet, et que, comme toutes les qualités qu'on admire dans les héros, seraient peu estimés des hommes si la fermeté y manquait ; ainsi la fermeté même est peu estimée de Dieu, si elle n'est jointe avec sa grâce, qui seule fait à ses yeux notre mérite. Oui, c'est pour conserver la grâce, que votre Majesté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté et de constance : et jamais la guerre, ce théâtre si éclatant pour elle, ne lui a fourni de plus nobles triomphes que ceux d'un monarque qui fait triompher dans sa personne la grâce de son Dieu. Si dans tous les états la persévérance chrétienne est le dernier effet de la grâce, on peut dire que c'est une espèce de miracle dans un roi, et surtout dans le plus absolu des rois, puisqu'il trouve dans sa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le salut celui à qui tout obéit, à qui tout cède, à qui rien ne peut résister, à qui tout s'efforce de plaire, et à qui tout craint souverainement de déplaire ; et quelle fermeté d'ame ne doit-il pas opposer à tout cela, s'il veut, disait saint Bernard, que tout cela, en l'élevant, ne le perde pas ? Mais aussi, de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la persévérance d'un prince qui, se voyant au-dessus de tout, et maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même ; qui, recevant à tout moment les hommages des hommes, n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu ; qui joint avec la majesté du trône, l'humilité de la religion ; avec l'indépendance d'un souverain, la charité d'un chrétien ; avec le droit d'im-

punité, l'équité la plus droite et tous les sentimens de la plus exacte probité?

Voilà, Sire, les victoires que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans cette grâce, vous confondrez les libertins, qui craignent votre persévérance; vous consolerez les gens de bien, qui en font le sujet de leurs vœux; et constant pour un Dieu si constant lui-même pour vous, en gouvernant un royaume de la terre, vous mériterez de posséder le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON

SUR

L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado; et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais; et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. *En saint Jean, chap.* 8.

Ce sont deux grands maux que le péché et la mort: le péché, par où la mort est entrée dans le monde; et la mort, par où Dieu a puni le péché; le péché qui dégrade l'homme dans l'ordre de la grâce; et la mort qui le détruit dans l'ordre de la nature: le péché, qui nous a fait tomber de ce bienheureux état d'innocence où Dieu nous avait créés; et la mort, qui nous dépouille de tous les biens temporels dont Dieu, après le péché, nous a encore laissé l'usage. Mais après tout, chrétiens, ni la mort, ni le péché pris séparément, ne sont

point des maux extrêmes; et j'ose même dire qu'ils peuvent avoir leur avantage et leur utilité : car la mort sans le péché peut être sainte et précieuse devant Dieu, et le péché sans la mort peut servir de matière aux plus excellentes vertus qui rendent l'homme agréable à Dieu. La mort sans le péché fut, dans Jésus-Christ, une source de grâce et de mérites; et le péché sans la mort, comme l'enseigne la théologie, a été dans les prédestinés, et un principe, et un effet de leur prédestination. La mort sans le péché acheva de sanctifier Marie; et le péché sans la mort devint un motif de conversion pour Magdelaine. Mais le souverain mal, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est le péché et la mort unis ensemble; la mort, qui met le dernier sceau à l'impénitence du pécheur; et le péché, qui imprime à la mort le caractère de la malice : la mort, qui rend le péché pour jamais irrémissible; et le péché, qui rend la mort pour toujours criminelle et réprouvée. La mort dans le péché, la mort avec le péché, la mort même, comme il arrive souvent par le péché : voilà, mes chers auditeurs, ce qui m'effraie et ce qui doit vous effrayer comme moi; voilà ce que Dieu a de plus terrible dans les trésors de sa colère; voilà de quoi le Fils de Dieu menace aujourd'hui les Juifs, et de quoi nous avons, aussi bien que les Juifs, à nous préserver. Pour bien entrer dans ces sentimens, implorons les sources du ciel par l'intercession de la vierge que nous prions tous les jours de nous être favorable à la mort, et disons-lui : *Ave, Maria.*

C'était, chrétiens, une triste vérité pour les Juifs, mais une vérité fondée sur la parole même de Jésus-Christ, qu'après avoir vécu dans le péché, ils mourraient dans l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.* Or, dans quel sens cet oracle doit-il être entendu? car il nous importe de le bien savoir, puisque le Sauveur du monde nous parlait à nous-mêmes dans la personne des Juifs, et qu'il n'y va pas moins que d'une éternelle réprobation. Est-ce une simple menace que Jésus-Christ fesait à cette nation incrédule, pour

les obliger à se reconnaître? est-ce un arrêt définitif qu'il portait contre eux, et prétendait-il leur signifier que la mesure de leurs crimes était remplie, et qu'ils n'avaient plus de grâce à espérer de la part de Dieu? Saint Chrysostôme l'a pris dans le sens le plus favorable; et ce Père estime que ce fut seulement comme une sentence comminatoire qui déclarait aux Juifs ce qu'ils avaient à craindre s'ils demeuraient plus long-temps dans leur infidélité; de même que Jonas, en prêchant aux Ninivites, leur annonça qu'après le terme de quarante jours Ninive serait détruite : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* [1]. Saint Jérôme s'est attaché à la lettre; et sa pensée est que le Fils de Dieu ne parlait pas seulement aux Juifs en prophète pour les intimider, mais en juge et en souverain pour les condamner; c'est-à-dire, qu'il ne leur marquait pas seulement le danger où ils étaient d'une réprobation prochaine; mais qu'il leur intimait expressément que leur réprobation était déjà consommée. Car, reprend ce saint docteur, quand Dieu dans l'Écriture, veut seulement menacer, il ajoute toujours à ses menaces des conditions qui en suspendent l'effet et qui les modifient. Ainsi, dit-il à Adam, si tu manges de ce fruit, tu mourras : *In quo enim die comederis, morte morieris* [2]; au lieu que le Sauveur du monde fesait une proposition absolue, en disant aux Juifs : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.*

Mais du reste, chrétiens, soit que ce soit un arrêt, ou que ce soit précisément une menace, n'est-ce pas assez, pour nous faire trembler, que ce soit la menace d'un Dieu? d'un Dieu qui ne parle point en vain; d'un Dieu qui ne parle point par passion; d'un Dieu qui ne parle point sans connaissance, mais qui, pénétrant dans le fond des cœurs, et découvrant d'un coup-d'œil tout l'avenir, voit par avance à quoi se doit terminer notre vie et quelle en sera la fin : *In peccato ves-*

[1] Jonæ 3. — [2] Genes. 17.

tro moriemini. Ne nous en tenons pas là néanmoins, mais consultons l'expérience, et voyons si l'expérience vérifie à l'égard des pécheurs cette prédiction de Jésus-Christ; car après la parole de Dieu, la preuve la plus convaincante et la plus sensible, c'est l'expérience. Comment donc meurent presque tous les pécheurs du siècle; je dis ces pécheurs d'état et de profession, ces pécheurs obstinés dans leurs désordres, qui jamais n'ont fait une vraie pénitence pendant la vie; comment meurent-ils? Ah! mes frères, c'est ici que nous devons reconnaître une providence bien sévère et bien terrible sur les impies, comme il y en a une tout aimable et toute bienfesante sur les justes. Ils meurent, ces pécheurs invétérés, comme ils ont vécu. Ils ont vécu dans le péché, et ils meurent dans le péché. Ils ont vécu dans la haine de Dieu, ils meurent dans la haine de Dieu. Ils ont vécu en païens, et ils meurent en réprouvés : voilà ce que l'expérience nous apprend.

Mais pour nous en donner une idée plus juste et pour partager ce discours, je les divise en trois espèces différentes. Car les uns meurent dans le désordre actuel de l'impénitence; les autres meurent sans nul sentiment et nulle démonstration de pénitence; et les derniers meurent dans l'exercice, ou, pour mieux dire, dans l'illusion d'une fausse pénitence. Les premiers sont les plus criminels, parce qu'ils ajoutent à tous les péchés de leur vie celui de l'impénitence finale, par où il est vrai de dire qu'ils se réprouvent eux-mêmes et qu'ils consomment positivement leur damnation. Les seconds sont plus malheureux, et par là même plus dignes de compassion, parce que, sans le vouloir et sans y penser, ils se trouvent privés des secours de la pénitence. Les derniers participent à la condamnation des uns et des autres; et sans être ni si criminels que les premiers, ni si malheureux que les seconds, ils sont toutefois, et malheureux parce qu'ils sont aveugles, et criminels parce qu'ils sont pécheurs et impénitens. Ainsi, j'appelle l'impénitence

des premiers une impénitence criminelle ; j'appelle l'impénitence des seconds une impénitence malheureuse ; et j'appelle l'impénitence des derniers une impénitence secrète et inconnue, ou, si vous voulez, une fausse pénitence, qui n'est au fond qu'une véritable impénitence. Ce n'est pas tout : car, après vous avoir marqué ces trois caractères de pécheurs qui meurent dans leur péché, je dois ajouter trois réflexions pour vous faire connaître comment l'impénitence de la vie vous conduit à l'impénitence de la mort : comprenez ceci. Je dis que l'impénitence de la vie conduit à l'impénitence criminelle de la mort, par voie de disposition, ce sera la première partie. Je dis que l'impénitence de la vie conduit à l'impénitence malheureuse de la mort, par voie de punition, ce sera la seconde partie. Enfin je dis que l'impénitence de la vie conduit à l'impénitence secrète et inconnue, ou à la fausse pénitence de la mort, par voie d'illusion, ce sera la troisième partie. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

On peut mourir dans le désordre actuel et dans le péché de l'impénitence finale, en deux manières : ou par une volonté délibérée de renoncer absolument à la pénitence, lors même qu'on se trouve aux approches de la mort ; ou par une omission criminelle des moyens ordinaires et marqués de Dieu, pour rentrer en grâce avec lui et pour faire pénitence. Or, ces deux genres de mort sont si communs dans le monde, qu'ils pourraient suffire pour justifier la prédiction du fils de Dieu : *In peccato vestro moriemini.* Entrons, chrétiens, dans cet abîme d'iniquité ; tâchons d'en pénétrer la profondeur ; et pour nous rendre cette considération plus utile, ne craignons point de descendre à un détail qui seul servira de preuve à la plus terrible de toutes les vérités du christianisme.

Quand je dis mourir dans une volonté délibérée de re-

noncer absolument à la pénitence, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que j'entends. Je ne parle pas de ce qui peut arriver, et de ce qui arrive en effet quelquefois par une impénitence effective, lorsque le pécheur, se voyant forcé de quitter la vie, ne veut pas reconnaître celui dont il l'a reçue et qui lui en va demander compte; et que, prêt à paraître devant le tribunal de Dieu, il ose encore se révolter contre Dieu même, en disant comme ce peuple infidèle : *Non serviam;* Non, je ne m'humilierai point. Car quoique nous en ayons des exemples, et que ceux qui passent pour athées, et qui le sont au moins de mœurs et de conduite, soient sujets à mourir de la sorte; ces exemples, dit judicieusement saint Chrysostôme, sont si monstrueux, qu'ils inspirent par eux-mêmes de l'horreur, et qu'un ministre de l'évangile, pour ne pas blesser la piété de ses auditeurs, doit plutôt les omettre que d'entreprendre de les combattre. Ainsi mourut un Julien l'Apostat, vomissant mille blasphêmes contre le ciel, tandis qu'il vomissait avec son sang son ame impure et sacrilége. Ainsi sont morts tant d'ennemis de Dieu, dont la fin aussi funeste qu'impie, a tant de fois, malgré eux, rendu témoignage au souverain pouvoir et à la divinité de ce premier être qu'ils avaient méconnu, ou plus vraisemblablement qu'ils avaient tâché, mais en vain, à méconnaître. Ainsi meurent tous les jours au milieu de nous, je ne sais combien de mondains qui sont encore, après avoir vécu sans foi, sans loi, sans religion, sans conscience, assez téméraires et assez emportés pour vouloir couronner l'œuvre par une persévérance diabolique dans leur libertinage. Mais, encore une fois, ce sont des monstres dans l'ordre de la grâce, sur qui nous ne devons jeter les yeux qu'autant qu'il est nécessaire pour les détester et pour les avoir en exécration. Ce n'est donc point par de semblables exemples que je veux vérifier l'oracle de Jésus-Christ; mais je parle seulement de tant de pécheurs en qui cet état d'impénitence, tel que je l'ai marqué, est aussi souvent un effet

de la faiblesse que de la malice de leur cœur, ou plutôt, est un effet tout ensemble de l'un et de l'autre; et, pour vous faire comprendre plus distinctement et plus précisément ma pensée, je parle d'un homme qui, rempli de fiel et d'amertume, après avoir passé sa vie dans des haines et des inimitiés scandaleuses, meurt sans jamais vouloir se réconcilier, protestant qu'il ne le peut; ou s'il le fait en apparence, se disant intérieurement à lui-même qu'il ne le veut pas; témoin ce chrétien qui, sur le point même d'endurer le martyre, refusa d'embrasser son ennemi, quoique son ennemi, humilié à ses pieds, lui demandât grâce. Or, sans nous arrêter à ces circonstances particulières, combien voyons-nous de pareilles morts dans le christianisme, de morts sans réconciliation, de morts accompagnées de toute l'aigreur du ressentiment et de la vengeance, de morts où tous ces prétendus accommodemens qui se négocient, toutes ces entrevues qui se ménagent quelquefois avec tant de pompe et presque toujours avec si peu de fruit, ne sont que de pures et de trompeuses cérémonies; de morts où, par une maxime de politique et par une force d'esprit mal entendue et poussée néanmoins jusqu'au bout, l'on se rend plus intraitable et plus inflexible que jamais: pourquoi? pour autoriser, en mourant, la conduite qu'on a tenue jusque-là et l'animosité où l'on a vieilli; disons mieux, pour exécuter l'arrêt prononcé par le Sauveur du monde: *In peccato vestro moriemini.*

Je parle d'un homme qui, se trouvant chargé à la mort de biens injustement acquis, dont il s'est fait un état et une fortune, ne veut pas même alors les restituer, gémissant d'une part sous la pesanteur du péché qui l'accable, et de l'autre, refusant de se dépouiller; partagé entre l'enfer qu'il craint, et la cupidité qui le domine; mais, du reste, aimant mieux abandonner son ame que de réparer les injustices qu'il a commises, que de pourvoir au dédommagement de ceux qu'il a trompés, que de reconnaître des dettes dont

sa mauvaise foi l'a toujours empêché de convenir, que de satisfaire à des obligations qu'il ne peut ignorer, et dont les remords secrets de sa conscience ne l'avertissent que trop; en un mot, que de relâcher la proie dont il est saisi, et que Dieu malgré lui, va bientôt lui arracher. Or, qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire que cette aveugle obstination à conserver ce qu'on n'a pu légitimement posséder? De tant de riches, injustes usurpateurs du bien d'autrui, où sont ceux qui, pour mourir en chrétiens, se déterminent à mourir pauvres? et, par conséquent, ne semble-t-il pas que la malédiction de l'évangile soit particulièrement attachée à leur état? *In peccato vestro moriemini.*

Je parle d'un homme qui, tyrannisé de sa passion, la porte jusqu'au tombeau; et meurt idolâtre d'un objet dont rien ne peut le résoudre à se détacher, au moment même que la mort le va détacher de tout; qui, par la plus damnable fidélité, ou par le plus abominable sacrifice, sans égard aux feux éternels dont la justice de Dieu le menace, achève, pour ainsi dire, de se consumer dans les ardeurs d'un feu impudique. Or vous savez, mes chers auditeurs, si ce n'est pas là le sort de tant de chrétiens sensuels et voluptueux. Je vous renvoie à vos propres connaissances. N'est-ce pas là qu'aboutissent ces engagemens criminels? N'est-ce pas, dis-je, à une mort plus païenne, où le pécheur en expirant soupire encore pour ce qu'il a si follement aimé; ou, constant jusqu'à l'extravagance, jusqu'à la fureur, il donne encore ses derniers soins, il consacre ses derniers vœux à une passion dont il s'est fait presque une religion; où la seule et la vive douleur qui le touche, tout mourant qu'il est, n'est pas d'avoir tant recherché par inclination le sujet malheureux de ses désordres, mais de le quitter par nécessité? car ce sont là ses dispositions et ses sentimens; et, en de tels sentimens, en de telles dispositions, vous jugez assez quelle doit être sa mort: *In peccato vestro moriemini.*

Enfin, je parle d'un homme qui, depuis long-temps

rebelle à Dieu, après avoir vécu sans crainte de ses jugemens, meurt sans rien espérer de sa miséricorde; qui, lorsque les prêtres l'exhortent à la confiance, se fesant à soi-même, comme dit saint Augustin, une justice, non pas exacte et rigoureuse, mais cruelle et insensée, puisqu'il se la fait indépendamment de la rédemption et de la grâce de Jésus-Christ, tombe dans un désespoir semblable à celui de Caïn, et conclut avec ce frère parricide: *Major est iniquitas mea, quàm ut veniam merear* [1]; non, il n'y a plus de pardon pour moi, mon iniquité m'a rendu indigne, et s'il y a un Dieu, je suis réprouvé. Or, n'est-il pas vrai que c'est-là le grand et le fameux écueil où échoue une multitude innombrable de pécheurs, surtout de ceux qui, par des rechûtes fréquentes et habituelles, non-seulement ont perdu toute espérance, mais auraient honte même, si je puis m'exprimer ainsi, de se tourner vers Dieu et de se confier en lui? car cette honte qu'ils n'ont pu surmonter durant la vie, se réveille tout de nouveau, et vient les accabler à la mort; et trop fortement touchés alors de leur indignité, trop vivement frappés de la grandeur et de la justice de Dieu, ils se troublent, ils renoncent à leur salut, et se font, aussi bien que Judas, de leur contrition même et de leur repentir, un dernier titre de réprobation. Voilà, dis-je, ce que j'appelle mourir avec réflexion et avec vue dans le péché d'impénitence: *In peccato vestro moriemini.*

On y meurt encore d'une autre manière non moins commune, ni moins funeste, quand, par une omission criminelle, sans être directement volontaire, on se prive de la grâce de la pénitence et des moyens nécessaires pour l'obtenir. Car enfin, mon frère, dit saint Augustin raisonnant avec un pécheur, si, lorsque la mort vous touche de près et que Dieu vous appelle, vous ne vous disposez pas au plus tôt à paraître devant lui; si, lorsque vous avez un port aussi

[1] Genes. 4.

assuré que celui d'une prompte et sincère pénitence qui vous est ouvert, vous négligez de vous y mettre en sûreté; si vous laissez échapper les momens précieux et les temps favorables que la Providence vous ménage dans le cours d'une maladie; si, par une trop grande attention au soulagement de votre corps, vous oubliez les besoins de votre ame, et si vous rejetez les remèdes salutaires qu'on vous présente, bien loin de les rechercher; si, par une crainte servile de la mort, vous en éloignez autant qu'il est possible le souvenir, fermant l'oreille à tous les avertissemens qu'on vous donne, et voulant être flatté et trompé sur la chose même où vous avez plus d'intérêt à ne l'être pas; si, par une faiblesse naturelle, vous ne faites pas effort pour surmonter là-dessus vos frayeurs, et pour vaquer au moins dans cette extrémité, à votre plus importante affaire; si vous écoutez des parens et de faux amis qui vous en détournent; si, par un renversement de conduite le plus déplorable, vous pensez encore à votre famille lorsqu'à peine il vous reste de quoi pourvoir à votre éternité. Ah! mon cher frère, conclut saint Augustin, changez alors de langage et corrigez vos idées. Dire que la mort, dans cet état d'impénitence, est le plus grand de tous les malheurs, c'est mal parler; mais il faut dire que c'est le plus grand et le plus inexcusable de tous les crimes. Dire que vous mourez dans votre péché, c'est ne s'expliquer qu'à demi; mais il faut dire que vous mourez dans votre péché par un dernier péché qui surpasse tous les autres. Car, qu'est-ce que tous les péchés de la vie, en comparaison de ce seul péché? Où l'homme peut-il porter plus loin son injustice envers Dieu et envers lui-même? se voir à ce terme fatal après lequel il n'y a plus de terme, et vouloir encore différer; se voir aux portes de l'enfer, et ne travailler pas encore à s'en retirer; se voir sur le point de périr, et balancer encore à se rendre le plus pressant devoir de la charité, en prenant de sages mesures pour ne périr pas : cela se peut-il comprendre, ou cela se peut-il pardonner? Ce-

pendant, chrétiens, voilà jusqu'où va l'égarement de l'esprit mondain, quand on s'abandonne à le suivre. On est investi, comme parle l'Écriture, des douleurs de la mort et des périls de l'enfer; et toutefois on ne laisse pas de risquer, de se rassurer, de temporiser, de se reposer sur le lendemain; on chicane, on élude, on dissimule avec soi-même; enfin on meurt dans la disgrâce et dans l'inimitié de Dieu. Mort doublement criminelle, et par l'impénitence de la vie qui l'a précédée, et par l'impénitence de la mort qui l'accompagne: *In peccato vestro moriemini.*

Or, j'ai ajouté qu'il y a entre ces deux sortes d'impénitences, entre l'impénitence de la vie et l'impénitence de la mort, une telle liaison, que l'une conduit presque immanquablement à l'autre; et cela, comment? par voie de disposition, c'est-à-dire, par voie d'habitude, par voie d'attachement, par voie d'endurcissement, trois degrés que marquent les Pères dans la description qu'ils nous font de ce premier ordre de pécheurs impénitens: vérité constante et dont la seule exposition va vous convaincre.

Par voie d'habitude: car, de prétendre que les habitudes contractées durant la vie se détruisent aux approches de la mort, et que dans ce moment on se fasse alors un autre esprit, un autre cœur, une autre volonté, c'est, chrétiens, la plus grossière de toutes les erreurs. Je l'ai dit, et vous ne l'ignorez pas: nous mourons comme nous avons vécu; et la présence de la mort, bien loin d'affaiblir les habitudes déjà formées, semble encore davantage les réveiller et les fortifier. Car si jamais nous agissons par habitude, c'est particulièrement à la mort. Vous avez mille fois, pendant la vie, différé votre conversion; vous la différerez encore à la mort; vous avez dit mille fois pendant la vie: Ce sera dans un mois ou dans une année; vous direz encore à la mort: Ce sera dans un jour ou dans une heure. Vous avez été pendant la vie un homme de projets, de désirs, de résolutions, de promesses sans exécution; vous mourrez encore en dé-

sirant, en proposant, en promettant, mais en ne fesant rien. Et ne dites point que le danger extrême vous déterminera : abus. Il vous déterminera à désirer, parce que vous en avez l'habitude ; il vous déterminera à proposer et à promettre, parce que vous vous en êtes fait une coutume ; mais en désirant par habitnde, en proposant et en promettant par habitude, et par habitude n'exécutant rien, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.*

Par voie d'attachement : car l'impénitence de la vie, selon la parole du sage, forme encore une chaîne de nos péchés, et cette chaîne nous tient presque malgré nous dans l'esclavage et la servitude : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur* [1]. Je sais que Dieu peut user de son absolu pouvoir, et rompre au moment de la mort cette chaîne ; mais je sais aussi que pour la rompre dans un moment, il ne faut pas moins qu'un miracle de la grâce, et que Dieu ne fait pas communément de tels miracles. Et en effet, nous voyons un pécheur mourant dans l'état funeste où se représentait saint Augustin, quand il disait, en parlant de lui-même : *Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed meâ ferreâ voluntate* [2] : Je soupirais, ô mon Dieu ! après le bonheur des justes, convaincu qu'il n'était plus temps de délibérer et qu'il fallait enfin renoncer à mon péché pour me convertir à vous ; mais je soupirais, et cependant j'étais toujours attaché, non par des fers étrangers, mais par ma volonté propre. L'ennemi la tenait en sa puissance ; et cette suite de désordres compliqués et comme autant d'anneaux entrelacés les uns dans les autres, m'arrêtait presque malgré moi et malgré toutes les frayeurs de la mort sous le joug et la loi du péché.

Par voie d'endurcissement : car cette volonté toujours criminelle, comme je le suppose, et ne se repentant jamais, s'est enfin endurcie dans le péché. Si, touché du sentiment

[1] Prov. 5. — [2] August.

de sa misère, ce pécheur s'était de temps en temps tourné vers Dieu, et que, par de généreux efforts, il se fût relevé de ses chûtes autant de fois qu'il succombait aux tentations du monde et de la chair; avec tout le malheur de son inconstance, il aurait néanmoins profité de l'usage de la pénitence. La pénitence, quoique suivie de faiblesses et de rechûtes, aurait détruit en lui ce que le péché y avait édifié. Mais ayant toujours mis pierre sur pierre, et entassé iniquité sur iniquité, le moyen que son cœur ne soit pas arrivé au comble, et qu'il n'ait pas contracté dans l'état du crime, non-seulement toute la solidité, mais toute la dureté que le crime est capable de produire? et quelle apparence qu'endurci de la sorte il devienne tout-à-coup, quand la mort approche, souple et flexible aux mouvemens de la grâce? On meurt donc dans le péché, parce qu'on a vécu dans le péché; et l'on meurt, comme j'ai dit, par un nouveau péché, parce que cette impénitence même est la consommation de tous les péchés. Voilà ce que j'appelle une impénitence criminelle. Passons à l'impénitence malheureuse, qui sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est point assez pour mourir dans l'état de la grâce, que le pécheur soit résolu de recourir un jour à la pénitence, et qu'il se propose de sortir, au moins à la mort, de son péché. Comme cette grâce de la pénitence finale ne dépend point absolument de lui, et que, par un secret jugement de Dieu, il est attaché à mille circonstances qui ne sont point en son pouvoir, il faut, afin qu'il ait le bonheur de se reconnaître en mourant, que toutes ces circonstances concourent ensemble à sa conversion. Qu'une seule vienne à manquer, le voilà frustré de son espérance; et eût-il mille fois désiré de mourir de la mort des justes, eût-il dit cent fois à Dieu : *Moriatur anima mea morte justorum* [1], ses

[1] Num. 23.

désirs sont inutiles et ses espérances vaines. Pourquoi ? parce que dans le cours de la Providence, qu'il n'a pas plu à Dieu de changer, il s'est trouvé un obstacle qui, par des causes en apparence naturelles, mais d'un ordre divin et supérieur, lui a rendu impossible cette pénitence sur laquelle il fesait fonds, et qu'il regardait comme sa dernière ressource. Il peut donc arriver que l'homme, sans devenir coupable d'un nouveau péché, meurt dans son péché, parce qu'il peut mourir dans un défaut involontaire et même forcé, de toute pénitence; et c'est ce que j'appelle impénitence malheureuse, et ce que je considère comme un autre abîme, non plus de la corruption et de la malice du cœur humain, mais de la justice adorable et impénétrable de Dieu, qui paraît tout entière dans la mort de ces pécheurs surpris, trompés, délaissés, exclus même, dès cette vie, de la voie du salut, et en qui s'accomplit encore plus sensiblement cette vérité évangélique : *In peccato vestro moriemini.* Renouvelez, chrétiens, votre attention.

Quand on vous rapporte l'exemple d'une mort subite, et que dans la consternation où de pareils événemens jettent les esprits, on vous dit que cet homme qui jouissait d'une parfaite santé, vient d'être enlevé tout-à-coup sans avoir pu prononcer une parole; qu'un tel, dans la chaleur d'une débauche, ou dans l'emportement d'une querelle vient de rester sans sentiment et sans vie; qu'un assassinat vient d'être commis dans la personne de celui-ci, ou que la ruine d'un édifice vient d'envelopper et d'écraser celui-là : quand on nous fait le récit de ces sortes de morts et de bien d'autres; et que selon toutes les règles de la vraisemblance, elles nous paraissent non-seulement subites, mais imprévues, parce que c'étaient des pécheurs publics et scandaleux, nous sommes saisis de frayeur; et, sans entreprendre de juger, nous ne doutons point que ce ne soit alors que se vérifie à la lettre la menace du fils de Dieu : *In peccato vestro moriemini.* Mais vous vous consolez en même temps, chrétiens,

par la pensée que ce sont des accidens extraordinaires ; et, quelque fréquens qu'ils puissent être, vous ne manquez pas d'affaiblir ainsi les salutaires impressions qu'ils pourraient et qu'ils devraient faire sur vos cœurs. Vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire, vous vous trompez : ces genres de mort ne sont ni si rares, ni si singuliers que vous voulez vous le persuader ; et je soutiens que, dans la rigueur même du terme, eu égard à la conscience et au salut, il n'est rien de plus commun qu'une mort subite : en voici la preuve.

Car j'appelle, avec saint Augustin, mort subite et imprévue, celle où le pécheur tombe tout-à-coup dans un état qui le rend pour jamais incapable de conversion et de pénitence. Or, qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire et même de plus universel ? que voit-on autre chose tous les jours ? Au lieu qu'une chûte, qu'une apoplexie, qu'un meurtre fait plus d'éclat et donne plus d'effroi, combien d'autres causes dont nous sommes moins frappés, nous réduisent à cette impénitence malheureuse ? un transport dans le feu d'une fièvre ardente, un délire sans intervalle, une léthargie dont on ne revient point, un égarement d'esprit, un assoupissement mortel ; tout cela n'opère-t-il pas sans cesse le même effet, et n'ôte-t-il pas à un mondain le pouvoir de se convertir, en lui ôtant le pouvoir de se reconnaître ? Mettez un pécheur dans tous ces états ; n'est-il pas vrai qu'il est déjà mort comme chrétien, s'il n'est pas absolument mort comme homme ? Je veux qu'il dispute encore des journées entières un reste de vie animale qui ne sert plus qu'à le faire languir ; qu'importe, si la vie raisonnable et la vie surnaturelle sont éteintes ? Que peut la grâce, toute-puissante qu'elle est, lorsque la nature, qui devait lui servir de fond, ne peut plus agir ?

Sans même parler de ces symptômes où la raison est tout-à-fait obscurcie, le seul épuisement de toutes les forces, la seule douleur du corps, ne suffit-elle pas pour ôter à

l'esprit toute sa réflexion, et par conséquent pour nous fermer les voies de la pénitence? Combien de pécheurs, jusque dans le cours des maladies les plus réglées, meurent ainsi d'une mort subite, non selon le monde, mais selon Dieu? Ils meurent, dit saint Chrysostôme, sans un nouveau péché, parce qu'ils ne sont plus en état d'en commettre; ils meurent sans qu'on leur puisse reprocher d'abuser alors du temps que Dieu leur donne, parce qu'ils ne peuvent plus proprement ni en abuser, ni s'en servir; ils meurent dans une impénitence qui, quoique finale, ne leur est pas par elle-même imputée, parce qu'elle ne leur est ni connue, ni libre : cependant ils meurent dans leur péché, et la malédiction de Jésus-Christ n'en n'est pas moins consommée. *In peccato vestro moriemini.*

Que dirai-je de ceux qui meurent dans une ignorance non coupable, mais funeste, du danger prochain où ils se trouvent? Car de là s'ensuivent les mêmes conséquences et les mêmes effets de réprobation. Si l'on avait averti ce malade qu'il était temps de penser à lui, il aurait mis ordre à sa conscience, et il serait mort chrétiennement. Mais parce qu'on lui a fait entendre le contraire, et que, par de faux ménagemens, on l'a trompé, il meurt sans retour à Dieu et sans conversion. De n'avoir pas su le péril où il était, est-ce un crime dans lui? non chrétiens; car il souhaitait de le savoir. Mais à qui faut-il s'en prendre? c'est à la faiblesse d'un confesseur, c'est à la trompeuse conjecture d'un médecin, c'est au vain respect d'un domestique, c'est à la passion aveugle d'une femme; c'est à l'intérêt des uns, à la négligence des autres; c'est à tout ce qu'il vous plaira, mes frères, dit saint Augustin; mais après tout, le mourant en porte la peine; et pour avoir ignoré l'extrémité où il était, il meurt dans la haine de Dieu et en réprouvé. Quoi donc, me direz-vous, était-il juste qu'il périt par la faute d'un autre? Ah! répond ce père, si c'est par la faute d'un autre qu'il périt, ce n'est point pour la faute d'un autre qu'il est condamné, mais pour

son propre péché. Dieu, à qui il appartient d'en ordonner, permet que son propre péché, qui pouvait être expié à la mort, par la faute d'un autre ne le soit pas, et que du domaine de la grâce et de la miséricorde sous lequel il était encore, il passe pour l'éternité tout entière sous celui de la justice : *In peccato vestro moriemini.*

Mais si le pécheur lui-même en mourant soupire après le remède, s'il le demande et qu'il témoigne de l'empressement pour l'avoir, qu'arrive-t-il souvent ? hélas ! chrétiens, voici le comble du malheur, et c'est ici que nous devons nous écrier : *O altitudo* [1] ! O profondeur des conseils de Dieu ! semblable à l'infortuné Ésaü, qui, comme dit l'Apôtre, ne trouva point cette pénitence qu'il cherchait, quoiqu'il la cherchât avec larmes : *Non enim invenit pœnitentiæ locum, quanquàm cum lacrymis inquisiisset eam* [2] ; ce pécheur mourant, tout empressé qu'il est de recourir aux sources publiques de la grâce, c'est-à-dire, aux sacremens de Jésus-Christ, peut encore être de ceux sur qui tombe l'anathême du Sauveur des hommes ; et parce que ces sources ouvertes à tout le monde ne le sont pas pour lui, il meurt dans son péché : *In peccato vestro moriemini.*

C'est de quoi nous avons cent fois été témoins, ou de quoi cent fois nous avons entendu parler. Un homme est surpris lorsqu'il s'y attendait le moins : il se voit aux portes de la mort ; et dans l'horreur d'un danger si pressant, il voudrait ménager ce qui lui reste de vie. Toute sa foi se réveille ; l'image d'un Dieu irrité le frappe, le saisit ; et frappé, saisi de cette image, il semble conjurer tous ceux qui l'approchent de le secourir, et leur dire comme Job : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei* [3] ; Pensez à moi, vous au moins qui êtes mes véritables amis, et pendant que les autres s'occupent en vain auprès d'un corps que la mort va mettre au tombeau, aidez-moi à sauver

[1] Rom. 11. — [2] Hebr. 12. — [3] Job. 19.

mon ame. En effet, on s'y emploie, on y travaille, on cherche un prêtre, un confesseur; mais ce prêtre, ce confesseur ne se trouve point, mille contre-temps couspirent à l'éloigner; ce qui ne l'avait jamais arrêté, l'arrête à cette heure : il vient enfin, mais trop tard, et lorsque le malade, sans connaissance et sans parole, ne peut plus ni l'entendre, ni lui répondre. Et cela pourquoi, pour accomplir l'autre partie de la prédiction de Jésus-Christ : *Quæretis me;* Vous me chercherez, non plus dans ma personne, mais dans celle de mes ministres et des dispensateurs de mes sacremens, et vous ne me trouverez pas; et parce que vous ne me trouverez pas dans mes ministres, et que vous n'aurez pas d'ailleurs de quoi suppléer au défaut de leur ministère par un pur et parfait amour, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.*

Je dis plus : ce prêtre, vicaire et ministre de Jésus-Christ, se trouvera; mais par un autre secret de réprobation encore plus terrible, avec tout le pouvoir de l'Eglise dont il est muni, il n'aura pas le don d'assister un pécheur mourant. Au lieu de le toucher, il le rebutera; au lieu de l'éclairer, il l'embarrassera, il le troublera; il aura les clefs du ciel entre les mains, mais il n'aura pas la clef de ce cœur pour y entrer. Car Dieu, chrétiens, ne se sert pas de toutes sortes d'instrumens pour opérer ces miracles. Comme il ne nous convertit pas, tout Dieu qu'il est, par toutes sortes de grâces, aussi ne lui plaît-il pas de nous convertir par toutes sortes de personnes. Si, dans la disposition où était ce malade, il eût eu un homme éclairé, zélé, expérimenté, plein de l'esprit de Dieu et de son onction, il serait mort en saint; mais parce que cet homme lui a manqué, et qu'il a pu faire la même plainte que le paralytique de l'Évangile : *Hominem non habeo*[1], il est mort en impénitent. Encore une fois, tous ces malheurs l'ont-ils rendu devant Dieu plus criminel? non; mais ses crimes passés dont il était coupable, joints à ces malheurs

[1] Jean. 5.

dont il a été innocent, l'ont fait mourir, sans un nouveau péché, dans l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.*

Affreux, mais juste châtiment du ciel ; et c'est ainsi que l'impénitence de la vie conduit à cette seconde impénitence de la mort par voie de punition. Combien Dieu s'en est-il expliqué de fois dans l'Écriture ? combien de fois le Fils de Dieu nous en a-t-il avertis dans l'Évangile ? Car que signifient autre chose ces menaces si expresses et si souvent réitérées : Je vous ai appelés, et vous avez fermé l'oreille à ma voix ; vous m'avez méprisé : viendra le temps et le jour où je vous mépriserai ; où, sans vous appeler, je vous surprendrai ; où, sans vous parler, je vous frapperai. Que veulent dire ces figures si bien marquées, des vierges folles qui s'endorment, et dont les lampes se trouvent éteintes au moment que l'époux arrive ; de ce maître qui paraît tout à coup dans sa maison, et qui, témoin du désordre où elle est, par les violences et les débauches d'un domestique, le fait jeter dans les ténèbres ; de ce voleur qui se cache, et qui vient dans la nuit ? Quel sujet avons-nous de nous plaindre, quand Dieu nous punit de la sorte ? ne peut-il pas user de son droit, et nous prendre en telles conjonctures qu'il lui plaît ? ne le peut-il pas surtout après avoir si long-temps attendu, après avoir si fortement pressé et sollicité ? Vous ne vous êtes pas servi du temps qu'il vous donnait ; il vous l'ôtera : vous avez lassé, fatigué, épuisé sa patience ; sa colère éclatera : vous n'avez pas voulu retourner à lui quand vous le pouviez ; vous ne le pourrez plus quand vous le voudrez : vous l'avez oublié pendant la vie, il vous oubliera à la mort. Car ce retour est bien naturel, dit saint Augustin ; et tout fatal qu'il peut être, il vous est bien dû : mépris pour mépris, oubli pour oubli. Ce n'est pas que Dieu ne laisse quelquefois encore aux plus grands pécheurs tout le temps et tous les moyens nécessaires ; mais s'ils ne meurent pas alors dans une impénitence criminelle, dans une impénitence malheureuse, au moins meurent-ils communément dans une impénitence secrète et inconnue ; c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il en faut convenir, chrétiens, et l'expérience nous le fait voir, que Dieu laisse encore quelquefois aux pécheurs du siècle, après une vie passée dans le crime, le temps et les moyens de se reconnaître à la mort. Je sais même, et il est vrai que plusieurs alors ont en effet recours à la miséricorde de Dieu, se tournent vers Dieu, semblent revenir à Dieu par la pénitence. Mais ce que j'ajoute, et ce qui vous doit paraître, comme à moi, bien terrible, c'est que toute pénitence n'est pas recevable au tribunal de Dieu. Pourquoi? parce que toute pénitence n'est pas une pénitence efficace, mais qu'il y a mille pénitences fausses et trompeuses sur quoi l'on ne peut compter, et dont nous ne pouvons attendre nul fruit de salut. Si donc le pécheur, séduit par de spécieuses apparences, s'égare jusque dans sa pénitence même, où en est-il? État bien déplorable! savoir avec assurance qu'on est criminel, et ne savoir pas si l'on est pénitent; avoir tous les dehors de la pénitence, et peut-être n'en avoir pas le fond! D'où il s'ensuit que ce qui devait être un principe de confiance pour le pécheur, est la matière de ses inquiétudes; que ce qui paraît le devoir sauver est souvent ce qui doit le perdre, et qu'en mourant dans l'exercice de la pénitence, il peut encore être réprouvé, parce qu'il peut encore mourir dans son péché. Voilà, mes chers auditeurs, ce que la religion nous enseigne, et sur quoi est fondé cet avis que nous donne le sage, de trembler même pour les péchés remis, parce qu'à notre égard, dit saint Chrysostôme, ils ne peuvent être tout au plus que présumés tels : *De propitiato peccato noli esse sine metu* [1].

Or, si cela convient à tous les pécheurs, on peut dire, et il est vrai, que c'est le caractère propre de ceux qui ne re-

[1] Eccli. 5.

viennent jamais à Dieu durant la vie, et qui persévèrent dans leurs désordres jusqu'à la mort. Car, bien loin qu'ils puissent compter sur leur pénitence, ils doivent positivement s'en défier. Je n'en dis point encore assez; j'ajoute que de la manière dont ils se proposent de la faire cette pénitence, ils ont presque tout lieu d'en désespérer. Pourquoi? J'en donne, après saint Augustin, trois raisons. Premièrement, parce que rien en soi n'est plus difficile à l'homme que la vraie pénitence. Secondement, parce que de tous les temps, celui où la vraie pénitence est plus difficile, c'est le temps de la mort. Troisièmement, parce qu'entre tous les hommes à qui la vraie pénitence est difficile aux approches de la mort, il n'en est point pour qui elle doive plus l'être, que pour ceux qui ne l'ont jamais faite pendant la vie. Trois propositions incontestables, et qui, bien pénétrées, ne laissent plus aux pécheurs du siècle d'autre parti à prendre que celui d'une prompte et d'une sincère conversion à Dieu. Encore un moment d'attention : ceci le demande.

Rien de plus difficile à l'homme que la vraie pénitence; car pour cela il faut qu'il change de cœur, il faut qu'il se haïsse lui-même, qu'il se renonce lui-même, qu'il se dépouille de lui-même, qu'il se détruise en quelque sorte, et qu'il s'anéantisse lui-même, c'est-à-dire, qu'il cesse d'être ce qu'il était, et qu'il devienne un homme nouveau. Il faut qu'il ait horreur de ce qui lui paraissait le plus aimable, et qu'il commence à aimer ce qu'il avait le plus en horreur; qu'il n'ait plus de passions que pour les combattre, plus de sens que pour les captiver, plus d'esprit que pour le soumettre, plus de corps que pour lui déclarer la guerre et le mortifier. Car c'est en quoi consiste, je ne dis pas la perfection, mais l'essence et le fond de la pénitence chrétienne. Or vous savez s'il est aisé à un pécheur d'en venir là.

Point de temps où cette pénitence soit plus difficile, et par conséquent plus rare que le temps de la mort; car à la mort, dit saint Augustin, ce n'est point vous proprement qui quit-

tez le péché, c'est le péché qui vous quitte; ce n'est point vous qui vous détachez du monde, c'est le monde qui se détache de vous; ce n'est point vous qui rompez vos liens, ce sont vos liens qui se rompent par un effet de notre commune fragilité : *Si vis agere pœnitentiam, quandò jam peccare non potes, peccata te dimiserunt, non tu illa* [1]. Or, afin que votre pénitence fût devant Dieu ce qu'elle doit être, il faudrait que cette séparation, que ce détachement, que ce divorce vînt de vous-mêmes. Vous me direz que l'un sert à l'autre, et qu'on a moins de peine à se détacher des choses quand elles-mêmes elles nous abandonnent; mais moi je vous réponds, avec saint Ambroise, qu'il en va autrement, et que le cœur de l'homme n'est jamais plus passionné, jamais plus ardent pour les objets qui entretiennent sa cupidité, que quand ces objets lui échappent, et qu'une force supérieure nous les arrache, ou qu'elle nous arrache à eux. Tout ce que nous pouvons faire alors, c'est de souffrir; mais de s'en détacher volontairement soi-même, ce qui néanmoins est essentiel à la pénitence, c'est à quoi nous sentons des répugnances infinies, et ce qui demande les plus grands efforts.

Mais enfin, et en particulier, pour qui la vraie pénitence doit-elle à la mort avoir des difficultés plus insurmontables, et pour qui peut-on dire qu'elle est quelquefois comme impossible? Ah! chrétiens, n'est-ce pas pour ces pécheurs obstinés qui n'en ont eu nul usage dans la vie, et qui se sont fait de leur impénitence une habitude et un état? Car que s'en suit-il de cet endurcissement de cœur où ils ont vécu, et de cette présomption d'esprit qui leur fait croire à la mort qu'ils veulent se convertir? c'est que leur pénitence alors n'est communément, pour ne rien dire de plus, qu'une pénitence insuffisante : pourquoi? parce qu'elle n'est ni volontaire dans son principe, ni surnaturelle dans son motif.

[1] August.

Pénitence forcée et pénitence toute naturelle; deux qualités de la pénitence des démons dans l'enfer, et des pécheurs à la mort.

Pénitence forcée : j'ose défier le pécheur même le plus présomptueux de n'en pas convenir. Car, où est la liberté, quand le cœur, si je puis parler ainsi, n'est mu que par des ressorts ou d'une crainte servile, ou d'une nécessité inévitable? Est-ce un renoncement libre au péché, quand on n'y renonce que parce qu'on n'est plus en état de le commettre? Est-ce une soumission libre à Dieu, quand on ne s'y soumet que parce qu'on est déjà sous le glaive de sa justice, et qu'on ne peut plus s'en défendre? Est-ce une séparation libre du monde, quand on ne s'en sépare que parce qu'il n'y a plus de monde pour nous? Cependant la pénitence, pour être efficace et vraie, doit être volontaire et libre; et dès qu'elle ne l'est pas, fût-elle d'ailleurs aussi vive, aussi touchante que celle d'Esaü, qui, selon l'expression de l'Écriture, le fit, non pas gémir, mais rugir : *Irrugiit clamore magno* [1], c'est une pénitence de réprouvé. De là vient que les Pères, d'un consentement universel, ont parlé de la pénitence des mourans en des termes propres, non-seulement à consterner, mais à désespérer les pécheurs. De là vient que l'Église, à qui il appartient d'en juger, s'est autrefois montrée si peu favorable à ces sortes de pénitences, et que sans les rejeter absolument, ce qu'elle n'a jamais cru devoir faire, pour ne pas borner la miséricorde de Dieu, elle a au reste usé de toute la rigueur de sa discipline à l'égard de ces pénitens de la mort, pour nous apprendre combien leur pénitence lui était suspecte. De là vient que, suivant les anciens canons rapportés dans les conciles, ceux qui ne demandaient le baptême qu'à l'extrémité da la vie, n'étaient, ce semble, reconnus chrétiens qu'avec réserve; jusque là même qu'on les tenait pour irréguliers, et saint Cyprien en apporte

[1] Genes. 27.

la raison ; c'est, dit-il, qu'on les regardait comme des hommes qui ne servaient Dieu que par contrainte, et qui n'étaient à lui que parce qu'ils n'avaient pu éviter d'y être. Et en effet, reprend saint Augustin, celui qui ne condamne les déréglemens de sa vie que lorsqu'il faut malgré lui qu'il sorte de la vie, fait bien voir que ce n'est pas de bon gré, mais par nécessité qu'il les condamne : *Qui priùs à peccatis relinquitur, quàm ipse relinquat, non ea liberè, sed quasi ex necessitate condemnat*[1].

Pénitence naturelle et tout humaine, c'est-à-dire, qui n'a ni Dieu, ni le péché pour objet. Car, que craignent-ils, ajoute saint Augustin, ces pénitens prétendus? craignent-ils de perdre Dieu, de déplaire à Dieu, d'encourir la disgrâce de Dieu? non, mes frères, répond ce saint docteur, ils ne craignent rien de tout cela, et la preuve en est évidente, puisque tandis qu'ils n'ont eu rien autre chose à craindre, ils n'ont jamais pensé à se convertir : ils craignent de brûler, et ils ne craignent point de pécher : *Ardere metuunt, peccare non metuunt*[2]. Or, dès-là leur pénitence est vaine. Pourquoi? parce que ce n'est plus la grâce, ni le Saint-Esprit, mais l'amour-propre qui l'excite : il suffit de s'aimer soi-même, sans aimer Dieu, pour faire une telle pénitence; mais il ne suffit pas de s'aimer soi-même pour faire une pénitence chrétienne, ni pour se remettre en grâce avec Dieu. On meurt donc dans l'exercice de la pénitence, et néanmoins on meurt dans son péché, parce que le péché n'est pas détruit par toute pénitence, et que s'il y en a une incapable de le détruire, c'est celle-là. Ce qui fesait conclure à saint Grégoire, pape, qu'il y avait plus de pécheurs dans le christianisme qui périssaient par la fausse pénitence, que par l'impénitence même; et qu'ainsi la prédiction de Jésus-Christ avait tout une autre étendue que nous ne pensons, quand il nous dit : *In peccato vestro moriemini*.

[1] August. — [2] *Ibid.*

Cette conséquence nous trouble : mais est-ce moi, chrétiens, qui l'ai tirée, et pouvais-je, ou la supprimer, ou l'affaiblir, sans être prévaricateur de mon ministère? Puis-je faire parler les Pères autrement qu'ils n'ont parlé, et effacer de l'Évangile ce qui y est écrit? Effrayé que je suis moi-même, dois-je vous laisser dans une sécurité trompeuse, sans vous donner la même frayeur que je ressens? Je n'ignore pas, mes chers auditeurs, que ce qui est impossible aux hommes ne l'est point à Dieu, et qu'il peut, maître qu'il est des cœurs, opérer dans le cœur même le plus impénitent une pénitence parfaite. Je n'ignore pas que ce fut ainsi que ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, fit pénitence sur la croix, et qu'il mourut dans la grâce après avoir vécu dans le péché. Mais je sais aussi ce que remarque saint Ambroise, que c'était alors le temps des miracles; que Dieu était engagé à faire des coups extraordinaires pour honorer la mort de son fils; qu'il fallait au Sauveur des hommes de tels prodiges pour prouver sa divinité, et que cette conversion qui, dans tous les siècles, a passé pour un exemple singulier, doit par là même, bien loin de consoler les pécheurs et de les rassurer, répandre au contraire dans leurs ames une sainte frayeur. Voilà ce que je sais, et ce qui me confirme encore davantage dans la créance de cette triste vérité, que presque tous ces pécheurs du monde, qui ne font pénitence qu'à la mort, avec toute leur pénitence, meurent dans leur péché : *In peccato vestro moriemini.*

Vous me demandez comment ce dernier mystère de réprobation s'accomplit, et par quelle voie l'impénitence de la vie les conduit à cette fausse pénitence de la mort? Je réponds, et c'est ce que je vous conjure de méditer sans cesse; car voici un des points les plus solides et les plus importans : je réponds et je dis que l'impénitence de la vie conduit les pécheurs à la fausse pénitence de la mort par voie d'illusion, et il n'y a, ce me semble, personne qui n'entre d'abord dans ma pensée. Je m'explique néanmoins,

et je veux dire que le pécheur n'ayant jamais fait nul exercice de la pénitence, et que ne l'ayant jamais pratiquée pendant qu'il a vécu, il n'a jamais appris à la connaître : d'où je conclus qu'il y doit être trompé à la mort, et que, par une conséquence très-naturelle, il doit alors aisément confondre la vraie pénitence avec une pénitence imparfaite et défectueuse. Car, comment pourrait-il bien juger de ce qu'il n'a jamais connu? et s'il n'en peut bien juger, comment n'y sera-t-il pas surpris? comment, dis-je, ne le sera-t-il pas, surtout dans une matière aussi délicate que celle-là, et où il s'agit de discerner les mouvemens les plus secrets et les plus intérieurs de l'ame? Si dans le cours de la vie cet homme avait fait quelque pénitence, en la fesant il s'en serait formé peu à peu l'idée, et à force de s'éprouver soi-même, il aurait enfin reconnu en quoi diffère une douleur efficace de celle qui ne l'est pas; mais il n'en a jamais fait l'essai, et il se trouve là-dessus à la mort sans habitude et sans expérience : est-il surprenant que l'ennemi lui en impose, que son propre sens l'égare, qu'il prenne la figure pour la vérité, l'accident pour la substance; qu'il compte les désirs pour les effets, les grâces et les inspirations pour les actes, et que, préoccupé de ses erreurs, tout pénitent qu'il est en apparence, il meure en effet dans son péché? *In peccato vestro moriemini.*

C'est à vous maintenant, chrétiens, à délibérer; ou plutôt, y a-t-il à délibérer un moment? et la juste conclusion, n'est-ce pas de vous disposer par la vraie pénitence de la vie, à la vraie pénitence de la mort? Car de prétendre que vous serez tout-à-coup maîtres dans une science où les illusions sont si fréquentes, si subtiles, si dangereuses; de croire que votre coup d'essai sera un chef-d'œuvre, c'est la plus aveugle témérité. Vous pleurerez, mais vous ne vous convertirez pas; vous pousserez des soupirs, vous gémirez devant Dieu, mais vous ne vous convertirez pas; vous leverez les mains au ciel, vous tendrez les bras vers le crucifix, mais vous ne

vous convertirez pas : pourquoi? parce que sous ces dehors spécieux d'une douleur apparente, vous aurez toujours un cœur de pierre, et c'est là que j'applique ces paroles du prophète : *De medio petrarum dabunt voces* [1]. Vous tromperez, sans le vouloir, ceux qui vous verront et qui vous entendront; vous tromperez jusqu'au ministre qui vous donnera ses soins, et qui pensera les avoir utilement employés pour vous; vous vous tromperez vous-mêmes, mais vous ne tromperez pas Dieu; et en sortant de ce monde, au lieu de trouver, ainsi que vous l'espériez, un Dieu de miséricorde, vous ne trouverez qu'un Dieu vengeur. Le temps de le chercher ce Dieu de miséricorde, c'est la vie; le temps de le trouver, c'est la mort; et le temps de le posséder, c'est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

MASSILLON.

Les premiers sermons de Massillon produisirent l'effet que ses supérieurs et le cardinal de Noailles avaient prévu. A peine commença-t-il à se montrer dans les églises de Paris, qu'il effaça presque tous ceux qui brillaient alors dans cette carrière. Il avait déclaré qu'*il ne prêcherait pas comme eux*, non par un sentiment présomptueux de sa supériorité, mais par l'idée, aussi juste que réfléchie, qu'il s'était faite de l'éloquence chrétienne. Il était persuadé que si le ministre de la parole divine se dégrade en annonçant d'une manière triviale des vérités communes, il manque aussi son but en croyant subjuguer, par des raisonnemens profonds, des auditeurs qui pour la plupart ne sont guère à portée

[1] Ps. 105.

de le suivre ; que si tous ceux qui l'écoutent n'ont pas le bonheur d'avoir des lumières, tous ont un cœur où le prédicateur doit aller chercher ses armes ; qu'il faut, dans la chaire, montrer l'homme à lui-même, moins pour le révolter par l'horreur du portrait, que pour l'affliger par la ressemblance ; et qu'enfin, s'il est quelquefois utile de l'effrayer et de le troubler, il l'est encore plus de faire couler ces larmes douces, bien plus efficaces que celles du désespoir.

Tel fut le plan que Massillon se proposa, et qu'il remplit en homme qui l'avait conçu, c'est-à-dire en homme supérieur. Il excèle dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer, mais il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence ; simplicité qui étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles ; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se fesait

autant d'amis que d'auditeurs ; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs, qui chargés, si on peut s'exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité. Massillon pensait, au contraire, que c'est un plaisir bien vide *d'avoir affaire*, suivant l'expression de Montaigne, *à des gens qui nous admirent toujours et fassent place*, surtout dans ces momens où il est si doux de s'oublier soi-même pour ne s'occuper que des êtres faibles et malheureux qu'on doit instruire et consoler. Il comparait l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes *à ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.*

On s'étonnait comment un homme voué par état à la retraite, pouvait connaître assez bien le monde pour faire des peintures si vraies des passions, et surtout de l'amour-propre. *C'est en me sondant moi-même*, disait-il avec candeur, *que j'ai appris à tracer ces peintures.* Il le prouva d'une manière aussi énergique qu'ingénue, par l'aveu qu'il fit à un de ses confrères, qui le félicitait sur le succès de ses sermons. *Le diable*, lui répondit-il, *me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.*

Massillon tirait un autre avantage de cette éloquence de l'ame, dont il fesait un si heureux usage. Comme il parlait la langue de tous les états en parlant au cœur de l'homme, tous les états couraient à ses sermons ; les incrédules mêmes voulaient l'entendre ; ils trouvaient souvent l'instruction où ils n'étaient allés chercher que l'amusement, et revenaient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avaient cru sortir qu'en accordant ou en refusant leurs éloges. C'est que Massillon savait descendre pour eux au seul langage qu'ils voulussent écouter, celui d'une philosophie purement humaine en apparence, mais qui trouvant ouvertes toutes les portes

de leur ame, préparait les voies à l'orateur pour s'approcher d'eux sans effort et sans résistance, et pour s'en rendre vainqueur avant même de les avoir combattus.

Son action était parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avait embrassé. Au moment où il entrait en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sans mouvemens violens, et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait; il se fesait écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissemens les plus tumultueux. Sur la réputation seule de sa déclamation, le célèbre Baron voulut assister à un de ses discours; et s'adressant, au sortir du sermon, à un ami qui l'accompagnait : *Voilà*, dit-il, *un orateur, et nous ne sommes que des comédiens.*

Bientôt la cour désira de l'entendre ou plutôt de le juger. Il parut, sans orgueil comme sans crainte, sur ce grand et dangereux théâtre; son début y fut des plus brillans, et l'exorde du premier discours qu'il y prononça est un des chefs-d'œuvre de l'éloquence moderne. Louis XIV était alors au comble de sa puissance et de sa gloire; vainqueur et admiré de toute l'Europe, adoré de ses sujets, enivré d'encens et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui semblait le moins fait pour un tel prince, *Bienheureux ceux qui pleurent*, et sut tirer de ce texte un éloge d'autant plus neuf, plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même, et tel qu'un apôtre l'aurait pu faire. *Sire*, dit-il au roi, *si le monde parlait ici à votre majesté, il ne lui dirait pas*, bienheureux ceux qui pleurent. *Heureux* vous dirait-il, *ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans le cours d'un règne long et florissant, jouit avec éclat de tout ce que les hommes admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses en-*

nemis, de la sagesse de ses lois.... Mais, Sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il était aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'était pas toutefois à une éloquence tout à la fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration. Il ne manquait à ce morceau, pour en rendre l'impression plus touchante encore, que d'avoir été prononcé au milieu des malheurs qui suivirent nos triomphes, et lorsque le monarque, qui pendant cinquante années n'avait eu que des succès, ne répandait plus que des larmes. Si jamais Louis XIV a entendu un exorde plus éloquent, c'est peut-être celui d'un religieux missionnaire, qui paraissant pour la première fois devant lui, commença ainsi son discours : *Sire, je ne ferai point de compliment à votre majesté, je n'en ai point trouvé dans l'Évangile.*

La vérité, même lorsqu'elle parle au nom de Dieu, doit se contenter de frapper à la porte des rois, et ne doit jamais la briser. Massillon, persuadé de cette maxime, n'imita point quelques-uns de ses prédécesseurs, qui, soit pour déployer leur zèle, soit pour le faire remarquer, avaient prêché la morale chrétienne, dans le séjour du vice, avec une dureté capable de la rendre odieuse, et d'exposer la religion au ressentiment de l'autorité orgueilleuse et offensée. Notre orateur fut toujours ferme, mais toujours respectueux, en annonçant à son souverain les volontés de celui qui juge les rois, il remplit la mesure de son ministère, mais il ne la passa jamais; et le monarque, qui aurait pu sortir de sa chapelle mécontent de la liberté de quelques autres prédicateurs, ne sortit jamais des sermons de Massillon, que *mécontent de lui-même*.....

Louis XIV mourut, et le régent, qui honorait les talens de Massillon, et qui méprisait ses ennemis, le nomma à l'évêché de Clermont; il voulut de plus que la cour l'entendît encore une fois, et l'engagea à prêcher un carême devant le roi, alors âgé de neuf ans.

Ces sermons, composés en moins de trois mois, sont connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible, et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inestimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux, tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême; la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la cherchent; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges, même les plus justes; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien; le funeste pouvoir de leurs vices pour corrompre, avilir et perdre toute une nation; la détestable gloire des princes conquérans, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes; l'Être suprême enfin, placé entre les rois oppresseurs et les peuples opprimés, pour effrayer les rois et venger les peuples. Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfans destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde. Quelques censeurs sévères ont néanmoins reproché à ces excellens discours un peu d'uniformité et de monotonie. Ils n'offrent guère, dit-on, qu'une vérité à laquelle l'orateur s'attache et revient toujours, la bienfesance et la bonté que les grands et les puissans du siècle doivent aux petits et aux faibles, à ces hommes que la nature a créés leurs semblables, que l'humanité leur a donnés pour frères, et que le sort a fait naître malheureux. Mais, sans

examiner la justice de ce reproche, cette vérité est si consolante pour tant d'hommes qui gémissent et qui souffrent, si précieuse dans l'instruction d'un jeune roi, si nécessaire surtout à faire entendre aux oreilles endurcies des courtisans qui l'environnent, que l'humanité doit bénir l'orateur qui en a plaidé la cause avec tant de persévérance et d'intérêt. Des enfans peuvent-ils se plaindre qu'on parle trop long-temps à leur père du besoin qu'ils ont de lui, et du devoir que la nature lui fait de les aimer. D'ALEMBERT.

L'évêque de Clermont n'a pas seulement en partage la tendresse du génie; il sait aussi faire entendre des sons mâles et vigoureux. Il nous semble qu'on a venté trop exclusivement son *Petit Carême;* l'auteur y montre, sans doute, une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité; mais il y a certainement une éloquence plus pleine, un style plus hardi, des mouvemens plus pathétiques, et des pensées plus profondes dans quelques-uns de ses autres sermons, tels que ceux sur la *Mort*, sur l'*Impénitence finale*, sur le *Petit nombre des Élus*, sur la *Mort du Pécheur*, sur la *Nécessité d'un avenir*, sur la *Passion de Jésus-Christ*.

Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées dans les orateurs chrétiens, un ordre d'idées plus général, une connaissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnemens plus claire, enfin une éloqnence religieuse et triste, ignorée de l'antiquité.

Massillon a fait quelques oraisons funébres; elles sont inférieures à ses autres discours. Son éloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phrase : « Dieu seul est grand, mes frères ! » c'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis-le-Grand. M. DE CHATEAUBRIAND.

Chaque homme a reçu son partage; et le talent de l'éloquence, comme celui de la poésie, appelle ceux qui les possèdent à des genres différens. Bossuet était médiocre dans les sermons, et Massillon le fut dans l'oraison funèbre....

. C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développemens; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture; de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile à d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté; c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens; c'est à ces titres que ceux mêmes, qui ne croyaient pas à sa doctrine ont du moins cru à son talent, et qu'il a été appelé *le Racine de la chaire* et *le Cicéron de la France.*

Lorsqu'étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier *Avent* à Versailles devant Louis XIV, qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont [1], ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent

[1] On a vu plus haut que Massillon fut nommé à l'évêché de Clermont, par le régent, et non par Louis XIV.

pleines de sens, lui dit : « Mon Père, j'ai entendu de grands « orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content. Pour « vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très- « mécontent de moi-même. » On ne peut ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon. Cet *Avent* et son *Carême*, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvres. LA HARPE.

Massillon, le plus digne rival de Bourdaloue dans l'ensemble des stations soutenues et complètes de la chaire, est toujours intéressant, quoiqu'il ait rarement des traits sublimes. Mais s'il paraît trop souvent inférieur à sa renommée comme orateur, il est du moins incontestablement au premier rang comme écrivain ; et nul de nos auteurs les plus célèbres n'a porté l'élégance et la beauté continues du style à un plus haut degré de perfection.

Je ne m'arrêterai donc point à motiver l'admiration profonde que m'inspirent dans les discours de ce grand homme la fécondité de son imagination et les développemens de son éloquence ; sa manière inimitable d'amener et d'exposer la matière qu'il veut traiter, dès la conception de l'exorde qui doit *sortir* naturellement *du sujet*, selon la doctrine de Cicéron, *comme une fleur de sa tige ;* sa connaissance et ses peintures du cœur humain ; ses tableaux des mœurs et du monde, la richesse, l'éclat, la mesure et la variété de ses pinceaux ; le juste et merveilleux emploi qu'il fait habituellement de l'Écriture sainte qui est l'histoire de la providence, et ses citations toujours heureuses, mais trop rares peut-être, des Pères de l'Église ; la chaleur de ses mouvemens oratoires, la piété de ses pathétiques accens et les épanchemens de sa sensibilité ; ses traits frappans et même quelquefois sublimes ; enfin la progression graduée et toujours croissante de son onction et la verve de son talent qui dans ses plus longs sermons ne laisse jamais ni refroidir l'intérêt, ni apercevoir la moindre longueur. Ces rares et divers ta-

lens de Massillon envisagé comme orateur sont au-dessus de tous les éloges ; mais c'est uniquement dans la beauté et dans les secrets de son style que je veux chercher ici des leçons.

Pour bien apprécier tous les trésors de ce style enchanteur, il faut d'abord savoir gré à Massillon d'en avoir exclu tous les défauts brillans qu'ambitionne le mauvais goût. Ce ne sont point en effet ici de ces phrases coupées à chaque instant, décousues, épigrammatiques, sautillantes on antithétiques, et aussi fatiguantes à lire que faciles à combiner ; ce ne sont point de ces oppositions recherchées qui ne tendent qu'à faire briller l'esprit en excitant la surprise ; de ces efforts d'énergie qui rendent la diction bizarre, enflée, tendue et monotone ; de ces métaphores outrées qui tourmentent la langue ; de ces sentences métaphysiques, obscures, entortillées ou paradoxales, qui donnent au discours le ton et la couleur les plus contraires à l'éloquence. Mais c'est le tissu égal et soutenu d'une élocution riche et variée avec l'élégance la plus naturelle et la plus brillante dans sa simplicité ; d'une élocution où tous les mots se correspondent et se soutiennent par leur circuit et leur arrondissement. Disons plus : c'est ce beau cours d'idées que Cicéron paraît suivre dans ses compositions quand il le dirige, et qu'il désigne si bien par une métaphore qui abrége la comparaison en suppléant aux mots, quand il le représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond, *flumen orationis.*

En effet, la pensée de Massillon ne jaillit point des profondeurs de son génie comme on voit les flots d'une source abondante s'élancer avec cette impétueuse majesté qui frappe dans Bossuet. Il ne jette jamais sa phrase : il la combine, il l'arrondit toujours : il en soigne l'élégance, la couleur, la noblesse, la pompe et l'harmonie avec un goût pur, ennemi de toute affectation, sans en briser brusquement la mesure, et surtout sans aspirer jamais à réveiller l'oreille par aucun écart imprévu, ou par aucune chute précipitée. Les mem-

bres variés de sa période sont disposés avec un tel goût que leur brièveté n'en atténue nullement la consistance, et que leur développement oratoire n'en ralentit jamais le mouvement. Il cache le travail de son style avec un art infini, en ne se permettant ni la moindre recherche d'expressions, ni la plus simple prétention à l'esprit ou à la finesse, ni le plus léger nuage qu'élève souvent autour de la pensée cette ambition si commune et si malheureuse qui ne trouve que des ténèbres en cherchant la profondeur. Ce qui distingue surtout sa manière d'écrire, c'est que la répétion même de ses idées n'entraîne aucune diffusion dans son style; de sorte que ces variantes où chaque phrase a sa plénitude offrent quelque vide dans les perceptions de son esprit, sans montrer aucune prolixité dans ses périodes qui surprennent également par leur abondance et par leur brièveté, selon le vœu de Quintilien, *tum copiâ, tum brevitate mirabilis*. Il aime mieux, dans le choix des mots, rester en deçà que d'aller au-delà de ce qu'il veut dire. Il semble, en écrivant, avoir sans cesse présente à son esprit la maxime de goût enseignée aux orateurs par Cicéron, qu'en fait de diction l'excès blesse plus que le défaut : *Magis offendit nimium quam parum.* Il ne hasarde rien en écrivant; et plus il s'occupe de son élocution, plus il se montre naturel dans son langage et dans ses tournures.

Massillon cite très-rarement les écrivains profanes dans ses discours. Son *Petit Carême* en fournit un seul exemple dans le premier sermon sur *les exemples des grands*, où il rappelle cette belle idée de Salluste : *In maximâ fortunâ minima licentia est :* c'est-à-dire que *plus l'élévation semble donner de licence par l'autorité qu'elle procure, plus elle en ôte pas les bienséances qu'elle impose.* Mais l'évêque de Clermont fait mieux encore que de citer les anciens, il les imite : il enrichit la prose française d'une multitude de constructions, souvent même de tours de période qu'il emprunte du latin, et qui s'adaptent très-heureusement à la clarté ainsi qu'au

génie de notre langue. Un orateur qui voudra se dévouer à de grandes études trouvera qu'il reste encore à faire en ce genre des conquêtes légitimes autant que précieuses, dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, Salluste et Cornelius-Nepos. Massillon nous en a ouvert la route. On reconnaît aisément sa belle manière à la contexture et à l'ensemble de ses alinéa qu'il restraint au développement d'une seule pensée enrichie par l'inépuisable fécondité de son imagination.

Le mouvement du style de Massillon, toujours combiné avec la marche de son discours, est facile et continu. Ses hardiesses sont voilées par des expressions communes qui se rapprocheraient plutôt d'une espèce de négligence que d'aucune affectation; et l'on ne démêle quelquefois l'élan de sa pensée ou l'audace de son langage que par je ne sais quel courage apostolique d'une familière simplicité. Cette elocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. La lecture de ses ouvrages *est proprement un charme :* elle produit une telle impression de bonheur sur mon esprit que, lorsque je veux chercher quelquefois dans ses sermons l'un de ces beaux traits dont je me souviens d'avoir été plus vivement frappé, je ne puis plus quitter le discours et souvent le volume qu'après l'avoir relu de suite en entier. L'analyse approfondie de ce style est toujours pour moi une continuité de découvertes dont je jouis avec d'autant plus de délices qu'elles m'enchantent en même temps qu'elles m'instruisent; et Massillon a renouvelé souvent en moi la décourageante admiration que Boileau éprouvait en lisant Démosthène, quand il disait: *Il me fait tomber la plume des mains....*

Massillon est assez grand et assez assuré de son immortalité, comme du rang éminent qu'il occupe a juste titre parmi nos orateurs classiques, pour que l'on puisse avouer sans inquiétude pour sa gloire les négligences et les fautes de

ses compositions. Je conviens donc qu'il abuse quelquefois de sa facilité pour répéter les mêmes idées....

Il est manifeste que ce grand écrivain, trompé par sa fécondité, ne nourrrit point assez de pensées son style enchanteur; et il perdrait beaucoup sans doute s'il était jugé sur cette maxime de Fénélon : *Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.* MAURY.

Un des caractères de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des priviléges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lumière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire où il faut mener le lecteur sur une longue route, en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir, et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il y a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir long-temps, toutes communes qu'elles sont, et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini, le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas : mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au-delà de cette vie, peut s'arrêter long-temps sur cet objet; et s'il le traite comme

Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image, surtout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que l'admiration. LA HARPE.

Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de notre éloquent académicien du même défaut que son *Petit Carême ;* c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une même idée, variée, il est vrai, par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui ne sauvant pas l'uniformité du fond, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénèque, mais avec bien plus de justice. Sénèque, uniquement jaloux d'étonner son lecteur par la profusion d'esprit dont il l'accable, le fatigue d'autant plus, qu'on sent qu'il s'est fatigué lui-même par un étalage si fastueux de ses richesses, et qu'il ne les montre avec tant de luxe qu'après les avoir ramassées avec effort : Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter en plusieurs manières la vérité dont il veut le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne la pas graver assez fortement dans son ame ; et non-seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie ; on sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre. D'ALEMBERT.

Les variantes qui déguisent mal la répétition et le vide des idées ne sont pas le seul reproche que l'on puisse faire à Massillon. Tous ou presque tous ses plans sont les mêmes. Outre cette uniformité dont on est plus frappé quand on lit ses sermons de suite, il se borne ordinairement dans ses divisions à combattre les prétextes des passions ou de la faiblesse humaine, et n'entre peut-être pas assez avant

dans le fond de ses sujets. Massillon était né avec de très-grands talens pour l'éloquence ; mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse : il se hâtait trop peut-être en traitant un grand nombre de sujets sans les avoir creusés : il abusait de sa facilité ; et j'oserais lui appliquer le jugement que l'orateur romain portait de Pison : qu'*il a perdu pour sa gloire tout ce qu'il a refusé au travail.* On peut le soupçonner avec regret, malgré toute sa réputation, de n'avoir pas tiré de son génie tous les trésors qu'il pouvait lui fournir. C'est en lui décernant l'hommage de mon admiration la plus vive et la plus sincère ; c'est en applaudissant de cœur et d'ame à l'opinion qui le proclame l'un de nos plus grands écrivains ; c'est en le lisant sans cesse, et en le relisant toujours avec amour, qu'il doit être permis à mon enthousiasme pour son talent et à mon zèle pour la perfection de l'art de lui adresser le même reproche que fait le cardinal de Retz au grand Condé, quand il l'accuse *de n'avoir pas rempli tout son mérite.*

Eh ! combien en effet un Massillon ne serait-il pas au-dessus même de sa renommée, si tous ses sermons étaient aussi parfaits que ses *conférences ecclésiastiques*, ses discours sur *le petit nombre des élus*, sur *le pardon des ennemis*, sur *la mort du pécheur*, sur *la confession*, sur *l'aumône*, sur *la divinité de Jésus-Christ*, sur *le mélange des bons et des méchans*, sur *le respect humain*, sur *l'impénitence finale*, sur *la tiédeur*, sur *les injustices du monde*, ses homélies de *l'Enfant prodigue*, du *mauvais Riche* et de la *Samaritaine*, *etc.*, *etc.*, et presque tous les sermons de son Avent et de son grand Carême ! Voilà les chefs-d'œuvre qui accusent les discours moins classiques de Massillon ! c'est là qu'il déploie tout son génie, et qu'on regrette quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses ouvrages. MAURY.

Voltaire avait beaucoup lu Massillon ; et quand on songe

à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Éloquence*, qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus : c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire : je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler :

« Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui arriva la « première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, « prêcha son fameux sermon *du petit nombre des Élus*. Il « y eut un moment où un transport de saisissement s'em- « para de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à « moitié par un mouvement involontaire; le mouvement « d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'ora- « teur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique « de ce morceau. Le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure, etc.

« Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si brillant; de pareils chefs-d'œuvre sont très-rares. »

Voltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage en empruntant plusieurs fois ses idées, et les fesant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornemens.... La Harpe.

On a aussi souvent comparé Massillon à Bourdaloue, qu'on a comparé Cicéron à Démosthène, ou Racine à Cor-

neille : ces sortes de parallèles, feconde matière d'antithèses, prouvent seulement qu'on a plus ou moins le talent d'en faire. Nous nous interdirons sans regret ces lieux communs, et nous nous bornerons à une seule réflexion. Lorsque Bourdaloue parut, la chaire était encore barbare, disputant, comme le dit Massillon lui-même, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de séchesesse avec l'école. L'orateur jésuite fit le premier parler à la religion un langage digne d'elle ; il fut solide, vrai, et surtout d'une logique sévère et pressante. Si celui qui entre le premier dans une carrière a bien des épines à arracher, il jouit aussi d'un grand avantage, c'est que les pas qu'il y fait sont plus marqués, et dès-lors plus célébrés que ceux de tous ses successeurs. Le public, accoutumé à voir régner long-temps Bourdaloue, qui avait été le premier objet de son culte, est demeuré long-temps persuadé qu'il ne pouvait avoir de rival, surtout lorsque Massillon vivait, et que Bourdaloue, du fond de son tombeau, n'entendait plus le cri de la multitude en sa faveur. Enfin la mort qui amène la justice à sa suite, a mis les deux orateurs à leur place ; et l'envie qui avait ôté à Massillon la sienne, peut la lui rendre maintenant sans avoir à craindre qu'il en jouisse. Nous nous abstiendrons pourtant de lui donner une prééminence que des juges graves lui contesteraient : la plus grande gloire de Bourdaloue est que la supériorité de Massillon soit encore disputée ; mais si elle pouvait être décidée en comptant le nombre des lecteurs, Massillon aurait tout l'avantage ; Bourdaloue n'est guère lu que des prédicateurs ou des ames pieuses ; son rival est dans les mains de tout ceux qui lisent ; et il nous sera permis de dire ici, pour mettre le comble à son éloge, que le plus célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle (Voltaire) fesait des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues ; que Massillon était pour lui le modèle des prosateurs, comme Racine est celui des poètes, et qu'il avait toujours sur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*.

Si l'on voulait cependant chercher entre ces deux orateurs illustres une espèce de parallèle, on pourrait dire avec un homme d'esprit, que Bourdaloue *étant plus raisonneur*, et Massillon *plus touchant*, un sermon excellent à tous égards, serait celui dont Bourdaloue aurait fait le premier point et Massillon le second. Peut-être un discours plus parfait encore serait celui où ils ne paraîtraient pas ainsi l'un après l'autre, mais où leurs talens fondus ensemble se pénétreraient, pour ainsi dire, mutuellement, et où le dialecticien serait en même temps pathétique et sensible. D'ALEMBERT.

SERMON

SUR

LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, Justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les Justes iront dans la vie éternelle. *Matth.* 25. 46.

Voila, mes frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les monumens de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la

prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénoûment redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avait pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer le timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre et d'affaiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une

pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes : il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux ames dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres ; que tout ne meurt pas avec le corps ; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs ; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elles s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés? Voilà toute la philosophie des ames voluptueuses : l'incertitude d'un avenir ; la grandeur de Dieu, qu'une vile créature ne peut offenser ; la faiblesse née avec l'homme, et à qui il serait injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison ; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité

est justifiée par sa sagesse et par sa gloire ; enfin, contre le prétexte tiré de la faiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir ; la nécessité d'un avenir ; le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu ! ne regardez pas l'outrage que les blasphêmes de l'impiété font à votre gloire : regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnaissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne ; afin que plus j'exposerais ici les blasphêmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié, et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi : de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur Être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard ; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance ; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue ; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra ; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre ame retournera dans le sein de Dieu d'où elle était sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité, que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disait-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers [1]. C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine

[1] Act. 17. 29, 31.

du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Église; que tout l'univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paraissons dans les derniers temps, où le jour du seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas! quel devrait être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paraître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Évangile avait effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des ames incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire; peut-être n'y a-t-il rien au-delà du trépas; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connaissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes : il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même : l'éducation fortifia ces sentimens de la nature : on lui apprit

à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les règles : on la lui rendit aimable dans les exemples : et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre; il adora avec le reste des hommes un Être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtimens; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur, et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandait l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'ame avait été d'abord imbue?

Écoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvaient le conduire à la vérité; en ne se fesant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus

infâmes voluptés. C'est par cette voie, qu'il est parvenu aux connaissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts, qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui, avait ou ignorée, ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le dérèglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans, c'était, ou qu'ils cachaient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avait menés à cette fausse tempérance : la débauche avait été la première source de leur irréligion : leur cœur était corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avaient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader ; et un long usage du plaisir avait bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons, qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentimens de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien.

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe ; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elles s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles ; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le

consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé d'avoir la faiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels ou hasarde, une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, mes frères, de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle? Le fidèle croit un avenir sous l'autorité des divines Écritures, c'est-à-dire, le livre sans contredit qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élevera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie;

sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y rien, sur la faiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle : il nous regarde comme des hommes faibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité : je dis que dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos ames, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doc-

trine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimerait encore mieux se tromper en se fesant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçue l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels?

Mais non, mes frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein, qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire, qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être : et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des ames chastes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes; qu'ils cherchent leurs semblables parmi les

hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes frères, on l'a déjà dit; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure; une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité toute

entière ? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage, qui dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devait plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille, ou un furieux qui n'attend plus de ressources que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine; je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour le plaisir des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne

et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres contens de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés; les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre réglée dans ses mouvemens ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre; tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? O homme! Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur ame était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou

se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre; ce sentiment qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'ame a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde; mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœurs; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion

universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous qui croyez être un amas de boue ! sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis ; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur ; et reconnaissez dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés !

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires ; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent ; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfans ne seront point nos successeurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un

assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourans si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus

d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes frères, d'attendre une destinée éternelle; de régler ses mœurs sur la loi; et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré, que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes; et que ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son ame, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Être suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparaissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphême, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? n'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc a l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la divinité, si elle voulait y prendre garde! son unique occupation est de se connaître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé; Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets : car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis : car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes

les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu! Quel dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion, et d'iniquité se forme l'impie?

Quoi, mes frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'était là le caractère de votre Être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi, il n'aurait point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête

en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible, et si digne de pitié? et après cela il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avait donné? O Dieu! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles. *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum* [1] ? Le dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui? Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons: et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir comme

[1] Ps. 88. 48.

des crimes, des penchans de plaisirs nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphême de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrége et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent; si tout ce que nous désirons, devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître pour tremper vos mains dans leur sang : vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent là nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de toutes les nations, ces hommes infâmes qui se

livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des ames justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étaient corrompus, et se livraient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire, que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regar-

dez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'ames chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme, vous imputez à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de vos propres dérèglemens! vous accusez l'auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices?

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son ame: car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition serait-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste puniraitle pécheur en lui fesant une destinée au gré de ses propres désirs? Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Serait-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point; il ne le connaît

point; il n'en veut point; et son Dieu, c'est lui-même. Serait-ce de n'être plus? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourrait plus vivre au-delà du trépas que pour souffrir, et expier les horreurs d'une vie abominable? Serait-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce serait-là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs, et de ses blasphèmes?

Non, mes frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il aurait voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles: la mort a borné ses crimes; mais elle n'a point borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* [1].

Que conclure de ce discours? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un

[1] Matth. 25. 46.

mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de suppositions insensées !

O homme ! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle ; mais demandez-vous sans cesse à vous-mêmes ce que vous faites dans celle-ci : calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens : mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux ; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire : l'avenir cessera de vous paraître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs ; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'Homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume, tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA

MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. *Apoc.* 14. 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie: et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes: ils l'espèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les passions qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante; et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu: ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière; (réservons ce sujet pour une autre occasion :) mais puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une, et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire: dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir: et qu'il vous paraîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui ! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du juste qui expire : et quelle vous paraîtra grande et estimable ! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint : les années se précipitent: et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'é-

ternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur*[1].

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe, et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment: ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré : prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères : vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne succédera plus : et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment; plein de désirs, vide de bonnes œuvres; ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la si-

[1] 2. Reg. 14. 14.

tuation de cet infortuné dans les derniers momens de sa vie; et que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles: toute sa vie passée en un clin-d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses ac-

tions, les monumens publics chargés des événemens de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu : c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité? que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujétissemens, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste et insoutenable; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles :.... erravimus à viâ veritatis* [1].

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; les distinctions de vos commandemens : tout cela vous paraît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés, que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mé-

[1] Sap. 5. 6. 7.

morables, et par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile; et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera: vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien: *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*[1]. Vous ne vous trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété: rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité: et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant: il voit qu'il a sacrifié son ame et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu: il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; il regardait les années qui étaient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pra-

[1] Job. 27. 19.

tique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs ; et il attendait pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette dernière heure, de trouver, que ce qui lui avait paru si long, n'a duré qu'un moment ; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près qu'elles ne forment presque qu'un seul jour ; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs : ils ont disparu comme un songe ; mais lui qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion. Tant d'emportemens honteux ; tant de faiblesse et d'abandonnement ! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se retrouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs ! Une vie sage, peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions ! une vie glorieuse, peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins ; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie ; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse : des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume ; voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux ; et il n'y a eu de tranquille dans toute sa vie, que les momens où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job ; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie ; qui ont troublé mon repos, et changé

même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* [1] Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée ; vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions ; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* [2] !

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement ; les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé, que sais-je ? peut-être encore les dérèglemens honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface ; nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive, une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos, il ne sait par où s'y prendre : pour commencer à l'éclaircir, il lui faudrait une vie entière, hélas ! et le temps passe ; et à peine reste-t-il quelques momens ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous

[1] Job. 17. 11. [2] *Ibid.* 13. 26.

aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime; des domestiques qu'il a scandalisés; des enfans qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères; des ministres de l'Église qu'il a méprisés; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ces murs; les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversùs eum* [1].

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changemens.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu; l'y voilà arrivé; il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

[1] Job. 20. 27.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit; qu'il était parvenu à certaines places qu'il avait jusque-là vivement désirées; et que semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortait son ame à se reposer, et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit d'un clin-d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent; ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin, ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante, qu'il ait pu s'obstiner durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines pro-

messes; et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource, c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu; et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles; par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'était obstiné de conserver malgré les reproches de sa conscience; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublemens, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu. Tout s'enfuit; tout l'abandonne; il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il aurait dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus rien; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres, que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions; il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on voulait prolonger ses jours : il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre; il marche à grands pas vers la mort; et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule : il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupait tant de places, où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si ç'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle : du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre; dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événemens duquel il avait eu tant de part; où il avait paru avec tant d'agrémens et tant de talens pour lui plaire. Son corps en va sortir; mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* [1].

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait, et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles : tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changemens font avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent : ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres : ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule; tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur,

[1] Ps. 75. 6.

au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné qui s'était toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne: en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfans, ne charge pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes: une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie; et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourans: il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivans que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne: on lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentimens d'un roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines; et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres: on assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs; et il en détourne

les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes : le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant : et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourans, ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, ame chrétienne,* lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, grand du monde, partez. Durant sa vie les monumens publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne fesait aucun cas, et le seul qui doit lui demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana. Partez, ame chrétienne.* Hélas ! elle avait vécu comme si le corps eût été tout son être : elle avait même tâché de se persuader que son ame n'était rien ; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous : et on vient lui déclarer que c'est son corps qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paraître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie ; et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage d'où il faut partir : l'Église croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiscere, anima christiana :* ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois

souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées. *Partez, ame chrétienne;* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé, que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit; ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même: il sort de ses yeux mourans, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on entendrait qu'à demi; et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'ame qui sent l'approche de son juge : il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entrouvre d'elle-même; tout son esprit frémit; et par ce dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez; et vous mourrez pécheurs comme vous avez vécu; et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur, vivez de la vie des justes; et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort, je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudraient à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise; mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'est pas moins vrai cependant, que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines : *Requies de labore;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte : *Gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité

qui les transporte : *Securitas de æternitate;* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé : Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis long-temps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paraître vide devant son juge, et vivait de la foi pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncemens, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paraissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute : la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse : vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte : c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde, serait

perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu: que les plaisirs sont également passés pour tous les deux: mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré; et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidèle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livrait à sa foi, enfin terminées; les périls où son innocence avait couru tant de risques, enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avait eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis: *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres: *Requies de labore.* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau: *Ascende in montem et morere* [1]; lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui,

[1] Deut. 32. 49.

y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert, les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Égypte évités; les eaux de la mer rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chûtes : mais ce sont des chûtes expiées par les gémissemens de la pénitence; des chûtes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont toujours été suivies; des chûtes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chûtes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse; les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elles la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite de Dieu passée à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé, et qu'il fallait apaiser; mais comme un père de miséricordes, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu. *Elevare, consurge, Jerusalem* [1] : Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum* [2]. Le temps des plaies et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies, ut bibas illum ultrà* [3]. Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse, dont vous avez été jusqu'ici environnée ; laissez-là les tristes dépouilles de votre mortalité ; revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence ; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti* [4]. Brisez enfin les liens de votre captivité : sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-temps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* [5]. Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'était pas digne de vous ; et que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjiciet ultrà, ut pertranseat per te incircumcisus et immundus* [6].

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort ; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde qui s'enfuit ; toutes les créatures qui disparaissent ; tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe

[1] Is. 51. 17. — [2] *Ib.* — [3] *Ib.* 22. — [4] *Ib.* 52. 1. — [5] *Ib.* 52. 2. — [6] *Ib.* 1.

à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens; et voilà précisément toute la consolation de l'ame fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend : Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait; elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son ame à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur, ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu, comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en fallait juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul. On regardait mon choix comme une folie, le

monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute se gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation; elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle: c'est le langage de son cœur, ce sont les sentimens de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable: elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu! que de lumière! que de paix! que de transports heureux! que de saints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâces se passent alors dans cette ame fidèle! sa foi se renouvelle, son amour s'enflamme, sa ferveur s'excite, sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son ame s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle: semblable à une flamme pure qui s'élève et paraît plus écla-

tante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigrissent ses maux; sa tête en souffre, son repos en est altéré; il faut ménager sa faiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune; choisir ses momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Église n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment; et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître.

Mais ne perdons point de vue l'ame fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? Hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère; où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui fesaient trembler son innocence, des bienséances qui la gênaient, des assujétissemens qui la partageaient encore, malgré elle-même, entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor était dans le ciel; ses biens avaient été les biens des pauvres : elle ne

les perd pas, elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? Hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher, était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre, et que réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfans? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation, et comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*[1]. De son corps? Hélas! de son corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié; qu'elle regardait comme son ennemi; qui la fesait encore dépendre des sens et de la chair, qui l'accablaient sous le poids de tant de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse : c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, et en état de prendre son essor et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avait captivée sous le joug de la foi,

[1] Paral. 29. 19.

et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles : mais depuis long-temps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit : mais depuis long-temps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel : mais depuis long-temps elle se l'était interdit à elle-même, et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux, et ne voyait pas; des oreilles, et n'entendait pas; un odorat, et ne s'en servait pas; un goût, et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent : mais depuis long-temps toute sa beauté était au-dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son ame des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant; et au milieu de tous ces changemens, elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes! C'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures : c'est alors que cette ame participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout; dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée, au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissemens des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts* [1]; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu

[1] Ps. 87. 6.

au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'ame fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes ; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ! et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesses le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : *Que mon ame meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable* [1] !

Et voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu, de remplir l'ame fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir : *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'ame juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opérait son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourans, le nuage de l'immortalité qui l'environne encore ; et voit, comme Étienne, le saint de la gloire, et le fils de l'Homme à la droite de son père tout prêt à le recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit, cette sainte Sion, que le

[1] Nomb. 23. 10.

Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qu'il aime : cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire au nom de l'Église qui les envoie : Partez, ame chrétienne; *Proficiscere, anima christiana;* sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive : le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste juge qui vient bénir les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu, d'où vous étiez sortie; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : partez, ame fidèle; allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages : laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie. Sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son époux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il restera dans vos cendres une semence d'im-

mortalité jusqu'aux jours de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paraîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette ame juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle? Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans, et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore : j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'Agnean, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière

heure. La mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort est une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc, 4. 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile; et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine; et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le pro-

phète Élie : que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Élisée ; et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que dans tous les temps, les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance ; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfans juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur ; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Évangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes ; enfin, en vous fesant remarquer que partout dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés ; et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue ; je vous aurais laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferai-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent ? hélas ! je découvrirais le danger, sans apprendre à

l'éviter; je vous montrerais avec le prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés; mais vous réduire à vous demander à vous-même, si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être: qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours: l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez: le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu: il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence

recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége, où peu d'ames peuvent aspirer: vivre pénitent est une grâce que les adoucissemens de la discipline, et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Église leur avait confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Église n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles, qui après avoir reçu les dons de l'Esprit saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Église de Jérusalem : celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux : la pénitence canonique était alors un remède rare; et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre de justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Évangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Église, sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous fesons de notre cœur, est un crime : nos premiers penchans sont des passions; et notre raison ne se développe et ne croît, que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la

calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt* [1]. Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfans, l'époux de son épouse ; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise, la bonne foi n'est plus que la vertu des simples, les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on se déchire, on se dévore les uns les autres ; les assemblées ne sont plus que des censures publiques ; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs ; les repas, ces liens innocens de la société, des excès dont on n'oserait parler ; les plaisirs publics, des écoles de lubricité : notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas ; la ville est une Ninive pécheresse ; la cour est le centre de toutes les passions humaines ; et la vertu autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare ; tous les états, toutes leurs conditions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'auteur de leur abondance ; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes ; et la licence paraît le seul privilége de leur élévation ; le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc là votre Église et l'assemblée des saints ? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de votre tendresse ? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

[1] Osée, 4. 2.

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde ; mais quel usage fesiez-vous avant cela de la santé ? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur ; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir ?

Mais à quoi m'amusé-je ? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! et vous nous connaissez ; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable ; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource ; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez, que je vous demande, où sont les pénitens parmi nous ? où sont-ils ? forment-ils dans l'Église un peuple nombreux ? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence : cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un pénitent disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son

Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parce qu'il s'en est permis de criminels ; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir ; comme un rebelle qu'il faut châtier ; comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser ; comme un vase souillé qu'il faut purifier ; comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre ; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère ; et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitens de ce caractère? où sont-ils?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, et de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir

aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités ; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle ; et n'ayant plus d'autre consolation, que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitens dans l'Église : si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles, que leurs chutes ne l'avaient scandalisée ; c'étaient de ces fautes heureuses, qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Église de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changemens des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure fondée sur les lois des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence établie sur l'Évangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même ; les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai, mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Église sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesure dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant :

ils sont pécheurs; ils en conviendraient : vous n'êtes pas innocent; et vous en convenez vous-même; or, sont-ils pénitens? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeunesse : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitens? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Église? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujétissemens des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige? les ennemis qu'il vous suscite? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce sont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Église; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au-delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergò gloriatio tua*[1]?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de

[1] Rom. 3. 27.

plus coupables que vous; (car je suppose qu'il vous reste encore des sentimens de religion, et quelque soin de votre salut;) mais de véritables pénitens en connaissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfans succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent; que nul ne meurt pénitent : je le vois, et je m'écrie : O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorsqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur, que tous avaient abandonné son alliance dans Israël: il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'ames pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu, consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous; que le sacerdoce a encore ses Phinée; la magistrature ses Samuel; l'épée ses Josué; la cour ses Daniel, ses Esther et ses David, car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli; mais ces restes heureux des enfans d'Israël qui se sauveront, que sont-ils comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première: la force des coutumes et des usages.

DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut: sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile; et dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont-là, dit-on, des raffinemens de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif

selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle, ou de l'Église; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit: et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs: il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres se sont permis: des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom: il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépenses, faire votre idole de votre fortune: l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls: ce sont

des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici; qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocens, que parce que votre ame trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Église; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Évangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Église? car il faut une règle pour être en sûreté; quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion : personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas atten-

tion que les lois du peuple sont vaines, comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* [1] ; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront ; que les mœurs et les usages changeront, mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui l'usage, étaient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré ; et que si la corruption a depuis, gagné les dérèglemens, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Évangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance ? Quelle est dans l'écriture la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Élie, tous

[1] Jerem. x. 3.

ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Éléasar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? mais c'est ce que l'Écriture vous défend. *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* [1], nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! ne suspendras-tu jamais ton cours? entraîneras-tu jusqu'à la fin, les enfans d'Adam dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum* [2]?

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Église deux voies; l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état, suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrais-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères; l'abus était

[1] Rom. 12. 2. — [2] S. Aug. in Conf. l. 1. n. 6.

universel; les prêtres et le peuple n'en fesaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle : il prit le livre de la loi entre les mains; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Loth se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si parmi les enfans de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce; voyez si dans ces siècles heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si dès-là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai;

mais c'est que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une ame fidèle au milieu du monde, est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Évangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge ; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement ; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elle n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; et tout ce que peut

présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues, sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagemens de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières et destinées au simple peuple, mais c'est un abus; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfans de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux ames simples et vulgaires : ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors

sur les fonts sacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Église eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se fesant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des cathécumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter aux pieds des autels dans le sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les sermens, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint-Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir, comme un exil; les

promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connaît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connaissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacremens et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathême et un objet d'horreur, et à qui vous devez-vous même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pélérinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendans? Et quand je dis, vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connaissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux

qui le haïssent? Et de-là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres? et quelles sont ces œuvres? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle; les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan?

Et de-là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocens pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire : Sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassemens et des plaisirs qu'on peut appeler indifférens; mais les plaisirs les plus indifférens que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux : tout ce que nous fesons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus univer-

sellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens? Et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphêmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'ame, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire, des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien? *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est.... hoc ergò erit pompa diaboli.* Donc, tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères, ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai

déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles: il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez : si vous compreniez la sainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens; en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié, qu'il exige de vous : si vous le compreniez; si vous fesiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes! une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse*[1]? peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève

[1] Matth. 19. 25.

ses enfans dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur: vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* [1], mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier: juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* [2], et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune: généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrens que par son mérite: sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience: charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres: soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut: car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites: or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire: il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au

[1] Ps. 23. 4. — [2] *Ibid.*

salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé

de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans le temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour

examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine* [1]? et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugemens sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler

[1] Matth. 26. 22.

que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise; il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée, et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfans d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer; *Te oportet adorari, Domine* [1].

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie

[1] Baruch. 6. 5.

a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : c'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs ; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez, mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

FÉNÉLON.

Qui a mieux connu que Fénélon le talent d'écrire, et le grand art d'attacher le lecteur, par sa manière de revêtir et de développer sa pensée?.... Simple sans bassesse, et sublime sans enflure, Fénélon préfère des tableaux éloquens aux brillans phosphores de l'esprit. Il dédaigne ces saillies multipliées qui interrompent la marche du génie.... J'ose défier l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire, de distinguer les momens où Fénélon a quitté et a repris la plume, tant ses transitions sont naturelles et coulantes, soit qu'il vous entraîne doucement par le fil ou la pente de ses idées, soit qu'il vous fasse franchir avec lui l'espace que son imagination agrandit ou resserre à son gré... Maître de sa pensée, il la dévoile et la présente sans nuages: il ne l'exprime pas, il la peint: il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse, ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome des Grecs, et sans lesquelles il n'y aura jamais de tissu dans le style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases, tantôt brusques, tantôt diffuses, où l'esprit, sautillant par temps inégaux, manifeste son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber: son élocution toujours pleine, souple et variée, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus lumineuses, des images les plus pittoresques, n'offre au lecteur que clarté, harmonie, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les

états, n'annonce que l'indigence.... En un mot, Fénélon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'ame de la poésie; et son style toujours vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu. MAURY.

Le style de Fénélon a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur.... Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire; c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son ame. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées, quoique la diction savante, énergique, de Rousseau, paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. M. VILLEMAIN.

S'il n'est pas nécessaire, pour être placé au plus haut rang parmi les orateurs, d'avoir composé un grand nombre de chefs-d'œuvre; s'il suffit, pour fonder en ce genre une renommée éclatante, d'avoir illustré son talent par un ou deux discours du premier ordre, ou même simplement d'une imposante célébrité, comme Pline en composant le panégyrique de Trajan, et peut-être Fléchier en prononçant l'oraison funèbre de Turenne, infiniment supérieure à tous ses autres ouvrages; si une pareille distinction suffit enfin pour consacrer une grande réputation oratoire, et même pour partager la gloire de ces génies plus féconds qui jouissent des honneurs de la primauté dans la carrière de l'éloquence, on peut ajouter avec confiance à la liste de nos plus célèbres orateurs sacrés sur laquelle l'opinion publique n'inscrit encore que Bossuet, Bourdaloue et Massillon, le nom d'un écrivain supérieur en goût comme en talent aux deux panégyristes de Trajan et de Turenne; je veux dire le nom chéri de

Fénélon qui s'est associé à la prééminence de nos trois immortels prédicateurs, et marche leur égal, sans avoir besoin d'autres titres que deux discours qui lui en assurent le droit aux yeux de la postérité.

L'un des titres oratoires sur lesquels je fonde mon opinion, est le sublime et pathétique discours que Fénélon prononça dans l'église collégiale de Lille, en 1708, quand il fit la consécration du prince de Bavière, archevêque-électeur de Cologne. C'est une pièce d'éloquence du premier ordre. J'ai suffisamment manifesté, et le jugement des gens de lettres a pleinement confirmé la haute admiration dont m'avait transporté la lecture de ce bel ouvrage, lorsque j'élevai le premier ma faible voix pour l'exalter comme un chef-d'œuvre digne de Bossuet, dans un temps où il était entièrement oublié, ou plutôt généralement inconnu.

Le second sermon, sur lequel j'appelle l'attention publique, fut prêché une seule fois aux missions étrangères, le jour de l'Épiphanie, en 1685, par l'abbé de Fénélon, qui était alors âgé de trente-quatre ans; et dont le goût et le talent étaient par conséquent déjà parvenus à toute leur maturité. Dans le premier enthousiasme que m'inspira, il y a long-temps, la découverte de ce nouveau titre de gloire qui doit tant illustrer l'éloquence de l'archevêque de Cambrai, j'invitai plusieurs gens de lettres à entendre un très-beau discours de Bossuet qui n'était encore connu de personne; et je voulus en faire moi-même la lecture dans notre comité, pour mieux jouir de leur surprise et de leur ravissement. J'ai renouvelé plus d'une fois, et toujours avec un égal succès, la même expérience. Tout bon lecteur peut réitérer cette épreuve avec confiance dans une assemblée de connaisseurs capables d'en juger. S'il y avait, à mon insu, de l'exagération dans le jugement que je vais rapporter, ce ne ne serait donc pas à moi seul, mais, je puis le dire, à l'élite de notre littérature entière qu'elle devrait être imputée. Tous les auditeurs furent terrassés d'admira-

tion. On s'écria unanimement *que l'aigle brillant de Meaux était seul capable de s'élever à une si grande hauteur.* On croyait y voir, tantôt l'imagination d'Homère, tantôt la véhémence de Démosthène, tantôt le génie et le pathétique de saint Jean Chrysostôme, tantôt la verve et la majesté de Corneille, tantôt même, dans quelques traits de la péroraison, l'énergie et la profondeur de Tacite, souvent les élans et l'élévation de Bossuet, mais toujours une pureté unique de goût et une perfection inimitable de style qu'on ne pouvait assez admirer. Je ne laissais jamais échapper le volume de mes mains durant la lecture; et après avoir bien joui de l'ivresse et de l'enthousiasme de nos académiciens, j'excitais encore plus de surprise, en montrant que l'ouvrage était de Fénélon. Le sermon ne leur en paraissait que plus beau. On concluait de cette découverte que nous n'étions plus au temps des profondes études littéraires; que l'ignorance et la dissipation satisfaites de pouvoir acquitter, par la contribution quotidienne et légère des journaux, le misérable contingent de la conversation, s'affranchissaient trop souvent de toute instruction soignée et solide. On se demandait avec étonnement, quel fonds on pouvait donc faire sur les succès en littérature, quand on voyait une aussi grande renommée que celle de Fénélon, insuffisante depuis plus d'un siècle pour sauver de l'oubli un chef-d'œuvre d'un tel écrivain, dont la gloire inspire tant d'intérêt à la nation. Maury.

DISCOURS

POUR

LE SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'Église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné aux pieds des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne.

Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : *Étant libre à l'égard de tous*, dit l'Apôtre [1], *je me suis fait esclave de tous pour en gagner un plus grand nombre : Cùm liber essem ex omnibus, omnium me servum feci ut plures lucrifacerem!* Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissait déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout-à-coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri-le-Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France ; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas ! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde !

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel, que les infidèles ont senti, et que les chrétiens ont admiré sa valeur ?

[1] 1. Cor. 9.

Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve, sa fidélité, qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans la société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenait qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre, vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur; mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devrait m'engager à me taire; *mais l'amour*, comme saint Bernard le disait au pape Eugène [1], *n'est point retenu par le respect..... Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour vous conjurer comme une mère tendre. Je veux bien paraître indiscret à ceux qui n'aiment point et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait sentir.* Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant: daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'Église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, pour que les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfans du siècle, prévenus d'une politique profane, prétendent que l'Église ne saurait se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, surtout dans les

[1] De consid. prolog.

pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! *C'est s'appuyer sur un bras de chair* [1]; *c'est anéantir la croix de Jésus-Christ* [2]. Croit-on que l'époux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'épouse? le ciel et la terre passeront, *mais aucune de ces paroles ne passera jamais* [3]. O hommes faibles et impuissans qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps; l'époux qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'épouse. Si vous manquiez à l'épouse, vous manqueriez à l'époux même : il saurait transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est *le prince des rois de la terre, le roi invincible et immortel des siècles.* [4].

Il est vrai qu'il est écrit que l'Église [5] *sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois, qu'ils en seront les nourriciers, qu'ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante, que ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés;* mais il est dit aussi que *les rois viendront, les yeux baissés vers la terre, se prosterner devant l'Église, qu'ils baiseront la poussière de ses pieds;* que, n'osant parler, ils fermeront leur bouche devant son époux; que, *toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude* de cette nouvelle Jérusalem, périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! *Trop honorés ceux qu'il choisit* pour une si glorieuse confiance!

Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, ô juges de la terre [6]; *servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la justice. Dieu jaloux renverse les*

[1] Jerem. 17., 5. — [2] 1. Cor. 1. 17. — [3] Luc. 21. 33. — [4] Tim. 1, 17. — [5] Is. 60. — [6] Ps. 2.

trônes des princes hautains, et il fait asseoir en leur place des hommes doux et modérés; il fait sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles[1] pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondemens toute puissance orgueilleuse; *il en efface même la mémoire de dessus la terre*[2]. *Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs; dès que l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe*[3].

Que les princes ne se vantent donc pas de protéger l'Église; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberait s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir, le Tout-Puissant la porterait lui-même. Pour eux, faute de la servir, *ils périraient*[4], selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfans de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent.

L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle: pour vaincre, elle ne fait que souffrir, elle n'a point d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrens; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées; les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler

[1] Luc. 1. 52. — [2] Ps. 9. 7. — [3] Is. 40. 6. — [4] Is. 60. 12.

une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. *Nous n'avons*, disait Jonathas [1], *aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains.* Et, en effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? il ne lui faut que la grâce de son époux pour lui enfanter des élus, leur sang même est une semence qui les multiplie; pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Église que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire : l'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens; Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfans bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? c'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue; jamais elle ne fut si libre, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être *le peuple-roi*, a été livré aux nations barbares; cet empire qui se flattait d'être éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? écoutons l'Apôtre [2] : *ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes; ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon*

[1] Mach. 12. — [2] 1. Ad. Cor. 1.

la chair, ni beaucoup d'hommes puissans, ni beaucoup de nobles; mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, et il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort; il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. Qu'on ne nous vante donc plus une sagesse convaincue de folie; qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Église pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui aurait paru un secours humain; Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. Delà vient que Tertullien a paru douter *si les Césars pouvaient devenir chrétiens*[1]. Combien coûta-t-il de sang et de tourmens aux fidèles, pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas! *Elle ne possède pour elle-même*, dit saint Ambroise[2], *que la seule foi.* C'est cette foi qui vainquit le monde. Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son épouse; ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds*[3]. Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Eglise ébranlée? Non; celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes déjà vaincus par elle pour la soutenir; mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs.

Qu'y a-t-il, disait saint Ambroise[4], *de plus glorieux pour l'empereur, que d'être nommé le fils de l'Église?*

[1] Apol. 6. 21. — [2] Ep. 18. ad. Valentin. conc. Pimmaeum, n. 16. — [3] Is. 60. 14. — [4] Ep. 21. in serm. conc. Auxent. n. 36.

En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'état. L'Église, il est vrai, est dans l'état pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel; mais quoiqu'elle se trouve dans l'état, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde pen assant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut voyageur et étranger au milieu du désert; elle est déjà d'un autre monde qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Église, n'a point acquis le droit de l'assujétir; les princes, en devenant les enfans de l'Église, ne sont point devenus ses maîtres; ils doivent la servir, et non la dominer, *baiser la poussière de ses pieds*[1], et non lui imposer le joug. *L'empereur*, disait saint Ambroise[2], *est au-dedans de l'Église; mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon empereur cherche le secours de l'Église, et ne le rejette point.* L'Église demeure sous les empereurs convertis, aussi libre qu'elle l'avait été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs; elle continue de dire au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disait pour elle pendant les persécutions : *Non te terremus qui nec timemus*[3] : *Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous craignons point. Mais prenez garde*, ajoute-t-il, *de ne combattre pas contre Dieu.* En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine qui n'est que faiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? *Celui sur qui cette pierre tombe sera écrasé, et celui qui tombe sur elle se brisera*[4].

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel; elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son époux qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du

[1] Is. 60. — [2] Ep. 21. *Ibid.* — [3] Ad. Scap. c. 4. — [4] Matth. 21. 44.

trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'époux, une paix que le monde ne peut ni donner, ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible; elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne, dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité et la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs, l'homme écrasé dans l'infirmité*, l'homme *rassasié d'opprobres*[1]. Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verserait tout son sang pour la soutenir; ce serait pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité.

Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Église accepte les dons pieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son époux et jouir des richesses trompeuses; elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle, et de perdre la liberté évangélique, elle rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. *Les terres de l'Église,*

[1] Is. 53. 3.

disait saint Ambroise [1], *paient le tribut; et si l'empereur veut ces terres, il a la puissance pour les prendre; aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres; qu'il les prenne, si l'empereur les veut; je ne les donne point, mais je ne les refuse pas.*

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'épouse immédiatement par le seul époux, l'Église l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit [2] : *Toute puissance m'a été donnée et dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant, etc.* C'est cette toute-puissance de l'époux qui passe à l'épouse, et qui n'a aucune borne dans le spirituel; toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples, à leur tour, l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Église lie est lié; tout ce qu'elle remet est remis; tout ce qu'elle décide ici-bas est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

L'ancien des jours, dit-il [3], *a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté.* Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie qui proférera des blasphèmes, et qui écrasera les saints du Très-Haut; il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps et à des temps, et à la moitié d'un temps; et alors le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours; en sorte que la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur

[1] Ep. 21. serm. conc. Auxent. n. 33. — [2] Matth. 28. 18. — [3] Dan. 7.

tout ce qui est sous le ciel, soit donnée aux peuples des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Église dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son épouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible, c'est vouloir renverser le *règne éternel*. Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* [1]. En vain vous renouvelleriez les persécutions; en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Église, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : *Rompons les liens et rejetons son joug* [2]; *celui qui habite dans les cieux rirait de vos desseins*. Le Seigneur a donné à son fils *toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre*. Si vous ne vous humiliez pas sous sa puissante main, *il vous brisera comme des vases d'argile*. La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Église.

Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait que souffrir et prier : si les princes voulaient l'asservir, elle ouvrirait son sein; elle dirait : frappez; elle ajouterait comme les apôtres : *Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui*. Ici ce n'est pas moi qui parle; c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquaient à la servir et à lui obéir, la puissance leur serait enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderait en vain les villes, ne combattrait plus avec eux.

Non-seulement les princes ne peuvent rien contre l'Église; mais encore ils ne peuvent rien pour elle, touchant

[1] Ps. 22. — [2] *Ibid.*

le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé *l'évêque du dehors et le protecteur des canons*[1]; expressions que nous répéterons sans cesse avec joie dans le sens modéré des anciens, qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en main, à la porte du sanctuaire; mais il prend garde de n'y entrer pas.

En même temps qu'il protége, il obéit; il protége les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'Église réglera! il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains; mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne serait plus un secours, mais un joug déguisé, s'il voulait déterminer l'Église, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant donner l'autorité de chef de l'Église au prince qui ne doit jamais en être que le protecteur.

Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours con-

[1] Euseb. *lib.* IV *de vitâ Constantini*, c. 24.

tre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : *je travaille jusqu'à souffrir les liens comme si j'étais coupable. Mais la parole de Dieu*, que nous annonçons, *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel que saint Augustin disait à un proconsul, lors même qu'il se voyait exposé à la fureur des Donatistes : *Je ne voudrais pas que l'Église d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre*[1]. Voilà le même esprit qui avait fait dire à saint Cyprien : *L'évêque, tenant dans ses mains l'évangile de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu.* Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ !

O Dieu, donnez à votre Église, des Cyprien, des Augustin, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères !

Au reste, quoique l'Eglise soit par les promesses au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes; il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instrumens de sa providence; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qui lui plaît. Alors l'Église accepte cette protection comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger; elle ne voit que la main de son seul époux dans les bienfaits de ce prince. Et en effet, c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans, pour exercer cette pieuse protection. L'Église remonte sans cesse

[1] Ep. c. ad Donat. n. 5.

à la source ; loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et n'a garde de croire que le fils de Dieu ne lui suffise pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien, électeur de Bavière : Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion ; animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne ; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères ; mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'épouse de Jésus-Christ devait à l'époux tout ce qu'il fit de grand pour l'épouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage ; que l'homme disparaisse, que tout don remonte à sa source ; que l'Église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit fils de Maximilien, venez secourir l'Église par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trouver en elle votre soutien. Venez, non pour dominer, mais pour servir. Si vous croyez que l'Église n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation. C'est la seconde vérité dont je dois parler.

SECOND POINT.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Église, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

Premièrement l'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : *Je suis venu*, dit-il [1], *non pour être*

[1] Matth. 20. 28.

servi, mais pour servir les autres. Vous le voyez, le fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les faibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feraient les plus grands maux, et tendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contredirait. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme fils de Dieu, il était *la splendeur de la gloire* du père, et *le caractère de sa substance;* comme homme, il comptait parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avaient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montrait clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne saurait être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes; il s'est fait l'esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtemens de saint Paul ont la même vertu; mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum.* Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Église, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son au-

torité? est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? est-ce afin que nous contentions notre orgueil, en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes en nous humiliant et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paraissons pas les croire en les annonçant? qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paraissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? la parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire, avec Esther[1] : *Seigneur, vous connaissez la nécessité où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe;* vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres. Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle; c'est pour autoriser le pasteur des ames, que la dignité électorale a été jointe dans l'empire à celle de ar-

[1] Esth. 1, 14. 16.

chevêque de Cologne; c'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus noble idée d'un véritable prince que celle de *pasteur des peuples*. Vous voilà donc pasteur à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparait d'eux, et vous rendait inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins, si les peuples ne vous voyaient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance? Comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier; ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : *Venez à moi, vous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, je vous soulagerai* [1] ? Comment pourriez-vous ajouter : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur?* Voulez-vous être le père des petits? soyez petit vous-même, rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. *Si je vous connais bien,* disait saint Bernard [2], au pape Eugène, *vous ne serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le père des pauvres.* En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfans.

[1] Matth. 11. 28. — [2] De Consider. prolog.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui parle au vicaire de Jésus-Christ. Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession? *Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas; il vous a donné ce qu'il avait, savoir, la sollicitude sur toutes les Églises*[1]..... *Telle est la forme apostolique; la domination est défendue, la servitude est recommandée.*

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Église. *Venez baiser la poussière de ses pieds.* Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous posséderez solidairement l'épiscopat. *Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun*[2]. Reconnaissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ; recevez leurs conseils, profitez de leur expérience; cultivez, choisissez jusqu'aux pauvres clercs qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père;* dites à tous ces aïeux : *Je vous ignore.* Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disait quand on trouvait indécent qu'il dansât devant l'arche : *Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux*[3]. Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau; rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le prince des pasteurs*[4], qui étant, sans usurpation, égal à son père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave*[5]. Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

[1] De Consider., *lib.* 2, c. 6. n. 10. — [2] Cypr. *lib.* de unit. ecc. — [3] II. Reg. 6, 22. — [4] I. Petr. 5, 4. — [5] Phil. 2, 7.

Secondement, quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette éminente qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire; et *il n'y a*, dit saint Chrysostôme, *que celui qui ne fait rien, qui se flatte d'avoir fait tout*. Salomon criait à Dieu, à la vue du peuple dont il était chargé[1] : *Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple.* L'Écriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon. Il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile*. Mais quoi! la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité; il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles[2] : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi;* mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. *Il faut*, dit saint Cyprien[3], *non-seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; car celui qui croît tous les jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux.*

Non-seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne

[1] III. Reg. c. 3. 8. — [2] Ps. 84. 9. — [3] Ep. 74. ad Comp.

trouve la vérité qu'en l'approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord! Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisemens de ceux qui nous environnent. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs, en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au-dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il irait jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui aurait le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connaissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. *Je ne puis*, disait saint Cyprien [1] aux prêtres et aux diacres de son église, *répondre seul à ce que nos comprêtres.... m'ont écrit, parce que j'ai résolu, dès le commencement de mon épiscopat, de ne rien faire par mon sentiment particulier, sans votre conseil et sans le consentement du peuple; mais quand j'arriverai, par la grâce de Dieu, parmi vous, alors nous traiterons en commun, comme l'honneur que nous nous devons mutuellement le demande, les choses qui sont faites ou qui sont à faire.* Ne décidez donc jamais d'aucun point important de la discipline, sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi, et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple

[1] Ep. 14. Pam. 6.

innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux, comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise[1] : *Il passait toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venaient à lui comme au médecin pour se guérir de leurs maladies spirituelles : Quorum infirmitatibus serviebat*[2].

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui sans doute; de-là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grâce de Dieu qui prend diverses formes*[3]. Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière; il est doux, il est rigoureux, il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console, *il devient juif avec les juifs*[4], pour les observations légales; *il est avec ceux qui sont sous sa loi*, comme s'il y était lui-même; *il devient faible avec les faibles; il se fait tout à tous pour les gagner tous.*

O heureuse faiblesse du pasteur qui s'affaiblit tout exprès, par pure condescendance, pour se proportionner aux ames qui manquent de force! *Qui est-ce*, dit l'Apôtre[5], *qui s'affaiblit sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe sans que mon cœur brûle*, pour le relever? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci! élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères, ce n'est pas assez; soyez mères, enfantez dans la douleur, souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. *Nous avons été au milieu de vous*, disait saint Paul aux fidèles de Thessalonique, *comme des enfans, ou comme une mère qui caresse ses enfans quand elle est nourrice.* Attendez sans fin, ô pasteurs d'Israël; espérez contre l'espérance, imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs, supportez ce que

[1] Ep. 14. — [2] Conf. *lib.* 6. c. 8. — [3] I. Petr. 4. 10. — [4] I. Cor. 9. 20. — [5] II. Cor. 11. 29.

Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience;* il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin les enfans d'Abraham.

Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disait [1] : *Vous avez manié mon cœur pour le refaire peu-à-peu par une main si douce et si miséricordieuse : Paulatim tu, Domine, manu mitissimâ et misericordissimâ pertractans et componens cor meum.*

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive; chacun tremble, vous êtes obéis. Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion; si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de crainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que *le culte de Dieu consiste dans l'amour* [2] : *Nec colitur ille nisi amando.* Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle les faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissans princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paraît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit; mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte, qui est réduite à faire semblant d'aimer. Nulle puissance hu-

[1] Conf., *lib.* 6. c. 5. — [2] S. Aug., Ep. 160 ad Honorat.

maine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur. Pour Jésus-Christ, son règne est au-dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi *n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuasion,* comme dit saint Augustin[1] : *Nil agit vi, sed omnia suadendo.* L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte; chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à elle-même. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : *Voulez-vous que nous disions au feu de descendre du ciel pour consumer ces pécheurs indociles?* Mais Jésus-Christ répond : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.* Il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelques poisons : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement.

Le bon pasteur préfère, autant qu'il le peut, une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai, mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art dans la conduite des ames est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs en sorte qu'on ne puisse lui résister : *Je vous conjure,* dit-il aux fidèles[2], *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ.* Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce, n'en-

[1] De ver. rel. c. 16, n. 31. — [2] II. Cor. 10. 1.

treprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs ; il n'oserait faire deux pas à la fois ; et, s'il le faut, il n'a point de honte de reculer. Il dit comme Jésus-Christ : *J'aurais beaucoup de choses à vous proposer, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.* Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de saint Augustin[1] : *Les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir les défauts de la multitude pour les guérir, et il faut tolérer la contagion avant que de la faire cesser. Il est très-difficile de trouver le juste milieu dans ce travail, pour y conserver un esprit paisible et tranquille.*

Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. *Laissez le croître jusqu'à la moisson*[2], de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ : *Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifient ces paroles : je veux la miséricorde et non le sacrifice ; car je suis venu appeler, non des justes, mais des pécheurs.* Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline[4] : *Qu'ils viennent*, disait-il de ceux qui avaient péché, *s'ils veulent faire une expérience de notre jugement.... Ici l'Église n'est fermée à personne, et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se refuse. Nous sommes sans cesse tout prêts à faire sentir à tous ceux qui*

[1] De moribus eccl. cath., *lib.* 1, 6, 32. — [2] Matth. 13. 30. — [3] *Ibid.* 9. 12. — [4] Ep. *lib.* 9, ad. Corn. Pamel. 55.

viennent, notre patience, notre facilité, notre humanité. Je souhaite que tous rentrent dans l'Église; je pardonne toutes choses, j'en dissimule beaucoup, par le désir et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine pas même par le plein jugement de la religion, les fautes commises contre Dieu. Je pèche presque, en remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui; j'embrasse avec promptitude et tendresse ceux qui reviennent en se repentant, et en confessant leur péché avec une satisfaction humble et simple. Hélas! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans votre travail! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude, et on est applaudi; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes, se raidir contre le torrent: tout se réunit contre vous. *Quiconque,* dit saint Cyprien [1], *n'imite pas les méchans, les offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le péché; et le désordre, à force d'être public, commence à paraître permis.* Les abus sont nommés des coutumes; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession; on se récrie contre la réforme comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissemens, la réforme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par une nouveauté apparente; l'Église gémit, sentant ses mains liées, et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison. Plus vous êtes élevés, plus vous serez exposés à cette contradiction; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit comme à saint Paul: *Je vous montrerai combien il faudra que vous souffriez pour mon nom* [2]. Travailler, et ne voir jamais le succès de

[1] Ep. 2. seu de gratiâ Dei, ad Donatum. — [2] Act. 9. 16.

son ouvrage; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés; combats au-dehors, craintes au-dedans; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude où sont les vrais justes, comme saint Augustin le remarque : voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénie, qui a donné à l'Église tant de saints pasteurs, tant de pieux princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits les plus heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement; la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tous ces maux, à dire avec les apôtres : *Nous sommes des serviteurs inutiles*[1] ! Vos pieds seront presque chancelans, et votre cœur séchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs aveuglés et incorrigibles. O pasteurs d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation, s'il le faut.

Possédez votre ame en patience; plantez, arrosez, attendez que Dieu donne l'accroissement; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule ame, les travaux de votre vie entière seraient bien employés. Mais voulez-vous, ô prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs? gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de saint Augustin[2] : *Que celui qui vous conduit se croie heureux, non par une puissance impérieuse, mais par une charité dévouée à la servitude. Pour l'honneur, il doit être en public au-dessus de vous; mais il doit être par la crainte de Dieu, prosterné sous vos pieds. Il faut qu'il soit le modèle de toutes les bonnes œuvres, qu'il corrige les hommes inquiets, qu'il supporte les faibles, qu'il soit patient à l'égard de tous, qu'il soit prompt à observer la discipline, et timide pour l'imposer à au-*

[1] Luc. 17. 10. — [2] Regula ad servos Dei, n. 11.

trui ; et quoique l'un et l'autre de ces deux points soient nécessaires, qu'il cherche néanmoins plutôt à être aimé qu'à être craint.

Troisièmement. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle et environné d'infirmités, peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent.* Il nous commande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour pour paître un grand troupeau; il faut n'être presque plus homme pour mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les faiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois comme à Pierre : *M'aimez-vous?* et qu'après avoir dit trois fois de votre cœur cette réponse : *Seigneur, vous le savez, que je vous aime* [1], que le grand pasteur vous dit : *Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient, est celui-là même qui nous le donne. *Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent* [2]. Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé que celui qui ne le veut pas. O bien infini, il ne faut que vous vouloir pour vous posséder ! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. *Priez donc sans intermission* [3]. Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce donc du pasteur? Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre; priez, pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui

[1] Joan. 21. 15. — [2] Is. 55, 1. — [3] I. Thess. 5. 17.

vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse, l'ami de Dieu; allez loin du peuple sur la montagne converser familièrement avec lui *face à face* [1]; revenez vers le peuple, couronné des rayons de gloire que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non-seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les ames les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* [2]; vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Église, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition. Oh! qui me donnera cet esprit de prière qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau! O esprit de prière! c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres pour changer la face de la terre. O esprit! ô amour, venez nous animer, venez nous apprendre à prier et prier en nous; venez vous y aimer vous-même. Priez sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu; c'est la vie de l'apôtre. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des ames, et *vous goûterez combien le Seigneur est doux* [3]. Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu; alors vous serez l'amour et les délices de l'Église.

Les grands princes, qui prennent, pour ainsi dire, l'Église, sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Église! Ils ne paissent point le troupeau; c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Église ne souffre pas

[1] Deuteron. 5. 4.—[2] I. Cor. 2. 6.—[3] Ps. 33. 9.

d'eux ! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline ! Il faut que tous les canons tombent devant eux, tout ploie sous leur grandeur. Les dispenses dont ils abusent, apprennent à d'autres à énerver les saintes lois ; ils rougissent d'être pasteurs et pères, ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince, ont-ils plus d'autorité sur les hommes, que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre ! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux ! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste ! Combien sa douceur est-elle plus aimable ! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés ! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur ? Quelle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus ! Par exemple, quelle fut la gloire de l'Église de Cologne, quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon, frère de l'empereur Othon premier ! Mais pourquoi n'espérons-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon ? Il ne tient qu'à vous, ô prince, d'essuyer les larmes de l'Église et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes ; vous ramènerez la beauté des anciens jours. Que dis-je ? *levez les yeux, et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple*[1], *dit votre Dieu.... Toute vallée se comblera, toute montagne sera aplanie.... et vous qui évangélisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec force votre voix. O vous qui évangélisez Jérusalem, élevez-la, ne craignez rien ; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu.* O Église qui recevez de la main du Seigneur

[1] Is. c. 40.

un tel époux, *voilà* des enfans *qui vous viennent de loin.* Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. *Les voilà venus de l'Aquilon, de la mer, et de la terre du midi*[1].... *Levez les yeux autour de vous, et voyez; tous ceux-ci s'assemblent et viennent à vous. O épouse, ils vous environneront et vous en serez ornée. O mère, qu'on croyait stérile, vos enfans vous diront : L'espace est trop étroit, donnez-nous en d'autres pour habiter; et vous direz dans votre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfans, à moi qui étais stérile et captive en terre étrangère? Qui est-ce qui les a nourris? J'étais seule et abandonnée, et ceux-ci où étaient-ils alors?*

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma faible voix! Priez, peuple, priez; toutes les bénédictions que vous attirerez sur la tête de Clément, reviendront sur la vôtre; plus il recevra de grâce, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris; dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi; le palais où il est ne avait, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires; on chantait dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison; après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire! Eh! qu'est-ce que je ne devais pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la

[1] Is. 49.

vérité ! La plus forte louange le louerait infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh ! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté ! Oh ! que celui-ci paraîtra au-dessus des vaines louanges quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise !

Et vous, ô prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie, jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudrez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu ; rendez-le aimable en vous ; faites qu'on le sente en votre personne ; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau ; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu ! vous l'avez aimé dès l'éternité ; vous voulez qu'il vous aime et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations ; ne permettez pas que *la fascination des amusemens* du siècle *obscurcisse les biens*[1] que vous avez mis dans son cœur ; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi ! Qu'au moment où il ira paraître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorans instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Église soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais !

[1] Sap. 4. 12.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE,

PRÊCHÉ AUX MISSIONS ÉTRANGÈRES EN 1685.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jésusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est élevée sur vous. *Au 60e chap. d'Isaïe.*

Béni soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison! Je souhaitais il y a long-temps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce, tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des Gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations est né, et voici les mages, dignes prémices des Gentils, qui, conduits par l'etoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite

des siècles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux, et dissipera vos ténèbres. Venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Église! O Jérusalem! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stériles dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfans innombrables. Que votre fécondité vous étonne; levez les yeux tout autour, et voyez : rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée; de nouveaux mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem! *Surge, illuminare, etc.*

Mais je sens mon cœur ému au-dedans de moi-même, et partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion : mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront, comme les Gentils s'élevèrent sur celle des Juifs à la naissance de l'Église? Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Évangile; mais n'est-ce point aussi pour le transférer? Il faudrait n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudrait s'oublier soi-même, pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au-dedans de lui! que ma bouche demeure muette, plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole! que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut! O Esprit saint, soyez vous-même tout en

tous : dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière. Marie, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle, cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis, périra; et si heureuse qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains, enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfans qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul; elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle! Tel était le caractère du Messie, qu'il devait, non pas subjuguer par les armes, comme les juifs charnels le prétendaient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et con-

server le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde ; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Église était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrens de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Église dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Évangile ne doit pas pas s'éteindre après ces premiers efforts, le temps ne peut rien contre elle, Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs ; il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur ; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-devant de l'Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps mêmes les plus malheureux, où ses enfans, révoltés contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son époux ! Vers le dixième

siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'Église, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfans à l'épouse, pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instrumens de ses desseins; ainsi, l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au-deça de vous; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlans, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher

le salut, et dire : O Sion, ton Dieu régnera sur toi ! Les voici, ces nouveaux conquérans, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours? A la compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portuguais, un nouveau chemin à l'Évangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes, le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

O ciel, conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent.

Parmi ces différens royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernemens, j'en aperçois un qui est le canal de l'Évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole devie; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples? Pénétrans et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis; fidèles ministres qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu; ce royaume fermé, non, comme la Chine par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles; cette majesté douce et pacifique qui règne au-dedans; mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires, la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore, en reconnaissance de l'Évangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas assez de nos histoires; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfans pour les instruire: Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au-delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes; c'est par là que nous sommes chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel.

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affaiblir, ou plutôt, (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix!) ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'Évangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connais pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife, marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre; nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire à nous tous, au milieu desquels il passait sa vie; à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine; et l'Évangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse, qui devait durer plus long-temps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aurait osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendraient à lui et

croiraient en son nom? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse si inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Église à nos frères errans, comme saint Augustin la montrait aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Église que ce père donnait il y a treize cents ans! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres; c'est cette Église, qui non-seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante; car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion, les simples à la vérité; autrement la Providence se manquerait à elle-même; elle rendrait la religion impraticable aux simples; elle jetterait les ignorans dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'aurait donné le texte des écritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendraient les ames dociles pour autrui et défiantes d'elles-mêmes, qui auraient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendraient les humbles, qui craindraient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Église? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et

si singulière dans la vraie Église, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnait partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc! sa lumière était-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi; non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestans.

Cette étendue de l'Église, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti, avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur, et les attire à vous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Église, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés sans discussion que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est

vrai, n'a eu de plus pressans besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montent jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner, par la vigueur de vos canons, le scandale et les abus; faites goûter à vos enfans les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfans les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : *Qui vous écoute, m'écoute.* Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Église de France, ne perdez pas votre couronne; d'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfans; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveaux-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous qui avez dit à Dieu : *Vous êtes mon sort et mon héritage,* ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parens : Je vous ignore. Ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien; mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi, si je n'évangélise! Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheu-

reux enchantemens, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres; tu prives le champ du Seigneur de sa culture; les ronces et les épines le couvrent; tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!* Dieu m'en est témoin, Dieu, devant qui je parle, Dieu, à la face duquel je sers chaque jour, Dieu, qui lit dans les cœurs, et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire. Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre, cette flamme céleste dont un pêcheur comme moi ne mérite pas de brûler!

Par ces hommes chargés des richesses de l'Évangile, la grâce croît, et le nombre des croyans se multiplie de jour en jour; l'Église refleurit, et son ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une ame. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres avec la ferveur des églises naissantes. Heureuses, parmi ces églises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces églises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les

flammes du saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance! Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là, on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Évangile, dans son intégrité, fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfans de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au-delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des

promesses, ce peuple, race bénie d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais. Il le frappe d'aveuglement; il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine, qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes frères : elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu; pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! la main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même : elle rejette ce qui est pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avaient jamais fait un corps, ni d'état, ni de religion, ces nations qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent et sont tout à coup un peuple bien aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu, jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères, notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation, ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré

de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étaient pas encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible, que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître.

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayans. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que, pendant tant de siècles, les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs; elle exhalait le parfum des vierges; le désert même fleurissait par tous ses solitaires; mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpens et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir

les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Église, il est vrai, répare ces pertes; de nouveaux enfans, qui lui naissent au-delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Église a des promesses d'éternité, et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit jamais, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus long-temps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphêmé chez les Gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre; toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice

fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli par la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour à l'infini de nouvelles nécessités, pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! la misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moëlle des os, par les ébranlemens et les enchantemens des plaisirs violens et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O Évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquités.

Mais encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse

d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur; parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sont le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondemens. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes, et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent; prodige réservé à nos jours. L'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile si l'impiété l'osait; mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissemens. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquités se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, ames ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auraient sauvé la ville abominable de Sodome que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse aux pieds des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut; d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Écritures : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais*, ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes églises dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Église de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde; souvenez-vous du sang de votre fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres; qu'elle étouffe toutes nos passions; qu'elle redresse tous nos jugemens, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

PANÉGYRIQUES.

IDÉE DU GENRE.

Rien n'est plus propre à enflammer l'imagination d'un orateur, que l'auguste ministère de dispenser la louange aux héros chrétiens, dont les exemples honorent notre culte et accusent nos mœurs. Si c'est un grand et beau spectacle, offert au genre humain par le christianisme, que d'assembler les hommes dans un temple pour les instruire de tous les devoirs de la morale, c'est sans doute aussi une bien magnifique institution que d'ériger des autels à la vertu, et de décerner des éloges annuels aux saints les plus dignes d'être proposés par la religion à l'admiration et à l'émulation de ses enfans. Mais les hommes dont la vie, quoique d'ailleurs sans tache, a été cependant obscure ou commune, ne fournissent point assez d'alimens à l'éloquence. Il faut s'être rendu célèbre par un génie supérieur ou par des actions éclatantes; n'avoir besoin que d'être tiré de l'oubli pour se montrer grand; avoir exercé une influence marquée sur son siècle, ou du moins sur son pays; avoir fait époque dans l'histoire de la religion; s'être élevé au-dessus des vertus ordinaires; s'être signalé par de glorieux souvenirs ou par d'immortels monumens; et se présenter à la postérité avec des droits publics à une renommée imposante, pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels; et malgré toute la pompe des déclamateurs, un saint inconnu de l'histoire n'obtiendra jamais que des panégyriques ignorés comme lui.

Le défaut le plus ordinaire de cette espèce de discours, qui devrait réunir aux récits instructifs d'un éloge histo-

rique l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire, c'est cette couleur vague, ce ton de déclamation, cette emphase triviale, cette profusion dégoûtante d'épithètes et de superlatifs, enfin cette redondance de lieux communs qui ne sauraient jamais ni s'adapter à une louange individuelle, ni retracer par conséquent le vrai caractère de l'homme qu'on veut louer. On se borne en quelque sorte aux extrémités, aux surfaces et aux dehors, au lieu de pénétrer dans le fond du sujet; et la plupart des panégyriques, distingués les uns des autres uniquement par le titre convenant également à tous les saints du même état, n'en font connaître réellement aucun.

Un autre défaut très-commun dans le même genre est cette exagération ridicule qui affaiblit tout en outrant tout. La circonspection d'un panégyriste est la plus sûre garantie de sa bonne foi; et il devient d'autant plus persuasif qu'il montre plus de mesure. Ne vous exposez donc pas aux mécomptes d'un enthousiasme factice et solitaire, en éloignant par les fictions de votre cerveau la confiance de votre auditoire. Vous ne célébrerez avec un plein succès les héros de la religion dans la chaire chrétienne, qu'en amenant l'admiration publique, exaltée par vos récits, à renchérir sur le tribut de vos éloges. C'est donc par des faits et non par des phrases que vous pouvez accréditer leur renommée; mais ces faits, il faut savoir les choisir, les combiner, les graduer, les lier, les grouper, les diriger vers le but moral qui doit les réunir, et en former un faisceau de preuves triomphantes qui étalent toute la richesse de votre sujet, en donnant à la fois de l'autorité et de l'intérêt à la louange.

La perfection de l'art consiste en ce genre à électriser l'admiration de l'auditeur en lui présentant, sans aucune réflexion commune, des résumés substantiels, rapides et frappans. Un texte heureux de l'Écriture est le cadre le plus favorable à l'orateur sacré pour faire ressortir la gloire de son héros, par une suite de tableaux variés et toujours croissans qui rendent oratoire l'énumération la plus sim-

plement historique, et réveillent toujours la pensée, sans la rassasier jamais.

Voilà, dans la distribution de la gloire, la part du saint que vous faites revivre : voici maintenant la vôtre, qui sera d'autant plus douce à votre amour pour lui qu'elle est encore la sienne. Ces tableaux vrais et ravissans vont produire l'heureux effet oratoire de présenter sans cesse à vos auditeurs le grand homme qu'ils verront agir en l'entendant célébrer. Ils tressailleront de tendresse et de joie devant son image. Ils ne seront occupés que de lui seul durant vos discours ; et ce sera le plus beau triomphe de votre éloquence, que de vous dérober ainsi à leur admiration pour mieux vous en assurer. Il faut en effet que, dans le charme et dans l'exaltation de leur pieuse joie, ils ne songent jamais à vous au milieu du spectacle qui les environne ; qu'ils ne se souviennent plus ni de l'orateur qui parle, ni s'il existe un orateur ; et le premier des panégyristes est éminemment celui qui absorbe et concentre ainsi toutes les pensées de l'auditeur dans son sujet, en se fesant toujours oublier lui-même....

Dans le siècle de Louis XIV, l'oraison funèbre fut élevée à un degré d'éloquence dont on ne pouvait avoir aucune idée, et qu'on ne surpassera probablement jamais. Les panégyriques sont restés parmi nous à une distance infinie de ces magnifiques discours. C'est le domaine le moins riche de notre éloquence sacrée, quoiqu'il ait été cultivé par tous nos grands orateurs qui, en nous fournissant dans leurs ouvrages une autre mesure de leur supériorité, nous ont donné le droit d'être si difficiles en admiration, nous ont appris à les juger, et n'ont laissé dans la carrière des éloges aucun chef-d'œuvre....

C'est surtout en composant ces éloges sacrés qu'on doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette règle si lumineuse de Boileau : *Rien n'est plus beau que le vrai.* Il est sans doute très-permis d'embellir les faits par des rapprochemens

ou par des contrastes ; pourvu qu'un panégyriste se borne à ces innocens artifices de l'éloquence, sans se livrer jamais ni aux excès de la louange, ni moins encore à l'impudence du mensonge ; car il est absurde, et même très-maladroit, d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie, et que personne ne partage. Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les hyperboles, les exagérations du mauvais goût décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, et repoussent aussitôt la confiance de l'auditoire. Que l'orateur se souvienne donc toujours, qu'il est assis dans la chaire de la vérité, qu'il est environné d'une foule d'auditeurs calmes et instruits ; que tout ce qui s'étend au-delà des bornes de la vraisemblance devient révoltant ; qu'on ne heurte et qu'on ne contredit jamais avec succès les opinions reçues ; et que des hommages excessifs dévoilent toujours la bassesse qui les prodigue, sans élever jamais d'une seule ligne l'orgueil qui s'en applaudit. Lysippe disait souvent qu'il avait beaucoup plus honoré Alexandre, en le représentant simplement une pique à la main, qu'Appelle qui le peignait partout lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un panégyrique est fécond en événemens, la morale doit naître de la narration historique, sans l'interrompre, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions triviales qui se présentent assez d'elles-mêmes à tous les auditeurs. Une marche trop didactique serait funeste au discours dont elle suspendrait la marche progressive. Pénétrez-vous donc profondément du caractère distinctif et des actions dominantes de l'homme que vous célébrez ; étudiez et saisissez d'abord les traits particuliers les plus saillans de son génie, de son ame et de ses vertus ; environnez-le de ses contemporains, et peignez les intérêts, l'esprit, les mœurs de son siècle ; rassemblez, rapprochez tous les détails de sa vie qui tendent au même but, pour en former vos tableaux oratoires ; classez et présentez-nous

en mouvement et en action, dans des cadres tirés des livres saints, les faits analogues, les talens, les actions vertueuses, les revers, les entreprises éclatantes, les succès, les obstacles, les triomphes que l'histoire offre à vos pinceaux; et vous donnerez ainsi à vos éloges toute la rapidité d'une composition dramatique, toute la progression du raisonnement, tout l'intérêt de l'éloquence.

A Dieu ne plaise que j'approuve la méthode assoupissante de ces froids panégyristes, dont l'ineptie confond la distribution oratoire avec l'ordre chronologique, de ces orateurs didactiques sur lesquels retombe l'anathême de Boileau contre les poëtes sans chaleur et sans verve.... Mais il n'est pas moins certain qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans le plan du panégyrique, l'ordre progressif ou la disposition oratoire des événemens, afin que l'éloge ainsi gradué, non sur la seule suite historique, mais sur les rapports intimes des actions louables qui doivent commander l'admiration, et par conséquent appeler les règles de l'art, puisse monter et se soutenir à la hauteur de l'éloquence, par l'heureux et riche développement du sujet.... Une fois lancé dans la carrière que vous avez tracé vous-même, avancez toujours sans jamais revenir sur vos pas. Dès que vous ne marchez plus en avant, l'auditoire s'arrête avec vous, et s'endort au milieu de vos mouvemens rétrogrades. C'est ce qu'on éprouve quand, après avoir lu dans Mascaron ou dans Massillon toutes les circonstances de la mort de Turenne ou du martyre d'un saint, on entend ces deux orateurs annoncer la seconde partie du même panégyrique. Cette confusion du plan bouleverse l'intérêt du sujet; et l'auditeur, trompé sans cesse par ce désordre historique, se retire sans connaître celui dont on vient de lui parler pendant une heure avec tant de prolixité et d'emphase. Eh! qu'est-ce donc qu'un éloge qui ne peint point l'homme auquel il est consacré, et à la fin duquel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former une idée juste et complète de son caractère, ou seulement de sa vie? MAURY.

DES PANÉGYRIQUES

DE

SAINT VINCENT DE PAUL.

Jusqu'à présent saint Vincent de Paul compte quelques panégyristes, et n'a point encore d'orateurs. Son éloge a presque toujours été traité par le même plan. Cette marche bannale qui ne ralliait pas l'ensemble de sa vie à une conception principale, je veux dire à une idée assez dominante et assez féconde pour former le point lumineux de tout le discours, a dû autant en affaiblir l'effet qu'elle en félicitait la composition. On ne saurait trop se méfier de tous ces plans de routine qui, pour saint Louis comme pour saint Vincent de Paul, ont été un premier aperçu, ou plutôt un premier écueil caché pour le vulgaire des panégyristes, et qui ne coûtant aucun travail ne promettent aucune gloire; car il faut bien se souvenir qu'un orateur s'expose à revenir sur ses pas ou à s'égarer dans le champ de l'éloquence, toutes les fois qu'il se met en route sans avoir bien combiné son chemin.

Les panégyristes de saint Vincent de Paul n'ont cessé d'en fournir la preuve, en marchant tous sur la même ligne, avec un sort pareil, à la suite les uns des autres. Ce plan de traditions, je dirai presque de hasard, met en dehors et même absolument à l'écart toutes les heureuses singularités de sa vie, qui présentent à l'orateur une perspective de laquelle on peut tirer un si grand parti, comme je tâcherai de le développer dans un instant; et il appauvrit étrangement, dans toute la première moitié du discours, l'un des plus riches sujets que puisse désirer l'éloquence de la chaire, dont cet éloge me paraît le beau idéal. On n'a donc pas, ce me semble, assez heureusement caractérisé Vincent de Paul, en le présentant toujours à l'admiration publique comme le héros de la religion et comme le héros de l'humanité. C'est une antithèse séduisante, et rien de plus. La seconde partie, enrichie de tous ses établissemens publics, est assurément le tableau le plus vaste et le plus intéressant que puisse retracer un orateur sacré; mais elle restreint fort mal à propos la première, qu'elle réduit uniquement à l'apostolat de ses missions et à l'institution des séminaires : objets d'une haute importance, il est vrai, et néanmoins beaucoup trop limités pour fournir, sans digressions, sans épisodes et sans langueurs, la moitié d'un tel panégyrique.

Eh! pourquoi donc se renfermer dans une enceinte si tristement circons-

drite ; quand le talent peut se mouvoir en pleine liberté dans un si grand espace? La multitude des faits ne laisse ici à l'orateur que l'embarras du choix. Il n'a qu'un plan oratoire à chercher et à travailler dans un sujet qui, sans exiger aucun autre effort, lui fournit tout le reste en abondance et à souhait. C'est l'unique embarras de cette composition ; et il s'y verra longtemps arrêté, s'il ne sacrifie point l'invention pour abréger le travail, en adaptant à l'éloge de saint Vincent de Paul une division déjà connue qui ne lui conviendrait même nullement, surtout si la première partie prouvait d'avance la seconde. J'avoue en effet qu'il n'est pas aisé, au moment où l'on médite la distribution et l'ordonnance d'un pareil discours, d'imaginer un plan lumineux et caractéristique dont on puisse à bon droit se contenter, quand on le confronte avec tous les prodiges historiques qu'il doit renfermer, coordonner, rapprocher, graduer et faire ressortir. Il est très-peu de cadres assortis à un pareil tableau, je veux dire, assez vastes et assez saillans pour présenter sans confusion et pour reproduire avec éclat la vie entière de Vincent de Paul, par le récit en action des merveilles dont elle est remplie.

Cependant un orateur digne de se mesurer avec un si beau sujet saura, non-seulement en retracer les événemens divers sous un aspect vrai et frappant, mais encore y découvrir tant d'ensemble, tant d'unité, tant de contrastes, tant d'intérêt, tant de mouvement, tant de richesses, tant de variété, tant d'obstacles et de prodiges, qu'il concevra peut-être, dans une féconde inspiration de son enthousiasme que tous ses auditeurs partageront ensuite avec lui, le mode naturel et unique d'en préparer et d'en multiplier les effets oratoires, en saisissant le véritable plan du discours, un plan pour ainsi dire dramatique, un plan dont le développement, conduisant sans cesse l'auditoire de surprises en surprises, de triomphes en triomphes, de merveilles en merveilles, deviendrait une conquête de l'art, et serait dans ce genre d'éloquence une innovation heureuse, de laquelle très-peu de gens de goût démêleraient la combinaison, mais dont tous les auditeurs éprouveraient infailliblement l'influence et le charme.

Je veux expliquer en détail mon dessein. C'est une espèce de problème oratoire dont l'éloge de saint Vincent de Paul me suggère l'idée, et dont il me semble que le tableau de sa vie pourrait fournir la solution.

Parmi les innombrables amateurs du théâtre, il en est quelques-uns, sans doute, dont le goût pur et délicat n'y cherche que les seuls plaisirs de l'esprit. On veut être fortement ému : on veut contempler du rivage les tempêtes : on veut plaindre le malheur, s'attendrir sur les maux d'autrui, voir de près les vertus et les épreuves, les combats et les victoires, les obstacles et les succès, les dangers et les triomphes, enfin les sacrifices héroïques, les souffrances volontaires ou la joie vertueuse de ses semblables, dans les situations les plus propres à dévoiler leur ame et à développer leur caractère. Eh ! d'où peuvent naître en effet ce ravissement si commun et cet attrait si puissant attaché aux compositions dramatiques? N'est-ce

donc pas de l'intérêt continu que le poète a su vous inspirer durant l'action qu'on représente, en faveur d'un personnage dont vous partagez toutes les émotions, toutes les angoisses, tous les périls, toutes les prospérités et tous les revers? N'est-ce pas là cet enchanteur qui s'est emparé de vos affections les plus intimes en les liant à une histoire touchante ou terrible dont le fil se noue, semble se dénouer et se renoue sans cesse devant vous, pour tenir votre ame toujours suspendue à son gré entre l'inquiétude et la surprise, la terreur et la pitié, l'abattement et l'espérance, par le ressort de ces secousses réitérées de compassion ou d'effroi qui tour à tour vous déchirent ou vous consolent, de scène en scène, jusqu'au dénoûment qui achève d'épuiser tout l'intérêt du sujet, quand la catastrophe vient mettre le comble à votre douleur ou à votre joie?

L'éloquence de nos monologues oratoires ne peut que très-difficilement atteindre aux émotions vives, profondes et variées qu'excitent de beaux vers, l'intérêt de l'action, le concours des trois unités, l'explosion et le choc des passions, la rapidité du dialogue, le contraste des caractères, les malheurs de l'innocence, les crises redoublées des situations, enfin toutes les espèces d'illusions et de transports qui se réunissent pour émouvoir la sensibilité, et pour faire un bonheur du besoin de répandre des larmes à la représentation des poèmes dramatiques.

Le prodige d'égaler par le ministère de la chair la puissance oratoire aux mouvemens pathétiques de la tragédie, ne s'est encore vu que deux fois dans nos temples. Bossuet en eut seul la gloire dans la péroraison de son éloge du grand Condé, et dans toute l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Il avait assisté dans ses derniers momens cette princesse, dont il rendit le nom immortel. Son imagination fut si frappée et son cœur tellement ému d'un pareil spectacle, que la douleur dominant heureusement son génie dans la composition de ce chef-d'œuvre, il s'y abandonna tout entier, et rendit cette mort sans cesse présente à ses auditeurs, auxquels il fit partager l'étonnant effet qu'elle avait produit sur lui-même. On ne connaissait rien de semblable dans l'histoire de l'éloquence. L'auditoire, atteré par les coups de foudre dont l'orateur abattu lui-même fit retentir l'église de Saint-Denis, voyant pleurer Bossuet malgré tous ses efforts pour retenir ou du moins pour cacher ses larmes, répondit à ses douloureux accens par des gémissemens et par des sanglots.

Il me semble donc qu'un orateur digne d'un si auguste ministère peut tenter, avec le bonheur ordinaire du courage, d'illustrer la chaire par de très-grands effets d'éloquence, en suivant la même route, autant que la différence des genres le comporte; dût-il moins intéresser les auditeurs sur leur destinée éternelle, qu'on ne les émeut au théâtre par les accidens réels ou supposés d'un personnage étranger et souvent même fictif. Il peut surtout hasarder un heureux essai de ses forces, avec beaucoup plus d'espoir de succès, dans l'ordonnance des panégyriques, des oraisons funèbres, de quelques mystères touchans de la religion, des homélies, enfin de tous les

sujets sacrés qui tiennent à des faits plus rapprochés d'un intérêt dramatique. Mais de tous les éloges réservés à la chaire, je n'en connais aucun qui se prête mieux à cette expérience oratoire que la vie de saint Vincent de Paul, dont la charité immense, comme le malheur, et toute-puissante, comme le Dieu qui l'inspire, parcourut le cercle entier des misères humaines, pour n'en laisser aucune sans soulagement.

La singularité vraiment unique de sa destinée, le soumit à tant de vicissitudes, que depuis sa première enfance, disons mieux, depuis le jour même de sa naissance dans la chaumière d'un laboureur, jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque époque, chaque lustre, et même souvent chaque année, le placent dans une situation nouvelle qui, dans les desseins du Ciel, devient en quelque sorte prophétique, en l'environnant du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent, et auxquelles il doit remédier dans la suite. Son histoire nous le montre ainsi dans une continuelle succession d'épreuves tellement désespérées, qu'il est impossible, non-seulement de prévoir le moyen et de concevoir la possibilité de l'en retirer, mais encore d'imaginer, avec les lumières de la seule raison, qu'un si obscur et si misérable jouet du sort, puisse avoir jamais la moindre influence sur les plus grands intérêts de sa nation, de son siècle et de l'humanité tout entière. Il ne cesse de tomber et de retomber d'abîme en abîme, sans que rien l'accuse jamais, et sans que rien l'assiste : il en sort toujours : il en sort même promptement : et il en sort uniquement par ses propres et seuls moyens, sans avoir jamais du moins d'autre protecteur que le Ciel qui l'éprouve ainsi pour l'instruire. Le cours de sa vie, que l'orateur doit toujours suivre, et en conséquence la fin de chaque alinéa de son éloge, par je ne sais quelle fatalité aussi effrayante que glorieuse pour lui, le présentent sans cesse à nos regards au fonds d'un gouffre ; et pendant long-temps il se retrouve continuellement en butte à quelque nouveau danger toujours imprévu, toujours plus terrible, dont il ne peut se délivrer que par sa vertu.

C'est précisément cette longue et accablante série d'adversités forcées ou volontaires, et constamment dirigées vers sa gloire, qui lui concilie la pitié, l'admiration et le plus tendre intérêt : c'est elle qui doit à la fois dévoiler le secret de sa vie, guider le plan et tracer la marche de son éloge. Oui, c'est cette chaîne non interrompue de misères et d'angoisses qu'il faut suivre avec lui dans les sentiers laborieux de ses désastres et de sa renommée, puisqu'en l'appelant pendant quarante années à l'école du malheur, des événemens si instructifs et si divers éclairent et développent sa sensibilité, annoncent ou du moins lui suggèrent et préparent de loin ces grands établissemens ; et qu'en paraissant terminer ainsi à chaque pas sa carrière, ils mûrissent au contraire sa destinée, tiennent tous les auditeurs d'un pareil discours, dirai-je dans un désespoir progressif ou bien dans un ravissement continuel ? jusqu'au moment où une prospérité inattendue et presque incroyable, qui devient la dernière comme la plus redoutable

épreuve et le plus beau triomphe de sa vertu, facilite les prodiges de sa charité, amène toutes les merveilles de sa vie publique, dont tant de situations et de revers ont été les préludes et les plus éloquentes leçons, et révèle enfin les intentions du Ciel dans ce long cours de tribulations que les souvenirs de son ministère vont signaler par autant de monumens de bienfesance.

Ainsi conduits à leur insu par une marche si dramatiquement oratoire, les auditeurs de ce panégyrique partageraient avec effroi et avec délices les rigueurs et les triomphes de la destinée de saint Vincent de Paul, en épuisant tour à tour les charmes variés d'une pareille composition oratoire, dont ils ne soupçonneraient peut-être pas les ressorts; mais d'émotions en émotions, ils pourraient entrevoir de loin, dans la première moitié de sa vie, la main cachée et toute-puissante qui ne saurait en régler ainsi les épreuves sans faire pressentir d'avance les grands desseins qu'on verrait se développer en action dans le tableau non moins étonnant de son ministère public. Tel serait le nouveau genre d'intérêt dont il me semble que l'histoire de cet homme extraordinaire pourrait devenir une source abondante, et jusqu'à présent inconnue dans la carrière de l'éloquence. MAURY.

MAURY.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAUL,

PRÊCHÉ DANS LA CHAPELLE DU CHATEAU DE VERSAILLES, PAR ORDRE ET EN PRÉSENCE DU ROI LOUIS XVI, LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME, 4 MARS 1785.

Erit vas in honorem, utile Domino; ad omne opus bonum paratum.

Il sera un vase d'honneur, utile au Très-Haut, préparé pour toutes sortes de bonnes œuvres.

Paroles de l'apôtre saint Paul, dans la seconde épître à Tim., chap. II.

Sire,

Béni soit à jamais ce jour consacré par notre ministère à la gloire immortelle du sacerdoce de Jésus-Christ; cet heureux jour, où la piété de Votre Majesté a voulu être édifiée par l'éloge de l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante, et où nous nous glorifions de pouvoir célébrer un bon citoyen en présence d'un bon roi ! Grâces aux nouveaux honneurs qu'il va recevoir parmi nous du haut du trône; il jouira donc enfin de toute sa renommée, cet homme simple et vertueux à qui la religion devait des autels, et sur lequel un monarque chéri et digne de l'être appelle solennellement les regards de son siècle et de la postérité, en

plaçant la statue du fils d'un laboureur dans le temple de la gloire nationale.

Mais est-ce, mes frères, le panégyrique de saint Vincent de Paul, ou l'éloge en action du christianisme, que vous allez entendre? La tribune sacrée doit acquitter aujourd'hui la reconnaissance de tous les malheureux envers un indigent qui fut leur meilleur et leur plus magnifique ami. Nous ne pouvons donc vous annoncer trop tôt le grand objet moral que se propose ici notre ministère. Nous venons vous présenter, dans l'histoire d'un citoyen obscur, le consolant spectacle de tout le bien qu'un particulier peut faire à ses semblables, sans autres secours que sa vertu et les bénédictions du ciel sur ses entreprises. Voilà l'esprit de cette belle vie, dont nous devons nous retracer l'image. Arrivé au terme de sa carrière, vous reporterez des regards d'admiration et d'attendrissement vers un demi-siècle entier de bonnes œuvres que vous aurez parcouru; et vous mesurerez alors, avec la surprise du respect, l'espace que la charité d'un homme peut remplir.

Vous jouirez ainsi, mes frères, de tout le bien que fit Vincent de Paul, en voyant naître toutes ses institutions charitables. Il faut en effet, pour le louer dignement, que son éloge ressemble à son ame, qui répandait sans cesse le bonheur autour d'elle; et qu'à son exemple nous rendions heureux tous les cœurs sensibles, en le fesant revivre dans ce discours.

Mais en commençant l'éloge de l'homme le plus riche en bonnes œuvres qui ait jamais paru dans le monde, de cet homme que la main de la Providence conduisit par des voies si extraordinaires à la singulière gloire de devenir, selon l'expression de l'apôtre, *utile à Dieu lui-même*, nous ne saurions assez vous en prévenir, mes frères; ce n'est pas à Vincent de Paul qu'appartiennent ici vos premiers hommages, c'est à la religion de Jésus-Christ, qui peut seule porter l'homme à une si éminente vertu. Nous nous empa-

rons donc d'avance, pour elle, de tous les mouvemens d'amour et de reconnaissance qui vont s'élever dans vos ames. C'est l'esprit de cette religion sainte que nous venons approfondir, c'est sa gloire que nous allons célébrer, en prouvant par l'exemple de saint Vincent de Paul qu'elle forme de grands citoyens dans tous les pays et dans tous les gouvernemens.

Pour nous borner dans un si vaste sujet, nous n'arrêterons vos regards sur aucune des vertus qui ont été communes à Vincent de Paul avec d'autres saints, quoiqu'il les ait possédées toutes au degré le plus héroïque. Nous nous restreindrons aux seuls mérites qui lui sont propres et qui le distinguent. Nous ne vous demandons pas d'écouter son éloge avec intérêt : tous les traits en sont de nature à ne pouvoir être indifférens aux ames sensibles. Ce n'est pas non plus votre admiration pour lui que nous avons besoin d'exciter par le faste de l'éloquence : vous ne la refuserez pas au simple récit de ses actions. C'est votre seule confiance qui nous est nécessaire, et c'est contre le doute qui accompagne l'étonnement que nous devons vous prémunir. L'art n'a rien à faire dans un pareil discours, que de rendre la vérité vraisemblable ; de saisir la chaîne qui lie les événemens historiques avec les desseins du ciel ; de rapprocher les épreuves des institutions qu'elles amènent ; et c'est assez pour remplir notre attente qu'on nous écoute et qu'on nous croie.

La vie de saint Vincent de Paul offre en effet un tissu et une correspondance de faits si extraordinaires, que vous craindriez d'entendre une fiction, si cette chaire de la vérité n'était pas le garant du ministre de la parole. C'est ici le merveilleux de la charité chrétienne portée au plus haut degré d'évidence et d'héroïsme. Souvenez-vous donc bien, mes frères, que nous ne vous dirons rien dans ce discours qui ne soit garanti par les preuves les plus incontestables, et que vos pères ont vu tout ce que vous allez entendre. L'homme que nous voulons vous faire connaître n'a point vécu dans des temps reculés, ni dans des régions étrangères.

Il a existé au milieu du dernier siècle, au sein de la capitale de cet empire, qui est encore, et puisse-t-elle être à jamais le principal théâtre de ses bonnes œuvres ! Et tel a été Vincent de Paul que cette solennité n'est pas la fête particulière d'un habitant du ciel, mais la fête universelle de la providence elle-même, manifestée par les prodiges les plus frappans, et pour ainsi dire imitée par les monumens les plus utiles.

Arrêtons-nous à ce double rapport si étonnemment glorieux pour un simple mortel. Nous verrons, avec une égale admiration, dans Vincent de Paul, l'ouvrage de la Providence, première partie ; l'instrument de la Providence, seconde partie. *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* Implorons les lumières de l'Esprit saint par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En parcourant la vie de saint Vincent de Paul, je crois voir, mes frères, se soulever, de momens en momens, le voile dont la Providence a couvert les desseins qu'elle avait sur ses destinées. Suivez donc avec attention ce cours rapide d'événemens qu'elle a si miraculeusement préparés, et son action va devenir sensible.

Voyez d'abord naître cet homme qu'elle appelait à de si grandes choses, voyez-le naître, vers le milieu du seizième siècle, dans le hameau de Poy, au fond des landes de Bordeaux, dans la chaumière d'un pauvre laboureur dont il est le sixième enfant ; d'un laboureur qui, pour nous servir de l'expression d'un ancien [1], tirera un jour son nom de son fils, comme les autres enfans reçoivent leur nom de leur père, et qu'il emploie dès ses plus tendres années, comme autrefois David, à la garde de ses troupeaux.

Quel prélude, mes frères ! La première page de son histoire pouvait-elle mieux nous le montrer dans les mains de

[1] Cicéron.

la Providence pour faire éclater ses prodiges? Dans l'ordre commun, cette éducation grossière, disons mieux, cette privation absolue de toute éducation semble marquer sans retour les destinées d'un pauvre mercenaire qui doit vivre du travail de ses mains, et mourir dans l'obscurité.

Comment la Providence va-t-elle donc insensiblement l'amener dans ses voies? C'est par la seule vertu de son état et de son âge, la bonté du cœur, que ce jeune berger appelle sur lui les regards de sa famille. Par une vocation anticipée et bien remarquable, mes frères, ce pauvre enfant se montre déjà si miséricordieux qu'il endure lui-même la faim pour nourrir les malheureux qu'il rencontre, et auxquels il distribue son pain quotidien au milieu des champs. Son père l'a surpris, plus d'une fois, dans l'exercice de cette charité prématurée : il prévoit que son fils aura des entrailles compatissantes, il pense aussitôt, sur la foi d'une sensibilité si fraternelle, que Dieu veut peut-être en faire un pasteur des ames. Il obéit à la providence qui semble expliquer ses desseins par des penchans si vertueux; et lui, qui n'avait jamais fait instruire aucun de ses autres enfans, croit devoir distinguer celui-ci par le bienfait de l'éducation.

Vincent de Paul entre ainsi dans la carrière ecclésiastique par l'exercice anticipé des bonnes œuvres, qui sont la dette comme la gloire de notre ministère. Dieu impatient, si j'ose ainsi parler, de se donner un tel ministre, bénit aussitôt cette vocation, dont il a donné lui-même le signal, et recueilli les prémices dans ses images vivantes. Les progrès de ce berger, qui apprend à lire vers la fin de son troisième lustre, sont tellement rapides qu'à sa vingt-cinquième année il est jugé digne d'être promu au sacerdoce, comme s'il n'avait pas perdu, à garder les troupeaux de son père, la moitié de son premier âge. *Tulit me de ovibus patris mei, et unxit me.... pascere gregem populi* [1].

Mais quelle influence le ciel va-t-il donner sur sa nation

[1] *Reg.* cap. 9.

et sur son siècle à ce jeune prêtre de Jésus-Christ, qui paraît condamné à vieillir à deux cents lieues de la capitale, dans les plus obscures fonctions du ministère pastoral ! Déjà l'opinion même qu'on prend de sa vertu est prête à le dérober à ses destinées. Vincent de Paul est nommé à la riche cure de Thil, dans le diocèse de Dax, par son évêque ; mais heureusement il arrive qu'on lui en conteste aussitôt la possession dans les tribunaux, et la délicatesse de sa conscience ne saurait consentir à s'assurer d'un bénéfice par un procès. Il y renonce donc, persuadé que la providence ne l'y appelle point, puisqu'elle lui suscite un compétiteur. Il ne se trompait pas, ô mon Dieu ! Vous aviez en effet d'autres desseins sur lui. Je vous rends grâce en ce moment, au nom de l'humanité toute entière, d'avoir détourné ses premiers pas d'une solitude où son humilité l'eût enseveli pour toujours.

Cette faveur d'en haut est pour son siècle et non pour lui, mes frères ; et Dieu ne l'écarte d'une terre d'oubli, qui eût été chère à son cœur, que pour le livrer incessamment à l'épreuve la plus terrible. Vincent de Paul part de la Guyenne, à la prière de ses pauvres parens, pour aller recueillir en Provence une légère succession de famille ; et dans son trajet de Narbonne à Marseille, il tombe entre les mains d'un pirate qui le mène esclave à Tunis. Vendu trois fois dans un marché public à des hommes qu'il appelle énergiquement lui-même *les ennemis de la nature humaine ;* condamné tour à tour aux travaux les plus durs et aux traitemens les plus barbares, il passe trois années entières dans cette affreuse captivité, sans en prévoir le terme, sans être connu de personne, sans que l'on sache, dans sa propre famille, ce qu'il est devenu. Dieu semble l'avoir oublié, mes frères, sur le sable brûlant de l'Afrique ; mais ce sommeil apparent de la Providence va finir. En l'envoyant à cette rude école de l'adversité, le ciel a ses vues qui se manifesteront dans la suite. Quand l'Éternel daigne s'allier ainsi avec le temps pour mûrir et déployer ses desseins, il faut bien en effet,

mortels ignorans et impatiens que nous sommes, l'attendre au-delà du moment où il agit, pour le comprendre et plus encore pour oser le juger.

Quel sera donc le libérateur que la main du Très-Haut suscitera pour briser ses fers ! Des libérateurs, mes frères ! Il n'en est point d'autre pour lui que l'ascendant de sa vertu et le mobile caché de la providence. Le dernier de ses maîtres, et le plus cruel de tous, est un apostat qui déteste la religion de Jésus-Christ qu'il a abjurée. La patience de Vincent de Paul, sa douceur, sa résignation, son ardeur pour le travail qu'il adoucit par des prières continuelles, amollissent peu à peu cette ame dure. Il converse avec son esclave qui, par ses vertus, en fait bientôt un homme digne de répandre des larmes ; et par ses lumières, un chrétien capable des plus héroïques sacrifices. La vérité, que Vincent de Paul sait lui rendre aimable et sensible, éclaire et trouble sa conscience. Cet homme, auparavant si intraitable et si farouche, devient tout à coup si docile à la voix du jeune apôtre chargé de ses fers, et s'attache si intimement à Vincent de Paul, que, non-seulement il consent à lui rendre sa liberté, mais qu'il demande à le suivre et à s'échapper avec lui. Ils partent ensemble au milieu de la nuit sur un faible esquif, à la merci des flots, sans boussole, sans pilote, sous la conduite de cette providence paternelle que Salvien appelle *le grand pilote de l'univers* [1], traverse la Méditerranée, et arrive heureusement à Aigues-Mortes. Oui sans doute, c'est elle encore, ô mon Dieu ! pouvons-nous dire ici littéralement avec Salomon, c'est bien votre seule providence qui gouverne cette barque dans sa route, et ouvre à Vincent de Paul dénué des secours de l'art, un chemin au milieu des mers. *Tua, Pater, providentia gubernat, quoniàm dedisti ei in mari viam, etiamsi sine arte adeat mare* [2].

[1] *De Providentiâ.* Lib. 2. — [2] *Sap.* 14. v. 3.

A peine descendu sur le rivage de la France, Vincent de Paul, impatient de soulager ses frères qu'il a laissés dans les cachots de Tunis et d'Alger, ouvre les yeux autour de lui, s'adresse à l'homme le plus puissant de la contrée, va exposer aussitôt leurs maux au légat d'Avignon, et plaide la cause de ces infortunés d'une manière si éloquente que le prélat Montorio prend pour lui-même le plus tendre intérêt. C'est ici, mes frères, que se renoue cette chaîne de la Providence que le malheur semblait avoir rompue. *Mes pensées ne sont pas vos pensées*[1], dit l'Éternel aux hommes téméraires qui veulent sonder la profondeur de ses décrets. Vincent de Paul ne cherchait dans Montorio qu'un bienfaiteur pour les compagnons de sa captivité ; il trouve pour lui-même un protecteur qui se l'attache, l'amène à Rome, et parle de lui avec tant d'enthousiasme, dans cette capitale des nations, que les ambassadeurs de Henri IV, le meilleur des grands hommes, veulent le voir et l'entretenir. Le cardinal d'Ossat, si profond dans l'art de connaître les hommes, et duquel Sixte V disait que, *pour échapper à sa sagacité, il ne suffisait pas de se taire, mais qu'il fallait encore s'abstenir de penser devant lui*, le cardinal d'Ossat juge bientôt ce jeune prêtre français digne de sa confiance la plus intime, l'associe à ses négociations, le rend à sa patrie, et le charge d'une commission importante auprès du bon roi. Henri-le-Grand, après avoir plusieurs fois conversé avec Vincent de Paul, conçut pour lui tant d'estime, qu'il avait annoncé publiquement à sa cour la résolution de l'élever à l'épiscopat, quand le plus exécrable des parricides rendit nos pères orphelins, et fit verser à toute la France, des larmes qu'une révolution de près de deux siècles n'a pas encore pu tarir.

Voilà donc, mes frères, Vincent de Paul, après un si lamentable désastre, au milieu de la capitale, sans appui à la nouvelle cour, sans biens, sans parens, et livré à la seule

[1] *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ.* Is. 55. 8.

Providence qui se le réserve sans partage pour l'exécution de ses desseins. Mais loin de recourir vers ces premières lueurs de prospérité qui auraient pu tenter son ambition et égarer son inexpérience, il se hâte de se dérober à la fortune, rentre avec joie dans les routes les plus obscures, et se dévoue à servir les pauvres infirmes dans le nouvel hôpital *de la Charité*. C'est là que la Providence lui ménage, dans ces malades eux-mêmes, des médiateurs et des appuis. Il les instruisait, les servait, les consolait du moins des maux auxquels il ne pouvait remédier, et les assistait sans relâche avec ce zèle d'un homme compatissant qui, en voyant souffrir ses semblables, partage leurs angoisses et sent le vertueux besoin de les soulager, pour adoucir les tourmens de son propre cœur. Ces infortunés, tous les jours attendris des soins paternels qu'il leur rendait, ne savaient comment lui exprimer leur admiration et leur reconnaissance. Le cardinal de Bérulle, conduit par sa piété, ou plutôt par la Providence elle-même, va les visiter un jour. Dès qu'il paraît au milieu d'eux, comme l'ange de la charité, de tous ces lits de douleur s'élève un concert de bénédiction qui lui recommande ce prêtre miséricordieux et secourable. Le cardinal, saisi lui-même d'un saint respect devant cet homme vertueux qui s'humilie et se retire à l'écart pour se soustraire à tant d'hommages imprévus, reçoit les vœux de ces pauvres malades, se charge d'acquitter leur dette; et le lendemain, d'aumônier d'un hôpital Vincent de Paul devient aumônier de la reine Marguerite de Valois, qui le fait nommer aussitôt à l'abbaye de Chaume.

O mon Dieu! je ne désespérais pas de ses destinées dans le malheur qui élève toujours l'ame, quand il ne parvient pas à l'avilir; mais votre providence semble s'éloigner de lui dans la prospérité, épreuve si terrible pour la jeunesse et si redoutable à la vertu. S'il n'a que de l'ambition, il peut désormais nourrir son oisiveté du pain du sanctuaire. Qu'attendre en effet pour l'Église de Jésus-Christ, ou pour la

société, d'un esclave emporté par une si brusque faveur dans la carrière de la fortune? Qu'attendre, mes frères? qu'il redevienne pauvre. C'est ce que veut la Providence, qui semble craindre de l'exposer à trop de dangers, en le laissant plus long-temps riche, tandis qu'elle travaille ses vertus en silence; et sa volonté s'accomplit.

Vincent de Paul a su essuyer avec courage les plus accablans revers; mais il ne sait pas endurer une oisive opulence, et il se démet volontairement de sa charge et de son abbaye. Voulez-vous connaître le motif de ce double sacrifice? Il a entendu dire au cardinal de Bérulle, son digne protecteur, que la cure de Châtillon, dans le diocèse de Lyon, était si pauvre, qu'après avoir été répudiée successivement par trois titulaires dans une seule année, on ne pouvait plus trouver aucun pasteur pour la remplir. C'en est assez pour la lui faire envier. C'est cette paroisse abandonnée qu'il demande, et qu'il préfère à tout. Il ne craint pas qu'un procès vienne le troubler dans la cure de Châtillon, où il ne trouvera point d'avides compétiteurs pour la lui disputer. La Providence, qui le forme à son insu, veut lui montrer de près la misère des campagnes, l'influence des bons pasteurs, les malheurs et les abus auxquels il doit remédier un jour; et il n'est pas encore mûr, au gré du Très-Haut, pour ses vastes destinées : mais il a beau fuir et se cacher dans l'humilité de ses vertus; quand les momens marqués dans le ciel seront arrivés, mes desseins subsisteront, dit l'Éternel, et ma volonté s'accomplira tout entière. *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*[1].

Six mois sont à peine écoulés depuis que Vincent de Paul exerce ses fonctions pastorales à Châtillon, avec une ardeur et un succès qui tiennent également du prodige. Déjà il a gagné la confiance des pauvres par les secours qu'il a obtenus en faveur de l'indigence; la confiance des riches, par

[1] *Is.* 46 10.

cet amour éclairé, suivi et discret du bien, qui rallie toutes les ames charitables au ministère d'un bon pasteur. Il a régénéré les mœurs de son troupeau; il a terminé quarante-deux procès, et banni la discorde de l'enceinte de sa paroisse; il a fait pour toutes les classes de l'humanité souffrante l'heureux essai des établissemens charitables que nous verrons s'élever dans la suite; il s'est formé aux plus grandes entreprises de bienfesance, en observant avec l'œil du zèle les besoins des pauvres, les abus de la charité, les ressources du ministère pastoral, il a montré à la Dombe étonnée, pour employer ici ses propres expressions, *combien un bon prêtre est une grande chose;* il jouit du bien qu'il a fait, du bien qu'il médite; il espère de vivre et de mourir dans l'exercice de ses fonctions, d'autant plus précieuses à son ame qu'elles le placent sans cesse auprès des malheureux; enfin il a donné une telle idée de sa sainteté, qu'après sa mort ses paroissiens ont juridiquement attesté que dès lors leur voix unanime prophétisait hautement sa canonisation.

Tout-à-coup l'autorité sacrée pour lui du cardinal de Bérulle, qui se déploie avec la plus ferme persévérance, disons mieux, les décrets du ciel, dont il se dit formellement l'interprète, et qui se dévoilent insensiblement, arrachent Vincent de Paul aux larmes de son troupeau chéri, l'enlèvent à son ministère public, et le consacrent, malgré ses alarmes et sa résistance, à l'éducation des enfans du marquis de Gondi, général des galères. *Général des galères!* j'insiste sur ce mot : la Providence a ses desseins.

Vincent de Paul préside à l'éducation de ce fameux cardinal de Retz, qui profitera si tard des leçons et des exemples d'un tel maître. Mais quand le disciple viendra s'asseoir, jeune encore, sur le siége de Paris, il vous expliquera le secret de Dieu, en autorisant pendant son épiscopat tous les établissemens de Vincent de Paul.

Ne craignons donc pas, mes frères, que Vincent de Paul

s'écarte de sa route, en acceptant un emploi que la destinée de ses élèves rend si important pour la religion. D'ailleurs, ici même, l'inquiète vigilance de sa charité lui découvre de nouveaux moyens de bienfesance et de zèle. Il passe avec ses disciples la plus grande partie de l'année dans leur château de Montmirel. Là, les souvenirs de son enfance lui inspirent, comme au bon prophète Amos, un attrait soudain de vocation pour enseigner le religion, seule morale du peuple, aux habitans des campagnes dont il avait partagé les fatigues dans son premier âge. Il lui sied sans doute de devenir l'apôtre de ses frères; son cœur se retrouve avec eux en famille. Il consacre à leur instruction tous les loisirs qu'il peut dérober au sommeil. Ces longs sillons qu'il parcourt péniblement avec eux, pour ne pas les détourner de leurs travaux, deviennent pour lui l'école expérimentale de l'éloquence apostolique, par laquelle nous le verrons dominer dans la suite la capitale du royaume. C'est ainsi que, docile aux inspirations du ciel, Vincent de Paul conduit à chaque pas de sa vie par l'ange de la Providence, qui ne lui dévoilera son secret, comme au jeune Tobie, que lorsque les desseins de Dieu seront remplis, entre dans la carrière des missions : nouveau genre de bien auquel la Providence veut le former, et qui prendra bientôt, par son exemple et ses institutions, de si salutaires accroissemens.

Mais soit que son humilité s'alarme de la vénération que lui témoigne toute cette illustre famille, soit que le zèle brûlant qui le dévore se trouve trop à l'étroit dans l'enceinte de cette maison, soit que la haute fortune dont il est menacé l'épouvante, soit enfin qu'il *cède au mouvement de ces pensées profondes que le ciel envoie* [1], selon le langage de Bossuet, il fuit les grands dont il emporte les regrets, il fuit le bruit de ses vertus, il fuit le danger des richesses, et il fuit si loin que sa renommée ne pourra pas l'atteindre.

[1] Oraison funèbre du grand Condé.

Quelle retraite va-t-il choisir? Pendant les trois années qu'il vient de passer dans la maison du général des galères, Vincent de Paul visitait régulièrement, dans cette capitale, les malheureux condamnés à la chaîne, que la Providence semblait avoir rapprochés de lui pour les mettre sous la garde de son zèle. Ce spectacle a remué profondément son ame : il ne peut plus contenir sa pitié; il part, sans communiquer son dessein, pour aller faire des missions dans les chiourmes de Marseille. Nous savons de lui-même, mes frères, que, pour toucher ces hommes durs, il baisait leurs fers, les assistait dans tous leurs besoins, et qu'à force de douceur, de tendresse et de charité, *il parvint bientôt*, selon le témoignage authentique de l'évêque de Marseille, *à faire de ce repaire de tous les vices, un temple où l'on entendait sans cesse les louanges de Dieu, dans des bouches auparavant vouées au blasphème.*

Cependant, parmi ces forçats qu'il soumet à la Providence, il en trouve un dont le désespoir lui résiste. C'est un jeune homme, condamné par des lois fiscales, à trois années de captivité sur les galères, et inconsolable de la misère où il a laissé sa femme et ses enfans. Vincent de Paul ne peut tarir ses larmes, il va briser ses fers : il profite de l'obscurité dans laquelle il s'est caché pour déployer toute la charité qui l'enflamme : il sollicite et obtient la liberté de cet infortuné, par un moyen que l'imagination n'oserait prévoir; et, à l'exemple de l'illustre évêque de Nole, saint Paulin, qui, pour rompre la chaîne d'un esclave en Afrique, se réduisit volontairement en esclavage, Vincent de Paul se met lui-même à la place de ce jeune forçat.

L'héroïsme de la vertu a son invraisemblance, mes frères, pour nous surtout qui ne vivons plus dans ces temps saintement héroïques, où de si sublimes sacrifices étaient communs dans notre religion, fondée sur un pareil échange du divin Rédempteur qui s'est fait homme pour racheter le genre humain. Sainte et vraiment fraternelle charité des premiers

âges du christianisme, qu'êtes-vous devenue? Nous en connaissons plusieurs parmi nous, disait le pape saint Clément, oui, nous en connaissons beaucoup qui se sont dévoués à la captivité pour briser les chaînes de leurs frères, et qui se sont condamnés à l'esclavage pour les sustenter du prix de leur liberté : *Multos inter vos cognovimus qui se ipsos in vincula conjecerunt ut alios redimerent. Multi seipsos in servitutem dederunt et accepto pretio suî alios cibarunt* [1]. Vincent de Paul avait été réservé pour recevoir de Dieu, dans ces derniers temps, l'une de ces ames primitives échappées aux premiers siècles de la religion chrétienne. Notre abject égoïsme, étonné d'un élan si sublime de charité, ne trouvant plus au fond de nos cœurs le persuasif témoignage d'une émulation si généreuse, n'estime plus assez les hommes, et ne nous permet plus de nous estimer assez nous-mêmes, pour s'élever aujourd'hui à la croyance d'un pareil dévouement. Les sacrifices d'un grand caractère nous humilient trop pour pouvoir s'allier avec nos idées rétrécies de la vertu, qui ne sont plus que la mesure honteuse de nos sentimens.

Mais la preuve de ce fait si étrange, dont il ne faut pas juger surtout par notre police actuelle, la preuve de ce fait authentique, sans lequel vous verrez bientôt que tout le reste de la vie de Vincent de Paul serait inexplicable, cette preuve est discutée et rapportée dans le procès de sa canonisation. Ce n'est point dans l'enthousiasme de la jeunesse, c'est à sa quarantième année, que Vincent de Paul descend à ce sublime excès de bienfesance et d'avilissement. Le voilà donc, chrétiens, confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humilians d'une victime des lois, victime volontaire de la charité ! qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjection ! O mon Dieu ! contemplez du haut du ciel ce spectacle vraiment digne de vos regards; et que tous les chœurs des anges vous bénissent en ce mo-

[1] *Epist.* 2. n. 10.

ment d'avoir, dans les trésors de votre miséricorde, des récompenses éternelles pour payer un si grand sacrifice ! Fers honorables, sacrés trophées de la charité, que n'êtes-vous suspendus aux voûtes de ce temple, comme l'un des plus beaux monumens de la gloire du christianisme ! vous orneriez dignement les autels de Vincent de Paul, en rappelant à la société les citoyens que lui donne la religion de Jésus-Christ; et la vue de ces chaînes, justement révérées comme un objet de culte public, aiderait de siècle en siècle notre ministère à lui en former encore de pareils.

Peut-on ajouter quelque chose à la grandeur de cette action ? Oui, mes frères, c'est le soin que prit Vincent de Paul, pendant toute sa vie, pour la cacher à ses contemporains. Jamais cet homme, dont les infirmités attestèrent jusqu'à sa mort cet héroïque et cruel dévouement, jamais cet homme qui répétait sans cesse, dans les cours des rois, qu'il était le fils d'un laboureur, et qu'il avait gardé les troupeaux dans son enfance, jamais il n'a parlé de ce beau trait de sa vie, qu'il n'osa pourtant jamais désavouer. Il ne répondait que par un doux sourire, et les yeux humblement baissés, quand on lui en rappelait le souvenir, rougissant de la joie involontaire qui échappait à son ame, au seul nom des forçats. Dans un premier épanchement de cœur, il avait confié par écrit ce secret à un ami. Il apprend dans sa vieillesse qu'on a conservé cette lettre. Dès ce moment il fait des efforts incroyables pour la recouvrer. Il n'aurait pu prendre plus de précaution pour cacher le plus grand des crimes. L'homme de confiance qui écrivait sous sa dictée, rendit heureusement ses instances inutiles, en ajoutant : *Si la lettre qu'il vous demande est honorable pour lui, gardez-vous de la renvoyer ; car il la brûlerait.* C'est ainsi qu'il a fallu presque toujours dérober sa gloire à son inexorable humilité, qui s'efforçait de l'anéantir.

Le bruit d'un si étonnant sacrifice s'étant répandu, Vincent de Paul quitte Marseille, et, trop heureux de trouver

un refuge contre l'admiration publique qui le poursuit, cet humble héros du christianisme court ensevelir avec joie son importune réputation dans l'obscurité de la cure de Clichi. Fugitif de la Providence, où vas-tu ? Il se détourne, mes frères, de la voie où le ciel l'appelle ; mais Dieu qui le surveille le ramènera bientôt dans sa route. Le général de Gondi, instruit du dévoûment de ce vertueux transfuge, se hâte d'en informer le roi ; et Louis XIII, pour faire éclater le triomphe de Vincent de Paul, dans le lieu même de son humiliation, le nomme aumônier-général des galères. Le supérieur de sa congrégation jouit encore aujourd'hui à ce titre, de cette dignité, comme du plus précieux héritage de sa gloire. Il y a dans cette récompense, je ne sais quoi d'antique et de grand qui élève l'ame et l'attendrit.

Mais Vincent de Paul se bornera-t-il aux seules fonctions de cette place, qu'il a certes bien méritée? Non, mes frères ; elle ne suffit pas à l'activité de son zèle. La Providence a d'autres vues sur lui ; elle se hâte d'ouvrir une nouvelle carrière au génie de la charité qui se manifeste en lui avec tant d'éclat, par le don imprévu que lui attire alors sa renommée de la riche maison de Saint-Lazare, don qu'il refuse pendant une année entière, *pour mieux s'assurer*, dit-il, *du vouloir de la Providence.*

Aussitôt qu'il a ainsi éprouvé la volonté divine avant d'accepter un si solide établissement, ce digne ministre de Jésus-Christ, doué au plus haut degré du rare talent de parler dignement de Dieu, régénère les mœurs publiques de la capitale, en y ouvrant gratuitement, chaque année, à plus de vingt mille hommes de tous les états, ces retraites si salutaires dont l'usage subsiste encore dans les campagnes et dans nos armées. Cet infatigable conquérant des ames, fait, en peu d'années, jusqu'à trois cents missions. Mais bientôt il s'aperçoit que le bien qu'il opère dans le royaume ne saurait y être durable, s'il n'est soutenu par le ministère des pasteurs. Le sanctuaire ne lui présente que des scan-

dales qu'il désespère de réformer. Il jette alors les yeux sur la génération naissante. Il fait servir aux desseins de la Providence l'intimité de ses liaisons avec la maison de Gondi. Il propose au cardinal archevêque de Paris de ranimer l'esprit ecclésiastique dans ce vaste diocèse, le modèle de toutes nos autres églises; et ce prélat ne croit pouvoir mieux seconder une si haute entreprise qu'en prescrivant, comme une condition indispensable pour être promu aux ordres sacrés, l'obligation de faire une retraite sous les yeux de Vincent de Paul. Ainsi préposé à l'instruction des jeunes clercs, l'espérance du sanctuaire, il sent le besoin de prolonger l'éducation sacerdotale. Cette idée lumineuse, dont tous les ordres de la société doivent envier les avantages aux ministres de la religion, lui montre à la fois et le but et la route. Aussitôt, par l'établissement des séminaires dans cette capitale et dans tout le royaume, Vincent de Paul accomplit le vœu si fécond et si inquiet du concile de Trente, et régénère le clergé de France, qui, grâce à cette immortelle institution, devient le premier clergé de l'Europe.

C'est alors que, déployant cet esprit du sacerdoce dont le cardinal de Bérulle fut en France le principal moteur, Vincent de Paul, environné d'une légion d'émules enflammés de son zèle, sort de sa retraite avec ce cortége de saints prêtres qui, en marchant sur ses traces, se répandirent dans tout le royaume pour y propager ses bienfaits et sa gloire, étonnèrent tout à la fois le dernier siècle par le génie créateur des fondations *destinées*, selon ses propres paroles, *à faire circuler abondamment dans le sanctuaire l'antique sève sacerdotale*, et se signalèrent à l'envi par les monumens les plus utiles à la religion comme à la société, dont les intérêts sont inséparables; les d'Alméras, les Ollier, les Tronson, les Bernard, les Eudes-Mézerai, les Bourdoise.

Je le vois lui-même, à la tête de son séminaire, ayant pour disciples Bossuet de Meaux, Abelli de Rhodez, Pérochel de Boulogne, Godeau de Vence, Pavillon d'Aleth,

Vialard de Châlons, et se formant une colonie de coopérateurs qui perpétueront à jamais ses travaux. Voilà son école et ses ouvrages !

C'est ainsi qu'en inspirant de tous les côtés l'admiration et la confiance, et en s'associant, sans aucun dessein, pour l'assistance du moment, une élite d'excellens prêtres qu'il anime de son esprit, Vincent de Paul établit, presque à son insu, sa congrégation *de la Mission*, également recommandable par le suffrage des pontifes, l'estime des rois et la vénération des peuples. Pour la rendre digne à jamais d'un nom si apostolique, par un ministère sans cesse en action, il en destine une colonie nombreuse aux missions étangères, c'est-à-dire à étendre l'empire de Jésus-Christ, en bravant habituellement et obscurément toutes les horreurs de la proscription, de la captivité, de la faim, de la peste et du martyre, dans les régions les plus loïntaines et les plus barbares du globe. Mais saintement jaloux de se survivre à lui-même dans sa patrie, il lie par un vœu spécial tous les membres de l'association dont il est le chef, à des missions continuelles dans l'intérieur de la France, en faveur de ces dernières classes de la société, où la religion seule est une puissance vraiment populaire pour la conscience, parce qu'elle seule donne des bases immuables et un ressort tout-puissant à la morale publique. Vincent de Paul est, sous tous les rapports, l'homme du peuple. Le peuple est la famille de son cœur et l'héritage de son zèle. Il veut donc que ses coopérateurs lui ressemblent, et soient éminemment comme lui les prêtres du peuple. Il les consacre ainsi à instruire d'abord, à consoler, à sanctifier ces pauvres habitans des campagnes au milieu desquels il est né, et à soutenir ensuite ses admirables institutions les unes par les autres, en formant, dans les séminares, des curés pour toute la France.

Le projet qu'il a si heureusement exécuté, de donner à cet empire le corps de ces pasteurs, je veux dire, ces quarante-cinq mille meilleurs citoyens, est l'une des plus grandes pensées que le zèle du bien public ait jamais conçues. Je lui rends

avec confiance un pareil hommage sur la foi de Louis XIV, qui, spécialement admirable par la connaissance et le choix des hommes, a voulu que la famille spirituelle de Vincent de Paul vînt faire respecter la religion à Versailles par son désintéressement, en y exerçant seule et à jamais les fonctions si importantes du ministère pastoral. Grâces immortelles lui en soient rendues ! Les espérances du grand roi n'ont pas été trompées. Les enfans n'ont point dégénéré, dans cette corruptrice région, du zèle apostolique et de la simplicité de leur père. Établis à la cour depuis un siècle et demi, ces vertueux missionnaires s'y montrent constamment dignes, par leur primitive ferveur, de servir de modèles à tous les pasteurs du royaume.

Tant de travaux et de succès portaient ainsi, tous les jours, la renommée de Vincent de Paul du sanctuaire à la cour des rois, où l'on affecte si souvent de louer le bien, pour persuader qu'on l'aime. Louis XIII, parvenu au terme de la décrépitude, à la fleur de l'âge, voit son tombeau prêt à s'ouvrir. Il a le courage naturel à son sang de se détacher du trône et de la vie; mais il sent le besoin si pressant pour un roi que la mort va traduire au tribunal suprême, d'un médiateur puissant auprès de Dieu, pour ranimer sa confiance dans un si terrible moment. Un mois avant sa mort, seul avec les pensées éternelles, il se souvient, dans son lit de douleur, de l'héroïsme chrétien du missionnaire-forçat. C'est cet homme de Dieu que sa vénération lui désigne alors pour l'assister à sa dernière heure. Il écarte aussitôt le dépositaire ordinaire de sa conscience, et met son ame entre les mains de Vincent de Paul, qui la remplira d'espérance et de paix.

Voyez, mes frères, cet apôtre des campagnes appelé tout-à-coup, comme l'ange de la miséricorde, pour attendrir et éclairer un roi mourant. Voyez-le lui présenter, en deça du tombeau, la religion consolatrice qui vient adoucir les horreurs de sa longue agonie. A côté d'un si touchant spectacle,

voyez-le prendre le jeune héritier du trône dans ses bras, instruire le fils de sa croyance et de ses devoirs, en pleurant avec lui auprès de ce lit de mort, pour pénétrer plus avant dans le cœur et dans la conscience du père, et au milieu de ces débris domestiques de toutes les grandeurs humaines, où Dieu seul reste debout, enseigner chaque jour avec onction à Louis XIV, encore enfant, et qui s'en souvint toujours, les premiers principes de l'Évangile, qui sont aussi le vrai code de l'humanité. Louis XIII ne verse plus dans le sein de l'ami de Dieu que des larmes de componction, de résignation et d'amour. Mais avant de rendre entre ses bras le dernier soupir, il faut que ce prince accomplisse les desseins qu'avait la Providence, en lui envoyant un tel ministre. Je l'entends, en effet, ranimer sa voix mourante pour attirer les bénédictions du ciel sur les prémices du règne si gloieux de son successeur, en exhortant la reine à confier à ce saint prêtre le choix des premiers pasteurs qu'elle va donner aux peuples pendant sa régence. Anne d'Autriche n'hésite point d'obéir à cette volonté sacrée. Elle nomme Vincent de Paul chef de son conseil de conscience; elle lui confie, au grand étonnement de sa cour, cet important ministère des mœurs, des études, des services, des récompenses ecclésiastiques, et veut que ce même instituteur des séminaires, qui a si bien su former les évêques, soit spécialement chargé du soin de les choisir.

O Vincent de Paul! tu t'es soumis à la Providence dans les revers! ne lui résiste pas quand elle te condamne à la prospérité. Peux-tu douter que ton élévation ne soit son ouvrage? Ton désintéressement subira cette épreuve sans altération. En t'amenant de si loin à une si grande place dans la tribu lévitique afin que tu y mettes chacun à la sienne, Dieu veut que ton ministère devienne une époque immortelle de gloire pour le clergé de ta patrie. Tu en as été le modèle, sois-en désormais le régulateur. Viens montrer à la France quelle émulation soudaine et toute-puissante y crée ou y développe les vertus et les talens propres à cha-

que emploi, sous un gouvernement qui sait les apprécier. Viens à la voix du Ciel qui t'appelle, viens, digne favori de la Providence, viens te mesurer une seconde fois avec la fortune. Viens donc. Ce n'est pas une ame comme la tienne que le pouvoir sera capable de corrompre. Eh! qui sait, te dirons-nous comme Mardoché à Esther, si Dieu ne te confie pas une si importante autorité pour t'opposer seul aux déréglemens de la minorité de Louis XIV? *Quis novit utrùm idcircò ad egenum veneris, ut in tali tempore parareris*[1]?

Vincent de Paul obéit à l'impulsion du zèle qui l'anime; mais l'ambition ne s'élèvera pas jusqu'à lui. La première fois qu'il paraît devant la régente, il forme publiquement le vœu solennel de n'accepter jamais, ni pour lui, ni pour sa congrégation, aucune grâce ecclésiastique. Il est fidèle à son serment; il continue de vivre dans son honorable indigence, tandis que par ses mains se répandent tous les trésors du sanctuaire, et il se rend, pendant dix ans, au conseil du souverain, avec autant de simplicité qu'à ses missions de village. Son pouvoir augmente l'autorité et l'influence de ses vertueux exemples. C'est à lui que commencent la grave régularité, les longues études, l'association préalable au gouvernement des évêques pour parvenir à l'épiscopat, et l'esprit ecclésiastique, qui distinguent éminemment l'Église de France. Ses choix, dont le premier clergé de Louis XIV fut composé, honoreront à jamais son ministère, et il suffit de se rappeler quels furent les prélats de son temps, pour juger de son discernement et de ses principes.

Relégué à la cour par la Providence, Vincent de Paul n'y fixe point son cœur. Au milieu des troubles de la Fronde, où l'intrigue a cessé parmi nous de dégénérer en faction, il va, sans craindre le ressentiment du cardinal Mazarin, demander et redemander la paix à Saint-Germain-en-Laye, en faveur de cette capitale toujours non moins facile à trom-

[1] *Esther.* 4. 14.

per que terrible dans ses égaremens. Le bruit de sa disgrâce se répand aussitôt dans Paris. A peine est-il démenti par son retour, que ses amis accourent à Saint-Lazare pour l'en féliciter. Voulez-vous connaître toute l'énergie de l'humilité chrétienne? écoutez sa réponse : *Plût à Dieu,* dit-il, *que la nouvelle fût vraie! Mais un misérable comme moi ne mérite pas cette faveur!*

Et quelle est donc cette faveur qui lui paraît si importante et si désirable? Est-ce la fin de sa captivité à Tunis, est-ce du terme de son martyre sur les galères que Vincent de Paul parle avec une si éloquente impatience? Non, mes frères, c'est de l'humble et ardent désir qui le tourmente de n'être plus à la tête du conseil des rois.

C'est ainsi que la Providence est sans cesse obligée de faire violence à l'humilité de Vincent de Paul, et qu'elle le conduit par la main, à travers les désastres les plus accablans, au premier de tous les ministères ecclésiastiques. Tous les moyens dont elle se sert pour l'élever sont pour lui autant d'actes de vertu. Elle le fait naître d'abord dans l'indigence, et son éducation est une espèce de prodige. A peine l'a-t-elle arraché à cette première obscurité, qu'elle l'envoie en esclavage pendant trois années entières. Elle le place ensuite un moment sous les yeux de Henri IV, cinq mois à l'hospice de la Charité, trois années dans la maison de Gondi, six mois à Châtillon, plusieurs années dans les séminaires ou dans les missions, un mois auprès du lit de mort de Louis XIII. Tous les momens de sa vie sont marqués et comptés par la Providence qui le prépare de loin, par tant d'épreuves, à ses hautes destinées. Dieu commence enfin à sortir de son secret, selon l'expression des livres saints, et l'appelle à la distribution de toutes les prélatures du royaume. Changeons les noms, mes frères, ce n'est plus Vincent de Paul que nous voyons ici : c'est Joseph qui garde les troupeaux de son père Jacob, est vendu aux Ismaélites, mené en captivité, délivré de la servitude par l'assistance du

Ciel, et assis auprès du trône de Pharaon, pour répandre les grâces du roi d'Égypte.

L'histoire d'un homme justement célèbre finirait là, et paraîtrait dignement remplie. C'est ici que celle de saint Vincent de Paul commence. Il est déjà un vase d'honneur préparé par le Très-Haut à toutes les bonnes œuvres. Il faut que, par une lutte soutenue avec la Providence, il oppose à présent prodiges à prodiges; qu'il acquitte envers les infortunés la dette que lui imposent et des malheurs si instructifs, et une élévation si imprévue; que les merveilles de la seconde moitié de sa vie fassent ressortir les intentions admirables du Ciel dans les épreuves de la première, et que, déployant à la fois toute l'activité d'une grande ame, tout le courage de l'amour patient du bien, toute la sagesse du génie de l'expérience, toutes les ressources du zèle, tous les prodiges de la charité, il achève, par une glorieuse ressemblance, de justifier l'oracle de saint Paul, que nous lui avons appliqué, en se rendant utile aux desseins du Seigneur : *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* C'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Chantez un hymne, pouvons-nous dire ici avec le prophète Isaïe, chantez un hymne en l'honneur de la Providence, pauvres et malheureux qui habitez dans la poussière! *Expergiscimini et laudate qui habitatis in pulvere* [1]! Nous vous annonçons un ami, un protecteur, un père. Et vous, mes frères, qui dans les premiers rangs de la société, croyez si difficile de faire du bien à vos semblables, descendez, et voyez sortir de la classe la plus obscure, le modèle le plus accompli des bienfaiteurs de l'humanité. Heureuse destinée de la France! Au milieu des orages de la Fronde, Vincent

[1] *Is.* c. 26. 19.

de Paul fonde dans la capitale ses plus grands établissemens de charité, comme, un siècle auparavant, au milieu de l'anarchie des guerres civiles, Michel de l'Hôpital donnait à cet empire ses meilleures lois. Voici donc un prêtre de Jésus-Christ qui ne s'est signalé par aucun ouvrage éloquent en faveur du malheureux, et à qui le mot même de bienfesance fut inconnu, mais qui s'est montré tel, et par ses bonnes œuvres, et par l'influence de ses vertus, qu'on ne peut penser sans effroi à ce que serait encore cette capitale, s'il n'eût jamais existé, ni sans attendrissement à ce qu'elle deviendrait bientôt, si Dieu lui donnait, chaque siècle, un citoyen de ce caractère. *Il a passé*, comme Jésus-Christ, *sur la terre, en y fesant du bien aux hommes* [1]. Il recula pour les indigens les bornes ordinaires de la Providence. Ses sollicitudes paternelles en faveur des malheureux eurent toute l'ardeur et les rapides profusions d'une passion violente, mais avec cette longue constance qui n'appartient qu'à la vertu. Il aima tellement ses semblables, qu'en lui la charité fut ainsi plus active que ne l'a jamais été, dans aucun mortel, la cupidité la plus effrénée. Il devint le héros immortel des chrétiens citoyens, et il parut destiné du Ciel à montrer à la terre cette religion patriotique, génie du bien pour créer, comme l'impiété est le génie du mal pour détruire.

D'abord, sans entrer ici dans l'immense détail de ses aumônes particulières, dont il est impossible à la religion de développer le tableau, observez, mes frères, dès son premier établissement, que Vincent de Paul veut imiter en quelque sorte l'éternité de la Providence, par la stabilité des secours qu'il assure aux malheureux. Tout le bien qu'il a fait subsiste encore, pouvons-nous dire de lui avec Salomon, et est inébranlablement affermi dans le Très-Haut : *Stabilita sunt bona illius in Domino* [2].

[1] *Pertransiit benefaciendo.* Act. apost. 10. 38. — *Eccl.* 31. 11.

Durant le courant de sa vie pastorale à Châtillon, il avait formé une association charitable de l'élite de son troupeau, pour veiller au soulagement des pauvres et à l'économie des aumônes. Mais telles étaient les bénédictions dont le Ciel couronnait ses vertus, que chacune de ses bonnes œuvres devenait pour la religion un établissement public. *Ce faible ruisseau forme*, en effet, bientôt *un grand fleuve*, selon l'expression des livres saints [1]. La confrérie pour les malades, que Vincent de Paul a fondée à Châtillon, sert de berceau à cet admirable établissement des *filles de la Charité*, dont notre siècle respecte les services, comme l'un des plus beaux titres de gloire de la religion, et dont l'Angleterre a demandé, de nos jours, des colonies à la France.

Vincent de Paul, qui *croyait*, disait-il, *aux bonnes et aux mauvaises traces*, exige que l'on n'admette dans cet institut que des aspirantes issues d'une famille irréprochable depuis plusieurs générations, et qu'on ne se relâche jamais sur la sévérité de ce nouvel ordre de preuves, *des preuves de vertu*. Il écarte l'oisiveté de ces filles chéries, en s'emparant de tous leurs momens au nom des malheureux, et en remplissant leur vie tout entière de cet ensemble de vertus célestes qu'exige le service des malades. Il ne leur impose point d'autres devoirs que le soulagement continuel de l'humanité souffrante. *Vous n'aurez*, leur dit-il dans sa règle, *point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autre cloître que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autre clôture que l'obéissance, point d'autres voile qu'une sainte modestie. Mon intention*, ajoute-t-il, *est que vous traitiez tout homme infirme comme une mère tendre qui soigne son fils unique.* Il porte les tendres prévoyances de la charité jusqu'à leur ordonner formellement *d'égayer et de réjouir les malades, s'ils sont trop frappés de leurs maux.*

[1] *Fons parvus crevit in fluvium maximum. Esth.* 11. 10.

Pour prémunir ces humbles servantes des pauvres contre des regrets qui les rendraient inutiles, en les dégoûtant de leur état, ce sage législateur, jaloux d'entretenir dans un institut si héroïque l'ardeur d'un zèle toujours renaissant, ne les admet à la profession qu'après cinq ans entiers d'épreuves, ne leur permet alors de se lier par des vœux que pour une seule année, et veut que chaque année, écoulée en quelque sorte dans la ferveur d'un noviciat continuel, renouvelle ainsi, devant Dieu et devant les hommes, le mérite de leur première consécration. Enhardi par leurs succès, Vincent de Paul généralise les fonctions de ces anges visibles de la Providence, leur demande des vertus aussi vastes que les besoins publics, et les estime assez pour mettre en dépôt dans leurs mains toutes ses bonnes œuvres. Ces dignes filles d'un si bon père, animées de son esprit, servent de mères aux orphelins, se dévouent à l'éducation des enfans, assistent les malades, les veuves, les vieillards, les prisonniers, les forçats, les pauvres honteux, les soldats blessés; épient tous les maux de l'espèce humaine, pour n'en laisser aucun sans soulagement; luttent sans cesse contre tous les désastres qui naissent de l'indigence, ou de l'âge, ou des infirmités, ou des accidens, ou des revers, ou des vices, ou des crimes de leurs semblables; comptent les vertus les plus précieuses à l'humanité au nombre des fonctions ordinaires de leur état, et remplissent avec une sainte joie le ministère de la charité, le plus rebutant pour la nature, mais le plus honorable aux yeux de la religion, dans les villes comme dans les campagnes, sur les galères comme dans les prisons, dans les réduits obscurs de la misère comme dans les asiles publics.

Aussi, au milieu de la décadence universelle des ordres religieux, le Ciel, qui protége visiblement les filles de Vincent de Paul, pour mettre partout leur touchante innocence entre sa justice et les misères humaines, ne cesse de multiplier leurs établissemens et leurs succès dans toute l'Europe.

C'est la famille officieuse de la Providence, qui se conserve et se répand en tout lieu, pour justifier dans la bouche des malheureux cette prière sublime, dont l'homme ne conçoit toute la profondeur que par sentiment, quand elle le rapproche de Dieu, par une adoption tutélaire, pour le consoler dans ses angoisses : *Notre père, qui êtes aux cieux!* Oui, sans doute, infortunés, vous avez bien véritablement un père dans le ciel, puisque tant de mères secourables vous le représentent sur la terre. Bénissez donc à jamais celui qui, en vous léguant leur charitable assistance, vous a tous réintégrés dans votre filiation divine. C'est aux sollicitudes maternelles des vertueuses filles de Vincent de Paul, qu'il a si bien nommées les *filles de la Charité* elle-même, que vous reconnaissez la paternité de votre Dieu, en recueillant tous les jours, de leurs mains, une portion de son héritage.

La vie active et laborieuse, qui est l'ame de ce bel institut, s'offrait sans cesse aux regards de Vincent de Paul, comme l'essence de la charité. Sa grande maxime fut toujours de placer la vertu dans les œuvres de miséricorde. *Il faut aimer Dieu,* disait-il souvent, *à la sueur de son front.* Dès que ses missions lui laissent quelque intervalle de repos dans la capitale, un autre genre de bien à faire vient l'occuper. Les pauvres sont toujours présens à son cœur. Une continuelle douleur le presse de les soulager. Venez et voyez : il a fait pendant quarante ans un long cours de tribulations, d'expériences et d'épreuves; il revient pendant quarante ans à toutes ces instructives époques, pour en méditer les leçons; et, les trésors de la charité à la main, il va rechercher tous les genres d'infortune dont il a été le témoin ou la victime.

Vincent de Paul se souvient d'avoir vu autrefois, dans l'*hôpital de la Charité,* le modèle des soins que la religion doit à l'humanité souffrante; et, dans un cœur tel que le sien, un pareil spectacle ne saurait être ni stérile pour la

Providence, ni perdu pour les malheureux. Il va donc, pour se délasser, au retour de ses missions, observer, comme tuteur des pauvres de Jésus-Christ, ce qui se passe dans les hôpitaux. Celui de tous où son influence est le plus nécessaire, l'*Hôtel-Dieu* de Paris, ouvre d'abord une vaste carrière à son zèle; mais il sent le besoin d'en modérer l'ardeur pour le rendre plus efficace. Je le vois attentif à prendre, pendant plusieurs mois, toutes les précautions d'humilité, de déférence, de respect, qui peuvent lui faire pardonner le bien qu'il médite. Après avoir ainsi préparé les voies de la Providence, il entre enfin comme en triomphe, avec son association, dans l'Hôtel-Dieu de la capitale que l'on peut appeler l'hôpital de toute la France et même de l'Europe entière. Un court intervalle lui suffit pour y établir, au moins durant plusieurs années, l'esprit d'ordre, de vigilance, d'économie, d'humanité, et de cette piété véritable qui est l'ame de toutes les bonnes œuvres. D'un côté, il multiplie les secours; de l'autre, il réforme les abus. Il remarque avec douleur qu'une ancienne loi de cet hospice oblige indistinctement tous les malades qu'on y reçoit à se présenter aussitôt au tribunal de la pénitence. Vincent de Paul, animé d'un zèle pur et éclairé, cet homme vertueux dont la foi était si vive, et à qui les intérêts du Ciel étaient si chers, repousse, au nom de la religion, un hommage qu'elle désavoue; il rend la confession libre et volontaire, et fait cesser à jamais toute contrainte religieuse dans un asile ouvert, par son institution, à toutes les religions, comme à tous les peuples.

De nouveaux souvenirs de sa vie passée suggèrent à Vincent de Paul de nouveaux desseins de bienfesance. Ici, mes frères, il ne se borne ni à la capitale, ni même à nos provinces, pour rendre la Providence sensible à nos concitoyens. Il a été esclave en Barbarie : ce digne Israélite se souvient donc de la servitude de Babylone, et travaille, comme Zorobabel, à réparer les maux de la captivité. Après avoir con-

sacré d'abord douze cent mille livres au rachat de ses successeurs d'infortune; après avoir prévenu la plus désespérante de leurs privations, en leur ouvrant un bureau général et gratuit de correspondance avec leurs familles, dans sa maison de Saint-Lazare; après avoir doté pour eux un vaste hôpital dans les murs d'Alger, il fonde des secours permanens pour la rédemption des captifs, et leur destine à jamais des colonies de missionnaires, pour les consoler du moins et cultiver leur foi, en attendant qu'il puisse payer leur rançon. Il a été le martyr de la charité sur les galères : il fonde dans cette capitale, à la porte Saint-Bernard, un hospice particulier pour les forçats, qu'il délivre pour toujours des cachots de la conciergerie, et il leur ouvre à Marseille, dans leurs infirmités, un hôpital de trois cents lits. C'est ainsi que Vincent de Paul fait tourner ses anciens malheurs au profit de l'humanité, et s'acquitte solennellement dans la prospérité envers la Providence.

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur cet homme compatissant, pour consoler tous ceux qui pleurent : *Spiritus Domini super me, ut consolarer lugentes*[1]. Le spectacle de la douleur est tout-puissant sur son ame. Cet homme qui a été si malheureux et si dur pour lui-même, n'en est que plus sensible aux misères et aux maux de ses frères. Chaque infortuné est pour lui non-seulement son semblable, mais encore un ancien compagnon de souffrance et un autre lui-même. Dès qu'on lui expose les besoins des misérables, son attention et son intérêt s'éveillent. Il n'éclate point en cris soudains d'une factice et stérile sensibilité; il ne s'excite point à des larmes hypocrites, et n'affecte pas cette émotion de calcul, qui mendie des applaudissemens en exagérant la pitié. Mais quelque empire qu'il soit accoutumé à exercer sur lui-même, surtout pour cacher ses vertus, on découvre dans tous les traits altérés de son visage un homme pénétré de

[1] *Is.* 61. 1, 2.

douleur, qui sent profondément tous les maux qu'on lui raconte. La vue, le nom seul des pauvres lui cause un frémissement soudain, et remue ces esprits de miséricorde dont il est rempli. L'âge n'émousse point une si tendre sensibilité. La vieillesse, qui est ordinairement pour les autres hommes le temps du repos et de l'indifférence, devient l'époque la plus active de sa vie, et son cœur ne vieillit point avec lui. Différent de l'homme du temps qui se concentre en lui-même, quand il touche à la fin du court période de ses jours, au-delà duquel il n'étendit jamais ses destinées, l'homme de l'éternité, Vincent de Paul, est un voyageur sur la terre, et, loin de se ralentir, il redouble d'ardeur en s'approchant du terme de sa carrière.

Voyez-le se hâter de remplir de bonnes œuvres les restes d'une vie prête à lui échapper. Ce n'est qu'à l'age de cinquante-cinq ans qu'il commence ses établissemens publics. Par un nouveau prodige, tous les plus éclatans prodiges de sa charité sont renfermés dans ses trente dernières années; et encore s'éclaire-t-il lentement par des essais réitérés, en soumettant tous ses projets à de longues expériences. Il a reçu d'en-haut cette patience des affaires qui en prépare le succès. S'il trouve des obstacles sur sa route, loin de vouloir les surmonter par le crédit de sa renommée, il se tourne du côté du ciel dont il médite l'œuvre en silence, il se tait devant la contradiction, pour explorer si elle vient de Dieu ou des hommes. Il se confie si peu en ses lumières que son humilité prend sans effort l'attitude du doute. Il ne capitule pas, mais il diffère. Il cherche la vérité, il cherche le bien dans l'examen approfondi de ses plans, et non pas la victoire. Toute espèce de lutte répugne à son cœur autant qu'à ses maximes. Il charge le temps d'user la résistance des esprits. Il attend paisiblement, mais avec toute l'obstination d'un saint zèle, les momens marqués par l'Être suprême. Il ne combat rien, et il triomphe de tout; et, comme s'il marchait visiblement à la suite de Dieu dans ses

entreprises, il ne précipite aucune bonne œuvre, *de peur*, disait-il souvent, *d'anticiper sur la Providence*. Un exemple particulier va vous rendre plus sensible, mes frères, cette méthode de prudence dans le bien.

Vincent de Paul aperçoit dans cette capitale quarante mille mendians sans foyers, sans pain, sans mœurs, multitude effrayante que Henry IV et Sully avaient également désespéré de disperser ou de secourir. Mais Vincent de Paul, qui disait sans cesse, sur la foi de son expérience, *que les trésors de la Providence étaient inépuisables, et que la défiance déshonorait Dieu*, Vincent de Paul n'est point intimidé à la vue de ces quarante mille indigens. Une faveur particulière d'en haut est attachée à ses bonnes œuvres. Tout ce qu'il entreprend prospère et subsiste à jamais : *Omnia quæcumque faciet prosperabuntur*[1]. L'enthousiasme de la charité enflamme son courage. Il se sent tout-puissant avec l'approbation de la Providence. C'est elle qui le rassure; car c'est elle qui l'inspire. Eh ! le moyen qu'une ame comme la sienne puisse douter de l'assistance et des bénédictions du Ciel, quand elle s'y confie en faveur des malheureux ! *Commençons seulement le bien*, dit-il, *et Dieu finira*. Animé du goût antique pour les grandes entreprises, il propose donc la fondation d'un *hôpital général* pour abolir la mendicité dans cette capitale, en assignant des ressources suffisantes aux véritables besoins. Vincent de Paul est seul ici. Il ose pourtant se mesurer avec une conception si hardie. On baisse les yeux d'effroi autour de lui, devant le courage de sa charité. L'Hôtel de ville de Paris, épouvanté d'un tel fardeau, lui oppose que l'exécution de son projet est impossible, et que les pauvres sont trop dépravés pour vivre en paix dans un asile commun. A cette difficulté que l'on croit insoluble, Vincent de Paul s'arrête, mais il ne se rebute pas. Il sait avec quelle déplorable facilité les hommes

[1] *Ps.* 1. 3.

prévenus argumentent sur tout, et avec quelle promptitude d'orgueil la contradiction les irrite. *Il craint,* dit-il, *d'attirer des ennemis aux malheureux, en se hâtant trop de les servir.* Il ne veut convaincre son siècle que par l'évidence du bien. Il change donc de conduite, sans changer de dessein. Pour mieux atteindre au but, il appelle de l'opinion publique à l'événement, et il va répondre à des conjectures par des faits.

Dès long-temps il était pénétré de compassion pour ces pauvres artisans, que la caducité privait de la ressource du travail, et livrait à tous les maux réunis de la vieillesse et de l'indigence. Il imagine alors de se confier à l'autorité de leur exemple, pour hasarder une première épreuve dont le succès puisse rassurer l'opinion publique. Il rassemble aussitôt, par forme d'essai, pour qu'une bonne œuvre en appelle et en engendre une autre, il rassemble, dis-je, une colonie de trois cents vieillards des deux sexes, dans l'hôpital du *Nom de Jésus* qu'il établit. Il les pénètre d'abord profondément de ces principes religieux qui, au lieu d'un seul témoin sévère que chaque homme trouve dans sa propre conscience, lui en découvrent dans le ciel un autre non moins intime et plus inexorable encore, qui doit être son juge. Il leur déclare donc qu'il les rend responsables à jamais du sort de tous les pauvres de la capitale, et qu'il leur demandera compte au tribunal de Dieu, de l'expérience charitable qu'il va tenter en leur faveur. L'hôpital du *Nom de Jésus,* ainsi fondé par lui sous la garantie de leur conscience, devient bientôt, par la sagesse prévoyante de ses règlemens, un modèle accompli d'union et de charité chrétienne. L'exemple parle alors, et opère une révolution soudaine dans les esprits; l'humanité a gagné deux fois sa cause, au tribunal de l'opinion, et au fond de tous les cœurs. La possibilité d introduire l'ordre dans le réceptacle de toutes les misères humaines est demontrée par le fait qui dément tous ces sophistes pusillanimes. La police s'établit dans

la capitale, et elle est délivrée à jamais de cette pauvreté errante et vagabonde dont elle était infestée depuis l'origine de la monarchie. Tous les secours abondent; un concert universel de bénédictions proclame le succès du héros du christianisme. Plus puissant que les rois, Vincent de Paul, soutenu de l'ascendant de sa vertu sur l'opinion publique, et de toute l'autorité de ses bonnes œuvres, fonde l'hôpital général de *la Salpêtrière*, et assure la dotation de ce vaste hospice de la Providence, dans lequel il reçoit à perpétuité six mille malheureux. Tout le reste n'était qu'un ramas de vagabonds qui, en se voyant privés des ressources immorales d'une oisive mendicité, se dispersèrent d'eux-mêmes, comme il l'avait prévu, et comme il l'avait annoncé. Il est doux de rappeler que pour exécuter cette haute entreprise, qui suffirait seule pour l'immortaliser, Vincent de Paul transforma en quelque sorte les pierres en pains. On lui avait donné six cent mille livres pour bâtir son église de Saint-Lazare; il en changea la destination, et cette somme fut employée à la construction de la Salpêtrière.

Après le succès d'une si étonnante entreprise, cet ardent sectateur de bonnes œuvres ne laisse point ralentir son zèle, et ne se délasse de ses travaux que par de nouveaux travaux. Paris ainsi secouru, il se tourne vers les provinces. La Lorraine est dévastée par vingt-cinq années de guerre : la famine et l'épidémie y font les plus cruels ravages; les campagnes y restent couvertes de cadavres qui propagent la mort de toutes parts en attendant l'asile du tombeau. La Picardie et la Champagne partagent les mêmes désastres. Les députés de ces malheureuses provinces accourent à Paris. Est-ce à un homme célèbre par son opulence, est-ce aux grands écrivains du siècle, est-ce à l'un des administrateurs de l'état, est-ce au souverain lui-même qu'ils s'adressent? Non, mes frères; ils ont recours à ce pauvre prêtre que la voix publique leur a désigné au fond de leurs provinces, disent-ils éloquemment, *comme l'intendant des affaires de Dieu.*

La présence de cet homme vertueux, semblable aux autels du Tout-Puissant, rassure d'abord les infortunés qui l'environnent. Aussitôt Vincent de Paul, qu'on aurait pu croire épuisé par ces établissemens publics, nourrit les hôpitaux, les monastères, la noblesse, les laboureurs, les soldats. Sa charité, selon l'image des livres saints, est *un fleuve de bénédictions qui répand partout l'abondance* [1]. Il ne se borne point à des secours momentanés. Pendant dix années consécutives il envoie à ces provinces désolées trente mille livres par mois, des médicamens, des chariots chargés de pain, des semences, des socs, des charrues, du bétail, des ornemens d'église, des vêtemens pour vingt mille hommes de tous les états. Ses largesses sont tellement prodigieuses, qu'à la fin des calamités, la métropole de Reims, jalouse d'acquitter la reconnaissance des peuples par un hommage extraordinaire, ordonne une procession générale pour demander au Ciel la conservation de Vincent de Paul, et le conjurer de répandre sur le sauveur de trois provinces les bénédictions les plus abondantes.

Ici, mes frères, en considérant cette immensité de bonnes œuvres, je me représente saint Vincent de Paul comme l'ange tutelaire de la France. Ah! je reconnais, avec la plus tendre admiration, que le beau idéal de la charité chrétienne a été réalisé parmi nous dans la vie de ce grand homme. Loin de dérober à sa gloire l'obscurité de son origine, je me sens pressé de lui appliquer dans ce moment la même question que les Juifs s'adressaient mutuellement à la vue des merveilles de Jésus-Christ : Est-ce donc le fils d'un artisan qui fait de si grandes choses? *Nonne hic est fabri filius* [2]?

Est-ce le fils d'un laboureur qui, pendant la guerre de la Fronde, sauve deux fois cette capitale du pillage, en y livrant deux fois sa maison de Saint-Lazare, et en nour-

[1] *Benedictio illius quasi fluvius inundavit.* Eccl. 39. 27. — [2] *Matth.* 13. 55.

rissant pendant cinq mois deux mille pauvres tous les jours; qui ouvre un asile aux victimes de la séduction, et établit pour elles *la Madeleine du Temple;* qui fonde l'hôpital si utile des filles orphelines? Est-ce lui qui est le restaurateur de toutes les communautés consacrées au soulagement des malheureux, des hospitalières de Notre-Dame, des filles de Miramion, des filles de Sainte-Geneviève, des filles du Bon-Pasteur, des filles de la Croix, des filles de la Providence? *Nonne hic est fabri filius?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui pourvoit, dans tout le royaume, à toutes les misères humaines; qui, après avoir assuré dans un lieu le soulagement et la subsistance des indigens, passe et va secourir ailleurs des malheureux qui l'attendent, sans examiner si la renommée l'accompagne, sans laisser la moindre trace de vanité dans ses bonnes œuvres, sans donner son nom à aucun de ses établissemens, sans demander aux hommes la gloire pour récompense de ses travaux ou de ses bienfaits? *Nonne hic est fabri filius?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui, après avoir efficacement travaillé à la réforme conservatrice des abbayes de Sainte-Geneviève, de Grammont et de Prémontré, va ériger en Bourgogne le fameux hôpital de *Sainte-Reine,* pour y faire participer à jamais, et deux fois chaque année, quatre cents pauvres infirmes, à l'usage de ces eaux salutaires qui n'avaient coulé jusqu'alors que pour les malades opulens? Est-ce lui qui, n'oubliant dans ses sollicitudes morales et compatissantes aucune espèce de bien à faire, ouvre des maisons de réclusion et de refuge à l'amendement d'une jeunesse dissolue, et des hospices salubres aux infortunés qui ont perdu l'usage de la raison? Est-ce lui qui, mettant en réserve le superflu de ses largesses, et qui étalant dans ce royaume, par anticipation, tout le luxe de la charité, fonde des ressources annuelles et à jamais subsistantes, pour des générations et des calamités qui n'existent point encore, pour les grêles, pour les inondations, pour les incendies? *Nonne hic est fabri filius?*

Est-ce le fils d'un laboureur qui, dans le cours d'une vie de près d'un siècle, n'existe pas un seul jour pour lui-même, qui, en se consacrant tout entier au soulagement de ses semblables, travaille sans relâche au bien de sa patrie et au bonheur du monde; qui, sans se borner à une classe unique de malheureux, à une contrée particulière, à un seul âge, embrasse dans son immense charité, tous les infortunés, toutes les générations, tous les âges, tous les pays, tous les siècles; et qui, ne trouvant pas le présent assez vaste pour contenir son cœur, s'empare d'avance de l'avenir, appelle devant sa charité toute la postérité souffrante, et va, pour ainsi dire, l'attendre au loin pour la devancer et la secourir par les plus magnifiques largesses? *Nonne hic est fabri filius.*

Est-ce enfin le fils d'un laboureur à qui cette capitale et même cet empire ne suffisent pas pour remplir le besoin immense qu'il a de soulager les malheureux; pour qui tout homme souffrant sur le globe devient un ami, un frère, un fils chéri; qui envoie des aumônes et des missionnaires en Pologne, aux îles Hébrides, en Barbarie, à Madagascar, des secours continuels aux chrétiens maronites opprimés par les Turcs, aux catholiques anglais persécutés par Cromwell? Est-ce le fils d'un laboureur, ou la Providence elle-même? *Nonne hic est fabri filius!*

Je m'arrête, mes frères, et je vous entends poursuivre aussitôt avec le peuple juif: Où trouva-t-il donc de si prodigieuses ressources? *Nonne hic est fabri filius? Undè ergò huic omnia ista* [1]? Je vous entends me demander avec étonnement comment il est possible qu'un homme obscur, pauvre, isolé, ait distribué des secours et doté des établissemens qui surprendraient dans le ministre d'un roi puissant et dans un souverain lui-même? Je vous entends me demander dans quelle source intarissable il puisa tant de trésors,

[1] *Matth.* 8. 56.

ou s'il avait reçu du Ciel le don des miracles? Non, mes frères, il n'y a rien de surnaturel dans ses moyens. Nous devons même remarquer glorieusement pour lui, dans l'histoire de ses bonnes œuvres, cette instructive stérilité de miracles, comme l'Évangile a eu soin de la relever dans la vie de saint Jean-Baptiste : *Quia Joannes signum fecit nullum* [1]. Nous n'avons donc à vous présenter ici d'autre prodige que Vincent de Paul lui-même ; mais un homme d'un si grand caractère et d'une bienfesance si agissante et si féconde est plus rare qu'un miracle dans l'histoire de la religion.

Quels ont donc été ses moyens? Ses moyens, mes frères, sont d'abord dans la force irrésistible de son exemple, qui, agissant sur l'ame de tous de tous ses prosélytes, lui en fait autant de coopérateurs animés de son esprit. Pour concevoir cet ascendant continuel d'un homme simplement et sincèrement vertueux, qu'on trouvait toujours d'autant plus grand qu'on l'approchait de plus près, il faut le voir dans l'intérieur de sa maison, étonnant, sans même s'en apercevoir, tout ce qui l'environne, par la naïveté d'une ame toujours grande et la familiarité d'une vertu toujours héroïque ; suffisant à tous les besoins par une infatigable activité, et entraînant tous les esprits par la sublime simplicité de ses actions et de son caractère. Il faut le voir, toujours inaltérable dans la sérénité de son heureux naturel, ne se refuser et ne se borner à aucune bonne œuvre, constamment patient pour supporter les infortunés, ce qui est souvent plus difficile et plus méritoire que de les secourir, et sans cesse excité par sa belle ame et son excellent cœur à rendre à ses semblables, avec amour, tous les genres de services qui se trouvent sur la ligne, ou dans l'analogie de la charité. Il faut le voir peu satisfait encore de tant de largesses et de bons offices qui ne laissent aucun relâche à ses soins secourables ; il faut le voir allant inviter tous les jours, et deux fois chaque jour

[1] *Joan.* 10. 41.

pour convives, les deux premiers pauvres qui se présentent à sa porte, leur donnant à sa table les places d'honneur, et les y servant lui-même avec le plus tendre respect : usage digne des plus beaux siècles de la charité chrétienne, et qui, religieusement pratiqué par ses successeurs, se conserve encore aujourd'hui dans sa maison de Saint-Lazare. Il faut le voir, avant tous ses repas, adresser au Ciel, à haute voix, une prière reconnaissante pour ces bons laboureurs dont le travail a produit le pain qui va le nourrir. Il faut le voir lorsque dans sa vieillesse il est forcé par l'archevêque de Paris d'accepter de la reine-régente le don d'un carrosse, si nécessaire à l'activité de son zèle et de ses travaux, et qu'il appela toujours *son ignominie ;* il faut le voir s'humilier d'en faire usage, ne se consoler de la nécessité de s'en servir qu'en l'employant à transporter tous les jours à ses côtés, ou dans leurs réduits, ou dans les hôpitaux, les vieillards indigens et les pauvres malades qu'il rencontre sur son passage.

Ses moyens sont dans l'opinion universelle que l'on a conçue de sa sainteté, seul ressort capable de produire le grand mouvement qu'il voulait imprimer à toute la nation. En lui une bienfesance philosophique n'aurait pu se signaler que par des systèmes, des projets ou des livres. Il fallait qu'il donnât le ciel pour point d'appui à ce levier puissant que sa charité destinait à remuer la France entière. Il fallait que cet amour du bien, dont il voulait animer son siècle, fût une charité surnaturelle qui prît ses racines dans la foi, pour en faire fructifier au centuple les germes sacrés sur le sol fertile de la religion. Il fallait qu'il éprouvât et qu'il excitât toute l'énergie des principes et des sentimens religieux, pour s'associer cette multitude de chrétiens charitables qui lui fournirent d'autant plus de trésors, que la religion seule suggère a la bienfesance combinée avec l'éternité, l'énergie et même les calculs de l'égoïsme. Ses établissemens, si justement comptés parmi les merveilles

de cette capitale, seront donc le triomphe éternel de la religion, qui seule peut en expliquer l'origine et la multitude, seule les a imaginés, seule les a dotés, seule les a maintenus sous sa garde tutelaire, comme le patrimoine inépuisable de l'humanité souffrante en les marquant tous du signe sacré de la croix, qui est le grand sceau créateur et conservateur du christianisme.

Ses moyens sont dans la confiance universelle qu'il inspire à ses contemporains, et qui le rend le canal de toutes les grandes aumônes, dans un siècle où le luxe n'a pas encore usurpé les sacrifices de la bienfesance. Eh! qui aurait craint de confier ses bonnes œuvres à cet homme de la Providence, qui portait la délicatesse jusqu'à sacrifier les intérêts mêmes des pauvres, plutôt que de les exposer à se montrer ingrats envers leurs bienfaiteurs? Les enfans d'un homme riche qui l'avait choisi pour dépositaire de ses charités tombent dans la misère. Vincent de Paul en est instruit. Il va les trouver et leur remet, comme un patrimoine qui leur appartient, un legs de huit mille livres de rente qu'il avait reçu, depuis douze ans, de leur père. On lui demande s'il veut tout perdre en restituant des aumônes si nécessaires à ses établissemens : *Oui, sans doute,* répond-il, *je veux tout perdre, volontiers tout, plutôt que la vertu de reconnaissance.*

Ses moyens sont dans l'empire de la persuasion avec laquelle cet apôtre de la Providence expose les besoins des pauvres aux grands de la terre, qui ne peuvent résister à ses pathétiques supplications. Quand il fonde *la Salpêtrière,* il va solliciter la charité de la régente. Elle s'excuse sur le malheur des temps, et répond qu'il ne lui reste plus rien à donner. *Et vos diamans, madame,* lui dit-il, *en a-t-on besoin quand on est reine?* Anne d'Autriche détache ses diamans et les lui donne, en lui demandant le secret d'un tel sacrifice. *Non,* s'écria Vincent de Paul, *je ne puis le garder : j'ai du bien à faire. Il faut, pour l'intérêt des*

pauvres, qu'un si grand exemple de charité soit connu de tout le royaume.

Enfin ses moyens sont dans cette mémorable assemblée de charité que Vincent de Paul forme insensiblement, et entretient pendant vingt ans autour de lui, et qui présente encore à notre pieuse et reconnaissante admiration l'un des spectacles les plus attendrissans que notre ministère puisse offrir aux ames sensibles. C'est ici, mes frères, le plus fécond de ses moyens, et c'est son éloquence qui a créé cette sainte confédération en faveur de l'humanité. Vincent de Paul assemble donc toutes les semaines, dans son église de Saint-Lazare, les citoyens les plus opulens de la capitale, pour l'unir, par un généreux commerce de charité, à tout le royaume. L'objet de ces assemblées est de délibérer avec eux sur les besoins de Paris comme sur les calamités des provinces, et de mettre dans un trésor commun l'immense superflu des plus grands propriétaires de l'état, pour subvenir aux misères publiques. Tous ceux qui veulent faire du bien aux hommes : *Sectatores bonorum operum*[1], pontifes, princes, magistrats, riches de tous les rangs, viennent se ranger à ses côtés, *pour suivre*, disait l'illustre premier président Mathieu Molé, *les mouvemens d'un esprit si pur, comme les ordres de la Providence.* Je ne saurais donner place dans ce discours à tant de noms immortels écrits dans le livre de vie. Mais je ne puis passer sous silence Anne d'Autriche, la reine de Pologne, la princesse de Conti, la duchesse d'Aiguillon, le général de Gondi, le maréchal Faber, la vertueuse veuve Le Gras, née Marillac, que je cite avec honneur au milieu de tous ces grands noms, et qui devint la première supérieure des filles de la Charité, dont elle prit l'habit, après avoir déposé seule dans les mains de Vincent de Paul plus de deux millions d'aumônes.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je

[1] *Ep. ad Tim.* 10. 15.

vois un homme qui a reçu du Ciel le don de l'élocution et la sensibilité la plus profonde; éloquent à force d'ame et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des momens opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles et s'attacher aux établissemens durables, enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentimens, et du talent plus heureux encore et plus rare, d'embraser les cœurs du feu dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfésance; il transporte par son éloquence tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur ame pour leur donner la sienne; et cet homme de la Providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire comme le fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume : *Venez à moi, ô vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai*[1], Voilà ses moyens, voilà ses prodiges!

Vous regarderiez peut-être, mes frères, cette fidèle peinture comme un tableau d'imagination, si nous ne vous présentions dans ce moment un exemple de ces assemblées de charité dont Vincent de Paul fut l'unique moteur. Mais

[1] *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Matth. 11. 28.

hélas ! faut-il, pour rappeler l'un des plus beaux traits de sa vie, réveler l'un des plus énormes scandales de l'humanité ? On exposait dans les places publiques de cette capitale les enfans abandonnés en naissant, et les pauvres les achetaient à vils prix, comme des instrumens de pitié, pour exciter la commisération publique. Il faut oser le dire, le sort de ces innocentes créatures n'avait pas encore fixé les regards du gouvernement, depuis la fondation de la monarchie. Il fallait qu'un pauvre prêtre vînt parmi nous leur servir de père, donner sa charité pour contre-poids à cet immense fardeau de la débauche, et réintégrer dans les droits de la nature tous ces enfans sans famille, recueillis trop tard dans le sein maternel de la religion. Les anciens législateurs avaient cru leur assurer une protection suffisante en permettant de les élever à titres d'esclaves ; comme si l'on n'avait pu leur conserver la vie qu'en les privant de la liberté dans leur propre patrie ! Voyons donc, mes frères, si le zèle sacerdotal sera ici plus secourable que le pouvoir souverain.

Au retour d'une de ses missions, Vincent de Paul, que j'oserais presque nommer l'ange visible de la Providence, trouve sous les murs de Paris un de ces enfans entre les mains d'un mendiant occupé à déformer ses membres. Saisi d'horreur, il accourt avec l'intrépide confiance de la vertu qui en impose toujours au crime : *Eh ! barbare*, s'écrie-t-il, *vous m'avez bien trompé, je vous avais pris de loin pour un homme !* Il lui arrache sa victime, l'emporte dans ses bras, traverse Paris en invoquant la commisération publique, assemble la foule autour de lui, raconte ce qu'il vient de voir, appelle la religion au secours de la nature, et, entouré de ce peuple frémissant qui le suit sans pénétrer son projet, il se rend dans la rue Saint-Landry, où l'on entassait ces malheureuses victimes. Là, ce père des orphelins donne l'exemple : il en ramasse douze qu'il met à part, et les bénit en déclarant qu'il se charge de les nourrir ; et c'est

là sa première allocution en faveur de ces infortunés. Aussitôt il appelle ses fidèles coopératrices, expose le pressant besoin de sauver ces enfans, et ils sont secourus. Mais le nombre en augmente au point que la charité se décourage, et qu'elle est prête à se rebuter. Toutes ces grandes ames qui l'ont si généreusement secondé jusqu'à lors viennent lui déclarer qu'il faut absolument renoncer à cette œuvre de miséricorde; mais, quand tout semble l'abandonner, sa foi en la Providence lui reste; il regarde amoureusement le ciel, d'où le désespoir ne descendit jamais dans son cœur. C'est précisément parce qu'il est repoussé de toutes parts *que le tour du bon Dieu est enfin venu*, dit-il, *que la Providence va s'en mêler*, et qu'il espère, ou plutôt, pour parler comme David, qui a employé cinq fois une expression bien plus rassurante dans un de ses psaumes, qu'il *surespère* dans le Seigneur: *In verbum tuum supersperavi.*

Rien ne le seconde et rien ne l'abat dans les solitaires frayeurs de ses conceptions charitables. Nous l'avons vu seul, ailleurs, contre l'opinion publique de la capitale; le voici seul maintenant, au milieu de tant d'orphelins, contre la mort à qui cette précoce et immence proie semble assurée. Tous les dangers de ces pauvres enfans pèsent sur son cœur, et sa charité les lui rend personnels. Il éprouve à leur aspect cette commisération, ou plutôt cette communauté de souffrance qui fesait dire à l'apôtre saint Paul: *Quis infirmatur, et ego non infirmor*[1]? La pitié qui l'émeut le transforme en un homme nouveau, à qui l'urgence du besoin et du péril ne permet plus de condescendre comme autrefois aux expédiens dilatoires. Ce n'est plus ce promoteur patient du bien public, auparavant si timide et si modéré devant les difficultés qu'on opposait à ses fondations charitables; c'est l'ange impétueux de la miséricorde qui s'élance au milieu des contradictions pour lutter contre la pusillanimité

[1] *Ad Cor.* II. 29.

des riches, en les entourant d'une immensité de berceaux prêts à devenir des cercueils. Dieu lui a donné, comme au prophète Isaïe, *une langue savante pour sustenter, par la puissance de la parole, toutes ces créatures expirantes*[1]. *Encore un jour,* dit-il à ces femmes timides qui ont trop peu de foi, *je ne vous demande plus qu'un seul jour ; la Providence nous suggérera quelque résolution salutaire.*

Il dit, et il convoque pour le lendemain une assemblée extraordinaire. Il fait placer dans le sanctuaire, entre les bras des filles de la Charité, cinq cents de ces pauvres enfans dont il veut faire entendre les cris et plaider la cause pour la dernière fois; monte en chaire, chargé du plus touchant intérêt qu'un orateur ait jamais défendu, et le cœur oppressé de cette charité qui égalait dans son ame toute l'énergie de l'amour maternel. Vous allez ici l'entendre lui-même, mes frères. Il va mêler ses sanglots à leurs vagissemens. Il veut exciter et recueillir rapidement, parmi ses auditeurs, ces élans irrésistibles de charité, ces premiers mouvemens de commisération qui sont toujours nobles et généreux; et, s'adressant aussitôt à ce sexe compatissant qui l'environne, il lui parle en ces mots, auxquels je me garderai bien, mes frères, de rien changer :

« Or sus, mesdames, vous avez adopté ces enfans, vous « êtes devenues leurs mères selon la grâce, depuis que leurs « mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez si vous « voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez, dans « ce moment, d'être leurs mères pour devenir leurs juges. « Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais « prendre les voix et les suffrages. Il est temps que vous « prononciez leur arrêt. Les voilà devant vous. Ils vivront, « si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils « mourront tous demain, si vous les délaissez. »

L'éloquence ne nous offre point de plus sublime mouve-

[1] *Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare verbo eum qui lassus est.* Is. 50. 4.

ment; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfans trouvés, la fondation de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement pour première dotation quarante mille livres de rente; et cet exemple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière.

Eh! infortunés enfans, faible troupeau, déplorables restes d'une si innombrable multitude, vous dont la vie est un miracle de la Providence et un bienfait continuel du héros de la charité, pauvres enfans, orphelins de naissance, où êtes-vous? Mon cœur vous cherche dans ce temple, comme les plus éloquens témoins de la gloire de saint Vincent de Paul. Je voudrais, dans ce moment, vous voir réunis en foule autour de moi, comme vous l'étiez autour de lui, le jour où il assura si glorieusement votre subsistance, et proclamer, au milieu de vos bénédictions, le protecteur immortel de l'enfance abandonnée. Hélas! si vous retrouviez l'inconnu qui vous donna le jour, et si vous l'entendiez pour la première fois vous appeler du doux nom de fils, vos cœurs émus palpiteraient aussitôt sous ses mains paternelles. Eh bien! enfans de la Providence, voilà votre père sur nos autels. Ce n'est pas seulement votre culte que vous lui devez, c'est toute la tendresse de la piété filiale. Ah! où êtes-vous? Parlez à ma place, parlez. Votre langue innocente le louera plus éloquemment que mes paroles: elle bégaiera ce nom chéri, et achèvera dignement son éloge: *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* [1]. Mais que dis-je? Non, ce n'est point un homme qu'il faut louer: c'est à Dieu seul qu'appartiennent ici la louange et le tribut de nos actions de grâces, pour le présent inestimable qu'il a fait à la

[1] *Ps.* 8. 3.

France en lui donnant un berger, un esclave, un pauvre prêtre qui a conçu et exécuté un si vaste dessein de miséricorde : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [1].

Hélas ! ce don si précieux de la Providence va vous être enlevé. Le père des pauvres va hériter dans le ciel de tout le bien qu'il leur a fait sur la terre. Mais que vois-je ? sa bienfesance lui survit. Il assiste encore les malheureux du fond de sa tombe ; et, selon l'expression de l'Apôtre, il parle encore après sa mort : *Defunctus adhùc loquitur* [2]. Son assemblée de charité se réunit autour de son cercueil. Le mouvement qu'il a imprimé à toutes ces ames compatissantes subsiste encore, et semble emprunter de nouvelles forces de la douleur et des regrets dont tous les cœurs sont pénétrés. A la fin de ses obsèques, la princesse de Conti leur rappelle que cet homme vertueux n'a pas eu le temps de consommer le projet qu'il avait formé d'ouvrir dans cette capitale un asile aux enfans orphelins des pauvres artisans, et leur demande si elles veulent lui laisser ce regret au-delà du tombeau, *regret*, dit-elle bien éloquemment, *capable d'empoisonner pour lui tout le bonheur du ciel.* A ces mots, sans délibérer, toutes décident d'une voix unanime qu'il faut lui rendre cet hommage. L'acte de fondation de l'hôpital des orphelins est rédigé sur sa tombe comme la plus digne oraison funèbre de Vincent de Paul, et c'est ainsi qu'achève de s'accomplir l'oracle de l'Apôtre : *Erit vas in honorem, utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

Tous les contemporains de Vincent de Paul le louent et le bénissent à l'envi, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, précédé d'une longue vie sans tache et du trésor immense de ses bonnes œuvres, il va recevoir des mains du juge suprême la couronne de justice. Et quelle couronne ! O mon Dieu ! quand vous promettiez dans votre amour de ne pas laisser sans récompense un seul verre d'eau froide présenté en votre

[1] *Ep. 2. ad cor.* 9. 15. — [2] *Ep. ad Hebr.* 11. 4.

nom à un malheureux, quelle félicité, quel *poids éternel de gloire* [1], réserviez-vous donc, dans votre reconnaissance toute-puissante, à tant d'œuvres éclatantes de miséricorde? Le voilà devant vous, ce bienfaiteur de vos enfans, cet homme que vous avez si admirablement créé à votre ressemblance, ce digne héritier de vos promesses, ce riche créancier de votre trésor céleste, qui dans vos membres vivans vous a vêtu, vous a nourri, vous a ouvert, jusqu'à la consommation des siècles sans doute, un si grand nombre d'asiles dans ce royaume; cet homme enfin qui, à l'exemple du Sauveur du monde, a dû subir lui-même les épreuves les plus terribles, et partager d'abord, selon la doctrine de saint Paul, tous les maux de ses frères pour s'exercer, par sa propre expérience, à une compatissante miséricorde! *Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret* [2].

Mais, s'il n'est pas donné à notre intelligence de comprendre quel est le degré de félicité dont jouit Vincent de Paul dans le ciel, nous pouvons apprécier du moins les hommages que ses vertus lui ont mérités sur la terre.

Déjà, en lui confiant le gouvernement de ses monastères de la Visitation qu'il administra pendant quarante ans, saint François de Sales avait déclaré qu'*il ne connaissait pas dans l'Église de Dieu un prêtre plus sage et plus saint que Vincent de Paul.* Déjà le cardinal de Richelieu, qui n'honorait aisément personne de sa jalousie, lui avait dit en présence de toute la cour : *Il n'est personne ici qui porte autant d'envie à mon crédit que j'en porte à votre vertu.* Déjà le grand Condé était venu féliciter publiquement la régente de lui avoir confié la nomination des dignités ecclésiastiques. Déjà, quand il fit reconstruire l'église cathédrale de Dax, sa patrie, le chapitre de cette ville, persuadé d'avance, plus de dix ans avant sa mort, de sa canonisation future, avait délibéré par un acte public de réserver dans l'enceinte du

[1] *Æternum gloriæ pondus. Ep. ad Cor.* 2. 4. 17. — [2] *Ep. ad Hebr.* 2. 17.

nouveau temple un espace libre, pour en former dans la suite une chapelle en l'honneur de Vincent de Paul, et ce monument lui a été érigé.

Quarante-cinq ans après sa mort, il s'élève un cri universel d'amour et de reconnaissance pour lui décerner des autels. Le premier prince de Conti avait donné le signal à l'Europe, en s'écriant, au milieu de ses funérailles, *que la France et la religion venaient de perdre un grand homme qui possédait toutes les vertus.* A la tête de neuf souverains, Louis XIV demande sa canonisation, et la sollicite *comme utile à toute l'Église*, dit-il, *et glorieuse à ses états.* Louis XV en l'obtenant, se hâte de célébrer l'action la plus héroïque de Vincent de Paul, en ordonnant au chancelier d'Agueseau de briser à Marseille les fers de douze forçats condamnés aux galères perpétuelles. Le premier président de Lamoignon, l'honneur immortel du sénat français, ce magistrat qui, selon le témoignage sublime de Bourdaloue, *s'ensevelit dans la bénédiction des peuples*, dépose que Vincent de Paul *s'est signalé par une sagesse et par une charité dignes des apôtres, et que, dans les grandes affaires ; les premiers génies du siècle ne le trouvèrent jamais au-dessous d'eux.* Le parlement et l'hôtel-de-ville de Paris ajoutent aux plus glorieux éloges, que cette capitale renferme trente-cinq établissemens publics créés ou restaurés par son zèle. Bossuet écrit au souverain pontife qu'il se souvient encore, à l'âge de soixante-douze ans, *qu'en assistant dans sa jeunesse aux instructions de Vincent de Paul, son premier maître, il se sentait tellement ému, qu'il croyait entendre parler Dieu lui-même.* Quel disciple, mes frères! quel juge et quel hommage! Fénélon, Fléchier, plus de quatre-vingts évêques adressent à Rome les mêmes témoignages et les mêmes instances. Tous les partis se réunissent en son honneur. Les généraux d'ordre, et spécialement de saint Dominique, de l'oratoire, de la doctrine chrétienne, des congrégations de sainte Geneviève

et de saint Maur, conjurent le chef de l'Église d'inscrire son nom dans les diptiques des saints. Le peuple ne le loue pas, mais il l'invoque. Trois assemblées du clergé, présidées par le cardinal de Noailles, déclarent au pape *qu'il n'est plus possible de contenir la piété des fidèles, qui lui décernent un culte public.*

Vincent de Paul est ainsi porté sur nos autels par les mains de tous ces grands hommes. Je crois vous voir tous dans ce moment, mes frères, tendre aussi les vôtres pour l'y élever vous-mêmes. Rome livre à l'impression ce recueil d'éloges, pour ainsi dire juridiques, où brille toute la splendeur d'une si belle vie. Tout concourt à rehausser le triomphe de la cause. Le cardinal de Polignac en fait le rapport; Benoît XIV, cet immortel Prosper Lambertini, si lumineux et si classique en cette matière, est alors promoteur de la foi; et ce juge redoutable de l'opinion devient lui-même le plus ardent zélateur de son culte.

Au-dessus de ces témoignages il ne reste plus sans doute que celui d'un ange. Je me trompe, mes frères; il en est encore un plus éloquent peut-être, c'est celui d'un homme, d'un vieillard, d'un forçat, qui avait vu Vincent de Paul sur les galères, et qui, interrogé dans l'hôpital de Marseille sur les vertus de ce saint prêtre, répondit avec surprise : *Quoi! vous voulez le faire canoniser? oh! je l'ai bien connu. Il ne le souffrira jamais : il était trop humble.* Le ciel entendit ce défi sublime. Le souverain pontife fit fumer l'encens devant l'image du héros de la charité, et la religion reconnaissante lui rendit ainsi toute la gloire qu'elle en avait reçue.

Il reste donc encore de l'équité sur la terre! Il reste donc encore des cœurs reconnaissans envers les bienfaiteurs de l'humanité! Ah! que notre patrie et notre siècle s'honorent à jamais de ce concert solennel de justice! Mais que dis-je? Est-ce donc à nous, mes frères, à nous approprier cette gloire? Ingrate postérité d'une génération plus équitable,

nous n'avons pas partagé ces transports de reconnaissance, nous n'avons pas répété ces cris d'admiration et d'amour. A peine ce même peuple a-t-il montré tant d'enthousiasme pour Vincent de Paul, qu'il a laissé tomber son nom dans l'oubli. Oh ! s'il m'était permis, dans cette solennité, de mêler des regrets amers à des souvenirs si doux, je me plaindrais de ce qu'à la même époque où vivait Vincent de Paul, la renommée a fait entendre toutes ses voix pour exalter des hommes beaucoup moins dignes de l'admiration publique, tandis qu'aucune bouche éloquente ne s'est encore ouverte pour célébrer le meilleur citoyen de la France. Je me plaindrais de ce que le français qui a rendu les plus grands services à la nation n'est presque plus connu aujourd'hui dans son ingrate patrie ; de ce que la classe même des malheureux qui lui doit tant de reconnaissance, n'en a pas conservé une longue mémoire ; de ce qu'il ne jouit point parmi nous, comme Henri IV, d'une réputation populaire ; de ce que j'étonne une partie de cette assemblée, en racontant des faits si récens et si sublimes. Je me plaindrais enfin de voir si peu répandu dans la capitale un culte qui devrait y être dominant, et spécialement cher aux amis de la religion et de l'humanité ; et, en gémissant d'un tel excès d'injustice et d'ingratitude, je m'écrierais : Folie de l'opinion, gloire humaine, réponds-moi : Quels sont donc les hommes que tu célèbres, et quels sont ceux que tu oublies?

Mais, je me trompe, mes frères ; la nation n'est point coupable. Comment les grands écrivains du siècle de Louis XIV ont-ils pu voir tant de monumens nécessaires s'élever autour d'eux, une police tutelaire s'établir dans Paris, la bienfesance inouïe d'un homme rivaliser avec la Providence, sans signaler un tel phénomène du génie de la charité, sans participer à cette gloire en la célébrant, sans proférer dans leurs écrits le nom du citoyen auquel sont dus tant de prodiges? Hélas ! faut-il donc que la cendre des grands hommes soit froide depuis un siècle, pour que la voix de la vérité et de

la justice se fasse entendre? O Fénélon! Fénélon! toi qui lui rendis un si glorieux témoignage en sollicitant sa canonisation, toi dont la persuasive éloquence était si digne de le louer, tu atteignais à peine ton second lustre quand il descendit dans la tombe. Ah! si tu avais été le témoin de ses créations charitables, ton ame aurait senti la sienne, ta voix se serait fait entendre au milieu du silence de l'ingratitude, et ton vertueux génie eût acquitté la dette de tes concitoyens.

Mais pardon! murs sacrés de ce temple, pardon! vous me désavoueriez au nom de Vincent de Paul lui-même, si j'attachais un trop haut prix à cette gloire, souvent trompeuse quand on la désire, plus trompeuse encore quand on l'obtient, en terminant l'éloge d'un saint qui, en rapport avec Dieu seul, ne chercha jamais les regards des hommes dans ses bonnes œuvres. Et pourquoi donc regretterais-je pour lui cette fumée de réputation? Il avait placé plus haut ses espérances, en confiant ses vertus à une religion qui, après l'avoir couronné dans le ciel, est venu lui ériger des autels dans nos temples. Elle se glorifiera éternellement d'avoir donné au monde le fils d'un laboureur, auquel on ne peut opposer aucun rival de bienfesance parmi tous les disciples du Portique ou du Lycée. Il faut qu'au récit de tant d'œuvres de miséricorde l'incrédulité confuse et humiliée rende hommage au christianisme. C'est à la religion de Jésus-Christ qu'appartient ce grand homme : c'est de l'école de Jésus-Christ qu'est sorti le plus magnifique bienfaiteur de l'humanité ; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui a créé toutes ces merveilles, sans cesse présentes à nos yeux, pour l'honneur immortel de la charité chrétienne ; et c'est au pied de la croix de Jésus-Christ que nous déposons tous ces titres de gloire fondés sur la reconnaissance du genre humain.

O Vincent de Paul! grand homme! grand saint! chérissez à jamais la nation qui vous a vu naître, en faveur du zèle que nos souverains ont toujours montré pour votre

gloire. Je vois sur le trône des Bourbons une succession non interrompue d'amour et de vénération pour vous. Henri IV voulut vous élever à l'épiscopat. Louis XIII vous fit confier la nomination des prélatures. Louis XIV demanda votre canonisation. Louis XV la poursuivit, l'obtint, la consacra par un acte solennel de clémence; et le digne successeur de tant de bons rois, Louis XVI, vous érige aujourd'hui une statue dans son palais. Votre éloge est une réparation publique et trop différée que nous devons à votre mémoire, ou plutôt c'est une amende honorable que nous lui offrons en ce jour au nom de la France, au nom de notre siècle, au nom même de tous les siècles futurs. C'en est fait, le jour de la justice est enfin arrivé pour vous : aujourd'hui finit notre ingratitude; aujourd'hui un souvenir universel et reconnaissant va se réveiller, au sortir de ce temple, devant vos institutions charitables. Depuis plus d'un siècle les pierres de cette cité ne cessaient de parler de vos établissemens publics, et aujourd'hui seulement, notre indifférence étonnée va comprendre enfin leur langue éloquente. Non, non, la religion, qui seule a été équitable envers vous jusqu'à ce moment, n'aura pas appelé en vain nos regards sur l'auteur de tant de merveilles qui nous environnent et nous accusent. A la vue de ces vastes hôpitaux que vous avez créés, de ces hospices de tout genre que vous avez ouverts aux misères humaines, de cet asile de l'enfance abandonnée, temple cher et sacré d'une charité vraiment maternelle, où la religion remplace la nature, et où chaque berceau est pour vous un autel; enfin à la vue de ces infatigables servantes des pauvres que nous rencontrons de toutes parts comme autant d'anges visibles de la Providence, dont elles distribuent les miracles journaliers aux malheureux; tous ces spectacles, auparavant muets pour la multitude, exciteront dans tous les cœurs le plus grand intérêt. Les rues et les places publiques de cette capitale prendront ainsi tout-à-coup un nouvel aspect, et seront pour nous un cours ins-

tructif et touchant de morale et de bienfesance, où nous retrouverons à chaque pas, avec l'histoire de la charité en monumens augustes, votre belle vie en action, votre éloge en benédictions universelles, et vos plus magnifiques titres de gloire en fondations dignes de la Providence, qui nous montreront d'édifice en édifice, quels biens immenses peut opérer, dans un grand état, la féconde alliance de la religion avec l'humanité. Nous n'aurons donc plus à rougir d'ignorer le nom de l'homme prodigieux à qui la société doit tant de bienfaits; et peut-être en le proclamant avec amour, admiration et reconnaissance, ferons-nous assez envier l'hommage de notre culte et de nos pleurs aux ames généreuses, pour lui créer parmi nous, de siècle en siècle, des imitateurs et des émules.

Oui, grand saint, héros immortel de la charité, père commun des malheureux, je l'annonce avec confiance au pied de vos autels : la sensibilité de la nation me répond de votre renommée. Tous les français qui naîtront dans les âges suivans, avertis désormais de la reconnaissance que vous doit cet empire, ne proféreront plus votre nom chéri sans répandre des larmes. J'entends déjà les bénédictions de la postérité autour de vos statues, et bientôt l'enthousiasme de vos panégyristes deviendra l'opinion publique. Influez donc à jamais, par votre intercession dans le ciel, sur le bonheur du peuple français que vous avez tant aimé durant votre vie. Montrez-vous encore, après votre mort, l'ange tutelaire de la Providence. Protégez, du haut des demeures éternelles, les établissemens que vous avez formés, et qui sont si nécessaires dans un empire où l'esprit public est si rare. Suscitez-vous, par votre crédit auprès de Dieu, des successeurs qui vous fassent revivre. Allumez dans nos ames une étincelle de cette charité dont vous fûtes embrasé. Prêtez-nous cette voix qui pénétrait dans le cœur du riche endurci, pour y porter la commisération; qui répétait dans les palais des rois les gémissemens de la misère abandonnée;

qui appelait autour de vous tous les hommes sensibles et compatissans, et rendait la Providence visible et agissante dans toute l'étendue de la France; afin qu'après avoir rempli, à votre exemple, chacun dans notre état, la mesure du bien que nous pouvons opérer en faveur des malheureux, nous allions en partager avec vous la récompense dans le sein de l'éternelle miséricorde. *Ainsi soit-il.*

M. DE BOULOGNE.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VINCENT DE PAUL.

Spiritus Domini super me, ut mederer contritis corde, ut prædicarem captivis indulgentiam, ut consolarer omnes lugentes,

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, pour consoler tous ceux qui pleurent. *Isaïe*, 61. 12.

Tels sont les traits touchans sous lesquels le Sauveur du monde nous peint le but et les succès de sa mission. Que les orgueilleux philosophes cherchent à éblouir les peuples par de brillans discours; que les conquérans ambitionnent d'accumuler les lauriers en même temps que les ruines; pour lui, sa gloire est de rompre les chaînes, son triomphe est de consoler. S'il a des favoris, ce sont les pauvres; s'il

manifeste sa puissance, c'est en faveur des malheureux, et son cœur ne sera point encore satisfait s'il ne laisse après lui des substituts de sa miséricorde, qui, tout remplis de son esprit, serviront d'âge en âge de preuves et de témoins à cet oracle du prophète : *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, et consoler tous ceux qui pleurent.*

A la vue de cette charité sublime, déjà, chrétiens, vous en nommez le plus parfait héros comme le plus touchant modèle, et tous les cœurs se précipitent vers Vincent de Paul; Vincent de Paul à qui Dieu dispensa, suivant les paroles de l'Esprit saint, *cette latitude de cœur, et cette ame expansive, aussi étendue que le rivage des mers*[1], laquelle ne rejette aucune prière et ne manque à aucun besoin; qui, tourmenté de la passion de faire des heureux, entreprit à la fois de déclarer la guerre à tous les vices, d'apporter des secours à tous les genres d'infortune; qui se dévoue tour à tour à la gloire des temples et à l'entretien des chaumières; que l'on voit tour à tour le missionnaire des campagnes et l'oracle des pontifes, le catéchiste des enfans et le législateur du clergé, le dernier dans la maison de Dieu et le protecteur des églises, et dont la solennité est devenue, pour ainsi dire, une fête nationale, où la patrie et la religion semblent à l'envi se disputer à qui lui rendra plus d'honneurs, et lui donnera plus d'éloges.

Qu'attendez-vous de moi, chrétiens? est-ce un discours? est-une histoire? est-ce l'esprit de ses vertus ou le récit de ses actions? Faut-il ici multiplier ou les réflexions ou les faits? faut-il s'astreindre à raconter ou aspirer à émouvoir, et plus flatter les oreilles curieuses qu'intéresser les cœurs sensibles? Mes frères, l'histoire de Vincent de Paul vous est assez connue : vous ne sauriez faire un pas dans cette capitale sans

[1] *Dedit Deus latitudinem cordis, arenam quæ est in littore maris.* III. *Reg.* 4. 29.

rencontrer l'empreinte de sa charité ainsi que de son zèle ; et si les langues pouvaient jamais se taire, les pierres seules parleraient pour sa gloire et pour son triomphe. Livrons-nous donc ici aux mouvemens de l'orateur, bien plus encore qu'aux détails de l'historien ; ou plutôt que l'orateur soit oublié, pourvu que les cœurs soient émus : efforçons-nous de le louer sans art, comme il a aimé sans mesure ; de transporter, s'il est possible, en son éloge une partie de cette onction surabondante dont son ame fut pénétrée, et de ne mettre, en quelque sorte, aucune borne au sentiment, comme il n'en mit jamais à son zèle et à sa tendresse.

Loin donc d'ici ces esprits superbes qui ne sauraient s'intéresser qu'aux révolutions éclatantes et aux spectacles imposans ! l'éloge de Vincent de Paul n'a rien qui puisse fixer leurs regards. Bornés à des événemens aussi simples que sa vie, aussi obscurs que son ministère ; toujours forcés de le suivre parmi les pauvres, les infirmes, les prisonniers, les enfans délaissés, les débiles vieillards, les mères désolées, et ne pouvant louer une seule de ses vertus sans rappeler en même temps un malheur et une misère, nous ne saurions leur offrir ces traits brillans qui éblouissent, ou ces grandes secousses qui étonnent : mais que nous importe leur indifférence, pourvu que les ames miséricordieuses nous entendent et nous répondent ? Malheur à nous si nous craignions de raconter ce que la charité n'a pas rougi de faire, et si jamais nous pouvions oublier que cette reine des vertus agrandit et ennoblit tout dans l'orateur qui la célèbre, comme dans le héros qui l'exerce et qui la pratique !

Qu'ai-je donc dit, chrétiens, et quel tableau plus fait pour échauffer les ames, et enlever l'admiration, que le spectacle d'un simple prêtre des mains duquel sortent, comme à grands flots, des largesses plus que royales ; qui fut en France, pendant un demi-siècle, la charité publique et la Providence visible ; qui a, lui seul élevé plus de monumens utiles que le génie le plus fécond n'aurait pu imagi-

ner de projets; dont le zèle intrépide lutte éternellement contre les fléaux réunis et les élémens conjurés, et dont la charité active autant que prévoyante, embrassant à la fois et le présent et l'avenir, répond en quelque sorte à la bonté, à la grandeur, à la magnificence, à la toute-puissance divine?

Tel est donc le double aspect sous lequel nous allons vous présenter Vincent de Paul. Nous vous le montrerons bienfaiteur de son siècle, bienfaiteur des races futures, et non moins admirable dans l'exercice que dans les succès de sa miséricorde; grand par toutes les vertus généreuses dont son ame est ornée, plus grand encore par tous ces établissemens précieux qui lui doivent leur existence. En deux mots: charité de Vincent de Paul et tout ce qu'il a fait pour la pratiquer; charité de Vincent de Paul et tout ce qu'il a fait pour la perpétuer: tel est le plan de ce discours.

Eh! combien il nous est doux de le prononcer dans ce temple nouveau, spécialement consacré au Dieu de charité, au père des miséricordes; dans cette maison sainte, dont le nom seul ne peut qu'intéresser toutes les ames généreuses et tous les cœurs français, nouvel azile ouvert à l'infortune et aux infirmités humaines, par des mains aussi actives qu'industrieuses, et dirigé par une charité non moins infatigable dans ses soins qu'admirable dans ses moyens; monument digne de figurer parmi tous ceux qu'éleva le saint prêtre, et où semblent gravés sur chaque pierre ces mots sacrés: *Dieu et le Roi!* monument à la prospérité duquel s'empressera de concourir cette noble et pieuse assemblée, plus jalouse encore d'imiter Vincent de Paul, que curieuse d'entendre son panégyrique; et convaincue pleinement que le plus bel hommage qu'on puisse rendre à sa mémoire réside en nos aumônes bien plus qu'en nos discours; en nos largesses bien plus qu'en nos éloges. Heureux nous-mêmes, si pour prix de tous nos efforts, nous pouvions nous rendre le consolant témoignage que d'abondans secours et de généreuses offrandes vont aujourd'hui les couronner. Que s'il

fallait ici un encouragement nouveau pour exciter le zèle et ranimer la charité en faveur d'un si bel établissement, en est-il donc un plus puissant que l'exemple de son auguste protectrice, ange de réconciliation que nous laisse le ciel, comme l'heureux garant de sa miséricorde; et la présence de cette héroïque princesse plus grande encore que ses infortunes; de cette nouvelle Blanche, dont le miraculeux enfant, objet de notre amour et de notre espérance, est déjà l'ami du pauvre, comme son auguste mère; et comme elle sera un jour la vivante image du Dieu de charité, du *Dieu qui nous l'a donnée?*

PREMIER POINT.

La Providence, qui veillait d'une manière toute particulière à la gloire de Vincent, lui accorda le privilége de naître sans ancêtres; soit qu'elle se plût à confondre la vanité humaine, en nous montrant la plus grande des ames formée au sein de l'obscurité; soit qu'elle eût dessein d'apprendre, par un grand exemple, que la fortune ne fait rien pour le héros que la religion inspire; soit enfin qu'elle voulût donner un nouveau lustre au succès de Vincent, par toute la distance qui séparait le point d'où il partait du point où il devait atteindre : sous l'humble toit d'un laboureur naquit celui qui devait être l'ornement de son siècle et le premier bienfaiteur de son pays.

Ne vous attendez pas que je raconte ici par quelle suite d'événemens le Seigneur le conduisit, dès sa plus tendre enfance, pour le placer dans le sanctuaire; ni comment, jeté par un coup imprévu entre les mains des pirates et entraîné sur des plages barbares, il y porta les fers de la captivité. Nous ne vous dirons point par quel miracle le ciel rompit les chaînes de celui qui devait rompre ou adoucir un jour les chaînes de tant d'autres; ni comment il fit, dans deux années d'esclavage, l'essai de son apostolat, en ramenant son maître

à la foi de ses pères, par la seule impression de ses divins cantiques. Nous passerons sous silence ces travaux héroïques dans la paroisse de Clichi, où rien n'égale les succès de sa charité que les succès de ses prédications, et dans laquelle, en moins d'un an, il trouve le moyen de rétablir le culte saint et d'élever un temple auguste. Nous ne dirons pas même comment, pasteur d'un nouveau troupeau, il opère dans Châtillon-les-Dombes de nouvelles merveilles, et y consomme, dans six mois, l'entière régénération d'une paroisse abandonnée depuis un demi-siècle : ce pourrait être le sujet du panégyrique d'un autre, c'est le moindre rayon de la gloire de Vincent; de plus grands objets nous entraînent : hâtons-nous de nous transporter avec lui dans la capitale, où la Providence l'appelle. Fixé au milieu de ce tourbillon des affaires et des plaisirs, Vincent n'y voit que de grands désordres à réparer, de grands scandales à détruire. Déjà François de Sales le distingue; déjà ces deux ames sublimes se cherchent, se devinent, s'attachent l'une à l'autre. Vincent, frappé de la majesté douce qui brille sur le front du saint évêque de Genève, croit, dit-il, contempler le Sauveur du monde conversant sur la terre. François de Sales découvre dans Vincent de Paul le zèle uni à la prudence, la science embellie par la candeur et l'art divin de gouverner les ames. L'un prend pour règle et pour modèle le plus saint des pontifes, l'autre confie au prêtre le plus vertueux la direction des filles de la Visitation, dont il vient d'enrichir l'Église, et les progrès du leur piété lui prouveront bientôt que jamais dépôt plus précieux ne pouvait être confié à des mains plus habiles.

Mais alors qu'il se livre à de si nobles soins, un nouveau dessein le travaille : il voit que tout est fait pour les cités, et que les lumières y abondent, tandis que, privé d'instruction, l'habitant des campagnes vieillit dans l'ignorance, et meurt sans consolation. Frappé de tous ces maux, Vincent s'écrie avec le Sauveur du monde : *J'ai pitié de ce pauvre*

peuple, de ce bon peuple, aussi avide d'enseignement que susceptible d'impressions vertueuses : *misereor super turbam.* Toute sa sollicitude se tourne donc vers les campagnes : mais que peut-il tout seul pour arracher ce voile d'ignorance qui les couvre ? Il dit, et une foule d'ouvriers infatigables vient se ranger sous ses drapeaux et s'associer à son zèle. Déjà sont établies, par ses soins, ces conférences célèbres où se rassemble autour de lui tout ce que le sanctuaire a de plus renommé par le savoir et par la vertu. C'est là que Bossuet préludait à ses triomphes, et que cet aigle encore jeune s'essayait à prendre son vol et à porter la foudre. *Vincent*, dit ce grand homme, *était l'ame de ces assemblées, où il répandait à la fois l'ontion et la lumière : pium cœtum animabat Vincentius.* C'est là qu'élevant ses pensées à toute la hauteur de ses sentimens, il ramène les Écritures à leur véritable sens, la religion à son ancien esprit, le sacerdoce à ses règles sacrées, l'art de prêcher à son véritable but. Et que leur disait donc le saint prêtre ? Qu'il fallait préparer par la pureté de leur vie les grands effets de leurs discours, et que l'autorité de la vertu peut seule soutenir l'autorité de la parole ; que la science enfle, mais que la charité édifie ; que la véritable éloquence dédaigne l'éloquence ; et qu'enfin *l'oraison est au prédicateur ce que l'arme est au soldat et au capitaine.* Pénétrés de ces maximes simples, mais plus instructives que tous les livres, on voyait ces hommes de Dieu sortir de ce nouveau cénacle pour renouveler les travaux ainsi que les prodiges des premiers disciples. Comme eux, ils parcourent les humbles bourgades, rompent le pain de la parole sous les toits rustiques, *circuibant per castella ;* comme eux, partout ils sèment et partout ils moissonnent. *O qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix sur les montagnes*[1] ! Entendez ces longs gémissemens que pousse la

[1] *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.* Rom. 10. 15.

componction; voyez ce saint frémissement répandu sur tous les visages, ces pénitens prosternés au pied des autels, ces pécheurs endurcis qui *s'en retournent*, ainsi que ceux dont parle l'Évangile, *en se frappant la poitrine*, ces familles irréconciliables qui se jurent une amitié éternelle : tels sont les miracles de leur zèle, soutenus par les miracles de leur charité. Faibles orateurs des capitales et des cours, que sommes-nous devant ces hommes apostoliques? Ils paraissent, une foule immense les suit; ils parlent, une foule immense se rend. Vincent les envoie-t-il instruire nos guerriers, et ramener les bonnes mœurs au sein même de la licence des camps, quatre mille soldats se courbent sous le joug de la pénitence, et font revivre les vertus des premières légions chrétiennes. Les envoie-t-il dans les Cévennes, où semblent s'être cantonnées l'erreur et la révolte; à leur voix, l'esprit de schisme s'éteint, les troupeaux égarés abandonnent leurs faux pasteurs, et les remparts de l'hérésie tombent, ainsi que ceux de Jéricho, au son de leurs trompettes évangéliques. Entreprennent-ils de visiter les hôpitaux pour y semer les instructions, non moins nécessaires que les secours de l'art, huit cent mahométans ne tardent pas d'ouvrir les yeux à la lumière, et d'abjurer leur faux prophète : tant est puissant et souverain le zèle uni à la bonté ! tant le secret de la persuasion est dans l'empire de la vertu et dans l'ascendant de l'exemple !

Mais quelles sont donc ces autres colonies qui vont partir pour de nouveaux climats? Vincent a levé les yeux, suivant la parole de l'Évangile, et il a découvert au loin de plus grands fruits à recueillir, une plus ample moisson à faire. Il a vu, en Irlande, les enfans de la foi, toujours près de la perdre par suggestion ou par violence; en Pologne et en Italie, les pauvres et les pestiférés réclamant à grands cris des ministres consolateurs; à Tunis, à Alger, des victimes de l'oppression, arrosant de leurs pleurs leurs chaînes douloureuses; à Madagascar, une contrée immense assise aux

ombres de la mort, qui n'attend plus que des ouvriers pour la propagation de la lumière. Ces maux et ces besoins sont grands ; mais son ame est plus grande encore, et il y pourvoira. En vain la perte des catholiques est jurée par Cromwel ; l'hypocrite tyran pourra bien empêcher les rois de secourir un roi, il n'empêchera pas Vincent de secourir les pauvres. En vain et la terre et le ciel, et les hommes et les élémens contrarient son zèle dans la mission de Madagascar, en vain, par trois fois, les ouvriers qu'il envoie sont ensevelis sous les flots ; Vincent ne commandera pas aux vents et à la tempête, mais il fera partir, malgré les vents et la tempête, des apôtres nouveaux ; et, si ses succès ne couronnent pas ses efforts, il prouvera du moins que le Ciel peut bien déconcerter ses entreprises, mais non pas son courage, que sa charité est aussi forte que la mort, et que l'Océan n'est pas plus indomptable que son zèle n'est invincible : *aquæ multæ non potuerunt exstinguere caritatem.*

Ici, chrétiens, que faut-il admirer de plus, ou de Vincent qui sait toujours faire naître et trouver au besoin de ces hommes apostoliques, ou de ces hommes apostoliques toujours fidèles et dociles sous la main de Vincent? Par quel secret ou par quel charme savait-il donc leur inspirer tant de vertus et de courage? Célébrons aujourd'hui ces martyrs tout ensemble de la miséricorde et de la vérité : louange et mille fois honneur à ces prodigieux conquérans, que le dédain peut-être appelle missionnaires ! Quel ressort ineffable animait leurs sublimes ames? Si l'humanité, si la vertu, si la saine philosophie, sont quelque chose sur la terre, qu'y a-t-il de plus admirable que leurs héroïques travaux? Renoncer au repos, franchir les torrens et les mers et les déserts immenses ; se faire entendre à des hommes pour lesquels est muet tout le spectacle de l'univers ; réunir leurs familles errantes, les chercher au fond des forêts, et les suivre au plus haut des monts, et les atteindre à travers les abîmes ; les fixer, malgré leur inconstance, les adoucir

malgré leur barbarie ; leur créer à la fois un cœur, une ame, une morale, un culte, une patrie ; et tous ces étonnans efforts de magnanimité et de constance, sans aucun retour d'intérêt, et sans autre aiguillon que la soif du bonheur des hommes.... Certes, chrétiens, quelque chose de divin est ici ! Comment la terre entière ne s'est-elle pas prosternée devant ces hommes ou ces dieux ? Que de brillans aventuriers, avec la double ambition de la fortune et de la gloire, aient entrepris de conquérir des mondes, il n'y a rien ici que d'humain et même de vulgaire ; mais que des hommes bravent tant de périls, et se dévouent à tant de sacrifices, sans autre mobile que l'amour de la vérité, sans autre espoir que le martyre, c'est le dernier miracle de l'héroïsme humain, c'est le plus beau triomphe de la religion qui l'inspire.

Après avoir été le missionnaire des pauvres, Vincent de Paul va se montrer leur tuteur et leur père ; désormais tous leurs besoins vont être des besoins pour son cœur. Aux yeux d'une charité ordinaire, les pauvres sont des hommes ; aux yeux de Vincent de Paul, il semble qu'il n'y a d'hommes que les malheureux : tant qu'il y en aura sur la terre, il ne goûtera ni joie ni repos ; et, pour nous servir de son expression touchante, c'est là *son poids et sa douleur*. Mais que fera-t-il pour s'en soulager, et que peut-il contre tant de misères ? Il commence par intéresser ce sexe faible que le Ciel semble avoir créé pour la sensibilité, et qui de sa faiblesse même tire le plus puissant ressort de sa commisération et de sa pitié. Il réunit autour de lui tout ce qu'il y a de plus pur et de plus zélé parmi les femmes chrétiennes, et il en forme ces assemblées de charité dont il n'a trouvé nulle part le modèle ; moyen cependant et si efficace et si simple qu'on se demande avec surprise comment personne ne s'en était avisé avant lui. C'est là que, sous les auspices de Vincent, s'agitaient, non les intérêts de la politique, mais les intérêts plus grands encore de l'humanité. C'est là que, toujours

sûr d'être écouté, le pauvre venait plaider sa cause. Fallait-il recueillir des orphelins, racheter des captifs, ou doter des vierges; fallait-il fournir du travail à l'industrie indigente, établir une école champêtre, soutenir un hôpital chancelant, réparer les pertes occasionnées par un naufrage ou par la rigueur des saisons, relever une chaumière dévorée par les flammes, ou bien aider une famille sur le penchant de sa ruine; de là, comme du centre de sa charité, Vincent dirigeait tout et pourvoyait à tout.

Ne pensons pas cependant que ces nouvelles Paules, ces nouvelles Marcelles qu'excitaient le saint prêtre, se signalassent seulement par leurs abondantes aumônes; Vincent leur disait si souvent qu'*il fallait servir Dieu aux dépens de leurs bras et à la sueur de leur visage*, que nulle fatigue ne leur coûtait, nul service de les effrayait, dès que la charité réclamait et leurs soins et leurs peines. Qu'il était beau surtout de contempler cette héroïque confédération de plus de deux cents dames illustres qui, munies du code de charité que leur trace Vincent de Paul, prennent pour théâtre de leur zèle, l'Hôtel-Dieu de la capitale; forment le généreux dessein d'en extirper tous les abus, d'en rétablir la discipline, et de faire de ce séjour, hélas! si redoutable pour le pauvre, le doux espoir de sa misère, l'heureux terme de ses vieux jours! Le ciel sans doute se réjouit, comme la terre fut étonnée, à ce spectacle de tant de femmes fortes qui parcourent de rang en rang les lits de la langueur, *humilient leur ame*, ainsi que parle l'Esprit saint, *devant les pauvres et les infirmes*, se disputent à qui sera la plus active et la plus compatissante, et, nobles rivales des vierges sacrées, mêlent à tous les secours de l'humanité, toutes les consolations du christianisme. Ah! c'est bien alors que l'on peut appeler, à juste titre, cet asile de la douleur la maison de Dieu! ce fut le plus beau de ses temples; tout y parla de sa bonté; le pauvre n'y douta plus de la Providence; pour la première fois il désira d'y mourir; heureux dans ses der-

niers momens de puiser, parmi les soins consolateurs de ces ames divines, les prémices et l'avant-goût de l'éternelle miséricorde !

Mais la charité de Vincent ne devait pas se borner à soulager des misères particulières, quelques multipliées et quelques grandes qu'elles fussent. C'est peu pour lui de secourir des familles sans nombre, des paroisses entières ; sa charité toujours croissante, dirai-je sa providence infatigable va nourrir des états. En proie à cinq différentes nations, qui se disputent la gloire ou la honte de les dévaster, la Lorraine et le Barrois ne sont plus qu'un théâtre d'horreur, où tout ce qu'ont jamais déploré les lamentations prophétiques se trouve rassemblé. Ce n'est plus seulement ici toute la beauté de Sion tristement obscurcie, toutes ses voies en deuil, ses temples renversés, ses prêtres gémissans, ses vierges désolées ; ce sont toutes les cruautés réunies à toutes les profanations, c'est l'assemblage de tous les maux de l'anarchie avec tous les fléaux de la nature. Les flammes ont consumé ce qui est échappé au glaive ; la contagion dévore ce qui est échappé à la famine ; on ne voit plus dans les campagnes que des déserts, dans les cités que des ruines ; partout des hommes.... des restes d'hommes ; des enfans expirant au sein de leurs mères ; des mères.... ô ciel ! raconterai-je ici leur effroyable nourriture ? Quelles aumônes, quels secours, ou quels miracles suffiront donc à de pareilles calamités ? Qui aura, pour les réparer, assez de force et de courage, et de puissance et de richesses ? Le pauvre prêtre Vincent. Nouveau Joseph, il sauvera cette nouvelle Égypte. Il n'a pas, il est vrai, comme le ministre de Pharaon, prévu les jours de famine et de stérilité ; il n'a point, comme lui, ni des trésors accumulés, ni sept années de récoltes en réserve : mais il a bien plus encore, il a son zèle à toute épreuve, sa charité, qui suffit à tout, et les fonds de la Providence qui ne lui ont jamais manqué. On lui oppose en vain qu'il ne doit point secourir les ennemis de la nation : Vincent répond que si la Lorraine

est l'ennemie de la France, les malheureux qu'elle renferme sont les amis de Dieu. Rempli d'un si beau sentiment, il vole à leur secours; il leur envoie des ministres de paix, qui font briller l'étendard de la charité dans ces régions de la discorde, et qui portent la vie dans ce vaste tombeau. Tour à tour médecins et pasteurs, guérissant et enseignant, placés entre les mourans et les morts pour assister les uns et ensevelir les autres; ici, distribuant des ornemens pour les autels, là, des instrumens pour la culture, relevant à la fois et les chaumières et les temples, ils se montrent partout doublement dignes de Vincent. Plus de vingt-cinq villes soulagées le comblent de bénédictions; la Lorraine entière respire; et ce que n'aurait pu entreprendre toute la puissance des souverains, Vincent de Paul l'a consommé, sans autre appui que sa vertu, sans autre crédit que son zèle.

N'ai-je donc rien exagéré, mes frères? et ne pensez-vous pas que je sois moins ici dirigé par la vérité qu'entraîné par l'enthousiasme? Je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'on soit tenté de le croire : mais quel sera donc l'excès de votre admiration, quand vous saurez que ce n'est point par des secours momentanés et des aumônes passagères que le saint prêtre se signala dans ces temps déplorables, mais qu'il soutint pendant plusieurs années cet immense fardeau; quand vous aurez appris que, dans le même temps qu'il versait sur ces tristes régions des sommes innombrables, de nouveaux trésors partaient pour l'Artois et pour le Maine et l'Angoumois et le Berri; et que, tandis que ses enfans y répandaient à pleines mains les dons de la miséricorde, il accueillait, il secourait, il nourrissait et les réfugiés d'Irlande, qui fuyaient la persécution, et les réfugiés lorrains, qui avaient fui la misère, et des communautés nombreuses, qui manquaient à la fois de retraite et de pain, et des légions entières de guerriers qui, versant leur sang pour l'état, étaient oubliés par l'état : charité, munificence vraiment inconcevable, et qui paraîtrait fabuleuse si des monumens

authentiques n'en attestaient l'existence, et si nous ne touchions, pour ainsi dire, à la génération qui en fut le témoin. Mais il faut cependant nous accoutumer aux miracles, car de nouveaux malheurs vont faire éclore de nouvelles merveilles. La Picardie est aux abois, et la Champagne voit renouveler dans son sein toutes les calamités de la Lorraine : c'est la guerre au-dehors, c'est la guerre au-dedans. Déjà Vincent de Paul apprend que tout y retrace l'image de la mort, qu'on n'y rencontre plus que des fantômes affamés, que la détresse y est au comble, et qu'un seul instant de délai pourrait y entraîner des maux incalculables. Il l'apprend ; mais si le mal est au-dessus de toute expression, le remède ne sera point au-dessus de ses forces. Il met bientôt en mouvement sa pieuse assemblée ; il presse, il insiste, il conjure ; si ses discours sont impuissans, il fait parler ses larmes ; plus on lui montre de difficultés, plus il a trouvé de ressources : le Ciel se lassera plutôt de frapper que Vincent de Paul de donner et d'assister et de répandre. Pendant plus de dix ans ces provinces infortunées voient successivement renaître leurs misères ; pendant plus de dix ans Vincent de Paul prodigue les secours, et multiplie les largesses. Par quelle admirable industrie pouvait-il donc augmenter sans cesse ses moyens avec les besoins? Où puisait-il ce magique secret d'entretenir cette éternelle contribution qui ne manque à aucun malheur, qui suffit à chaque misère? Chrétiens, dans le trésor de ses économies et de ses privations et de ses sacrifices ; dans les retranchemens journaliers imposés à ses propres enfans qui, comme lui, manquaient souvent du nécessaire ; dans cette attrayante douceur à laquelle on ne pouvait rien refuser ; dans je ne sais quel art divin d'enseigner, d'inspirer la miséricorde ; dans je ne sais quel abandon, quelle confiance en Dieu qui ne le trompait jamais ; dans je ne sais quel pouvoir ineffable, non de multiplier la nourriture des multitudes affamées, non de changer les pierres en pain, mais de multiplier les ames charitables,

mais de changer le cœur des riches, et de les tenir, pour ainsi dire, dans ses mains, comme l'Être-Suprême tient dans les siennes le cœur des rois.

Mais oublions, s'il est possible, tout ce qu'a fait jusqu'ici Vincent. Il n'en paraîtra ni moins grand, ni moins admirable. Ce n'est encore pour les peuples qu'*un commencement de douleurs;* ce n'est encore pour Vincent qu'un commencement de travaux et de gloire. Il semble que le Ciel, pour le donner en spectacle à la terre, voulut alors multiplier les misères et les fléaux, et se plut à égaler les calamités à sa compassion et à sa tendresse. Il ne s'effacera jamais de notre souvenir ce temps d'étourdissement et de vertige national, mélange inexplicable de scènes ridicules et de sanglantes catastrophes; ce temps des discordes civiles allumées par les frondeurs, où chacun, entraîné au-delà de ses propres mesures, passait sans cesse, et souvent dans un même jour, de la révolte à la soumission et de la soumission à la révolte; où les meilleurs esprits allaient aveuglément sans savoir où les poussaient des prétentions qui se combattaient toutes les unes par les autres; et où enfin l'état, presque ébranlé dans ses fondemens, s'agitait dans des convulsions d'autant plus déplorables qu'on ignorait également et la source du mal et l'application du remède : révolution étrange, et qui, par une singularité inouïe dans nos annales, ne fut pas moins calamiteuse dans ses suites que frivole dans son objet. Parmi ces vagues agitations et ces tristes fureurs, tout à la fois et si cruelles et si vaines, nous ne demandons point de quel parti était Vincent de Paul. Mes frères, il fut pour Dieu et pour le Roi et pour les pauvres; les pauvres, hélas! toujours victimes des intérêts des grands, et, dans ces temps surtout, payant par de lamentables malheurs leurs prétentions les plus futiles! Tandis que les princes cabalent, que les ministres négocient, les malheureux languissent, touchent aux portes de la mort. Vincent de Paul le voit; il voit la foule des innocens enveloppés dans la proscription des

coupables, la ville des plaisirs plongée tout à coup dans un gouffre d'horreurs, et *la princesse des provinces* changée en un séjour de désolation et de deuil. A ce spectacle, ses entrailles s'émeuvent; il s'efforce de ramener tous les esprits vers la paix, ainsi que tous les cœurs vers la miséricorde. Après avoir gémi au pied des saints autels sur les iniquités du peuple, il va gémir au pied du trône sur ses calamités. Le plus humble des prêtres porte une fierté sainte devant la mère de son roi; et, mille fois plus intrépide que les courtisans ne sont adroits et souples, il lui parle en faveur des pauvres, avec autant de vérité et de courage que *s'il eût été*, comme il le dit lui-même, *au jugement de Dieu*. Belle et grande parole! Ah! il n'est donc pas vrai que la piété soit faible, et que le mépris de soi-même ne soit pas compatible avec la vraie grandeur. Mais que sont les affaires des pauvres quand il s'agit des affaires d'état? Qu'importe que l'orphelin gémisse dans l'abandon, et que la veuve périsse sans secours, pourvu que la politique triomphe, que l'intrigant aille à son but, et que l'ambitieux conserve son crédit et son poste? Vincent a donc parlé en vain, et les pauvres n'ont plus que lui pour sauveur et pour père. Plus de deux mille sont nourris chaque jour dans sa propre maison; chaque jour, par ses soins, sont assistés quatorze mille infirmes; le blé manque pour les plus riches, il ne manque point pour Vincent; ce qu'il n'a point, il l'emprunte, et ce qu'il ne peut emprunter, il le crée. Là, plusieurs villes submergées sont secourues soudain; ici, des campagnes abandonnées sont pourvues de pasteurs; là, s'élève, sous ses auspices, un mont de piété qui désespère les perfides secours de la cupidité; ici, plus de huit cents jeunes personnes sont retirées dans l'asile de la vertu et soustraites au péril de la pauvreté, qui prépare celui du crime.... Merveilleuse toute-puissance de la charité de Vincent! et maintenant qu'ajouter de plus à sa gloire? Une gloire plus grande encore, celle des croix et des épreuves, celle des calomnies dont on l'accable et des

persécutions qu'il endure. On l'accuse d'avoir part aux calamités publiques, lui qui a tout fait pour les prévenir, comme il fait tout pour y remédier ; de favoriser les subsides nouveaux, lui qui a tant gémi sur les anciens déjà si pesans sur le pauvre ; de partager la lâcheté des courtisans, lui qui, par sa généreuse liberté vient de s'exposer à la disgrâce de Mazarin, comme dix ans auparavant, il s'était exposé à la disgrâce de Richelieu. A ces folles imputations se joignent les outrages, et aux outrages les attentats. Deux fois sa maison est horriblement pillée ; deux fois sa personne est indignement insultée ; à Rennes et à Bordeaux, il est obligé de fuir, et celui qui a sauvé la vie à tant de malheureux est exposé plus d'une fois à perdre la sienne. Eh quoi ! les hommes valent-ils donc la peine qu'on leur fasse du bien, et cette horrible ingratitude est-elle donc possible ? Mes frères, on la conçoit, pour peu qu'on réfléchisse sur la perversité humaine. Mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est l'imperturbable douceur de Vincent parmi tant de violences ; c'est sa résolution de s'en venger par de nouveaux bienfaits ; c'est le parti qu'il prend d'oublier tous les torts pour soulager toutes les misères, et d'employer, pour obtenir la grâce des coupables, un crédit dont il n'a jamais voulu se servir ni pour lui ni pour les siens. *Mon Dieu*, s'écriait un jour Vincent de Paul en voyant le saint évêque de Genève, *mon Dieu, si François de Sales est si bon, oh ! qu'il faut donc que vous soyez bien bon vous-même !* Conséquence admirable ; tirons-la aujourd'hui à la gloire de Vincent : non, grand Dieu, non, ce n'est point dans les livres, ce n'est point même dans la splendeur des cieux qu'il faut apprendre à vous connaître, mais dans le cœur du juste, mais dans ces ames prédestinées et miséricordieuses que votre main se plaît à enrichir ; car si l'émanation est si bonne, que doit-ce donc être de la source ? et si la faible image est si touchante et si aimable, que faut-il donc penser de la substance et du principe même ?

Ne croyons pas cependant, chrétiens, qu'il n'y ait eu dans Vincent de Paul qu'un zèle sans talent et une bonté sans élévation. Bien loin d'ici ce misérable préjugé, non moins injurieux au génie qu'à la vertu, qui se plairait tristement à confondre avec les vulgaires esprits les cœurs miséricordieux et simples. Combien connaîtrait peu le saint prêtre que nous louons celui qui pourrait ignorer que ses lumières égalèrent ses bienfaits, et que son génie n'est guère moins surprenant que sa vertu! Eh! comment nommerons-nous donc cette admirable facilité à saisir les objets les plus disparates, à se livrer aux occupations les plus opposées, et à passer des unes aux autres sans confusion dans leur multitude, comme sans embarras dans leurs difficultés? Comment nommerons-nous cette aptitude merveilleuse à s'élever et à descendre tour à tour, suivant les places qu'il occupe et les personnes qu'il entretient, depuis l'homme du peuple qu'il dirige jusqu'au monarque qu'il assiste dans ses derniers momens; depuis l'enfant de la campagne, avec lequel il bégaie, jusqu'au maître en Israël, avec lequel il parle le langage des parfaits; depuis l'ame céleste qu'il conduit dans les régions les plus élevées de la vertu, jusqu'au pécheur invétéré qu'il retire en vainqueur du gouffre infect de ses désordres? Quelles lumières ne lui fallait-il pas pour se montrer constamment supérieur à lui-même, soit qu'il inspire à ses élèves des sentimens dignes de leur naissance; soit qu'il dirige la vierge chrétienne dans les humbles sentiers de la vie intérieure; soit qu'il gouverne une paroisse obscure; soit qu'il ait place dans le conseil des rois; soit qu'il décide dans ses conférences les plus hautes questions du dogme et de la morale; soit que, chargé, auprès de Henri-le-Grand, d'une négociation épineuse, il s'en acquitte avec autant d'habileté que de succès; soit enfin qu'il dévoile avec sagacité les erreurs de son temps, et qu'il en démasque avec courage les perfides auteurs? De quel rare talent n'avait il pas besoin pour attirer à ses discours les premiers hommes de son

temps, et faire dire au prince des orateurs français que, *quand le saint prêtre parlait, on croyait entendre Dieu s'exprimer par sa bouche?* Non, celui qui savait aussi bien traiter les affaires que les consciences, qui mêlait aussi bien la force à la douceur, l'ardeur à la prudence, la connaissance de la religion à la connaissance du cœur humain; celui qu'admirait Richelieu, qu'estimait Mazarin, que Conti honorait, que le grand Condé consultait; celui qui n'a jamais manqué une seule de ses entreprises, qui sut toujours ramener à sa volonté tant de volontés différentes, et ne s'est pas plus trompé sur les conseils qu'il a donnés que sur les moyens qu'il a pris; cet homme, dis-je, n'a pas pu être un homme ordinaire. Mais que parlons-nous et de talent et de génie? Mes frères, il eut le talent du zèle et le génie de la miséricorde; il eut le talent de donner sans cesse et de n'avoir rien, de s'épuiser pour donner encore; il eut le don, non de faire descendre du ciel la rosée et la pluie, mais de suppléer à la pluie et à la rosée, quand le ciel les refuse. Ne lui cherchons plus d'autre gloire, et qu'en ce jour tout éclat disparaisse devant celui de sa charité. Ne voyons plus que l'homme unique dans les annales de la vertu, dont l'amour pour la pauvreté égala constamment son amour pour les pauvres; qui, humble à proportion qu'il est utile, ne se doute pas même de ses propres bienfaits; qui, nourricier de sa nation, se dispute jusqu'à sa propre subsistance, et qui, dans le temps même qu'il fait couler, aux quatre coins de l'univers, le fleuve de ses aumônes, demande encore à ses enfans s'il est bien vrai qu'il ait le droit de vivre et de manger le pain des pauvres, lui qui ne fait rien pour gagner le sien. L'entendez-vous, nos très-chers frères? Il ne fait rien pour gagner son pain! paroles simples, mais admirables! C'est bien ici le lieu de s'écrier, avec le grand évêque de Maux, qu'*elles effacent les discours les plus magnifiques*, et qu'*il faudrait ne parler plus que ce langage*. Non, grand saint, non, grand homme, vous n'avez rien fait pour gagner votre

pain, si nous songeons à tout ce qui vous reste encore à faire. C'est votre gloire suprême, c'est votre triomphe immortel, que des travaux qui rempliraient plusieurs vies illustres ne soient encore que l'essai et le prélude de la votre.

Nous l'avons vu, chrétiens, travailler jusqu'ici pour le salut et le bonheur de ses contemporains; son ame immense va se porter encore vers les générations futures. Charité de Vincent de Paul et tout ce qu'il a fait pour la pratiquer: charité de Vincent de Paul et tout ce qu'il a fait pour la perpétuer: c'est mon second point.

SECOND POINT.

Un des plus grands et des plus nobles priviléges de la divine charité, c'est ce sceau d'immortalité qui la fait surnager à travers les débris du temps et ses tristes vicissitudes. Tandis que toutes les autres vertus semblent tomber avec le corps et disparaître avec les ombres de la vie, toujours auguste et toujours vivante, la charité se fortifie par la destruction, et triomphe de la mort même; ce qui a fait dire à l'Apôtre que la charité ne meurt point: *Caritas numquàm excidit.* Il était réservé à Vincent de Paul de prouver, plus qu'aucun autre saint, la vérité de cet oracle, en nous montrant sa charité tout éclatante de la double immortalité du ciel et de la terre. Des aumônes passagères et des secours qui mourraient avec lui ne suffisent point à son cœur: il veut donner à tout le bien qu'il fait une action durable et féconde, lutter, pour ainsi dire, de force avec le temps, et assurer, autant qu'il est en lui, jusques aux derniers âges, le bonheur de ses concitoyens. Nous l'allons voir embrasser, dans son active prévoyance, la postérité la plus reculée, et, s'emparant de l'avenir, perpétuer l'apostolat de sa charité, le le ministère de sa charité, les monumens de sa charité, l'influence de sa charité.

Je dis d'abord perpétuer l'apostolat de sa charité. Ici, chrétiens, chacun de vous nomme déjà les prêtres de la

mission. Assez d'autres ont établi des compagnies pour la culture des sciences, pour les soins de l'éducation ou les pieuses méditations de la vie contemplative. Vincent formera le projet d'une tribu sacerdotale qui sera toute pour l'instruction des simples et l'apostolat des campagnes, qui, dévouée par état aux humbles fonctions de la maison de Dieu, s'interdira dans les grandes cités l'exercice du ministère, et, fesant du salut des pauvres son principal objet, regardera tout le reste comme accessoire. Grâce donc à Vincent de Paul, il existe encore dans l'Église un corps où les charges sont préférées aux dignités, la pauvreté aux richesses, les modestes vertus à l'éclat des talens et l'utilité à la gloire; un corps où les travaux ne sauraient être plus grands et les récompenses moindres; un corps d'autant plus cher à la religion et à l'état qu'il sert l'une sans prétention et l'autre sans intérêt; un corps enfin qui, sans mépriser la science, ne veut que de celle qui est simple, usuelle, pratique et populaire. Admirable dessein que Dieu seul a pu inspirer! O qu'il y a de grandeur dans cette auguste simplicité! Combien est loin cette divine popularité de cette enflure gigantesque de la sagesse humaine! Combien est donc sublime cette religion sainte qui fait ainsi de ce qu'il y a de plus faible et de plus obscur sa première sollicitude! Quelle autre religion s'est occupée du pauvre peuple? quelle autre a jamais dit : *Laissez approcher de moi les enfans; bienheureux les pauvres d'esprit!* Quel sage, quel législateur s'est jamais cru destiné par état à l'instruction de l'homme ignorant et grossier? Le propre de la philosophie c'est de briller, c'est de se distinguer, c'est de se concentrer dans un certain nombre d'esprits qu'elle appelle privilégiés, et de se croire d'autant plus éclairée qu'elle est plus loin de la portée du vulgaire. Mais qu'est-ce donc que cette science orgueilleuse dont presque tous les hommes sont exclus, par leur état ou par leur ignorance? Le propre de la religion est de se dilater et de s'étendre, et de tout embrasser dans ses instructions, ainsi que le soleil

embrasse tout dans sa lumière ; sa grandeur est d'être commune, et sa sublimité d'être entendue de tout le monde. La vérité, disent les philosophes, n'est pas faite pour le peuple ; et voilà donc ce qui nous prouve que leur philosophie n'est pas la vérité.

Mais Vincent de Paul ne croirait encore avoir rien fait si, après avoir assuré l'instruction des brebis, il ne donnait encore la même consistance et la même durée à celle des pasteurs. Peu content d'avoir formé des retraites particulières, où les ministres saints viendront se recueillir et renouveler chaque année la grâce de leur consécration, il ouvrira encore pour les jeunes lévites des asiles perpétuels, où ils seront nourris du lait de la piété, où ils prendront le goût des saintes lettres, et où leurs talens seront éprouvés, comme leur vocation. Déjà ces écoles sacrées, ordonnées à Trente, ébauchées en Italie par le grand Borromée, sont en France établies et consolidées par Vincent de Paul. Plus de soixante séminaires s'élèvent par ses soins ; une émulation sainte les multiplie dans la suite, et c'est à lui que seront dûs principalement ces établissemens précieux, où s'est perpétué jusqu'à nos jours l'esprit du sacerdoce, où ont germé tant de vertus illustres, d'où sont sortis tant de lumières, et dont le rétablissement peut seule ressusciter l'Église gallicane, la consoler de ses revers, et réparer ses pertes, hélas ! peut-être irréparables.

Ce fut, chrétiens, pour répandre de plus en plus et perpétuer ces heureux berceaux des ministres fidèles que Vincent travailla sans relâche à procurer à l'Église de grands et vertueux pontifes. Admis au conseil de la régente, et associé à cet important ministère appelé si improprement le ministère des grâces ecclésiastiques, puisqu'ici rien n'est grâce, et que l'éternelle loi du plus digne doit décider le choix, Vincent ne plaça à la tête des diocèses que des oracles et des modèles. Bien loin du sanctuaire cette médiocrité présomptueuse qui voudrait envahir le patrimoine des talens !

Plus loin encore cette cupidité intrigante et hardie qui ne rougirait point d'usurper le droit sacré du travail et de la vertu ! C'est dans les hôpitaux, dans les missions, parmi les humbles catéchistes et les ouvriers les plus laborieux, que Vincent va chercher le mérite modeste qui doit monter sur les chaires pontificales. Qu'on ne lui parle pas des prétentions de la naissance et des distinctions de la chair et du sang; il répond que la royauté du sacerdoce, ainsi que celle de Melchisedech, n'a pas besoin de nom et de généalogie, et que les vrais aïeux du pontife sont ses talens et ses vertus. Que ne puis-je ici vous tracer la liste glorieuse de tous les saints évêques qu'éleva son suffrage? Vous les verriez presque tous s'illustrer par les dons de la munificence, presque tous acquérir des droits immortels à la reconnaissance des peuples, presque tous créateurs de ces lois synodales qui sont l'honneur de notre discipline, et presque tous enrichir leurs églises de ces utiles établissemens qui n'ont laissé, pour ainsi dire, plus rien à faire à leurs successeurs. Ainsi, par les choix de Vincent, l'église gallicane reprit une vigueur nouvelle; ainsi se forma peu-à-peu ce célèbre clergé digne du plus grand siècle de notre monarchie; ainsi reste à jamais ce grand et mémorable exemple de la toute-puissance du dispensateur des dignités sacrées, qui semble tenir dans ses mains les deux sources premières de résurrection et de ruine; qui récompense la vertu, et les vertus se multiplient; qui oublie les talens, et les talens meurent, et qui peut d'autant plus régénérer le sanctuaire, qu'il semble y commander ainsi que l'Éternel commande à l'univers, par les deux grands ressorts de la crainte et de l'espérance.

Quoi donc! et comment les mêmes ressorts ne produiraient-ils pas encore les mêmes avantages? et pourquoi, ranimé par un tel moyen, ce clergé, jadis si renommé et depuis tombé avec tant de grandeur, ne se releverait-il pas avec honneur et avec gloire? Et quel moment plus favorable pour nous livrer à un si doux espoir, que celui de cet

heureux accord qui règne si parfaitement entre le chef de l'Église et le chef de l'État, entre le successeur de saint Pierre et le successeur de saint Louis? Puisse-t-il donc se resserrer de plus en plus ce lien sacré si propre à affermir leur mutuel pouvoir et leur prospérité commune! Puisse cette nouvelle convention entre la couronne et la thiare concilier tous les intérêts, rendre aux autels leur dignité primitive, donner au trône de nouveaux appuis, à la morale de nouveaux défenseurs, à l'ordre public de nouveaux garans, à l'impiété de nouvelles digues, à la France une nouvelle vie, et répandre enfin sur le roi et sur sa race auguste de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions!

Après avoir perpétué l'apostolat de sa charité, Vincent de Paul travaille encore à en perpétuer le ministère. Hélas! les hommes bienfesans meurent, et la misère est éternelle. Vincent léguera donc à la postérité une congrégation nouvelle, immortel ornement de l'Église catholique; une association d'héroïnes chrétiennes, dont il ne sera pas moins l'inventeur que le fondateur, laquelle donnera aux pauvres des servantes, des amies, des mères tendres, qui ne leur manqueront jamais. On verra donc les filles de la Charité remplissant à la fois les fonctions de Marie comme celles de Marthe, mêlant heureusement l'activité du zèle au saint recueillement de la vie contemplative, portant au milieu même de la société les vertus paisibles du cloître, et réunissant à la plus grande sévérité pour elles-mêmes la plus tendre sensibilité pour tous les malheureux. O rares et touchantes merveilles de la piété chrétienne! Pourrons-nous assez admirer cette patience inaltérable et ce courage magnanime pour surmonter tous les dégoûts qui semblent invincibles, et cette héroïque abnégation parmi tous les objets qui révoltent les sens, et la mâle énergie qui les fait triompher de la compassion même qui les anime! Quelle force inconnue soutient ce sexe délicat? quelle main les défend et repousse loin d'elles les maux qu'elles soulagent? par

quel miracle sauvent-elles leur vie ainsi que leur vertu? Est-ce une colonne protectrice qui marche devant elles? est-ce un rayon de la gloire divine qui brille sur leur front? Les écrits publics ne disent rien de leur courage habituel; ils n'exaltent point ce sacrifice continu du jour et de la nuit; et que le Ciel en soit béni! il existe donc des ames sublimes pour lesquelles faire de si grands biens n'est qu'un devoir commun et ordinaire, dont personne ne parle? Tout pour Dieu, tout pour la vertu, rien pour l'amour-propre, pour l'intérêt, pour la fortune, peut-être même pour la considération. Filles respectables, ô mes Sœurs! mes vénérables Sœurs! car le sacerdoce vous adopte, vous êtes nos coopérateurs et nos collègues, prêtres augustes de la charité, recevez en ce jour le tribut de reconnaissance que vous doit l'humanité. Il vous est bien permis d'être humbles et modestes, autant qu'utiles et généreuses; nous l'est-il à nous d'être ingrats? nous l'est-il d'oublier l'immolation perpétuelle de votre liberté, de votre repos, de votre vie même, et de ravir ainsi à la piété sa plus touchante instruction, comme à Vincent de Paul sa plus belle couronne?

Mais hâtons-nous de raconter comme notre héros ne cesse d'édifier et d'entreprendre. Toujours rempli de cet esprit de charité qui ne meurt point, il conçoit le sublime projet de donner à chaque misère un asile assuré, et de perpétuer les monumens de sa miséricorde, ainsi que la fortune perpétue ses rigueurs, et la nature ses infirmités. Je vois d'abord, parmi les malheureux qui intéressent sa pitié, ces coupables forçats que semble rendre indignes de la commisération publique le crime même qui a forgé leurs fers. Il se souvient d'eux, à l'exemple de l'Apôtre, comme s'il était enchaîné avec eux, *tanquam simul vincti;* son cœur l'a déjà transporté dans les tristes dépôts où ils sont renfermés. O Dieu! est-ce une prison? est-ce un vaste sépulcre? Il voit des hommes pour qui la faim, la nudité, des traitemens barbares ne font plus de leur vie entière qu'une lente et

cruelle mort; des malheureux qui ne connaissent plus l'humanité que par la haine qu'ils ont pour leurs semblables, le sentiment que par la douleur, et Dieu que par leurs blasphèmes. A ce spectacle, des larmes amères coulent de ses yeux, et, dans les saints transports de son ame oppressée, il promet à la terre et au ciel de ne rien oublier pour apporter quelque soulagement à de telles infortunes; il intéresse en leur faveur toutes les ames tendres et pieuses; il sollicite le crédit du général des galères; il implore les secours du gouvernement; il revendique hautement en leur faveur les droits sacrés de la religion qu'on oublie et de l'humanité qu'on outrage. Il leur fait préparer un asile nouveau, plus salubre et plus sûr; il leur envoie des ministres de paix, qui, peu contens de leur apprendre à faire un saint usage de leurs peines, travaillent constamment à les leur adoucir. Son cœur n'est point encore satisfait: ce qu'il a entrepris dans la capitale, bientôt il l'exécute aux extrémités de la France. Déjà Louis XIII, frappé des biens immenses opérés par son zèle, l'établit aumônier général des galères; dignité nouvelle! grande et magnifique surintendance, digne d'être créée pour Vincent de Paul, comme Vincent de Paul vient de créer une nouvelle miséricorde! Tout fier d'un titre qui ne lui donne que des peines, et qui ne lui promet que des fatigues sans cesse renaissantes, il part pour les différens ports du royaume. On le voit tour à tour à Bayonne, à Marseille, à Bordeaux, voler sur ces prisons flottantes, et y répandre toutes les instructions réunies à tous les secours, comme il y trouve tous les malheurs réunis avec tous les crimes. Quelle dut être la surprise de ces tristes forçats, lorsque Vincent de Paul leur apparut pour la première fois; lorsqu'ils virent ce prêtre vénérable ou cet ange du ciel pénétrer dans leurs sombres démeures, toucher la paille humide qui leur sert de lit, soulever le poids de leurs chaînes, aller de rang en rang pour écouter leurs plaintes, et verser dans leurs ames flétries le baume

précieux de la résignation et de la patience! Pouvoir suprême de la charité de Vincent! Les plus désespérés se jettent dans ses bras; ils l'appellent leur père, ils le proclament leur ami; ces ames endurcies, autant par la grandeur de leurs forfaits que par l'excès de leurs tortures, s'ouvrent au repentir et sont rendues à la vertu; et leurs implacables tyrans, attendris pour la première fois, reconnaissent enfin qu'après l'impunité il n'y a pas de plus grande injustice que l'extrême justice. Nous ne dirons donc point ici que Vincent ait porté les chaînes d'un forçat qu'il voulait rendre à sa famille. Pourquoi des faits douteux dans un discours où l'orateur succombe sous le poids des merveilles authentiques, et où, pour être éloquent, il n'a besoin que d'être vrai? Il n'est sans doute pas prouvé que pour délivrer un forçat il ait vendu sa propre liberté; mais ce qui l'est incontestablement, c'est que ses soins, son temps, sa vie toute entière ont été consacrés à l'assistance et au soulagement de tous ces malheureux; c'est qu'il ne se crut quitte envers eux qu'en leur assurant des instructions aussi durables que les secours; c'est qu'il leur assigna des fonds pour des missions perpétuelles; c'est que sa charité, vivant toujours dans l'avenir, éleva dans Marseille, ainsi que dans la capitale, un édifice hospitalier pour leur soulagement; c'est qu'enfin une royale dotation, obtenue par ses soins, consolida ces asiles consolateurs, où ses enfans perpétuent encore les prodiges de sa miséricorde, et nous présentent chaque jour le plus beau des spectacles, le crime soulagé par les mains mêmes de la vertu.

Mais j'entends un grand cri dans Rama; *vox in Ramâ audita est.* D'où viennent donc ces voix plaintives et ces tristes accens; *ploratus et ululatus multus?* Seraient-ce encore les gémissemens d'une Rachel inconsolable d'avoir perdu ses fils? Seraient-ce encore de cruels ravisseurs qui viennent arracher de tendres nourrissons des bras de leurs mères tremblantes? Hélas! ce sont les mères elles-mêmes

qui sacrifient tristement à un honneur perdu le fruit de leurs entrailles! Pourrons-nous donc entendre sans frémir dans quel état étaient réduites ces déplorables victimes de la honte et du crime? Exposés dans les places publiques et vendus à vil prix, confiés à des mains mercenaires qui les prostituaient à des usages inhumains, souvent ensevelis tout palpitans encore, toujours incertains de leur sort et abandonnés au hasard, ils périssaient inévitablement de misère et de faim. Comment une police invigilante tolérait-elle de semblables malheurs ou de semblables crimes? comment l'humanité n'en était-elle pas indignée? comment la religion ne les foudroyait-elle pas de tous ses anathèmes? comment, intéressée à recueillir tous ces milliers d'infortunés, la patrie elle-même les voyait-elle avec indifférence? Vaines questions, chrétiens, lorsque nous en avons de si admirables à résoudre. Ah! cherchons plutôt comment à la grandeur de tous ces maux Vincent de Paul sut apporter la grandeur du remède; comment il se donna, pour ces pauvres enfans, un cœur plus tendre mille fois que le cœur de leurs mères; comment, tandis que l'humanité et la nature ne parlaient plus pour eux, il sut leur créer à la fois tant de mains nourricières; comment enfin il fut assez heureux pour leur ouvrir ce respectable et magnifique asile dont l'idée seule n'avait pas même été soupçonnée avant lui, dont on ne trouve nulle trace chez aucun peuple, et qui seul suffirait pour immortaliser sa mémoire.

Mais que d'obstacles et de traverses se réunissent à la fois contre une si utile et si importante entreprise! Que vois-je ici? La licence des mœurs augmente, et avec elle le nombre de ces enfans abandonnés : de nouveaux malheurs font naître de nouveaux besoins; les ressources de la charité s'épuisent, l'ardeur première se refroidit. Ces femmes généreuses dont Vincent était encore plus occupé de modérer que d'exciter le zèle se repentent enfin d'avoir trop entrepris : pour la première fois ces grandes ames lui échap-

pent. Vincent lui-même, Vincent, accoutumé à tenter l'impossible, est ébranlé par les difficultés. Que dis-je? tandis que tout semble désespéré, c'est alors qu'il espère, et l'impossibilité même se changera pour lui en moyen. Déjà est convoqué dans le premier temple de la capitale le conseil général de ces héroïnes chrétiennes, et là, tout à coup élevant la voix, comme inspiré d'en haut, éloquent sans aspirer à l'être, mêlant heureusement au pathétique d'un mouvement inattendu toute l'autorité d'un ministère saint, il leur propose de prononcer l'arrêt de ces enfans infortunés, d'être *leurs mères ou leurs juges*, et *de décider à l'instant ou de leur vie ou de leur mort.* Frappées d'une pareille alternative, et ne pouvant plus résister à la vertu qui parle en lui, elles ne savent plus lui répondre que par des larmes. C'en est fait, Vincent de Paul a triomphé, toute son ame a passé dans leur ame : l'œuvre de Dieu est conclue soudain; tous ces enfans sont recueillis sans distinction et sans réserve, et la fête de leur adoption est solennellement proclamée.

Vincent pourra donc maintenant donner un libre cours à sa tendresse. Que de moyens il va tenter pour les nourrir à peu de frais, les partager dans les campagnes, favoriser leur insensible accroissement, et procurer à leurs corps délicats une douce température! Que de travaux et de soins assidus pour surveiller leur éducation, pour diriger leur ame vers le bien, et leur apprendre à cultiver tout à la fois et les talens et la vertu! Que j'aime surtout à contempler Vincent de Paul en cheveux blancs recueillant dans ses bras ces innocentes créatures, les réchauffant contre son sein, se courbant sur eux, à l'exemple d'Élisée, et, comme lui, appliquant ses mains sur leurs mains, ses yeux sur leurs yeux, et, dans ses vives et douces étreintes, leur répétant ces paroles du prophète : *Quand même votre mère vous aurait abandonnés, moi je ne vous abandonnerai jamais.* Grand saint! je réponds à vos sentimens les plus chers, en célébrant

vos tendres soins pour ces innocentes victimes, et il me semble qu'à leur nom seul votre cendre insensible se ranime, et que je vois encore palpiter ce grand cœur où l'on eût dit que s'était réfugiée toute la tendresse maternelle. Que n'avons-nous pu les rassembler tous dans ce temple! Que n'avons-nous pu presser autour de votre autel tous les berceaux de ces nouveaux Moïse! Sans doute que leurs accens plaintifs et leurs grâces naïves eussent ici parlé bien plus éloquemment que nos faibles discours, et que tous ces trophées de la miséricorde, mille fois plus brillans que ceux de la victoire, eussent mis le comble à l'éloge de la charité créatrice qui doit de siècle en siècle rendre à la religion tant d'enfans et tant d'appuis à la patrie : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

Mais un plus grand ouvrage est réservé à sa tendresse. Quel est ce vaste monument dont le nom seul inspire également l'horreur et la pitié, qui tour à tour déchire l'ame et l'attendrit, où le malheur se reproduit sous les aspects les plus touchans, comme le vice sous ses formes les plus hideuses? A ces traits qui de vous ne reconnaît pas l'Hôpital-Général de cette capitale? Qui sondera les déplorables profondeurs de cet abîme de misère, de dégradation et d'infortune! Ici sont renfermés ces imposteurs oisifs qui surprenaient la compassion publique; là ces hommes, plus malheureux que coupables, qu'a trompés la fortune ou l'imprévoyance; ici ces jeunes victimes de l'erreur qu'un moment de faiblesse a précipitées dans l'abîme; là ces monstres de perversité qui ont perdu, par la longue habitude du crime, jusqu'à la triste consolation des remords. D'un côté ces furieux, privés de la raison, privés même de l'instinct, qui se débattent dans leurs chaînes; de l'autre ces cadavres vivans, tout couverts des plaies de l'opprobre, et montrant à l'œil effrayé jusqu'à quel point la corruption a pu se punir elle-même.... Ah! fuyons tous ces lamentables objets, aussi douloureux à voir, que difficiles à décrire, pour contempler

Vincent de Paul qui, formant le dessein de rassembler dans un seul lieu toutes les misères humaines, délivrant à la fois l'humanité de ces spectacles affligeans, la société de tous ces fardeaux dangereux, l'État de tous ces membres dégradés, élève ainsi un des plus forts remparts à la tranquillité publique. Peut-être son esprit de miséricorde s'y est-il affaibli; peut-être la justice y est-elle quelquefois plus repoussante que le crime même; peut-être n'y trouve-t-on que rarement ces soins consolateurs pour adoucir le poids de l'infortune : peut-être enfin oublie-on trop souvent ce qu'il recommandait si fort lui-même, de respecter l'humanité dans ceux mêmes qui l'avilissent, et de bien se convaincre que l'on n'a pas toujours le droit de rendre malheureux ceux mêmes que l'on ne peut pas rendre bons. Mais, quels que soient ici les abus dont les ames sensibles peuvent être attristées, n'en célébrons pas moins le prêtre magnanime, qui, aussi sage dans ses moyens qu'intrépide dans les obstacles, parvient à consommer cette entreprise mémorable qu'avaient tentée en vain et Henri IV dans son amour et Médicis dans sa magnificence.

Que ne puis-je, chrétiens, vous montrer tous ces autres établissemens dont Vincent a été le fondateur ou le réparateur ou le conservateur! Nous le verrions ici élever, de ces mêmes mains qui ont préparé de si doux berceaux à l'enfance, une retraite assurée pour quarante vieillards; là ouvrir un asile préservateur pour la tendre innocence; ici un refuge de pénitence pour ce sexe coupable qui immole la pudeur à des besoins que le crime augmente, mais ne satisfait pas; partout des temples à l'humanité : à Sainte-Reine un religieux hospice pour le secours des voyageurs; dans la capitale, les Filles Orphelines, les Filles de la Madeleine, la Maison de la Providence, celle de l'Union Chrétienne, celle de la Propagation de la Foi, celle des Filles de Sainte-Geneviève et des Filles de la Croix. A peine ai-je le temps de les nommer, il a eu celui de les édifier, de les doter,

de les consolider. Quel est donc cet homme extraordinaire qui entreprend tout ce qu'il veut, qui exécute tout ce qu'il entreprend, qui éternise tout ce qu'il exécute? Que peut offrir de comparable l'histoire des peuples anciens et modernes à ce spectacle d'un citoyen obscur qui, par l'ascendant de la seule vertu, fait sortir un monde tout nouveau de ses mains créatrices? Quoi donc, nous avons vu la seule réparation de l'Hôtel-Dieu embarrasser la puissance royale. En vain cette noble entreprise excita le zèle de tous les gens de bien; en vain, pour y réussir, on crut devoir flatter la vanité et encourager l'amour-propre : long-temps il fallut y renoncer par les difficultés sans cesse renaissantes. Quelle idée faut-il donc se former de l'homme prodigieux qui, partageant ses forces sur tant d'objets aussi dispendieux qu'utiles, les accélère tous avec une égale facilité, et, reproduisant sa charité sous autant de formes qu'il y a d'espèces de malheureux, porte à leur perfection tous ces asiles tutelaires qui nous étonnent par leur nombre comme par leur grandeur!

Il faut ici le reconnaître : Vincent de Paul trouva dans son siècle des ressources qui lui eussent manqué dans le nôtre. Parmi tous les scandales et malgré les malheurs dont il fut si long-temps témoin, s'offraient à lui mille moyens heureux pour seconder son zèle. C'est alors qu'on voyait à la cour de grandes faiblesses, mais de grandes conversions; à l'armée, les plus fameux héros qui s'honoraient d'être chrétiens; dans la capitale, des orages et des factions, mais des principes et des mœurs encore fortes; sur le trône, Louis XIII, pour qui la justice fut toujours sacrée, Anne d'Autriche, dont le nom fut celui de la miséricorde; à la tête de l'État, Richelieu et Mazarin, dont le génie travaillait pour les siècles; dans la magistrature, Molé, l'appui du faible et l'effroi du méchant; Le Tellier et Lamoignon, dont les lumières égalaient les vertus; Séguier, aimant les lettres et les pauvres; dans le sanctuaire, François de Sales, Bérulle, Sourdis, La Rochefoucault, Abelli et Godeau et

Vialart et Solminiac, noms illustres et saints! et dans un ordre moins éminent, Eudes et Bourdoise et Condreu et ce pauvre prêtre Bernard si riche en foi et en bonnes œuvres, et ce François-Régis émule de Xavier, et ce vertueux Olier si digne d'être son ami, et toute cette foule de prêtres renommés, ames grandes et simples qui n'écrivaient rien pour le bonheur de l'humanité, et qui fesaient tout pour elle. Mais remarquons, à la gloire de Vincent, comment il sut se servir à propos de tous ces grands et vénérables personnages, et comment ceux-ci, à leur tour, l'associèrent à leurs pieux desseins; comment il sut mériter leur estime et gagner leur confiance, encourager leur zèle ou mettre à profit leur crédit; et, fort de tous ces illustres appuis et de tous ces imposans suffrages, commencer, avancer et porter jusqu'au faîte l'édifice immortel de sa miséricorde.

Mais pourquoi ne seriez-vous donc pas aussi nommées dans son éloge, femmes incomparables qui eûtes tant de part à ses bienfaits, comme à sa gloire? d'Aligre, de Herse, Traversai, Lamoignon, Fouquet, et vous, illustre Gondi, le premier instrument de ses vastes desseins; et vous, vertueuse Polletion, toujours avare pour vous-même, toujours prodigue pour le pauvre; et vous, pieuse Miramion, qui, après avoir tout donné, trouviez encore le moyen de donner davantage; et vous, d'Aiguillon immortelle, qui à des maux immenses apportâtes toujours des ressources immenses; et vous, duchesse de Mantoue, plus grande encore lorsque vos mains servaient les pauvres, que quand vos mains portaient le sceptre; et vous, magnanime Marillac, ame céleste, qui toujours vous montrâtes au niveau de la sienne; et vous, toutes ses saintes et infatigables coadjutrices qui, chacune selon vos forces, ou plutôt au-dessus de vos forces, sans cesse fournissiez à l'inépuisable trésor de ses magnifiques aumônes, recevez en ce jour l'effusion de mon cœur et le tribut de nos hommages; partagez tout l'encens que nous brûlons sur son autel, et que désormais votre mémoire vénérée ne soit

plus séparée de la sienne, ainsi que vos grands cœurs furent toujours unis dans un même concert de zèle et de vertu.

Et maintenant venez ici, nouveaux apôtres de bienfesance, et tombez aux pieds de Vincent. Rassemblez sous un seul point de vue tous les monumens de son zèle; imaginez tout ce qu'ils ont dû coûter de sacrifices et de privations, et tout ce qu'il suppose de difficultés et d'obstacles. Supputez, s'il est possible, ces largesses accumulées et ces fonds pour les missions, et ces fonds pour les séminaires, et ces fonds pour les hôpitaux, et ces fonds pour les prisons. Ajoutez à ces bonnes œuvres publiques toutes celles que cachait son humilité, ne vous lassez pas de compter, comme Vincent de Paul ne se lassait pas de répandre, et puis faites encore sonner devant vous la trompette, inscrivez vos aumônes dans les registres de la renommée, instruisez l'univers des grands progrès que fait l'humanité, vantez-nous vos fastueuses souscriptions, vos plans économiques, vos secours si bien calculés, et les hauts faits de la philanthropie.

Mais non, et gardons-nous de rien mêler de triste ni d'amer dans un discours consacré au triomphe de la charité chrétienne. Venez plutôt contempler cette religion sainte, toute belle de ses vertus, toute éclatante de ses bienfaits. Pourquoi résister à ses charmes? Pourquoi l'attaquer par de vaines subtilités, quand elle vous répond par de bonnes œuvres? Pourquoi vous obstiner à raisonner, quand il ne faudrait que sentir? Lui faut-il d'autres preuves de sa divinité que tout le bien qu'elle fait sur la terre? *Annoncez ce que vous avez vu*, disait autrefois Jésus-Christ aux disciples de Jean : *les infirmes sont guéris, les pauvres sont évangélisés.* Nous vous tenons aujourd'hui le même langage : voyez tous ces miracles de charité qu'à chaque jour et à chaque moment la religion opère; voyez par quels innombrables canaux elle répand l'esprit de vie dans le corps social; voyez sa touchante morale pénétrer dans les humbles campagnes, et sa douce lumière dans les ténèbres des ca-

chots, et ses soins généreux dans le séjour de l'infortune. Que sert encore de disputer? que font ici tous vos sophismes? *Les malades sont guéris, les pauvres sont évangélisés.* Ah! un principe si salutaire peut-il n'être pas bon, un principe si bon peut-il n'être pas vrai? *Renunciate quæ vidistis: leprosi mundantur, pauperes evangelizantur.*

Mais tandis que nous parcourons l'histoire de tant de merveilles, nous oublions que les années de Vincent s'accumulent, et qu'il touche déjà au dernier terme de sa carrière. Trop courte destinée de ces mortels sublimes! Et comment donc ces héros de l'humanité, qui participent tant à la bonté et à la sainteté de Dieu, ne sont-ils pas exempts de la fragilité et de la caducité de l'homme? Il meurt donc comme le reste des humains celui dont chaque souffle de vie a été un élan d'amour pour le pauvre! Mais admirons la Providence, qui ne permettra pas qu'en cessant de vivre il cesse encore d'être utile. Il meurt; mais l'influence de sa charité sera éternelle, mais *ses ossemens prophétiseront*, comme ceux de Joseph; et du fond même de son tombeau sortiront ces vives étincelles qui ranimeront dans les cœurs le feu sacré de la miséricorde, qui perpétueront le goût des bonnes œuvres, et donneront une impulsion nouvelle à la charité publique. Admirable révolution! l'esprit de Vincent se mêle à tout. Ses établissemens donnent naissance à d'autres établissemens non moins ouverts à la misère, non moins propices au malheur. Placés dans les maisons royales, ses humbles enfans nous y montrent le contraste heureux de la simplicité, rapprochée du spectacle de la magnificence. Formé par les disciples du saint prêtre, bientôt paraît le vénérable fondateur des écoles chrétiennes, où le peuple apprend cette ignorance qui sait tout, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et l'amour du travail. Le goût des réformes salutaires s'étend et se perfectionne, et l'art de secourir les nécessiteux devient de jour en jour et plus actif et plus industrieux. Le siècle magnifique des lettres et des arts commence en-

fin à s'occuper des hommes, et Louis-le-Grand reconnaît qu'il ne sera vraiment digne de ce nom qu'en se rendant cher à l'humanité par ses lois tutélaires, plus glorieuses mille fois que ses conquêtes : de toutes parts les hospices s'élèvent, de toutes parts se multiplient ces écoles en faveur des pauvres, ces dépôts en faveur de la mendicité inconnus jusqu'alors. Chaque pasteur établit dans chaque troupeau ces assemblées chrétiennees formées sur le modèle de celles de Vincent. Les nations étrangères les adoptent à l'envi, et, dans leur honorable jalousie, elle se vantent d'avoir aussi leurs pieuses hospitalières qui, d'un bout de l'Europe catholique à l'autre, répandent avec la bonne odeur de leurs vertus leurs secourables soins. Et pour que rien ne manque à la gloire de Vincent, on verra celles que son zèle a fondées visiblement protégées du ciel d'une manière toute particulière, survivre à toutes nos tempêtes, échapper à ce génie de destruction qui parmi nous a tout anéanti dans sa fureur impie, surnager à travers les débris de toutes nos institutions antiques, et, héritières de l'esprit de leur illustre père, le transmettre de génération en génération, et nous faire à jamais célébrer son nom et bénir sa mémoire, *et justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Ainsi donc tout le bien dont les pauvres jouissent aujourd'hui est presque dû à Vincent de Paul, digne éternellement de notre reconnaissance et par tous les services qu'il a rendus à l'humanité pendant sa vie, et par tous ceux qu'il lui rend encore chaque jour après sa mort. Ainsi la postérité redira qu'un seul prêtre, animé de l'esprit de son état, qui n'est autre chose que l'esprit de Dieu, a plus fait pour le bonheur de sa nation que le plus grand de ses ministres et le plus puissant de ses rois. Ainsi les ennemis du sacerdoce seraient encore les plus coupables des ingrats, quand ils ne seraient pas de tous les raisonneurs les plus inconséquens, et c'est bien ici qu'on peut dire que l'impiété n'est pas moins un vice du cœur qu'un travers de l'esprit. Ainsi reste à jamais prouvée cette importante vérité, que, si nous devons

à Vincent tant d'immenses bienfaits, Vincent doit à la religion tant de biens opérés par lui. Oui, c'est elle qui agrandit son ame, en la sanctifiant, et qui, par le sublime des motifs, lui inspira le sublime des sentimens. Eh! pensez-vous qu'il eût aimé si ardemment les hommes, s'il n'eût été lui-même embrasé de l'amour divin? Pensez-vous qu'il eût bravé tant de contradictions, et surmonté tant de difficultés et d'obstacles, s'il n'avait eu pour aiguillon qu'un engoûment d'humanité aussi facile à s'enflammer que prompt à se décourager et à s'éteindre? Pensez-vous enfin qu'il eût fait tout ce qu'il a fait, s'il n'avait eu pour espérance que le temps, pour aliment que la fumée de la gloire, et pour toute ambition qu'une vaine statue? Une statue! Mais quoi, serait-ce donc à ce chétif honneur que se mesure l'homme juste? Est-ce donc à ce prix misérable qu'on peut payer quatre-vingts ans de sacrifices et de vertus? Qu'a de commun cette frivole récompense, dont l'orgueil peut jouir, et que le vice même peut partager, avec l'humble simplicité, l'héroïque renoncement et la touchante modestie? Ainsi, qu'on affecte de le placer au rang de ces grands hommes avec lesquels il n'a rien de commun, ni par le genre de ses travaux, ni moins encore par l'élévation de ses vues; qu'on lui décerne une futile gloire, pour laquelle il n'a point travaillé, et ces honneurs civiques qu'il eût repoussés lui-même : pour nous, nous le revendiquons, au nom sacré de la religion, comme un héros qui n'appartient qu'à elle, qui n'a vécu que pour elle, et n'a été formé qu'avec elle et par elle; et prosternés, non devant sa statue, mais devant son autel, seul monument qui soit digne de lui, nous le conjurons d'élever nos ames à la hauteur de la sienne; nous promettrons d'aimer les pauvres, sur sa tombe sacrée; nous viendrons invoquer près de sa cendre vénérable cette flamme céleste qui brûla dans son cœur, cette charité sainte qui, découlant du sein de Dieu, est toujours pure comme son motif, immense comme son objet et immortel comme sa récompense.

DES PANÉGYRIQUES

DE

LA SAINTE VIERGE.

Nos orateurs sacrés du premier rang, qui sont généralement restés au-dessous de leur renommée en louant les héros de la religion, ne se montrent guère plus éloquens ou mieux inspirés en célébrant les grandeurs de la sainte Vierge.... Ils ne traitaient presque plus un éloge si difficile, qu'aucun exemple de succès ne recommandait à leur émulation; un éloge enfin dont Massillon désespérait encore pour l'éloquence, à la fin de sa vie, et contre lequel s'élevaient des préventions qui semblaient consacrées par l'autorité réunie de sa renommée, de son talent et de son expérience. On aurait dû en faire l'essai, au lieu d'y renoncer entièrement sur parole. Cette épreuve, qu'il aurait fallu subir au moins une fois pour sa propre instruction, n'eût-ce été que dans le dessein de mettre plus d'ordre et de profondeur dans ces études, aurait expliqué proprement, et peut-être même fécondé la stérilité apparente du sujet.

En effet, le divin législateur du christianisme n'a rien écrit pour fonder sa religion, qui est pourtant devenue le seul culte des régions les plus éclairées de l'univers. Il ne commença même qu'à sa trentième année l'exercice de sa mission, par des prédications publiques; de sorte que les apôtres, l'ayant connu pour la première fois à cette époque, n'ont pu nous laisser que très-peu de détails dans l'Évangile sur les premiers rapports de sa vie privée. Les anciens Pères de l'Église étaient très-instruits de tout ce que la tradition orale en avait transmis aux chrétiens. Notre religion est essentiellement traditionnelle. Mais durant les premiers siècles de sa propagation, la loi si connue et si sage du secret, *lex arcani*, dut couvrir les principaux mystères de notre foi, spécialement l'Incarnation et l'Eucharistie, pour les soustraire aux fausses interprétations et aux calomnies des païens.

Le voile qui, à cette époque de persécutions et de suppositions également odieuses, dérobait ainsi aux regards du paganisme la personne sacrée de la mère d'un Dieu, a dû coûter ensuite de tristes et inutiles regrets à ses panégyristes. Nous ne savons plus rien de son intéressante histoire depuis la catastrophe du Calvaire, où un nouveau nuage environne encore sa solitude et ses vertus. Une tradition authentique nous apprend seulement qu'elle se retira, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, à Éphèse, où il est très-remarquable que sa maternité divine fut ensuite solennellement

proclamée dans le troisième concile général, par l'anathème lancé contre Nestorius, et où elle mourut dans la maison du même apôtre saint Jean qui en fut évêque, long-temps après que le Sauveur du monde lui eut assigné ce disciple *bien aimé* pour son fils adoptif, du haut de la croix.

Le secret et le mystère durent donc envelopper les destinées de la mère du Rédempteur, jusqu'à l'heureuse époque de la liberté du christianisme dans le quatrième siècle, où l'empereur Constantin fit monter avec lui la religion chrétienne sur le trône des Césars. L'Église, toujours fidèle à ne consacrer que des faits authentiques, ne pouvant plus alors démêler avec certitude le fil de la vérité au milieu de tous les souvenirs qui s'étaient transmis, de siècle en siècle, dans les foyers domestiques de ses enfans, relativement à la sainte Vierge, respecta, comme elle le devait, la circonspection des livres saints; et l'histoire de sa vie se trouva réduite pour toujours aux seuls témoignages très-laconiques de l'Évangile.

Les premiers et les plus éloquens Pères de l'Église, ces immortels conservateurs des lettres, et en partie du goût, dans le midi de l'Europe qui en avait été le berceau, n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs prédications, ni dans leurs autres ouvrages, ce même sujet d'éloge, dont heureusement la gloire de la reine du ciel n'a pas besoin. Ils ne parlent d'elle que par occasion et comme dans l'effusion de la plus simple et la plus rigoureuse sensibilité. Saint Épiphane et saint Jean Damascène, qui se montrent ses ardens et diserts orateurs, lui ont consacré plusieurs panégyriques, sans que ces hommages solennels appuient jamais sur de nouveaux faits une si pieuse admiration. Dans le douzième siècle, le dernier Père de l'Église, saint Bernard, signala son talent sur le même sujet par plusieurs discours dans lesquels il allie, avec une grâce et un bonheur sans exemple parmi les orateurs sacrés, beaucoup d'esprit et beaucoup d'ornemens à l'onction d'une douce et insinuante éloquence. Nos prédicateurs peuvent en extraire et en citer une foule de traits brillans dans l'éloge de la sainte Vierge; mais il n'en a lui-même composé aucun assez instructif et d'un assez grand effet pour servir dignement de modèle.

Ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse théorie, ou il doit être aisé de prouver aux candidats de la chaire que si un véritable orateur, animé par son talent à lutter contre les difficultés qui en doublent toujours la force, veut en faire l'essai sur ce même sujet signalé comme un écueil au milieu des naufrages, il parviendra, sans recourir aux détails languissans de morale qui ne sont jamais que des lieux communs, à réunir très-heureusement toutes les grandeurs de la sainte Vierge dans un riche panégyrique, sans la perdre jamais de vue, depuis le commencement de son histoire jusqu'au triomphe de son assomption. Il me paraît indubitable, qu'avec un plan possible à imaginer et à remplir, mais surtout avec du génie et du travail, on lui décernerait infailliblement un éloge neuf, vrai, solide, intéressant, varié, digne enfin d'être placé parmi les beaux monumens de notre éloquence sacrée. Les innombrables allusions et les comparaisons

si oratoires de l'ancien Testament, plus riche que le nouveau en héroïnes de vertus, montreraient par d'heureux emblèmes la première Ève réhabilitée, et la seconde mère du genre humain resplendissante de lumière et de gloire, sous les touchantes figures de Sara, de Rachel, d'Anne la prophétesse, de Débora, de la mère de Tobie, de Judith, d'Esther, de la mère des Machabées, enfin de toutes les femmes illustres du peuple de Dieu. Une mine si féconde de la plus magnifique poésie de style embellirait d'un bout à l'autre, par la pompe des images et l'accord des analogies, dans l'harmonie des deux lois, l'éloge de cette même Vierge, dont la vie se trouve déjà résumée avec beaucoup d'exactitude dans les litanies historiques composées pour leur nouveau bréviaire, par les célèbres bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Ces allégories et cette correspondance de l'Écriture, si favorables aux couleurs et même aux mouvemens de l'éloquence, ne fourniraient-elles donc pas les ornemens et les tableaux d'un panégyrique à jamais mémorable, si un plan bien conçu y développait, par une gradation vraiment oratoire, le *pouvoir des faits mis à leur place*, en les dirigeant tous vers un but d'une haute importance, auquel l'orateur rallierait toutes ses pensées, pour donner de l'unité, de l'intérêt et de la grandeur à son discours?

C'est par des rapprochemens si féconds qu'une composition de ce genre doit faire ressortir les grandes idées de la religion et le concert admirable des conseils éternels. A Dieu ne plaise que les jeunes orateurs, plus jaloux de l'effet que de la vérité, se livrent dans l'exercice de leur ministère à des illusions chimériques! Les livres sacrés doivent être leurs seuls guides et leurs principaux appuis dans la route de l'éloquence. Voici donc le véritable point de vue sous lequel l'Écriture me semble offrir au talent oratoire de la Vierge prédestinée pour donner le jour à celui qui, selon les principes de la religion, en sa qualité d'homme, a une mère dans ce monde sans y avoir eu de père, et qui dans sa génération éternelle, comme Dieu, a un père et n'a pu avoir de mère dans le ciel.

En élevant cette heureuse fille de Juda, par la prérogative de la maternité divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans aucune exception, le Tout-Puissant avait nécessairement la chûte des anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui il ne peut exister en effet ni passé ni avenir, puisque tout est sans cesse present à l'éternité de ses pensées. Un pareil spectacle lui retraçait donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand en quelque sorte, le seul vice des créatures, car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une vierge si favorisée, dont il allait soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir la *mère du Créateur*. Jamais alliance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes; et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la foi. Le ciel voulut donc, dans sa miséricorde, préserver Marie des dangers de l'orgueil qu'allait affronter la faiblesse d'une créature élevée à une si éminente

prérogative. Voilà le but de l'Éternel en fixant les destinées de Marie; voici ses moyens. Le flambeau de la religion est ici notre seule lumière.

Par une disposition spéciale de la providence, et certes bien digne d'émaner de la suprême sagesse, il y a eu dans le ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle saint Paul, *à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en nous* [1], un égal contre-poids d'humiliations, pour abaisser, durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa maternité, cette même Vierge, cette même mère, placée à un si beau titre, par la divinité de son fils, sur la première marche du trône de l'Éternel.

Or, si ce projet est démontré par les événemens, comme il va l'être, le secret du conseil d'en haut ne se trouvera-t-il pas dévoilé et constaté dans les fastes sacrés de la religion? On peut indiquer un si beau dessein du ciel avec confiance et admiration aux orateurs chrétiens, sans rien ajouter à la vérité. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte bien évidemment que, par une combinaison très-remarquable de la sagesse incréée, qui *s'étend sur tous ses ouvrages*, dit Salomon [2], et qui a dû surtout se signaler en réglant l'avenir d'une créature si privilégiée, il doit y avoir ici, comme il y a réellement, une grande idée à découvrir. Il en résulte encore que cette même maternité divine, qui élève Marie ici-bas et dans le ciel au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, renferme aussi un nouveau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissemens sur la terre. Ainsi, par une disposition adorable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité sera réservée à son triomphe. Je demande si l'éloquence chrétienne peut suivre un plus éclatant sillon de lumière dans le plan d'un tel panégyrique.

Un éloge oratoire qui n'est point une vaine déclamation a sans doute pour but principal d'inspirer beaucoup d'intérêt; mais cependant cette même émotion de l'ame, qui attache l'auditeur quand elle excite la crainte ou la pitié, le révolterait bientôt si elle le mettait, pour ainsi dire, à la torture, par de cruels et continuels déchiremens. Aussi n'est-ce point ce sentiment de tristesse et peut-être de dégoût que j'invite les orateurs à nous faire éprouver dans le panégyrique de la sainte Vierge. La première partie doit, il est vrai, développer les humiliations, et la seconde, les souffrances que la maternité divine coûte à l'héroïne de ce discours dont l'intérêt bien gradué peut aller toujours en croissant jusqu'à la péroraison. Mais pour profiter des heureux contrastes du pathétique et du merveilleux que l'histoire offre ici à l'éloquence, il faut qu'une marche parallèle explique et contrebalance les décrets du ciel, en opposant tour à tour des prodiges de gloire aux épreuves d'humiliations ou d'abaissement, et des trésors de mérites comme autant de titres de félicité à chaque période d'angoisse

[1] *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* II. cor. 4. 17

[2] *Effudit illam super omnia opera sua.* Eccles. 20.

ou de douleur. Au lieu de l'alégresse et de l'admiration touchante qu'il doit inspirer, cet éloge deviendrait attristant et lugubre si ces doubles tableaux ne variaient la scène pour attendrir et consoler successivement les auditeurs. Rien n'est plus facile à combiner que ces contrastes oratoires fournis par le sujet, en présentant ainsi toutes les humiliations de cette *mère de douleur* comme les préparations de sauve-garde, et toutes les angoisses comme autant d'assurances de la justice divine, pour lui garantir que la première place des créatures dans le ciel est autant réservée à la prééminence de ses mérites qu'à l'éclat de sa prérogative. Cette perspective, que l'orateur ne devrait jamais laisser perdre de vue, développerait, sans épisodes, sans écarts, sans exagération et sans remplissage, le double décret de la Providence, qui formerait le plan du discours par l'explication et la correspondance d'un dessein si sublime. La surprise, l'admiration, l'attendrissement, la démonstration continue d'une vérité frappante et lumineuse, ne laisseraient pas languir, ce me semble, un seul instant, l'intérêt d'un tel panégyrique dont on s'est trop effrayé, et qui manque encore aux triomphes de la chaire.

Mais une pareille matière exige de l'orateur beaucoup d'esprit et de goût pour animer, varier et faire contraster ces peintures; beaucoup d'éloquence pour entraîner l'auditoire par tous les ressorts combinés de l'admiration et de la pitié; beaucoup de dignité pour faire respecter dans une si haute destinée les merveilles qui sortent de l'ordre commun, en respectant soi-même jusqu'au scrupule toutes les bienséances oratoires; surtout beaucoup de tact et de prudence pour n'exposer jamais un sujet si délicat au moindre sourire de l'irréligion ou de la malignité, par aucune idée, par aucune expression, par aucune image qui manque de mesure ou de convenance.

Ce n'est point un discours que je prétends esquisser ici : c'est une simple marche que je me contente d'indiquer au talent. Je n'ai pas besoin d'avertir un véritable orateur des sentimens attendrissans que lui suggérera la présence de la sainte Vierge au supplice et à la mort de son fils sur le calvaire. Le tableau en est déjà crayonné dans le récit énergique et touchant de l'Évangile qui la peint d'un seul mot, dont il faudrait simplement découvrir la profondeur : STABAT *juxta crucem Jesu mater ejus* [1]. La maternité divine, qui semblait ne devoir l'exposer qu'aux éblouissemens de l'orgueil, ne sollicite plus pour elle au pied de la croix, dans cet abîme de douleurs où elle est plongée, que la commisération et les larmes du genre humain.

De pareilles conceptions oratoires, dont la religion seule fournit la grandeur, ne méritent-elles pas d'exciter la verve et le saint enthousiasme de l'éloquence chrétienne? La vérité et la fécondité de ce plan doivent nous inspirer d'autant plus de confiance, que la sainte Vierge explique ainsi elle-même l'origine de sa gloire, en révélant expressément le mystère de son élévation dans son divin cantique. Dieu, y dit-elle, a daigné considérer l'humilité de

[1] Joan. 19. 25.

sa servante; et c'est pour cela même que désormais toutes les générations futures vont célébrer à l'envi mon bonheur. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* [1].

On doit être étonné que l'auguste héroïne de ce discours ayant si formellement indiqué la cause de son triomphe, et que son éloge se trouvant renfermé et consacré dans le simple commentaire d'un verset si lumineux, ses panégyristes, qui n'ont cessé de se plaindre de la stérilité du sujet, n'aient jamais creusé cette mine que l'Évangile ouvrait à leur ministère.

Après avoir combiné ce mode heureux de composer le panégyrique de la sainte Vierge, j'ai voulu me convaincre, et je me suis assuré que ce plan n'avait encore été saisi par aucun de nos orateurs, pas même par Massillon qui l'aborda de très-près dans son sermon sur la fête de l'Assomption. Ce discours se trouve dans le volume de ses mystères. En voici la division : « Les consolations de la mort de Marie compensent les amer-« tumes antérieures dont son ame avait toujours été affligée durant sa vie: « premier point. La gloire de sa mort répare les humiliations qui l'avaient « toujours accompagnée sur la terre : second point. »

Quelle perte pour le ministère sacré, qu'en se fixant uniquement auprès du lit de mort de Marie, pour célébrer son entrée triomphante dans le ciel, Massillon ait fermé les yeux devant le vaste et magnifique horizon qui allait s'offrir à sa vue! Il n'avait plus qu'un pas à faire pour se trouver environné de toutes les richesses oratoires de son sujet; et il s'arrête, en se jetant aussitôt dans un désert aride, où son beau talent est réduit, après avoir ainsi répudié la véritable éloquence des faits, à masquer des lieux communs par la seule magie de son style enchanteur. Son discours n'est pas, en quelque sorte, un panégyrique, mais un simple cadre historique dans lequel il renferme toutes les moralités qu'il peut adapter à la solennité du jour.

Quand un orateur du premier ordre, et dont le talent doit découvrir et répandre partout la lumière, traite un sujet si digne de l'inspirer, il est bien difficile qu'il ne saisisse, ou du moins qu'il n'entrevoie pas ses rapports les plus oratoires. Aussi, quoiqu'en général, l'éloquent Massillon ait rarement montré de la profondeur et de la création dans ses plans qui sont la partie la moins travaillée et la plus uniforme de ses compositions, un coup-d'œil prolongé et souvent renouvelé sur l'histoire de la sainte Vierge, dut néanmoins suffire à la perspicacité d'un esprit aussi supérieur que le sien pour démêler l'éclat qu'elle avait reçu de ses abaissemens. C'est une idée très-neuve et très-belle qu'il a ingénieusement aperçue : je ne puis dire heureusement, puisqu'il aurait pu en tirer un meilleur parti; et je me plais à lui en décerner avec cette mesure un juste tribut d'admiration. Mais ce cours d'humiliations ne commence ici pour lui qu'au moment où elle trouve son fils, âgé de dix ans, assis dans le temple, expliquant la loi aux docteurs de la synagogue. Massillon relève d'abord avec onction dans son dis-

[1] Luc. I. 48.

cours les rigueurs ou du moins l'indifférence apparente de Jésus, qui ne répond aux inquiétudes si touchantes de sa mère et de son père, dont la tendresse le cherchait inutilement depuis trois jours, qu'en blâmant cet empressement déplacé, et en les désavouant en quelque sorte pour parens, par son affectation à ne parler devant eux que du père céleste, dont il défend les droits. L'éloquence de l'orateur rapproche ensuite avec art trois autres dépositions de l'Évangile qui tendent au même but. Ainsi quand aux nôces de Cana, où pour la première fois il exerce par un prodige son empire sur la nature, d'après une simple observation de Marie qui a paru le désirer, l'Homme-Dieu semble craindre qu'une si prompte déférence n'appelle sur elle de trop glorieuses interprétations qu'il désavoue, et il prend soin de déclarer aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et ce miracle. Lorsque le peuple transporté d'admiration pour lui, bénit aussi par l'éloge le plus solennel les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, il détourne lui-même de ce cœur maternel, qui s'en serait épanoui d'amour et de joie, de si douces bénédictions, pour leur assigner un autre objet, en les répandant sur tous les Israélites qui écoutent la parole de Dieu et y conforment leur conduite. Enfin il proteste devant tout le peuple, en présence de Marie et de Joseph, dont il est l'espérance et la gloire, qu'il ne reconnaît pour père, pour mère, pour frères, que les seuls hommes dociles à la voix de Dieu et qui accomplissent sa volonté.

Tels sont les aperçus historiques auxquels Massillon se borne dans cette partie si riche de son sujet, sans remonter jamais à la cause secrète de tant de dégoûts et d'abaissemens, sans expliquer l'esprit d'une si étonnante destinée, sans chercher et sans soupçonner les vues miséricordieuses du ciel qui humilie toujours cette mère ainsi éprouvée, dans le titre même le plus propre à exalter son orgueil.

Rien n'est pourtant mieux présenté et plus noblement écrit que ce récit de Massillon, à la fois ingénieux, vrai, touchant et neuf dans sa simplicité.

Mais par quelle fatalité, après une si riche conception, le même orateur qui se place à un tel point de vue, se borne-t-il à ses premiers aperçus, lui à qui l'Évangile en indiquait tant d'autres analogues, dont il avait enrichi bien moins à propos, et toujours partiellement, quelques-uns de ses discours sur la sainte Vierge? Faut-il lui en adresser ici le reproche ou l'hommage? Par quelle étrange distraction, ajouterai-je encore, un écrivain si fécond en ressources n'a-t-il donc pas mis en œuvre toutes celles qui, après s'être déjà offertes ailleurs à sa plume, auraient dû se présenter alors ensemble à son sujet avec tant de propriété et de magnificence? Ah! si leur développement eût été l'idée dominante de son plan et de son esprit, il aurait vu ouvrir auparavant, et se terminer fort au-delà, ce cours instructif d'abaissemens qui remontent en effet plus haut et s'étendent plus loin dans l'Évangile, aux yeux d'un orateur qui veut approfondir, selon le génie de la religion, les mesures concertées par la Providence pour rendre la mère d'un Dieu toujours humble au milieu de sa gloire.

Voici les preuves que nous en fournissent les livres sacrés. Massillon lui-même, je le répète encore, en a recueilli plusieurs que je vais extraire de ses autres sermons sur les solennités de Marie; et je ne doute nullement qu'il ne les eût toutes réunies, si cette idée ne se fût pas retracée incidemment à son esprit dans la composition du discours pour la fête de l'Assomption, où il se trouvait trop resserré par son plan pour découvrir tant d'objets d'éloges dans toute leur étendue.

Cette même Vierge, prédestinée à une si étonnante élévation dans l'histoire du genre humain, est issue du sang de David; mais elle se voit reléguée par son indigence dans les conditions les plus obscures, et elle ne paraîtra dans la Judée que l'épouse d'un simple artisan. Il entre dans l'économie de sa vocation que cette maternité surnaturelle soit mise aux yeux des hommes sous la protection d'un mariage solennel qui lui en ôtera toute la gloire, dans l'opinion de sa tribu. Au moment même où elle est initiée au mystère des conseils suprêmes dont elle doit être l'instrument, ses épreuves commencent avec son ministère maternel. Obligée de se confier, dans un âge si tendre, à une révélation solitaire très-glorieuse et très-frappante sans doute, mais après laquelle son imagination éblouie eût été peut-être excusable dans le premier moment de redouter quelque illusion, et dont elle n'est pas encore autorisée à confier le secret, même à son époux, elle est soumise aussitôt à l'épreuve de livrer sa destinée à la foi de ce prodige instantané, sans en avoir aucun témoin pour garant. A peine les premiers signes de sa fécondité se manifestent, qu'elle se voit dévouée aux soupçons les plus humiliants, et menacée de la répudiation la plus ignominieuse. Au moment de devenir mère, un voyage long et pénible dans une situation si critique, et dans une si rigoureuse saison, l'éloigne de son humble foyer et la transporte au loin, pour exécuter les prophéties, sans le savoir, en croyant ne se soumettre qu'à la loi du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Arrivée enfin après tant des fatigues à Bethléem, elle n'y peut trouver pour asile la plus misérable des hôtelleries; et elle donne le jour au Rédempteur du monde dans le réceptacle des plus vils animaux qui composent toute la cour terrestre de cette nouvelle reine du ciel.

Cette Vierge mère, cette Vierge pure comme la lumière n'a pu recevoir sans doute aucune souillure par un enfantement divin, la plus auguste des consécrations; et cependant le seul respect dû par toutes les mères israélites aux rites sacrés de Moïse la soumet aussitôt à la loi commune de la purification maternelle, c'est-à-dire à une cérémonie d'abaissement que la pauvreté de son offrande va rendre encore plus humiliante; à une cérémonie honteuse qui la dégrade publiquement des prérogatives de sa maternité divine, en la confondant avec toutes les autres mères du peuple juif. Et quand même elle ne serait pas touchée de cette abjection pour l'intérêt de sa propre gloire, pourrait-elle être insensible à celle de son fils qui semble entièrement éclipsée par cette expiation légale? Le Rédempteur y paraît racheté lui-même sous la forme d'une victime vulgaire. C'est peu : il y

paraît comme un pécheur, comme un enfant de colère, comme un esclave assujéti à la rançon commune, et sa malheureuse mère non-seulement en est témoin, mais encore elle est appelée à le présenter elle-même au sacrifice qui devient pour elle une image anticipée du calvaire, où elle achevera l'oblation de son fils unique à la justice inexorable du ciel. C'est là, c'est à Jérusalem, c'est entre les bras de Marie et sur le sein maternel, que cet agneau sans tache, réservé à s'offrir lui-même en holocauste, commence le cours de ses expiations propitiatoires, et prend sur lui seul toute la honte du péché. Sa mère ne l'avait conduit dans le temple que pour se purifier elle-même, en se soumettant aux observances de la loi. Mais que va-t-elle y éprouver? Elle y entend les soudaines et sinistres prédictions d'un saint vieillard qui ouvre devant elle le livre de l'avenir pour lui montrer sa triste destinée et celle de son fils plus affreuse encore. Inspiré par un esprit prophétique, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleurs percera ses entrailles, où dès-lors il reste plongé pour toujours, et lui prédit d'avance le sort cruel de ce même enfant, dont elle pleure déjà le supplice et la mort sur son berceau.

Marie, ainsi accablée à la fois de tout le poids du présent et de tous les désastres que lui prépare l'avenir, et bientôt condamnée à fuir au loin en Égypte, pour soustraire le fils du Tout-Puissant à la jalousie d'Hérode. Après l'horrible massacre auquel sa tendresse vient de le soustraire, il faut qu'elle revienne cacher son dépôt sacré dans sa misérable demeure de Nazareth, sous la tutelle de ses pauvres parens. C'est là que sa foi, mise sans cesse à de nouvelles épreuves, doit reconnaître son créateur et son Dieu sous la forme d'un enfant qui a voulu partager toutes les infirmités et toutes les misères de notre nature excepté le péché. C'est là, c'est jusqu'à la trentième année de Jésus, que la prévoyance de l'Éternel exerce en silence l'humilité si constamment éprouvée d'une mère qui semblait n'avoir à craindre que l'ivresse de l'orgueil. Elle est la mère d'un Dieu, il est vrai; mais précisément parce que ce sentiment d'exaltation portait l'apanage inévitable d'une si sublime prérogative, elle a pour fils un Dieu qui jamais ne la glorifie, jamais ne la console, et qui épure au contraire cette auguste victime dont la gloire ne doit commencer que dans le ciel, par toutes les rigueurs accumulées dans son histoire.

Cette histoire de Marie nous expliquera bientôt en effet dès précautions si sévères. Dieu sortira de son secret; et alors toutes ces duretés apparentes ne seront plus que des mesures tutelaires. Un décret terrible, et dont la nature frémit, mettra le comble aux épreuves que doivent subir la foi et le courage de cette mère de douleur. Il faut qu'elle voie son fils non-seulement méconnu par une ingrate et aveugle nation, mais encore haï, calomnié, persécuté, mourant sur une croix. En est-ce assez pour acquitter les expiations que lui coûte la maternité divine? Non! non! la rédemption du monde sera consommée par le sacrifice du calvaire; mais les tribulations de la Vierge qui en est témoin, ne seront pas épuisées par l'hor-

reur d'un tel spectacle. Au moment où toutes les rigueurs du ciel et de la terre semblent finir pour elle par la mort de ce fils chéri, le plus cruel de tous les tourmens pour son cœur commence; car, après l'avoir vu rendre le dernier soupir, elle est condamnée à lui survivre. Ainsi le veut la justice divine pour la rendre encore plus digne de son triomphe. Son divin fils Jésus rentré en possession de toute sa gloire, semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes, et il faut que la vie devenue plus cruelle pour elle que la mort, lui laisse mériter encore pendant vingt-cinq années d'exil et de séparation, le trône sublime qui l'attend dans le ciel. Voilà son histoire! Voilà ce que lui vaut sur la terre le décret qui l'a choisie entre toutes les filles d'Adam pour mère de l'Homme-Dieu.

Quel orateur sacré osera se plaindre qu'un sujet ainsi présenté dans la chaire, susceptible, avec tant de richesses et de variétés, de tout le sublime intérêt qu'inspirent la vertu et la grandeur, et la maternité, et le courage luttant contre l'infortune portée à son comble, ne fournit pas assez de matière pour composer un panégyrique? MAURY.

M. DE MACCARTHY.

DISCOURS

SUR

LE CŒUR DE MARIE.

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs.

Toute la gloire de la fille du Roi est renfermée au dedans. *Ps.* 44. v. 14.

Entre les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints livres, tantôt la

fille, et tantôt la sœur ou l'épouse du Très-Haut : *Filia regis* [1], *Soror, sponsa regis* [2] : tantôt le chef-d'œuvre de ses mains toutes-puissantes : *Una est perfecta mea* [3].

Cependant, si je cherche en elle quelques marques extérieures de cette incomparable grandeur, je n'en trouve pas. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui d'un humble artisan, se nourrit du travail de ses mains, et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde. Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines écritures et dans les cantiques de l'Église ? Vous venez de l'entendre, elle est toute intérieure et cachée ; elle est toute dans son cœur ; mais aussi dans ce cœur quel trésor n'y découvrai-je pas ! Ce sont toutes les perfections des anges, mais dans une telle perfection que rien n'y peut être comparé. Il est donc juste que nous rendions à ce cœur sacré un culte de vénération et d'amour ; et comme nous adorons le cœur de Jésus, parce qu'il est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le cœur de Marie, parce qu'après celui de son fils, c'est le plus digne sanctuaire que la divinité ait habité sur la terre. Tel est, mes frères, le fondement d'une dévotion très-répandue depuis environ deux siècles, autorisée par l'Église, et établie pour honorer plus spécialement le cœur de Marie. Sans avoir dessein de justifier directement le culte que nous rendons à ce cœur, et que justifie assez l'approbation de l'Église, je m'appliquerai tellement à en faire sentir la convenance, les avantages et le prix, que vous vous y affectionnerez de plus en plus, et que vous trouverez une consolation toujours nouvelle à le pratiquer. Ce discours sera donc un éloge simple et sans art du cœur de Marie. Dans la première partie, je vous montrerai combien le cœur de Marie est digne de nos hommages, par les perfections dont il est orné ; dans la seconde, par les relations qui l'unissent à la divinité ; dans la troisième, par l'amour dont il brûle pour nous.

[1] Ps. 44. 14. — [2] Cantic. 4. 9. — [3] *Idem.* 6. 8.

O Mère du Sauveur ! comment pourrons-nous louer dignement votre cœur, si vous ne daignez nous ouvrir vous-même ce temple vivant de l'esprit saint, ce sanctuaire de toutes les vertus, afin que nous contemplions les richesses qu'il renferme, et que les fesant connaître à ceux qui nous écoutent, nous les remplissions d'admiration, de reconnaissance et d'amour pour le plus parfait de tous les cœurs après celui de Jésus. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Permettez-moi en commençant de faire une supposition. Si nous possédions quelque relique vénérable de la mère de Dieu, si son cœur ou quelqu'autre portion de son corps virginal était resté sur la terre, que ferions-nous de ce sacré dépôt ? Sans doute, vous vous hâtez de me répondre que nous le placerions sur les autels, que non contens de lui prodiguer tous les honneurs que nous rendons aux reliques des saints, nous en ajouterions de plus grands encore et de plus extraordinaires ; en un mot, que le cœur de Marie, quoiqu'insensible et inanimé, serait à nos yeux le plus précieux des trésors. Voilà ce que notre religion nous inspirerait. Mais parce qu'il est vivant et glorieux dans le ciel, où il est rassasié de bonheur et d'amour, où il s'attendrit sur nos misères, et où il brûle de nous faire partager sa félicité, nous craindrions de l'honorer ! Ah ! laissons des difficultés vaines auxquelles je n'ai jamais pu comprendre que s'arrêtât un esprit raisonnable. S'il était ici quelqu'un qui craignît de témoigner trop de respect pour le cœur de Marie, je le supplierais de considérer combien Dieu lui-même a estimé le cœur de l'homme. Il ne dédaigna pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Entendez-le qui tantôt nous commande avec empire de l'aimer de tout notre cœur : *Diliges Dominum*

Deum tuum ex toto corde tuo [1], et tantôt descendant au ton de la prière pour nous dire : *Mon fils, donnez-moi votre cœur : præbe, fili mi, cor tuum mihi* [2]. Voyez-le qui promet de se montrer sans voile aux cœurs purs, de ne mettre aucune borne à ses libéralités envers les cœurs droits, d'épancher sa miséricorde sur les cœurs innocens. S'il s'indigne contre son peuple, c'est que l'infidèle Israël a détourné de lui son cœur ; s'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié ; en un mot, car il faudrait citer toutes les écritures, *Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme : Dominus autem intuetur cor* [3] ; il ne voit, il n'estime de lui que le cœur. Et nous-mêmes, ne disons-nous pas tous les jours que les hommes ne sont grands, estimables, dignes d'amour que par le cœur? N'est-ce pas le cœur des héros et des saints que nous louons? Et l'on nous demanderait ce que nous honorons dans le cœur de Marie ! A-t-on bien songé à l'excellence de ce cœur, aux perfections plus qu'humaines, plus qu'angéliques dont il est orné? O mon Dieu ! lorsque vous créâtes le cœur de l'homme, vous l'aimâtes comme un des plus beaux ouvrages de vos mains, vous lui imprimâtes le sceau de la ressemblance divine, et vous établîtes une union et une correspondance intime de pensées, de sentimens et de volontés entre vous et lui. Mais bientôt, hélas ! ce bel ouvrage, après avoir fait l'admiration des anges, fut défiguré par le péché, et le cœur de l'homme dégradé reçut l'odieuse empreinte de votre ennemi. Un si grand malheur, à la vérité, ne demeura pas sans remède ; mais toutefois la contagion s'étendit à la postérité entière du coupable : tout, selon l'expression de saint Paul, fut enveloppé sous le péché, et, pendant quatre mille ans, l'œil de Dieu ne considéra pas dans les générations humaines un seul cœur qui fût exempt de la lèpre originelle. Delà, le dégoût et l'horreur qui le firent une fois

[1] Matth. 22. 37. — [2] Prov. 23. 26. — [3] 1. Reg. 16. 7.

s'écrier qu'il se repentait d'avoir créé l'homme, parce que toutes les pensées de son cœur étaient pour le mal.

Enfin, après tant de siècles, ses divins regards se reposent sur un objet digne de les fixer; et, après des milliers d'années, paraît sur cette terre maudite une nouvelle Ève qui vient réparer enfin les maux causés par la première. Oh! avec quelle joie il contemple ce cœur qu'aucune tache ne défigure; qu'aucune faute, même légère, ne rendra jamais moins digne de son amour; ce cœur dont toutes les inclinations sont saintes, toutes les affections célestes! ou plutôt, avec quelle satisfaction il s'y contemple lui-même, comme dans un miroir fidèle, où se retracent sans aucun mélange ses divines perfections!

Voulez-vous savoir, mes frères, en quels termes il exalte ce chef-d'œuvre de ses mains, lui, qui après avoir créé l'univers du néant, considéra toutes les choses qu'il avait faites, et se contenta de dire qu'elles étaient bonnes? Quel langage différent il tient après avoir donné l'être à Marie! *Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes toute belle: Pulchra es, amica mea, tota pulchra es* [1]. *Mes yeux* qui découvrent des taches dans les astres les plus brillans, et des défauts dans les intelligences qui environnent mon trône, *ne découvrent point en vous de défauts: Et macula non est in te* [2]. Puis, s'adressant aux esprits célestes: voyez, leur dit-il, *cette chaste colombe, elle est sans égale, seule parfaite dans l'univers, Una est perfecta mea, formosa mea, colomba mea* [3].

Continuant à développer les sens cachés du plus mystérieux des cantiques, vous montrerai-je les esprits célestes accourant à la voix de leur Dieu? peindrai-je les ravissemens qu'ils éprouvent en contemplant pour la première fois celle qui doit être leur souveraine? Ils la comparent tantôt à la douce et bénigne lumière de l'astre des nuits: *pulchra ut*

[1] Cantic. 1. 14; 4. 7.—[2] *Ib.*—[3] *Id.* 6. 8; 2. 10.

luna [1], tantôt à la clarté plus vive de l'aurore : *quasi aurora consurgens* [2] ; tantôt à la splendeur éblouissante du soleil : *electa ut sol* [3]. Mais d'où s'échappe cette bonne odeur qui les enchante et les attire sur ses traces? *curremus in odorem unguentorum tuorum* [4]. N'est-ce pas de son cœur comme d'un vase d'or d'où s'exhalent tous les parfums? *de bono thesauro cordis sui profert bonum* [5].

Mais laissons ce langage figuré que nous avons emprunté des Écritures; considérons à découvert et sans voile ses divines perfections, et parlons d'abord de son innocence. Ce cœur pur ne connaissait pas les penchans déréglés de la nature, il n'avait pas à craindre de les jamais connaître; et cependant, quelles précautions pour conserver un trésor qu'elle ne pouvait jamais perdre! quelle fuite du monde! quelle attention à veiller sur tous ses mouvemens! Que dire de la chasteté d'un cœur qui se trouble à la vue d'un ange; qui, sans hésiter un seul instant, préfère la virginité, non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre; ce serait peu; mais à l'ineffable honneur de la maternité divine, qui surpasse toute expression et toute pensée!

A une pureté si héroïque se joint l'humilité. Voyez cette fille de David qui compte tant de rois parmi ses ancêtres; observez toutes ses démarches, écoutez ses paroles, étudiez son silence même, et vous comprendrez à quel point elle est attentive à s'humilier et à se confondre. Qu'un prince de la milice céleste la salue et lui annonce qu'elle concevra dans son sein le fils du Très-Haut : comme si elle craignait de recevoir le titre de reine, elle se hâte de prendre le nom de servante : *Ecce ancilla Domini* [6]. Appelée à être épouse et mère, elle se met au rang des esclaves. Qu'Élisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère, et que la comblant d'honneurs elle la nomme bénie entre toutes les femmes; Marie, au milieu de

[1] Cantic. 6. 9. — [2] *Ib.* — [3] *Ib.* — [4] *Ib.* 1. 3. [5] Luc. 6. 45. — [6] Luc. 1. 38.

tout ce qui est capable de l'éblouir, ne veut voir que son humilité : *Respexit humilitatem* [1]. Elle ne veut attribuer la grandeur et la sainteté qu'à Dieu seul : *fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* [2]. Quand l'a-t-on vu se glorifier, se prévaloir des faveurs du Ciel? Que dis-je? sa vie presqu'entière n'a-t-elle pas été un silence continuel? qu'on l'honore ou qu'on l'outrage, elle se tait; que les bergers et les mages adorent son fils, ou que les soldats, les pharisiens et les prêtres l'outragent et l'accablent des plus mauvais traitemens, elle se tait; que ce divin fils lui-même lui adresse des paroles sévères, et lui dise : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? elle se tait encore, et bénit en secret les desseins de la Providence qui seconde si bien les vues de son humilité. Ah! mes frères, que le silence est facile aux amès sincèrement humbles! mais qu'il est difficile aux superbes! et combien de paroles oiseuses et inutiles, critiques et mordantes, souvent même licencieuses et impies, seraient bannies des sociétés chrétiennes, si l'on s'efforçait d'arracher des cœurs la racine empoisonnée de l'orgueil!

Mais revenons à Marie. Elle fuit la gloire jusqu'à la redouter et la haïr; elle méprise les richesses pour se réduire à l'extrême indigence. De quels vêtemens pauvres et grossiers se couvre celle à qui le soleil servira un jour de manteau, et les étoiles de couronne? Elle ne peut offrir à un Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche, digne mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime : *Heureux les pauvres, beati pauperes* [3]. Si nous voulons bien goûter cette maxime que le monde ne comprendra jamais, entrons dans le cœur de Marie; nous y verrons la pauvreté évangélique briller comme une pierre précieuse entre toutes les autres, et nous sentirons que celui qui la possède est plus

[1] Luc. 1. 48. — [2] *Id.* 1. 49. — [3] *Id.* 6. 20.

riche de sa pauvreté, que les rois de tous leurs trésors. Mais, que les vrais pauvres de Jésus-Christ sont rares! Pour mériter ce nom, il ne suffit pas qu'on soit privé des biens de la fortune; il faut être mort à toutes choses, avoir renoncé à toutes les commodités de la vie, mépriser les plaisirs, compter pour peu la vie même, dédaigner le superflu, s'inquiéter peu du nécessaire, recevoir comme saint Paul, avec indifférence, les maladies et la douleur, la faim et la soif, le froid et la nudité.

Tel est ce détachement universel, cette parfaite pauvreté d'esprit que le Seigneur a mise au premier rang des béatitudes, et tel fut le détachement du cœur de Marie. Delà cette patience invincible dans les travaux, les contradictions et les souffrances; cette douceur inaltérable envers les ennemis même les plus implacables et les plus injustes; delà cette sérénité constante, supérieure à tous les dangers; delà encore cet anéantissement de la volonté propre, cette obéissance aveugle et muette qui ne connaît ni examen, ni distinction, ni réclamation, ni réserve. Soit qu'elle entende la voix d'un ange ou celle de Joseph son époux; que la loi de Moïse ou celle du prince commande, qu'il faille quitter Nazareth sa patrie pour fuir en Égypte, ou quitter précipitamment l'Égypte pour entreprendre un long et pénible voyage par la saison la plus rigoureuse; qu'il faille livrer son fils au couteau de la circoncision, l'accompagner à travers les villes et les bourgades de la Judée dans ses courses laborieuses, ou monter avec lui au calvaire, elle ne sait ni délibérer ni se plaindre; elle ne connaît que le devoir d'exécuter à tout prix la volonté du Ciel, de quelque manière qu'elle lui soit présentée, et quelque pénible qu'elle lui puisse paraître. Quelle leçon! mes frères, et qui trouvera des excuses légitimes pour ne pas obéir, lorsque la mère d'un Dieu n'en trouve pas?

Mais qu'ai-je entrepris, Seigneur? ai-je bien cru dans un discours louer toutes les vertus du cœur de Marie? quand j'aurais cent langues et cent voix, les pourrais-je nommer

seulement? Ce cœur sacré n'est-il pas un abîme de perfections et de vertus? et après tout ce que j'ai dit, que ne me reste-t-il pas encore à dire!

Ai-je parlé de la foi de Marie, de cette foi qui ne transporte pas seulement les montagnes, mais qui est assez puissante pour faire descendre le fils de Dieu dans son sein? de sa charité? O charité de Marie! vaste incendie dont son cœur est embrasé, consumé, quelle bouche mortelle pourrait exprimer tes ardeurs!

Que de perfections je suis obligé de passer sous silence! O que je vous représente donc un imparfait tableau! et que mon impuissance m'afflige et me confond! Oh! s'il m'eût été possible d'offrir à vos regards le cœur de cette incomparable Vierge, tel que les anges et les bienheureux le contemplent, de quelle admiration ne seriez-vous pas saisis à la vue de tant de grandeurs! Car, puisque telle est la beauté de la vertu, que du fond du cœur où elle réside, elle répand jusque sur les traits du visage une sérénité et un charme irrésistible, quel spectacle ravissant ne serait-ce pas de voir toutes les vertus à découvert, et comme à leur source, dans le cœur de la plus parfaite des créatures!

Mais que ce serait peu connaître Marie, d'espérer mériter sa protection par une stérile admiration de ses vertus! Il me semble entendre sortir de ce cœur une voix qui nous dit: O vous, mes enfans, vous qui faites profession de m'aimer, si je suis votre mère, je dois aussi être votre modèle: je n'ai plu au Seigneur que parce que j'ai été humble, chaste, modeste, laborieuse, indulgente pour le prochain, sévère pour moi seule, fidèle à tous mes devoirs, toujours prête à donner mille vies plutôt que de laisser approcher de moi le péché: ce que j'ai été, vous devez l'être autant que le permet la faiblesse de votre nature. Mais, c'est surtout à la pureté du cœur qu'on reconnaît mes serviteurs fidèles: *Adducentur regi virgines post eam*[1]. Je ne présente à mon fils que ceux

[1] Ps. 44. 15.

qui s'efforcent de m'imiter: *Proximæ ejus afferentur tibi*[1]. C'est à ceux qui auront marché sur mes traces, qu'il sera donné de partager un jour ma félicité et mon bonheur: *Afferentur in lætitiâ et exultatione.*[2] Je vous montre aujourd'hui mon cœur, afin que vous en imprimiez les traits dans le vôtre, et que je puisse un jour, reconnaissant en vous mon image, vous introduire en qualité de mes enfans bien-aimés dans le sanctuaire éternel où réside le roi de gloire: *Adducentur in templum Regis*[3]. Il est donc vrai que le cœur de Marie mérite nos hommages par les perfections dont il est orné. Il ne les mérite pas moins par les relations intimes qui l'unissent à Dieu, comme nous allons le voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je suis obligé maintenant de m'élever au-dessus de toutes les pensées humaines, et d'entrer dans la région des plus hauts mystères, puisque mon sujet me conduit à vous parler de ces incompréhensibles rapports qui unissent une simple créature en qualité de fille, d'épouse et de mère, avec son Dieu. Il ne s'agit point ici d'employer de grands mots, de chercher des expressions pompeuses qui ne serviraient qu'à faire mieux sentir notre insuffisance; mais il s'agit, mes frères, de nourrir votre piété; et de vous aider à mieux comprendre quel dut être le cœur de celle qui a pu contracter une si étroite alliance avec la divinité même.

Le Seigneur avait résolu dans ses décrets éternels, que l'univers serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que cet incompréhensible mystère s'accomplirait dans le sein d'une Vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint. Dès-lors, il fut de la gloire de toute la Trinité que rien ne manquât à une créature aussi distinguée; le père adopta d'une ma-

[1] Ps. 44. 15. — [2] *Id.* 44. 16. — [3] *Ib.*

nière toute spéciale pour sa fille celle qui devait être la mère de son fils, et l'épouse de son esprit; il la préserva seule du péché d'origine, sanctifia non-seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint dès le sein de sa mère par une abondance de grâces sans exemple et sans mesure. Long-temps avant qu'elle vît le jour, on eût pu la nommer pleine de grâces, comme la salua plus tard l'ange Gabriel : *Gratiâ plena*[1]; on eût pu dès-lors ajouter qu'elle était bénie entre toutes les filles d'Adam : *Benedicta tu in mulieribus*[2]. A sa naissance son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Long-temps avant l'âge où les autres enfans sont éclairés du flambeau de la raison, elle entend au fond de son cœur, une voix douce et puissante qui lui dit : *O ma fille!* ô toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom! *écoute et apprends* quels sont mes desseins sur toi! *Audi, filia, et vide*[3], *oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle, et les auteurs de tes jours, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui*[4], car *ton Roi, ton Dieu, celui que l'univers adore te demande ton cœur; il veut régner seul, et serait blessé du moindre partage : Et concupiscet Rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum*[5].

Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà enfermée dans le temple, où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel; le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste, où la divinité habitera un jour corporellement. C'est là que le feu sacré ne s'éteindra jamais; là est le véritable autel des holocaustes où la victime pure s'immole et se consume à toute heure, le véritable Saint des Saints où l'éternel rend sans

[1] Luc. 1. 28. — [2] *Ib.* — [3] Ps. 44. 11. — [4] *Ib.* — [5] *Id.* 44. 12.

cesse ses oracles, et la véritable arche d'alliance, dont l'arche ancienne n'était que la figure. Que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à y contempler les trésors de sa grâce !

Que l'Esprit-Saint descende, il en est temps ! qu'il vienne accomplir le mystère incompréhensible aux anges mêmes ! O la plus pure des créatures ! que la vertu du Très-Haut vous environne de son ombre ! et que la majesté divine vous investisse de toutes parts ! *Virtus altissimi obumbrabit tibi*[1]. Que l'Esprit-Saint qui a, dès votre naissance, résidé en vous, et vous a dès long-temps comblé de tous ses dons, revienne, et que, par un prodige inouï, vos entrailles conçoivent celui qui sera le fils de Dieu lui-même !

Ah ! si le même Esprit descendant sur les apôtres les changea en de nouveaux hommes, les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, leur enseigna toute science, et en fit, par la vertu dont il les revêtit, comme les Dieux de la terre, que dut-il opérer en Marie, de quelles lumières ne dut-il pas l'enrichir, lorsqu'il vint, comme un torrent de flammes divines, renouveler tout son être, déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles ? Oui, si telle fut l'abondance de grâces accordées aux simples serviteurs, quels durent être les dons faits à l'Épouse ? quelle beauté, quelle pureté l'Éternel dut-il communiquer à une créature qui devait donner la vie à Dieu même ?

Je m'arrête ; car je sens que l'expression manque à ma pensée, et que ma pensée elle-même est trop au-dessous de ce dont je veux vous entretenir. C'est ici le privilége le plus singulier de Marie, son titre le plus incommunicable et le sceau de sa gloire ; car, quoiqu'elle soit fille du père par une adoption toute spéciale, elle épouse l'Esprit-Saint par une opération inconcevable et unique. On peut dans un sens véritable, quoique moins rigoureux, donner le

[1] Luc. I. 35.

nom d'enfans de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouses à toutes les vierges; mais quelle autre que Marie a jamais été nommée la mère de son Dieu? Quelle autre a conçu dans son sein, enfanté, nourri de son lait le fils de l'Éternel? O merveille qui achève de confondre notre faible raison! celui qui d'une parole a produit tout ce qui existe, a pu être produit par cette fille de Juda! ô dignité qui ne peut se comparer à aucune autre! quoi! celui qui donne tout à ses créatures, et ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie! Il s'est nourri, s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire! Il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une de ses mains! Souverain maître de toutes choses, il a été fils soumis, respectueux, obéissant de cette Vierge. Non, on a beau chercher sur la terre et dans le ciel même quelque grandeur au-dessous de Dieu qui puisse entrer en comparaison avec celle de Marie, il n'en est point.

Saint Paul voulant faire sentir combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les créatures, s'écrie : A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t-il jamais dit : *vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui dans mon sein : Cui enim dixit aliquando angelorum : filius meus es tu, ego hodiè genui te* [1]. Et ne puis-je pas avec un léger changement, et en gardant toutes les proportions convenables, m'écrier à mon tour? à laquelle des intelligences célestes, Dieu le Fils a-t-il jamais dit : vous êtes ma mère, c'est vous qui m'avez engendré dans votre sein? *Cui dixit aliquando angelorum?* Et voilà ce qu'il ne cessera pas un seul instant de dire à Marie, et c'est aussi ce qui toujours mettra une distance immense entre elle et tout le reste des créatures.

Mais revenons à son cœur, objet spécial de ce discours. Quelle impression, quelle influence de grâces, pensez-vous

[1] Ps. 2. 7.

qu'il ait reçu pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans son sein virginal ! de quel feu divin dut embraser son cœur, ce soleil de justice concentré tout entier en Marie, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors ! quelles émotions ce cœur dut-il éprouver ensuite, lorsque la bienheureuse mère tenait dans ses bras le divin enfant ! et plus tard encore, de quelle sainteté ce cœur dut-il se remplir, dans les entretiens mutuels et journaliers du fils et de la mère, pendant trente ans à Nazareth ! quel dut être ce cœur, dont les sentimens répondaient aux desseins des trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu !

Disons quelque chose d'admirable et de vrai. Marie n'est pas Dieu, sans doute ; si vous considérez sa nature et sa personne, une distance infinie la sépare du souverain être ; et malheur à celui qui voudrait soutenir une autre opinion ! mais si vous considérez ses priviléges et ses rapports, ils sont tout divins : sa fécondité est divine, sa maternité est divine, son fils, l'os de ses os, la chair de sa chair, est Dieu ; je suis tenté de dire que tout en elle est divin, excepté le fonds de son être et elle-même. Or, comme nous disons souvent le divin Pierre, le divin Paul, le divin Apôtre, et que nous nommons les Écritures divines, sans que personne se méprenne au sens que nous y attachons, à plus forte raison avons-nous droit de dire, la divine Vierge, la divine Mère, non pour attribuer la divinité à Marie, ce qui serait un blasphême, mais pour marquer l'excellence et la divinité de ses rapports avec Dieu.

Quelle inconséquence donc de la part de ces sociétés séparées du sein de l'Église, qui en adorant le Fils, refusent de reconnaître la Mère, et croient plaire à celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant celle dont il a daigné recevoir la vie ! Quel aveuglement encore que celui de ces prétendus enfans de l'Église, qui en reconnaissant le devoir d'honorer et d'invoquer la

mère du Dieu, lui disputent ses titres, ses priviléges, et mettent leur zèle à rabaisser sa gloire! Gens qui ne veulent pas que sa conception soit sans tache, ni que son assomption soit autre chose que sa mort; et qui voient avec chagrin les fêtes établies en son honneur, par la crainte que le divin roi du ciel n'en conçoive de la jalousie, dont on n'oserait soupçonner un roi de la terre, à l'égard de sa mère. Que dire enfin de ceux qui applaudissent aux hommages que l'on rend à Marie, qui veulent que l'on célèbre des fêtes pour honorer son nom, ses vertus, les mystères de sa vie; mais ne peuvent souffrir que l'on vénère spécialement son cœur, comme s'il y avait quelque chose en elle qui fût plus digne de nos hommages que ce cœur, que ce siége du feu divin!

O sainte Église catholique, dépositaire de toutes vérités, vous seule êtes toujours sage, toujours conséquente, et faites paraître un accord parfait entre la doctrine que vous enseignez et le culte que vous avez établi! Vous ne rendez qu'à Dieu seul et à Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration; et pour distinguer ce culte de tout autre, vous lui donnez un nom particulier, c'est le culte de Latrie. Vous rendez aux anges et aux saints, comme aux serviteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier; et afin qu'il ait aussi son nom qui le distingue, vous l'appelez culte de Dulie; mais il est une créature bien plus élevée, qui par nature est infiniment au-dessous de la divinité, mais qui par sa prérogative de mère et ses droits d'Épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune créature ne le peut être; et pour l'honorer comme elle le mérite, vous lui avez décerné un culte à part, et ce culte vous l'avez nommé Hyperdulie. Ainsi, toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées, et le même ordre règne dans la Jérusalem de la terre que dans celle d'en haut, où l'on voit le fils de l'homme assis à la droite de son père, et à la droite du fils, celle qui l'a porté dans son sein.

Ne craignons donc pas de mériter le nom de superstitieux, en rendant un culte spécial d'hommage à Marie; et nous, aimons à le lui adresser, surtout à son cœur, non-seulement à raison des perfections dont il est orné et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont il me reste à vous parler.

TROISIÈME PARTIE.

Cette dernière partie de mon sujet est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu ici-bas, l'emporte autant sur tout ce que nous connaissons de grandeur, que la dignité de cette incomparable Vierge, qui n'a rien au-dessus d'elle, de tout ce qui n'est pas Dieu, touche cependant à la base de la divinité. Car ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque, mais c'est un amour excessif: Pourquoi? parce que par un excès de charité envers nous, et par un renversement apparent de l'ordre, Marie a rapporté l'existence de son divin fils lui-même, à la rédemption des hommes, et l'a offert pour notre salut. Quand Jésus-Christ parle du plus étonnant effet de la charité du père pour les hommes, il dit qu'*il a aimé le monde, jusqu'à livrer son fils unique: Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret!* C'est ce que saint Paul appelle un excès d'amour pour les hommes; or le cœur de Marie s'est trouvé capable de ce même excès; elle a livré pour la rédemption du monde, ce même fils unique, le fruit adorable de ses entrailles; avec cette différence qu'un si grand sacrifice, n'a pas pu coûter de douleur au père éternel, qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté à Marie de si amères et de si profondes, que nous ne trouverons pas de termes assez forts pour les exprimer: *Sic dilexit.*

Dès que l'ange lui eût annoncé qu'il naîtrait d'elle un fils appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait; elle vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain; elle y consentit pleinement, et par cet acquiescement volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et si je puis ainsi parler, à toutes les angoisses du Calvaire. Quels soulagemens put-elle recevoir? Tout le temps qu'elle porta le divin enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourmens. S'il tendait vers elle des mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées de chaînes, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet. S'il souriait à sa mère, ou s'il recherchait les caresses maternelles, elle se représentait par anticipation de l'avenir ses yeux éteints et mourans, son visage pâle et défiguré, son corps déchiré, et ne formant plus qu'une seule plaie. C'était un supplice de tous les instans, que tout renouvelait, et que son amour pour nous lui fesait seul supporter. Que dis-je? supporter! Voyez-la coopérer aux souffrances qu'il endura. N'est-ce pas elle qui le livre, quelques jours après sa naissance, au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès-lors à couler pour nous, et le dévouer ainsi solennellement à la mort, pour s'entendre dire à elle-même par le saint vieillard Siméon, qu'elle ne doit s'attendre qu'à des douleurs toujours croissantes, jusqu'à ce qu'enfin le glaive de douleur ait percé son ame. S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance, à ce que nous apprend l'Évangile; sur quoi roulèrent pendant trente années entières, les entretiens intimes et familiers du fils et de la mère, dans la retraite de Nazareth? Ne fut-ce pas sur cette même passion, dont il ne cessa depuis de parler à ses disciples? Or, quels entretiens pour une mère! Et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier

comme Pierre : A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez jamais un si indigne traitement : *Absit à te, Domine!*

Au contraire, elle eût enflammé de plus en plus, s'il eût pu en être besoin, les désirs déjà si ardens de son fils. Ah! disons qu'ils s'abreuvèrent à longs traits, qu'ils s'enivrèrent ensemble du calice si amer qu'ils devaient boire jusqu'à la lie au jour de sa passion. En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue? Ah! mes frères, quel spectacle va s'offrir à nos yeux! Le fils de l'homme est conduit à la mort! déjà accablé des plus indignes outrages, épuisé de sang et de forces, chargé d'une pesante croix sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au supplice! Les pieuses femmes qui connaissent son innocence, et le voient réduit à cette extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissemens et remplissent l'air de leurs cris lamentables. *Plangebant et lacrymabantur.* Où est sa mère? A-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène? Est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure? Ah! elle est auprès de la victime, elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Évangile ne dit pas qu'elle pleure!

Elle voit les bourreaux déchirer le corps de son fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, elle entend enfoncer à coups redoublés les clous qui lui percent les mains et les pieds; elle voit couler ses larmes, et son sang jaillir de toutes parts. Elle entend ses plaintes et ses gémissemens se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Et ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes, et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle! non, elle est au pied de la croix, parmi les bourreaux et les soldats, tout près de son fils expirant, aucun détail de ses souffrances ne peut lui échapper. Mais peut-être que l'excès de sa douleur lui aura fait perdre le sentiment? peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir? un sombre voile se sera étendu sur ses yeux, et plongée dans

une tristesse mortelle, elle sera tombée sans mouvement et presque sans vie au pied du gibet de son fils. O prodige ! la mère de Jésus est debout au pied de sa croix, en attitude de prêtre et de sacrificateur, devant l'autel où se consomme le grand holocauste ! Que fait-elle ? Tandis que Jésus s'offre lui-même à son père pour nos péchés, sa mère l'offre aussi pour la même fin. Elle consent à ses souffrances et à sa mort. Elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau et de nous épargner. Voilà jusqu'où le cœur de Marie nous a aimés. Nous fûmes tellement l'objet des pensées du fils et de la mère dans ce terrible moment, que Jésus adressant du haut de la croix, une dernière parole à Marie, ne lui parle ni de son père, ni de lui, mais de nous ! Voyant près de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres, nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne : *femme,* dit-il, *voilà votre fils : Mulier, ecce filius tuus.* O nouvelle Ève, voilà votre famille, vous êtes désormais la mère véritable de tous les vivans, c'est-à-dire de mes disciples ; vous les engendrez tous dans l'excès de la plus inconcevable douleur ; vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite dans la première des femmes, *in dolore paries filios ;* ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir ; je vous les donne ; chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même.

Et vous, mes disciples, connaissez votre mère. Je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle ! Si ses entrailles ne vous ont pas porté, son cœur vous enfante en ce moment, recourez à son amour, elle vous a aimé plus que la vie de son fils unique, et s'il était une tendresse qui pût être égale à la mienne, ce serait celle qu'elle vous porte.

Voilà notre titre, ô Marie, voilà nos garans pour compter sur les sentimens de votre cœur à notre égard. Nous sommes vos enfans, les enfans de votre grande douleur ; nous mettrons toujours une confiance sans borne dans votre

affection maternelle pour nous. Dans quelque abîme que nous puissions tomber, nous ne désespérerons jamais, tant qu'il sera permis d'implorer votre nom. Vous n'avez pas la toute-puissance qui commande et qui opère tout ce qu'elle veut; mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande : *Omnipotentia supplex.* Qui n'a pas senti votre puissante protection? Par combien de manières n'a-t-elle pas éclaté en faveur de l'Église, de ce royaume en particulier; de tous ceux qui vous ont imploré! Nous nous jetons tous à vos pieds, ou plutôt dans ce cœur qui nous est ouvert, comme un asile où nos ennemis ne peuvent pénétrer. Nous gémissons tous sous un poids qui nous accable! Ah! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, jeunes gens et vieillards, simples fidèles et ministres sacrés, nous portons dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des ames plus faibles encore, exposées à des dangers bien plus nombreux et plus terribles.

Nous vous invoquons, ô soutien des faibles; ô santé des infirmes : *salus infirmorum!* Cette vie est féconde en revers et en malheurs; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume! Nous vous invoquons, ô consolatrice des affligés : *consolatrix afflictorum*! Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache pour paraître devant le Seigneur! Qui n'est comptable en quelque chose à sa justice? Les uns sont encore asservis à leurs passions; les autres revenus de leurs égaremens, sont épouvantés de leurs chutes passés; d'autres se reprochent des fautes moins graves, mais journalières, des défauts plus légers, mais dont ils ne se corrigent pas. Nous nous avouons tous coupables, et nous vous invoquons, ô refuge des pécheurs : *refugium peccatorum.* Enfin nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons dans de faibles barques, au milieu des écueils, incertains trop souvent de la route que nous devons tenir, trop certains, si nous manquons le port

unique du salut de faire un affreux naufrage; saisis de crainte nous vous invoquons, ô secours des chrétiens en péril: *Auxilium christianorum;* nous ne périrons pas, ô mère de miséricorde! vous serez l'astre bienfesant, qui nous guidera vers le lieu bienheureux où nos cœurs réunis au vôtre, se reposeront de leurs fatigues dans le cœur de votre fils.

Ainsi soit-il.

ORAISONS

FUNÈBRES.

IDÉE DU GENRE.

L'incrédulité devenue plus intolérante à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monumens de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer, mais je réclame contre cette espèce de proscription que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siècle de Louis XIV qui passe actuellement sous vos yeux, et qu'ainsi que moi, vous devez considérer à la fois dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains, et celui de leur siècle. Il était tout religieux : le nôtre ne l'est pas ; mais, de quelque manière qu'on juge l'un et l'autre, on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisaient et les écoutaient. C'est un principe de raison et d'équité que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudraient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur sens.... Dans le siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste, et la France, son monarque et sa cour furent pour l'Europe entière, dans la religion comme dans tout le reste, un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux,

pendant les séances actuelles, un Bossuet convertissant un Turenne; un Fénélon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Église; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom* du Dieu des pauvres; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels; une La Vallière allant pleurer aux Carmelites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin ce roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadème de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez, dans les *Lettres* de Sévigné, ces fidèles images des mœurs de son temps, partout la religion en honneur, partout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance; ce qu'était la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion : ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares) gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eus les Bossuet, les Fléchier, les Massillon : serait-il juste de les juger sur ceux qu'ils auraient aujourd'hui?

L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient, ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espèce de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens; celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les pre-

miers rangs de la société, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle était plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévère que les oraisons funèbres? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge! mais d'abord, il y a dans toute espèce de discours oratoire des convenances et des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien: le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier; il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire, il n'a qu'une heure à parler; et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.....

On a fait à l'oraison funèbre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordait au rang ce qui ne devrait appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des

phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables, dans ce système d'*égalité* mal entendue qui est l'opposé de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'état, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or, l'oraison funèbre, avec les caractères que je viens de marquer, et qui sont les siens, est un honneur public, qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. L'Évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'Église leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et surtout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la Providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit, dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrais-je pas demander aussi pourquoi les académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talens et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni règle, ni mesure certaine, c'est-à-dire, sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les momens, et doit être fixe : l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré, ni l'expression infaillible : ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remède; car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La

vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même, et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidèle encore et plus prompte à célébrer les talens. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont. LA HARPE.

La puissance de la mort, et l'horreur du tombeau, si frappantes quand il s'agit de la mort et du tombeau d'un roi, semblent s'affaiblir dans les rangs inférieurs ; et les coups qui tombent sur de moindres victimes paraissent moins effrayans. L'orateur chrétien qui ne déplore pas la perte d'un roi ou d'un grand capitaine, n'a plus le pouvoir d'effrayer l'imagination par ces contrastes de grandeur et de faiblesse, de gloire et de néant.... Il est naturel que ceux qui longtemps ont occupé la scène du monde, conservent une place dans le souvenir des hommes ; et c'est avec justice que l'oraison funèbre n'a été en général attribuée qu'à la grandeur et à la puissance, puisque c'est ainsi seulement qu'elle présente un intérêt durable. M. VILLEMAIN.

Quand Fléchier, quand Bossuet montaient dans la chaire pour louer Turenne ou Condé, la patrie en deuil déplorait la perte récente de ces deux héros : les éloges de tout un peuple répondaient à ceux de l'orateur ; et par combien de spectacles l'orateur lui-même était enflammé ! Ses premiers regards tombaient sur les restes du grand homme dont la mémoire lui était confiée par la reconnaissance publique ; les parens, les amis de l'illustre mort, les plus fidèles serviteurs, tous ceux qui avaient recueilli ses dernières paroles, étaient présens à ses funérailles ; non loin, de vieux soldats, compagnons de ses victoires, pleuraient appuyés sur ces mêmes armes qui triomphèrent de l'Europe. Au bruit de la cérémonie funèbre, le monde avait suspendu ses spectacles et ses jeux ; les hommes du siècle étaient accourus sous ces voûtes religieuses ; le riche et le pauvre, le sujet

et le prince, instruits ensemble à cette école de la mort qui égale toutes les conditions, offraient les mêmes vœux, s'humiliaient dans la même poussière, et, partageant les mêmes craintes et les mêmes espérances, pressaient de leurs genoux les pavés de ce temple couvert d'antiques épitaphes et des promesses d'une vie nouvelle. Les arts avaient orné de toute leur pompe le mausolée qui renfermait les augustes dépouilles; au-dessus, on croyait voir planer encore l'ame du héros attentive aux hommages de la France. De cette scène imposante, Bossuet, chargé de gloire et d'années, élevait ses accens pathétiques, et tous les cœurs étaient ébranlés : à peine avait-il fait entendre sa voix, que ce temple, environné de crêpes, semblait devenir plus sombre; cette voix sublime redoublait la majesté du sanctuaire et les terreurs du tombeau; tantôt l'homme inspiré contemplait avec un sombre abattement le cercueil où tant de gloire était renfermée; tantôt il se tournait avec confiance vers l'autel de celui qui promet l'immortalité; toutes les tristesses de la terre et toutes les joies du ciel se peignaient tour à tour sur son front, dans ses regards, dans sa voix, dans ses gestes et dans tous ses mouvemens; en arrachant des larmes aux spectateurs, il pleurait lui-même; et sans cesse ému de sentimens contraires, s'enfonçant dans les profondeurs de la mort et dans celles de l'éternité, mêlant les consolations à l'épouvante, il proclamait à la fois le néant et la grandeur de l'homme, entre un tombeau prêt à l'engloutir, et le sein d'un Dieu prêt à le recevoir. FONTANES.

Cette peinture est aussi vraie qu'elle est brillante : il s'en faut bien que l'éloge académique produise des effets égaux à ceux qui sont ici retracés; c'est ce que l'éloquent auteur a fait parfaitement sentir, et ce qui même n'a pas besoin de preuve; mais ne dirait-on pas qu'il nous peint quelqu'une de ces merveilles par lesquelles le génie oratoire se signalait dans les temps, et parmi les habitudes et les convictions

sociales qu'on regarde comme ayant le mieux soutenu ses inspirations? Est-ce de la tribune d'Athènes, de celle de Rome qu'il nous parle? Est-ce d'un orateur moderne, ou d'un Périclès, d'un Démosthène, d'un Cicéron? Pourquoi vanter toujours l'antiquité, ses institutions, ses gouvernemens, comme plus favorables à l'éloquence, puisque nos siècles on vu de tels miracles? à quelle cause les attribuer, ces miracles? au christianisme, sans doute; mais les combinaisons politiques auxquelles il s'associait, auxquelles il était incorporé, y sont-elles restées étrangères? DUSSAULT.

Faite pour la chaire, l'oraison funèbre tient beaucoup du sermon et doit être fondée comme lui sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand que ce qui est sanctifié par la grâce, et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde, et que pour remplir son ministère, il termine tout cet héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'a pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité : c'est au contraire une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devait au siècle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus

élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talens, des vertus, des travaux qui ont illustré les empires et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre un ton plus haut qu'elle. Heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir! Mais combien imposante doit être la voix qui se fait entendre aux hommes, entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimdé, qu'il a plus à faire; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous du sujet, à égaler les paroles aux choses: ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'Évangile, qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres! si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvemens n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute manière dominer sur les hommes; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle, si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la terre, si, en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point; s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux, qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'Évangile, le juge des puissances, l'interprète des révélations divines; en un mot, ce sera Bossuet. LA HARPE.

Qu'est-ce que l'oraison funèbre? est-ce un éloge? est-ce une instruction? est-ce l'un et l'autre? Ces questions paraissent étranges: la solution ne le paraîtra pas moins. Lisez Fléchier, Mascaron, et tous nos panégyristes, à l'exception

d'un seul; consultez les rhétoriques, et vous répondrez : L'oraison funèbre est un éloge consacré, chez nous, par la religion. Lisez ensuite Bossuet, d'après cette idée, et vous voilà complètement désorienté. Je l'ai vu souvent, et je l'ai éprouvé moi-même, les jeunes gens ne goûtent guères les oraisons funèbres de Bossuet. Sur la foi de l'admiration universelle qui fait continuellement retentir ce grand nom à leurs oreilles, ils ouvrent avec empressement le livre, ils admirent un exorde, quelques passages éclatans de la plus haute poésie; mais bientôt ils se fatiguent, il faut même qu'ils ne soient pas médiocrement courageux pour achever le discours qu'ils ont commencé, et quand ils reposent le livre, c'est avec découragement : ils sont réduits à douter s'ils ont du goût. Serait-ce donc que la lecture de ces parfaits chefs-d'œuvre est une nourriture trop forte pour l'imagination des jeunes gens? Pour plusieurs sans doute; mais ce n'est pas à cette cause qu'il faut principalement attribuer cette espèce de désappointement; car ils ne sont pas les seuls qui l'éprouvent; je le sais par plusieurs aveux. Quel lecteur réfléchi, je dis plus, quel admirateur passionné de Bossuet, tant qu'il a été prévenu de la fausse doctrine littéraire que je combats, ne s'est pas étonné, affligé même des longues et fréquentes excursions de ce grand orateur sur le domaine de la politique et de la théologie? Comment rapporter à l'éloge ces écarts qui occupent souvent une partie considérable du discours? Cependant, s'il n'est pas possible de les faire rentrer dans la proposition, où est l'unité du discours? et quelle triste excuse pour Bossuet, que de dire qu'il s'est mis au-dessus des règles? Oui, sans doute, souvent pour faire mieux, mais pour faire mal, jamais!

« Les plans de Bossuet, dans ses oraisons funèbres, dit Dussault, sont simples aussi bien que ses textes; mais si l'on veut y faire attention, on reconnaîtra qu'*il les suit avec scrupule*, qu'il en remplit toutes les divisions, qu'il en creuse également toutes les parties, et que JAMAIS, dans les

mouvemens les plus inattendus de son essor, *il ne perd de vue la route qu'il s'est tracée.* »

Pourquoi Dussault qui a si bien compris Bossuet, pourquoi aucun littérateur que je sache, ne nous a-t-il pas donné la clef des plans de Bossuet? C'est, je pense, que la chose leur a paru inutile, puisque l'orateur nous la présente lui-même dans chacun de ses exordes; mais toujours préoccupés de la fausse idée qu'ils ont de l'oraison funèbre, plusieurs ne pensent pas à la saisir. Ce n'est donc pas une découverte que j'annonce; non, c'est un aperçu tout simple de l'oraison funèbre, telle du moins que Bossuet l'a faite, c'est l'idée qui, en le lisant, frapperait à la première vue un homme de bon sens, s'il n'avait pas appris le contraire dans une rhétorique : et il faut bien qu'il en soit ainsi : car si le but de l'orateur était un secret impénétrable, difficile à saisir, si même il n'était pas évident, ces magnifiques discours, ayant besoin pour être compris, d'être long-temps médités, n'auraient été pour les auditeurs que de pompeuses énigmes. Qu'est-ce donc que l'oraison funèbre chez Bossuet? Ce n'est pas seulement une instruction, ce n'est pas seulement un panégyrique, à prendre ce mot dans son sens étymologique et ancien, comme je l'emploie ailleurs; c'est l'un et l'autre : c'est le développement d'une morale puisée dans l'ensemble de la vie du héros, et, du moins en partie, appuyée sur son éloge. Le développement de la morale, ou si l'on veut, le sermon, voilà le but; le panégyrique n'est qu'un moyen; il ne se présente que sous la forme de preuve. Ce moyen n'est pas même exclusif; car si l'orateur donne ici la préférence aux preuves extrinsèques qu'il tire de la vie du héros, parce qu'elles répondent davantage à l'attente et aux dispositions de son auditoire, il ne rejette pas néanmoins les preuves intrinsèques, soit, au besoin, pour combler le vide des événemens, soit pour donner à son discours plus de force, d'onction, de grâce ou de majesté. Tel est le système d'oraison funèbre dont Bossuet est le créateur. Si l'on ne veut pas

l'admettre, ces chefs-d'œuvre tant vantés, je le dis avec la certitude de n'être pas démenti par un homme attentif et de bonne foi, ne sont que de brillantes, de sublimes rapsodies, sans unité, sans méthode et sans plan : mais, c'est blasphémer le génie de l'éloquence. Au contraire, si vous convenez une fois de ce point, vous allez voir le plus grand, le plus tragique, et le plus pompeux des orateurs, au milieu de ses plus impétueux élans, ne s'écarter jamais de la ligne qu'il s'est tracée. Il n'y a donc plus à balancer; car, suivant un des plus profonds penseurs de son siècle [1], un système qui explique tout doit être tenu pour vrai.

Mais est-il le meilleur? c'est ce qui doit ressortir de l'examen que j'en vais faire. Prenons les choses à leurs principes; étudions la position de l'orateur et les dispositions de son auditoire, ce qu'on lui demande et ce qu'il doit accorder. Composons nos idées une à une, en les combinant à mesure qu'elles se présenteront; la route sera plus claire et le résultat sera plus sûr.

L'orateur qui monte dans la tribune évangélique pour y prononcer une oraison funèbre a deux devoirs à remplir : d'un côté, les parens et les amis d'un illustre mort lui demandent des consolations, et le prient de répandre des fleurs sur le cercueil qui fait couler leurs larmes; de l'autre, il doit à son ministère tout spirituel, à l'enceinte sacrée qui va répéter ses accens, au juge des vivans et des morts dont il est l'interprète et le précurseur, non-seulement de parler le langage de la vérité, mais encore de prononcer avant tout des paroles de salut. L'intention de louer peut bien être la première dans sa pensée, celle d'instruire est la première dans l'ordre de ses devoirs. Ainsi, l'orateur sacré a deux questions à se faire, en considérant la vie du héros qu'il doit célébrer : Quel sujet d'éloge peut en tirer le panégyriste? quel point de morale y trouve le prédicateur?

[1] P. Mallebranche, Recherche de la vérité.

Mais comment accorder cette double fin? Lorsqu'il m'aura occupé d'une grande vérité qui commence à m'attacher, ou qui même a déjà produit l'émotion dans mon cœur, viendra-t-il me distraire de cette grave et sainte méditation, pour me faire voir son héros sur la scène du monde? Et quand j'admirerai ce héros, que je m'intéresserai à ses tragiques aventures, et que mon imagination volera partout sur ses traces, viendra-t-il ensuite m'arracher à cette illusion, pour me reconduire à un sermon, dont je me soucie alors assez peu, et enfin continuera-t-il à me fatiguer par de semblables contrariétés, jusqu'à la fin de son discours? Je ne le crois pas; mais je quitterai le prédicateur, le héros, et le sermon, et, si je ne puis m'échapper, certes, je laisserai courir mon imagination où elle voudra et extravaguer à son aise. Si un discours peut occuper, deux ne peuvent que distraire; et il y a deux discours là où il y a deux desseins indépendans. Il faut donc de toute nécessité subordonner l'un à l'autre. Mais ici on doit se décider; car on peut donner la préférence à la louange sur la morale, ou à la morale sur la louange. Quel parti prendre?

Si l'éloge passe en première ligne, non-seulement je ne vois plus qu'un homme dans la chaire; mais je n'y vois qu'un orateur aux gages de la flatterie, un rhéteur esclave de la mode et de la vanité, qui, dans des périodes arrondies et retentissantes, va s'efforcer d'accoler de fastueux principes à de pompeuses exagérations. Dès lors je forme le projet de m'amuser de son travail, de l'admirer ou d'en rire, selon que l'occasion s'en présentera; mais je me promets bien de me tenir soigneusement sur mes gardes, pour ne pas devenir la dupe de cet orateur courtisan. Il a beau s'efforcer, après coup, d'intéresser ma piété; ce n'a pas été sa première vue; je n'y vois qu'une obligation d'état, qu'une bienséance oratoire; je n'y vois pas le zèle de la gloire de Dieu, le désir de mon salut, et je lui tiens fermées les avenues de mon cœur.

Il est donc vrai de dire que dans le genre de l'oraison fu-

nèbre, comme dans celui du sermon, le prédicateur ne peut être orateur qu'il ne soit d'abord apôtre. Concluons-en aussitôt que l'éloge doit céder le pas à l'instruction. L'un et l'autre y gagneront.

Qu'on se figure en effet le ministre de la parole sainte, n'abaissant, comme Bossuet, ses regards sur les mouvemens du monde, que pour s'écrier avec le prophète : *Enfans des hommes, jusques à quand votre cœur penchera-t-il vers la terre? pourquoi vous attacher à la vanité, et vous passionner pour le mensonge?* Par ce grave et religieux langage, il appelle l'attention, intéresse le cœur, inspire la confiance. La louange produit d'autant mieux son effet, qu'il semble la négliger davantage. Jamais il ne loue pour louer; s'il vante la naissance de son héros, c'est pour que son exemple devienne plus frappant; s'il élève sa gloire selon le monde, c'est pour la faire tomber de plus haut, c'est pour mettre au-dessus des plus grandes victoires, un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ. Il a donc toujours une solide raison de célébrer les actions mêmes les plus étrangères à la piété, et on exige de lui qu'il n'en oublie aucune.

Si le champ est fertile, qu'elle moisson pour l'orateur! S'il ne l'est pas, quel moyen d'y porter l'abondance, par les graves et intéressantes considérations qu'on peut y faire entrer?

En effet, de quelle autorité, de quelle puissance peut être dépourvu l'orateur qui, tenant d'une main le livre des évangiles, de l'autre, tantôt foudroie tout ce qui vient de notre propre fonds, tantôt montre le ciel où est notre solide espoir et notre véritable grandeur? Il n'est pas possible à l'éloquence de parler à l'homme de plus haut : si la parole évangélique doit jamais être d'une grande efficace, sans doute c'est quand elle se fait entendre parmi les débris des vanités et le triomphe de la mort.

Il est donc indubitable que, dans l'oraison funèbre, l'instruction doit être au premier rang, puisque, par ce moyen, l'éloge a plus de lustre, et la morale plus de force.

Ce principe une fois admis, doit servir à discerner le plan qui convient à l'oraison funèbre. D'abord, il est évident, d'après la priorité que la morale doit avoir sur l'éloge, que, dans la distribution des faits, on ne doit pas être exclusivement occupé de les faire valoir; car si, dans la contexture du plan, on ne tient pas compte de la morale, elle ne s'appliquera plus à la matière que par accident; étrangère au sujet avec lequel elle devait s'identifier, elle ne sera que plâtrée sur un fonds dont il sera facile de la détacher, sans entammer l'ouvrage qu'elle surchargeait. Sans force et sans suite, elle nuit à l'unité et à l'intérêt, elle est subordonnée, et elle ne doit pas l'être.

N'aura-t-on égard qu'à la morale, autre excès. Si, comme le poète dramatique, on n'avait qu'une fable à construire, on la pourrait faire plier suivant l'exigence du sujet; mais l'histoire est inflexible. Si donc on fait abstraction de la concordance des faits avec l'instruction qu'on en tire, il faudra souvent, ou en passer une partie, ou les violenter et les présenter sous un faux jour: dans ces deux cas, le panégyriste est en même temps, infidèle à son héros et suspect à son auditeur; ou bien il faudra déranger l'ordre des faits: alors les inconvéniens s'accumulent et se multiplient.

Il est étonnant qu'ils n'aient point été sentis, ou qu'ils aient été méprisés par la foule des panégyristes, qui, ne voulant pas se réduire au rôle de louangeurs, ont vu la nécessité d'allier une forte et grave leçon à la célébration de leur héros. Ne voulant asservir ni la morale au plan de l'éloge, ni l'éloge au plan de la morale, ils ont ramené leurs discours à deux ou trois points calqués sur les principales qualités personnelles.

On voit, en premier lieu, que, suivant ce procédé, on ne présente jamais l'ensemble du portrait; on ne montre au spectateur que des lambeaux où il aperçoit, tantôt une partie de la figure, tantôt une autre; mais comme il lui est impossible de rapprocher ces différentes pièces qu'on lui offre successivement et sans ordre, que d'ailleurs, la divi-

sion plus ou moins arbitraire du tableau n'a pu manquer d'altérer, ou même de faire entièrement disparaître des traits de ressemblance, et quelquefois des traits de caractère, il arrive qu'il se retire, sans connaître la physionomie du personnage qu'il était venu contempler.

Il est bien vrai, sans doute, que le panégyriste ne doit pas confondre la distribution oratoire avec la série des faits, et que pour faire connaître son héros, il n'est pas obligé de le suivre, selon la scrupuleuse exactitude de l'histoire, depuis le berceau jusqu'au cercueil, accablé sous la lourde méthode de l'ordre chronologique, comme ces poètes qui,

> Maigres historiens, suivent l'ordre des temps.
> Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
> Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
> Et que leur vers exact, ainsi que Mezerai,
> Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.

Mais si le panégyriste ne doit pas se mettre dans les entraves du biographe, il ne lui est pas permis non plus de rompre tout-à-fait la chaîne des événemens, et de les jeter confusément dans une masse commune, d'où il ira ensuite les tirer indistinctement, pour remplir les divisions de son homélie, au risque de faire mourir le vieillard dans sa jeunesse, et de le faire naître après sa mort. Il faut avoir égard et à l'effet oratoire, et à un ordre historique sagement entendu; il faut suivre l'histoire d'assez près pour ne pas morceler la vie du héros; d'autre part, il faut savoir lui donner une direction qui puisse s'accorder avec l'intérêt et la progression dramatique nécessaire à l'éloquence funèbre.

Il ne s'agit donc pas de tirer des actions du héros la quintescence de son caractère, et, par une espèce d'analyse chimique, de tout réduire en qualités et en habitudes. Que voulez-vous dire à mon imagination et à mon cœur en mettant sous mes yeux ces tristes élémens? Ce n'est pas cette cendre froide, c'est l'homme que je veux voir. Orateurs, dites à ces ossemens séparés et desséchés de se rap-

procher et de s'unir : ce n'est encore qu'un squelette ; dites-leur de se couvrir de muscles et de chairs : ce n'est qu'un corps inanimé et sans vie ; Esprit de l'éloquence, soufflez sur ce mort et qu'il revive. Le voilà qui s'anime ; il se lève et il marche. A la voix de l'orateur il est sorti du tombeau, et, sous les yeux du spectateur, il va de nouveau fournir la carrière qu'il a déjà parcourue, mais avec plus d'agilité cette fois que la première. Jamais il ne s'arrête ; il court d'événement en événement : l'orateur se précipite avec lui et l'auditeur le suit. Une action devient la cause d'une autre action, les événemens s'enchaînent, le nœud se serre, l'intérêt se nourrit et s'accroît ; on craint et l'on espère ; on se passionne et l'on agit de concert avec le héros ; on ne voit plus que lui ; l'assemblée tout entière a les yeux arrêtés sur le panégyriste, et elle n'y pense pas, elle se trouve enchantée. L'orateur qui la voit endormie dans ses filets, tantôt la balance doucement dans d'agréables rêves, tantôt la secoue rudement et la jette dans les alarmes ; il la promène sur le théâtre brillant des vanités, il l'amène jusqu'aux portes de la mort, il la plonge tout-à-coup dans les profondeurs de l'éternité, et c'est aux pieds du souverain juge qu'elle se réveille épouvantée. Quelle différence entre cette rapide succession de scènes tragiques que soutient le cours des événemens, et la fatigante autopsie causée par des divisions abstraites, qui mettent une vie en morceaux et dispersent tous les faits !

Jamais Bossuet n'a suivi cette méthode alambiquée. Comment donc fait-il entrer le tableau complet d'une vie dans le cadre d'une morale unique ? par un moyen si naturel et si simple qu'on y découvre à peine un dessein prémédité, et qu'on n'en sent bien le prix qu'après avoir examiné les autres procédés ; moyen, par conséquent, qui est le fruit du génie ; car il n'appartient qu'au génie de trouver près de soi, et sans aucune apparence d'efforts, des ressources efficaces et promptes. Les combinaisons difficiles et compli-

quées sont aussi ordinairement insuffisantes qu'elles s'éloignent de la nature. On les admire quelquefois davantage, à cause du travail qu'elles ont coûté à l'orateur; mais elles viennent toujours d'un cerveau étroit qui s'est durement tenaillé pour les en faire sortir. Quelle est donc la manière de Bossuet? La voici : il tire le but moral de l'ensemble de la vie; ensuite il calque le plan de l'instruction sur deux ou trois époques, autour desquelles il range tous les faits, à peu près dans la place qui leur appartient.

Il n'y a pas de méthode plus naturelle et plus vraie. Je dois composer une oraison funèbre : je me remets devant les yeux l'histoire de la vie du personnage que je dois célébrer. Selon la diversité des situations où chaque époque me le présente, mes pensées varient et se succèdent, et j'éprouve aussi successivement des émotions différentes. Cependant, à la fin, tout se réduit à une réflexion générale, à un sentiment unique. Cette impression se reproduit aussi souvent que je reviens à considérer les mêmes circonstances et la vie tout entière. Je rappelle cette vie à un ami, et j'observe chez lui le même effet. Dès lors j'en conclus que cette impression première est une inspiration de la nature; j'en conclus qu'il y a une liaison intime entre telles pensées, tels sentimens, et les événemens qui les ont réveillés, et qu'ainsi ces choses doivent s'unir et se fondre ensemble dans le plan; et puisqu'elles m'ont conduit sans effort à une réflexion générale, à une conséquence qui embrasse tout, j'en conclus que cette idée doit dominer tout le sujet, qu'elle doit être l'ame de mon discours, le pivot sous lequel tout doit rouler, le but moral vers lequel je dois tendre.

Mais il faut voir ensuite si les faits et les pensées de détail, si tout se rapporte au dessein qu'on se propose. Si ce dessein ne renferme pas tous les principaux événemens, il est incomplet, et il faut lui donner une plus vaste compréhension. S'il ne laisse de côté que certaines circonstances assez minces, on leur cherchera des places séparées; et, si

la chose n'est pas possible, il suffira de les réunir et de les grouper dans une espèce de hors-d'œuvre qu'on attachera toujours au corps du discours, mais qu'on aura soin de placer de manière à ne pas gêner le plan. Enfin, s'il ne reste, après la distribution de toutes les parties, que des faits sans importance et des détails minutieux, on s'en débarrassera, à l'exemple du général d'armée qui livre aux flammes le bagage inutile, pour accélérer sa marche et décharger ses troupes.

Tous les faits sur lesquels l'éloge se fonde doivent rentrer dans les développemens de la proposition morale; car si quelques-uns s'en écartaient, ils se trouveraient en dehors du plan. Mais les développemens de la proposition morale peuvent-ils s'étendre au-delà des faits sur lesquels s'appuie l'éloge? Pourquoi non? sûrement il y aurait une régularité plus parfaite, si le cadre de l'éloge et celui de la morale coïncidaient parfaitement; mais cela n'est pas nécessaire, et c'est presque toujours impossible. Il faut qu'il y ait unité; mais l'unité existe par le concours de toutes les parties, faits et pensées, vers le but général; il faut qu'il y ait intérêt; mais si l'intérêt se soutient par la seule exposition des faits, lorsqu'ils sont importans et multipliés, qui le nourrira lorsqu'il y a moins d'abondance, si ce n'est la gravité des réflexions et l'effusion des sentimens puisés dans le sujet? Sans doute, il ne faut pas trop s'y abandonner, car en tout il faut une mesure. Trop d'autorités, d'exemples, ou de citations embarrasseraient un sermon : des développemens moraux trop étendus surchargeraient une oraison funèbre. Cependant, il ne faut ni bannir du sermon les preuves extrinsèques, ni priver l'oraison funèbre de la précieuse ressource des preuves intrinsèques; il suffit de rester dans les bornes du genre. Quelle sera la règle? Le besoin et les convenances. MARCEL.

BOSSUET.

Que l'on se représente un de ces orateurs que Cicéron appelle *véhémens et en quelque sorte tragiques*, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlans comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions; un orateur qui, par ses élans, monte jusques aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois, devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres, qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers, en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leur cercueil, les premiers instituteurs et les plus imposans moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présens, les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert

tout le néant de la nature humaine ; enfin, un orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont en ce genre des ouvrages absolument à part ; des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite de la perfection ; des ouvrages classiques consacrés en quelque sorte par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et mûrir son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires, l'éloge si mémorable que fesait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. MAURY.

On a dit de Bossuet que c'était le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire ; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connaître les ressources, à en mesurer l'étendue, à en enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, et les sentimens aux sentimens ; à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres ; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie ; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe ; mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, à s'élever encore ; imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même ; si

tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet? Voyez dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendans; au milieu d'eux Cromwel, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté, et précipitant les peuples dans la servitude; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder; mais, dans la chute de l'état, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans en être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et, par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste; c'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur et belle-sœur de rois, jouissant de tous les avantages de la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devait faire sur les ames une impression encore plus vive

que la chute d'un trône, et la révolution d'un état. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre ; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On dirait qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois : car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la faiblesse de l'homme ! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire ! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel ; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et, pour égaler à jamais les conditions, ne fesant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la princesse, et tous ces retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout-à-coup : « O nuit désastreuse ! ô nuit « effroyable ! où retentit comme un éclat de tonnerre cette « étonnante nouvelle : Madame se meurt ; Madame est « morte ! ». Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la princesse palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour ; sur ce mélange éternel qu'on y voit des plaisirs et des affaires ; sur ces jalousies sourdes au-dedans, et cette brillante dissipation au-dehors ; sur ces apparences de gaîté qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, et un sérieux,

dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, et surtout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles-Gustave, roi de Suède. On dirait que l'orateur suit la marche du conquérant qu'il peint, et se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros. Il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas : on croit qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur les champs de bataille. Il voit tout, il mesure tout, il a l'air de commander aux événemens, il les appelle, il les prédit, il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir, tant les objets se succèdent avec rapidité! tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. Dans sa péroraison touchante, et qui sera éternellement citée, on aime à voir l'orateur paraître, et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, en cheveux blancs, cette voix affaiblie, ce retour sur le passé, ce coup d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talens, après les idées de grandeur et de gloire; enfin, la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'ame un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'ame à se recueillir et à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales, et surtout le grand caractère d'éloquence qui se trouve dans ces éloges

funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais, malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur : « Est-ce que votre maître n'est pas assez grand pour « avoir des faiblesses?... » On a dit il y a long-temps que Bossuet était inégal.....; son genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour à tour monte, retombe et disparaît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, et le repousse encore plus haut qu'il n'était d'abord. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés..... Bossuet est, dans la classe des hommes éloquens, ce qu'est Homère et Milton dans celle des poètes. Une seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, surtout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité et de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la divinité, et la secrète profondeur de ses plans. La divinité est dans ses discours, comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout. Cependant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme; il s'adresse à eux tour à tour. Souvent il offre le contraste de la fragilité humaine et de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler la génération et les siècles comme un jour; souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire et de l'infortune, de l'excès des grandeurs et de l'excès de la misère. Il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais, après l'avoir humilié par ce spectacle, il se relève tout à coup par le contraste de l'homme mortel, et de l'homme entre les bras de la divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps? Ces idées par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini et de vaste où l'imagination se perd. Elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées. Elles portent l'ame à un recueil-

lement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions comme indignes d'elles, et semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête, tantôt sur ses idées, tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent; il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots : et ces mots alors font frissonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connaît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte, d'un sentiment profond. Quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat. Quelquefois il réunit plusieurs grandes idées qu'il jette avec la profusion de la magnificence, et l'abandon de la richesse : mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens, c'est son ame qui se mêle à tout. Il semble que, du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui se passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas; il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt. C'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage, ou les dangers, ou les malheurs. Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices et témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'ame, son élocution est rapide et forte; il crée ses expressions comme ses idées. Il force impérieusement la langue à le suivre, et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne. Elle devient l'esclave de son génie; mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de la langue; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, est d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son ame, et les élève par la vigueur de l'expression; plus souvent il joint une expres-

sion familière à une idée grande : et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur de ses pensées. Son style est une suite de tableaux. On pourrait peindre ses idées, si la peinture était aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles. Il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux; il faut que, dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles. Ils se voient sans cesse en présence des spectateurs; ils n'osent se fier à la nature, et craignent le repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près; il est sûr de ses forces, et saura les retrouver au besoin. Il ne s'aperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse; et dans sa négligence, jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire. THOMAS.

Chacune de ses oraisons funèbres semble être sortie tout entière, pour ainsi dire, de la tête de l'écrivain, par l'activité continue d'une seule et même inspiration, comme les poètes, dans une allégorie moins noble peut-être qu'ingénieuse et sensée, nous peignent la sagesse s'élançant toute complète du cerveau de Jupiter.... Depuis la première ligne de l'exorde jusqu'à la dernière de la péroraison, l'orateur, dans chacune de ces compositions, est comme emporté par un enthousiasme non interrompu, qui exclut, au premier coup d'œil, toute idée d'art, d'arrangement, de préméditation; son sujet le tourmente, et l'échauffe, et l'entraîne; il ne lui permet pas de prendre haleine. C'est beaucoup pour les autres orateurs d'obtenir, dans la durée d'un discours, quelques momens d'une heureuse inspiration; ce n'est rien pour Bossuet : les élans de sa verve oratoire semblent naître les uns des autres; tout est mouvement, tout est chaleur, tout est vie; et, dans les instans où redouble

son ardeur, où cet aigle déploie ses ailes avec plus d'audace, les limites de l'éloquence proprement dite deviennent pour lui trop étroites : il les franchit; il entre dans la sphère de la poésie; il monte jusqu'aux régions les plus élevées de cette sphère; il s'y soutient au niveau des poètes les plus audacieux : ce n'est plus le rival de Démosthène, c'est celui de Pindare. Quelques endroits de ses oraisons funèbres sont vraiment des morceaux lyriques. Le don de l'inspiration, on peut l'affirmer, ne fut accordé à aucun orateur aussi pleinement qu'à Bossuet; et quand on songe que son enthousiasme, dans des ouvrages d'une assez grande étendue, ne connaît ni langueur, ni repos, on est frappé de ce privilége extraordinaire, comme d'un de ces phénomènes qui étonnent la nature, et qui déconcertent ses lois.

On chercherait vainement à saisir et à développer toutes les causes de ce prodige. Elles resteront pour la plupart, éternellement cachées dans les profondeurs du génie; mais on peut en apercevoir quelques-unes : c'est l'abondance de ses idées, qui produit dans Bossuet l'abondance de ses mouvemens et la riche variété de ses expressions. Ses oraisons funèbres ne sont pas seulement des discours théologiques et religieux : les plus grandes vues de la politique s'y mêlent aux instructions du christianisme; on y reconnaît toujours l'auteur du discours sur l'histoire universelle. Bossuet n'était pas seulement un père de l'Église; ce titre, qui lui fut décerné par un de ses plus illustres contemporains, dans la solennité d'une séance publique de l'académie française, ne le représente pas tout entier. Cet esprit vaste et perçant, qui embrassait toute la théorie de la religion chrétienne, et qui en sondait tous les abîmes, avait aussi pénétré dans tous les mystères du gouvernement des états. Voyez de quels traits, de quelles couleurs il peint les personnages qui se sont montrés avec éclat dans l'administration des empires, ou dans les factions, les cabales et les troubles civils. La religion et la politique sont les deux

grands pivots sur lesquels roulent principalement toutes les choses humaines : ce sont les deux intérêts qui touchent le plus puissamment les hommes; et ces deux intérêts, étroitement rapprochés entre eux, et se fortifiant en quelque façon l'un par l'autre, sont les ressorts toujours agissans de l'éloquence de Bossuet : ils animent sans cesse ses discours; sans cesse ils lui fournissent des considérations contrastées, qui répondent à toutes les oppositions du cœur, et qui sont bien supérieures à ces antithèses de l'art, propres uniquement à flatter l'esprit, ou à séduire l'oreille. Marchant à grands pas, comme s'exprime saint Chrysostôme, sur les hauteurs de la religion, tantôt il lève ses regards vers le ciel, tantôt il les reporte et les rabaisse vers la terre; il semble tantôt converser avec les puissances célestes, tantôt interroger les destinées du monde visible; tout à la fois prophète, père de l'Église, grand politique, historien sublime, Bossuet est un des hommes qui ont le mieux compris tout ensemble, et les affaires humaines, et les choses divines, et le christianisme, et la politique. Cette double science est, sans contredit, une des sources de cette éloquence singulière qui le caractérise, et qui le place hors de toute comparaison, comme elle s'élève au-dessus de toute rivalité.

L'inspiration perpétuelle qui l'agite, et qui semble le troubler, cet enthousiasme qui se communique au lecteur, et qui l'enivre lui-même, a pu faire croire que la marche oratoire de Bossuet était beaucoup plus impétueuse que régulière, et qu'il a mis dans ses discours beaucoup moins de méthode que de génie. Sa méthode en effet est peu sensible, mais elle n'en est pas moins réelle : un si grand dialecticien pouvait-il jamais se laisser entraîner au hasard hors des bornes d'une logique exacte?.... Les plans de Bossuet, dans ses oraisons funèbres, sont simples aussi bien que ses textes; mais si l'on veut y faire attention, on reconnaîtra qu'il les suit avec scrupule, qu'il en remplit toutes

les divisions, qu'il en creuse également toutes les parties, et que jamais, dans les mouvemens les plus inattendus de son essor, il ne perd de vue la route qu'il s'est tracée. Cette espèce de découverte est même une satisfaction tranquille que la lecture réfléchie de ses chefs-d'œuvre ajoute au ravissement qu'ils causent d'abord, et au charme tumultueux des premières impressions. On aime à voir que, dans cette tourmente du génie, il est toujours sûr de sa marche, il reste toujours maître de lui-même : l'idée de sa puissance s'en accroit, et il semble que l'ascendant qu'il exerce en soit plus légitime et plus doux.

Quelques amateurs du *fini*, qui le confondent avec la perfection, parce que ces deux mots, au premier coup d'œil, présentent à peu près la même idée, voudraient faire à Bossuet un reproche sérieux de plusieurs défauts qu'ils remarquent dans son élocution; mais le concevrait-on avec une élégance plus soutenue, avec une correction plus sévère, avec une harmonie plus scrupuleuse? Tout ce qui paraîtrait appartenir plus particulièrement à l'art, ne semblerait-il pas en quelque sorte pris sur son génie? où serait cet air d'improvisation, d'inspiration soudaine qui lui est propre, et qu'on retrouve toujours avec tant de plaisir dans ses ouvrages même les plus travaillés? La médiocrité soigneuse peut atteindre au *fini;* mais elle est toujours loin de la perfection; le génie, même avec des fautes, peut en être voisin, parce qu'il réunit un plus grand nombre des conditions qui la constituent; à peine s'aperçoit-on de ce qui manque à Bossuet; on n'est frappé que des beautés extraordinaires qui, de toutes parts, éclatent dans ses compositions, et ce que son style peut quelquefois offrir de défectueux, semble même concourir à l'effet et à l'illusion oratoire : ce sont les choses qui occupent cet esprit grave, sublime, et dominateur; le soin minutieux des mots paraîtrait le dégrader; plus il travaillerait à contenter l'oreille, moins il serait sûr de l'empire qu'il veut et qu'il doit exercer sur l'ame. Quelle

richesse d'ailleurs, quelle énergie dans ce style, qui n'emprunte qu'à la pensée, dont il est l'image la plus vive et la plus naturelle, ses teintes et ses parures! quelle variété de mouvemens! quelle abondance et quelle magnificence de tableaux! quel trésor d'expressions fortes, pittoresques, animées, et pour ainsi dire vivantes! quelle franche et mâle harmonie! Sans les chefs-d'œuvre de Bossuet, connaîtrions-nous toute la puissance de notre langue? Ce grand orateur n'en a-t-il pas révélé toutes les ressources, découvert tous les moyens, montré toute l'étendue? Qu'elle est belle, cette langue, dans les monumens d'une telle éloquence!. . . .

. . . . . .

Bossuet devait faire pour la prose ce que le père du théâtre avait fait pour la poésie : l'analogie de ces deux esprits sublimes est sensible; ils avaient reçu l'un et l'autre, des mains de la nature, la même empreinte, et, lorsque l'orateur semble imiter quelques traits du poète, quand on dirait qu'il le copie, peut-être ne cède-t-il qu'à ses propres inspirations, ou plutôt il obéit à ces sortes de réminiscences, qui, dans les génies supérieurs, se confondent et s'identifient avec leurs créations; le seul auteur dont il paraît certain que Bossuet s'approchait immédiatement, lorsqu'il voulait, par le contact d'une nature semblable à la sienne, électriser son talent, et lui imprimer un grand mouvement de composition, c'est Homère, à qui il a été donné, par un privilége mystérieux, d'inspirer également et les poètes et les orateurs de tous les âges : car il ne faut pas parler ici des livres sacrés dont il s'était nourri, dès ses premières études, et dont il avait fait passer pour ainsi dire dans sa propre substance, les pensées et le langage, comme un lait fort, et comme un aliment vigoureux, qui devait solidement établir la constitution de son génie.

Les hautes destinées de cette puissance, qui apparaissait dans l'empire de la parole, s'annoncèrent par le don d'une facilité précoce, et par le privilége de l'improvisation, dont

les ouvrages les plus travaillés de Bossuet retracent toujours plus ou moins le caractère..... L'improvisation et la facilité, qu'elle suppose, ne sont pas toujours des gages certains d'un vrai talent; mais il est difficile que l'imagination les sépare de l'idée du génie oratoire, lorsqu'elle veut se le représenter fort de tout son pouvoir, et appuyé sur tous ses attributs..... Quand il écrivait ses oraisons funèbres et son discours sur l'histoire universelle, il interrogeait toutes les puissances, toutes les facultés de son esprit, pour créer, pour disposer, pour exprimer ce qu'il devait dire. Toutefois, on aimera toujours à se figurer ce grand ministre des autels, avec ces yeux pleins de feu où brillaient les éclairs de son génie, avec cette physionomie imposante et majestueuse que lui avait donnée la nature, et que relevaient encore ses vertus, avec ce geste si noble et si vif à la fois, qui semblait compléter la sublimité de son langage, versant, du haut de la tribune sacrée, sans effort comme sans préparation, ce fleuve d'éloquence dont la source était dans son âme : le talent de l'improvisation achève, comme un trait nécessaire, l'image qu'on se plaît à se former d'un tel orateur. DUSSAULT.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée; les Oraisons funèbres *de la reine d'Angleterre, de Madame, du grand Condé et de la princesse Palatine*, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu long-temps entre les mains : on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la la maturité de l'esprit pour bien goûter et bien apprécier ces

inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'effort ni d'aprêt ; rien qui vous fasse songer à l'auteur ; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité du bon goût et du mauvais.... Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon : il vole, et ses ailes semblent immobiles ; on croirait que les airs le portent : c'est l'emblême de l'orateur et du poète dans le genre sublime : c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur ! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes ; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvemens, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression : la pensée de Bossuet, au contraire, est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle, et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition ! comme il en fait ce qu'il veut ! quel caractère il lui donne ! Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations ; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poètes qui ont eu sur lui d'autres

avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréans, et surtout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout près d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres. Incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas. LA HARPE.

Que dirons-nous de Bossuet comme orateur? à qui le comparerons-nous? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses oraisons funèbres? C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : « L'or et les perles sont assez communes, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans « prix. » Sans cesse occupé du tombeau, et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, Bossuet aime à laisser tomber de sa bouche ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité. Il se plonge, il se noie dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri : *Madame se meurt! Madame est morte!* Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons? jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec autant d'indépendance? Le diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, et qu'il n'est lui-même que poussière.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet, le trait de génie ou d'éloquence ; la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui ; enfin la réflexion, ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Église porte la clarté dans les discussions de la plus haute métaphysique, ou de la théologie la plus sublime ; rien ne

lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme dans l'Écriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes....

Les oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite; mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style, et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avait là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développemens des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une princesse expirant à la fleur de son âge, semble se devoir épuiser vite. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fond stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monumens de l'éloquence; c'est de là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie, dans l'*oraison funèbre de la princesse Palatine*, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce discours sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Marie-Thérèse et pour le chancelier de France, ce ne sont plus les mouvemens des premiers éloges, les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde? « Et maintenant, « dit-il, ces deux ames pieuses (Michel Le Tellier et Lamoi- « gnon), touchées sur la terre du désir de faire régner les

« lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles, « d'où les nôtres sont dérivées ; et si quelque légère trace de « nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et « si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et « de règle. »

Au milieu de cette théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes. Voyez le tableau de la Fronde : « La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors.... Était-ce là de ces « tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelque- « fois ?..... ou bien était-ce comme un travail de la France, « prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? »

Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui *s'en vont avec les années et les intérêts*, et sur l'obscurité du cœur de l'homme, « qui ne sait jamais ce « qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, « et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui- « même qu'aux autres. »

Mais la trompette sonne et Gustave paraît : « Il paraît à « la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa « proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. « Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre « sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces ames « guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs « qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne « sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir « devant le vainqueur. »

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'Ile de la conférence et les pompes nuptiales de Louis ?

« Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, béné- « diction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémo- « nies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble « des grandeurs avec leurs ruines ! »

Le poète (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poète continue de se faire entendre; il ne touche plus la corde inspirée, mais, baissant sa lyre d'un ton, jusqu'à ce mode dont Salomon se servit pour chanter les troupeaux du Mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles :

« Dans la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies « du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout « commerce du monde : dans cette sainte montagne que « Dieu avait choisie depuis mille ans; où les épouses de « Jésus-Christ fesaient revivre la beauté des anciens jours; « où les joies de la terre étaient inconnues; où les vestiges « des hommes du monde, des curieux et des vagabonds « ne paraissaient pas; sous la conduite de la sainte abbesse, « qui savait donner le lait aux enfans aussi bien que le pain « aux forts, les commencemens de la princesse Anne étaient « heureux. »

Cette page, qu'on dirait extraite du livre de Ruth, n'a point épuisé le pinceau de Bossuet; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur pour peindre une mort heureuse : « Michel Le Tellier, dit-il, commença l'hymne « des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æter-* « *num cantabo : Je chanterai éternellement les miséri-* « *cordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, et il « continue avec les anges le sacré cantique. »

Nous avions cru pendant quelque temps que l'*oraison funèbre du prince de Condé*, à l'exception du mouvement qui la termine, était généralement trop louée : nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge, qu'à celles de l'*oraison de madame Henriette;* mais quand nous avons lu ce discours avec attention; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère; quand, se retirant à Chantilly avec

Achille en repos, il rentre dans le ton évangélique, et retrouve les grandes pensées, les vues chrétiennes qui remplissent les premières oraisons funèbres; lorsqu'après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; lorsque enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accens du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains. M. DE CHATEAUBRIAND.

NOTICE

SUR

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE.

HENRIETTE-MARIE de France, reine d'Angleterre, que Bossuet célèbre dans sa première oraison funèbre, naquit au Louvre, le 25 novembre 1609, six mois environ avant la mort funeste de notre roi Henri IV, son père. Ce prince, dont la mémoire nous est si chère, eut de Marie de Médicis, qu'il avait épousée en secondes noces, trois enfans mâles et trois filles; Henriette-Marie était le dernier fruit de cette union; en 1625, elle fut donnée en mariage par Louis XIII, son frère, à Charles I.er, roi d'Angleterre, qu'on pourrait regarder comme le plus infortuné des monarques, si ses malheurs n'avaient rencontré dans la suite un objet de comparaison. Elle avait alors seize ans : les plus belles qualités de Henri IV semblaient revivre en elle; on se plaisait même à retrouver sur son visage quelques

uns des traits de son père; sa physionomie inspirait à l'illustre François de Sales les plus heureuses espérances; une éducation soignée avait développé tous les dons de la nature; d'imposans exemples, et des leçons pleines d'autorité, avaient surtout imprimé profondément la piété dans ce jeune cœur, et le zèle de la religion s'était enflammé, presque dès l'enfance, dans l'ame de Henriette. Les conditions du traité de mariage, que le souverain pontife avait sanctionné, et en quelque sorte dicté, étaient parfaitement d'accord avec les dispositions, les sentimens et les habitudes de cette princesse. A son départ, elle prit conseil de la mère Madeleine de Saint-Joseph, religieuse carmelite, en grande réputation de sainteté, qui lui recommanda de travailler avec le plus d'ardeur et de prudence qu'elle le pourrait, à répandre et à propager dans les royaumes où elle était appelée les antiques traditions du Christianisme; elle reçut également, dans une lettre que *lui* remit la reine sa mère, des instructions sur lesquelles elle devait diriger sa conduite; enfin le pape Urbain VIII, Mafféo Barberini, son parrain, et la cour de Rome, paraissaient fonder sur elle l'espoir d'une réunion jusqu'alors désespérée, et qui était loin de pouvoir s'accomplir.

Ces vues, ces espérances, cette politique, n'échappèrent pas à ces esprits ardens, inquiets et soupçonneux, qui, à toutes les époques, veillent avec jalousie au maintien des innovations civiles et religieuses qui sont leur ouvrage, ou du moins qui sont pour eux un legs que le temps n'a pas encore suffisamment affermi. Cependant la reine s'établit d'abord paisiblement à Londres, avec le vénérable Pierre de Bérulle, son confesseur, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, et avec douze prêtres de cette congrégation célèbre. Mais elle ne goûta pas long-temps ce calme si doux que semblaient devoir lui garantir les stipulations formelles de son contrat: sa piété active, le ferme caractère et le rare mérite de Pierre de Bérulle, donnent de l'ombrage: la cour s'émeut; les soupçons gagnent; la contagion de la défiance s'étend; les intrigues se lient; la calomnie parle; l'esprit du roi se prévient et s'irrite; des mesures vont être prises; elles ne sont suspendues que par le fléau de la peste, dont la ville de Londres est frappée. Mais cette calamité même, en fournissant à la reine et aux ecclésiastiques dont elle est environnée, une occasion aussi éclatante que triste de déployer leurs vertus et leur zèle, fournit encore des armes à leurs ennemis: à peine le mal a-t-il cessé, que de nouveaux complots se forment; la haine triomphe: le cortége religieux de Henriette est forcé de la quitter, contre la foi des engagemens les plus solennels, et malgré les remontrances que Louis XIII, par un ambassadeur extraordinaire, adresse a Charles Ier.

Une circonstance forte et quelque intérêt majeur semblaient pouvoir seuls remédier à la situation de cette reine blessée dans ses droits les moins équivoques, et outragée dans ses plus chères affections; la fortune vint les offrir: les anglais, que les protestans de France avaient appelés à leur secours, sont vaincus dans une descente qu'ils essaient de faire à l'île de Rhé; Louis XIII remet pour ainsi dire sa victoire entre les mains

de sa sœur, en lui envoyant les prisonniers et l'artillerie qui sont tombés en son pouvoir; Henriette devient l'arbitre de la paix, qui bientôt est conclue à Suse; ce bienfait lui ramène les cœurs, et le roi son époux peut à loisir apprécier le bonheur et les charmes d'une union qui jusque-là n'avait été qu'une source de troubles. Il se livre aux séductions innocentes de l'esprit de la reine; il s'abandonne à l'attrait de ses vertus; il ne voit plus, dans le dévoûment de cette princesse aux intérêts de sa religion, qu'un zèle digne de respect et de protection. Cette heureuse tranquillité dont jouissait la reine eut un cours assez long; rien, pendant seize années, ne contraria les penchans et les efforts pieux de Henriette: elle appelle d'abord auprès d'elle autant de religieux de saint François qu'elle avait eu de pères de l'Oratoire; elle leur fait bâtir un hospice dans le voisinage de son palais de Sommerset; le service divin retrouve dans l'église de cet hospice toutes ses pompes et toute sa solennité; les chapelles des autres palais de la reine n'étaient pas des asiles moins brillans pour le culte catholique; tous les jours, au pied des autels qu'elle avait élevés, l'hérésie venait abjurer ses erreurs; tous les jours on entendait parler de quelque nouvelle conversion; les ministres protestans réclamaient en vain: ils n'étaient point écoutés; la cour de Rome multiplie ses félicitations; le pape ne ménage point ses faveurs; à chaque promotion de cardinaux, la reine peut en nommer un; trois nonces apostoliques lui sont envoyés en différens temps, et ces interprètes du souverain pontife viennent auprès d'elle soutenir son courage, animer sa ferveur, applaudir à ses succès, et gouverner le troupeau qu'ont rassemblé ses continuelles sollicitudes. La perspective de l'avenir le plus riant remplissait de joie le cœur de cette princesse; Rome nourrissait et partageait ses espérances; mais des jours si purs et si sereins n'étaient que les précurseurs des plus noirs et des plus terribles orages.

Ils éclatent: tout est en feu; des accusations incendiaires volent de toutes parts: des clameurs s'élèvent partout contre la reine: elle s'est emparée, s'écrie-t-on, de l'esprit du roi; elle est parvenue à ébranler la croyance de ce prince; elle veut rétablir le catholicisme en Angleterre; elle entretient de perpétuelles intelligences avec le pape; les prêtres dont elle est environnée, sont les instrumens de la révolution qu'elle se propose d'opérer. A ce bruit l'Écosse tout entière court aux armes; le Parlement d'Angleterre s'assemble pour ramener la paix, mais il devient lui-même le foyer le plus actif de la dissention; Cromwel paraît, agite, brouille, rallie, et gouverne tout; le sang de Straffort coule; il appelle un sang plus précieux encore. La reine ne cesse pas d'être en butte aux fureurs d'un peuple et d'un parlement égarés; on demande à grands cris que ses enfans lui soient ôtés pour les dérober aux doctrines du papisme, dont on prétend qu'elle les infecte. On va plus loin: on veut la faire arrêter; ce projet échoue; mais bientôt elle est forcée de quitter Londres, et de s'éloigner de cette capitale avec le roi et toute la famille royale. Elle passe en Hollande, ac-

compagnée de sa fille aînée qu'attendait le prince de Nassau, à qui elle venait d'être mariée; elle engage ses pierreries et celles de la couronne, forme un grand armement, charge plusieurs vaisseaux de vivres et de munitions, impose par la hauteur de son caractère aux Hollandais qui veulent contrarier ses desseins, et part quelques mois après son arrivée. Dans sa route, elle est assaillie par une tempête qui lui enlève deux vaisseaux avec une partie de ses équipages, et qui la rejette après neuf jours de périls sur les côtes de Hollande. Debout sur le tillac de son navire, bravant les vents et les flots, la fille de Henri IV, au milieu des plus grands dangers, rassure tout ce qui l'environne, et, joignant, comme son père, la gaîté la plus aimable au courage le plus intrépide dit *que les reines ne se noient pas;* enfin, elle aborde en Angleterre; mais à peine a-t-elle touché le sol, que cinq vaisseaux des rebelles viennent percer de coups de canons la retraite où elle repose un moment: elle est obligée de quitter son lit; elle descend et se cache dans un fossé; les boulets l'y couvrent de sable et de fange: elle peut se venger de cet attentat, elle pardonne; elle se met elle-même à la tête des troupes qu'elle amène de Hollande, marche, force tous les passages, triomphe de tous les obstacles, et rejoint le roi à Oxfort; elle veut que sur-le-champ on aille droit à Londres. Ce conseil salutaire n'est pas suivi; Charles Ier n'en reconnaît pas la sagesse, et ce prince malheureux ne devait jamais retrouver une occasion aussi favorable de soumettre la rébellion.

La reine désespérée de voir le temps se consumer dans des opérations infructueuses, accompagnait partout le roi, et gémissait des lenteurs qu'entraînaient des siéges inutiles. Devenue enceinte depuis son retour de Hollande, elle sentait avec peine s'approcher le moment où la nécessité de son état la forcerait de se séparer de son époux; bientôt, en effet, elle le quitta pour ne le jamais revoir, et se retira à Exester, où elle accoucha de la princesse Henriette, qui devait un jour devenir un des ornemens de la cour de Louis XIV; elle fit alors la première épreuve d'un dénûment qui, dans la suite, se renouvela d'une manière encore plus cruelle; mais ce n'est pas tout ce qu'elle eut à souffrir: on voulut profiter de la circonstance de ses couches pour se saisir de sa personne. Avertie de ce lâche dessein, elle part, encore faible, pendant la nuit, avec trois personnes seulement, et se dirige vers le port de Plimouth; elle n'y trouve aucun vaisseau qui puisse la transporter en France; elle s'éloigne à la hâte de ce port, et passe deux jours dans une misérable chaumière, d'où elle entend le bruit des troupes rebelles qui défilent dans le voisinage, les propos insolens et furieux des soldats qui parlent d'elle dans leur marche, et qui se disent les uns aux autres que le parlement a promis cinquante mille écus de récompense à celui qui apportera la tête de la reine. Pleine de ces sombres images, elle peut enfin regagner Plimouth; elle s'embarque avec l'espoir d'intéresser la France, sa patrie, aux infortunes de sa famille et à ses propres malheurs.

D'autres maux l'attendaient; et ses calamités parurent monter avec elle

sur le navire qui devait la dérober à ses ennemis : elle est poursuivie à coups de canon jusqu'à l'île de Jersey, où elle se hâte d'aborder; des vaisseaux français viennent l'y prendre; elle se remet en mer; elle est surprise par une tempête qui lui fait perdre un bâtiment. Aussitôt que le calme est rétabli, les Anglais recommencent à l'attaquer avec une nouvelle fureur; les voiles de son navire, déchirées par les boulets, pendent en lambeaux; elle est atrocement pressée; elle ne veut point tomber vivante entre les mains des rebelles. Elle fait appeler le capitaine du vaisseau qui la porte : donnez-moi la mort, lui dit-elle, dès que vous ne pourrez plus me défendre! Un vent violent, mais favorable, la soustrait au péril, et la jette sur les côtes de la Basse-Bretagne, où elle débarque avec les officiers qui l'accompagnent : les habitans les prennent pour des corsaires; ils courent aux armes : il leur fallut quelque temps pour reconnaître leur méprise; mais, dès qu'ils se furent aperçus de leur erreur, ils s'empressèrent de prodiguer à la reine des marques de respect et d'intérêt, et ils lui fournirent avec beaucoup de zèle tous les secours nécessaires.

Arrivée à Paris, cette princesse ne cessait de tourner ses yeux noyés de larmes, et ses pensées inquiètes vers l'Angleterre; mais tous ses soins et tous ses efforts furent inutiles : nul secours ne vint; abandonné, ô honte! de toute l'Europe, Charles I.er mourut sur un échafaud; elle reçut la douloureuse nouvelle de sa mort dans le couvent des Carmelites où elle s'était retirée. Paris était alors en proie aux fureurs de la Fronde : souvent l'insolence des frondeurs avait insulté cette reine infortunée jusque dans le Louvre; pour pouvoir subsister, elle avait été réduite à demander, comme elle le disait elle-même, une aumône au parlement. Dans la suite, elle descendit encore à une plus grande humiliation, en fesant réclamer son douaire auprès de Cromwel, qui le refusa avec outrage : teint du sang de son époux, cet odieux usurpateur osa lui contester les droits de son mariage et la légitimité de son état. On avait vu la fille de Henri IV manquer de feu au cœur de l'hiver, dans le palais des rois. Tant de douleurs ne pouvaient trouver que dans la religion quelque adoucissement : un couvent qu'elle avait fondé à Chaillot était devenu son asile; la paix de cette tranquille et sainte demeure fut plus d'une fois troublée par les mouvemens populaires; plus d'une fois les injures furibondes d'une populace effrénée retentirent aux oreilles de cette veuve royale et du roi Charles II, son fils; leur carrosse fut un jour arrêté avec menace dans les rues par la multitude. Mais les agitations orageuses qui tourmentaient la France se calmèrent; l'Angleterre vit aussi renaître la sérénité : Cromwel mourut; Charles II remonta sur le trône de ses pères; la reine, sa mère, ne tarda pas à se rendre dans la Grande-Bretagne pour y jouir du spectacle de ce rétablissement, qui devait être si peu durable; de nouvelles amertumes vinrent y corrompre la douceur de sa joie : ses souvenirs renouvelés fesaient couler ses larmes, et la princesse d'Orange, sa fille aînée, ainsi que le duc de Glocester, son troisième fils, moururent tout-à-coup sous ses yeux de la petite-vérole :

elle revient en France; dans le chemin, toujours poursuivie par les orages, elle est accueillie d'une nouvelle tempête, et manque de perdre par la rougeole la princesse Henriette, sa dernière fille, promise à Monsieur, frère de Louis XIV, dont le mariage se conclut à son retour. Elle fait un second voyage en Angleterre l'année suivante; son zèle pour le catholicisme la rend encore suspecte aux Anglais; elle se rembarque pour la France, y passe quelques années dans les langueurs d'une santé affaiblie, et dans des exercices de piété, et meurt en 1669, âgée de soixante ans moins deux mois, dans une maison qu'elle avait à Colombe, près Paris : une dose d'opium que les médecins lui administrèrent assez imprudemment, et malgré sa répugnance, paraît avoir précipité sa dernière heure. Ainsi sa triste et funeste destinée la poursuivit implacablement jusque dans les bras de la mort; ainsi tout, dans sa déplorable carrière, justifie le titre de *reine malheureuse*, qu'elle se donnait elle-même avec l'accent d'un cœur pénétré de ses maux, mais soumis aux volontés du ciel. « Les reines, dit M. de Châteaubriand, « ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de « la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois! » Dussault.

ANALYSE ORATOIRE

DE L'ORAISON FUNÈBRE

DE LA REINE D'ANGLETERRE.

C'est aux facultés de l'ame les plus susceptibles de vives impressions, c'est-à-dire au cœur et à l'imagination, que s'adresse surtout l'oraison funèbre. La pitié, la terreur, l'admiration et l'amour, voilà ses grands moyens. Mais pour s'élever à toute sa hauteur, il lui faut une sphère éclatante. Une naissance illustre, de belles qualités, d'éminentes vertus, un caractère héroïque et de grandes actions, des aventures tragiques et d'effrayantes catastrophes, tels sont les grands objets qu'elle demande à célébrer, et c'est là ce qu'offrait à l'éloquence de Bossuet la vie de la reine d'Angleterre. Fille, femme, et mère des rois les plus puissans, l'aimable et pieuse Henriette emploie seize années de prospérité à satisfaire son penchant à la bienfesance, et a consoler une église opprimée. Cependant l'esprit de révolte se répand, la guerre civile éclate; dès-lors la fille de Henri IV paraît tout entière, sa grande ame se déclare dans les dangers; on la voit désormais à la tête des

affaires; elle donne les plus sages conseils, elle conclut des négociations difficiles, elle conduit des armées, elle prend des villes d'assaut, elle brave tour à tour et les hasards de la guerre et les tempêtes de l'Océan. Mais elle tombe en langueur, l'État languit avec elle, et tous les malheurs se précipitent ensemble. Ne les décrivons pas de peur de les affaiblir: ils sont terribles, ils sont affreux: digne fille d'un héros, son courage ne l'abandonne pas; et du sein de l'exil et de la misère, elle soulève encore l'Europe, jusqu'à ce que le dernier coup lui est porté et que tout espoir a disparu; alors elle s'abaisse humblement sous la main du Dieu qui la frappe, et ses regards sont fixés du côté du ciel où elle attend son repos.

Pour le plus beau des sujets, il fallait le plus grand des orateurs: heureusement il existait. « Louis XIV, dit le cardinal de Bausset, jugea que « Bossuet seul pouvait remplir tout ce qu'on devait attendre d'un tel sujet. « Bossuet fit plus; il alla au-delà de ce que l'imagination aurait osé espérer « du sujet et de l'orateur même. Il a montré dans l'oraison funèbre de la « reine d'Angleterre jusqu'où la pensée et la parole de l'homme peuvent « s'élever, sans qu'il leur soit peut-être jamais donné de l'élever plus haut. » Mais le sujet semblait fait pour Bossuet en particulier; quel autre que ce majestueux génie, que ce contempteur si puissant des vanités, que cet ennemi si terrible du désordre et de l'erreur, que ce politique si profond et si religieux? Quel autre pouvait peindre comme lui les grandeurs abaissées et la gloire du monde confondue, l'esprit de schisme et d'hérésie fomentant de loin les révolutions, la majesté des rois violée par d'abominables attentats, et un empire bouleversé jusqu'en ses fondemens? La grandeur des intérêts, l'excès des malheurs, le tragique des événemens, la nature et la profondeur des causes, tout se réunissait pour remplir l'ame de Bossuet, pour occuper sa pensée, pour échauffer sa verve, et pour ravir son imagination au plus sublime degré de l'enthousiasme. Son esprit dut rapidement se porter sur ces grandes faces du sujet, lorsque le roi lui annonça qu'il réservait à son éloquence de célébrer la mémoire de la reine d'Angleterre; et tandis que l'émotion de la joie se glissait dans son cœur, sans doute qu'on eût pu voir la première étincelle de l'inspiration briller dans ses regards. Je m'imagine qu'au sortir de cette audience, il ne tarda pas à aller s'enfermer dans son cabinet; c'était un besoin pour lui de s'abandonner aux pensées qui venaient l'assiéger en foule. Mais il y en avait qui absorbait toutes les autres: et en voyant dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, un sentiment qui était toujours prêt à éclore en lui et ne fesait que sommeiller au fond de son cœur, s'éleva tout-à-coup et vint dominer tous les autres sentimens. Qu'est-ce que les grandeurs de la terre, se disait-il? Qu'est-ce que la majesté royale elle-même? Je vois les rois s'enorgueillir de l'étendue de leurs provinces, du nombre de leurs soldats, de la suprématie de leur pouvoir, de la prospérité de leur règne, de l'éclat trompeur qui les environne: les insensés! au lieu de porter leurs regards vers le ciel où est le maître des rois, ils les abaissent sur la foule qui est au-dessous

d'eux, et dans leur orgueil, ils se disent : Nous sommes des dieux; mais Dieu leur fait bien voir quand il veut qu'ils sont des hommes. Comme la tempête élève jusqu'aux nues la barque qu'elle laisse bientôt retomber, comme le vent agite dans le labyrinthe des airs la plume qu'il arrache à la terre, ainsi quelquefois il élève les rois au sommet des grandeurs, pour les plonger ensuite dans l'abîme des calamités; ainsi il laisse emporter et dévorer leur puissance par les tempêtes politiques. Mais hélas! quand il ébranle les montagnes, ceux qu'il renverse dans sa fureur ne savent pas d'où vient le coup. Cependant voici une leçon assez sévère! où trouver un exemple plus solennel et plus frappant de la dépendance des rois! Maintenant donc, ô rois, ouvrez les yeux à la lumière, instruisez-vous, arbitres du monde! humiliez-vous devant celui qui fait et défait les empires, devant l'être des êtres qui mesure de ses doigts l'immensité des mers, qui tient les cieux suspendus dans sa main, et qui balance dans l'espace la masse de la terre avec ses collines et ses montagnes! Voilà celui qui règne! Il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, et nous mortels, nous tous tant que nous sommes, nous sommes devant ses yeux comme si nous n'étions pas : voilà celui qui règne! ô Dieu des Dieux! Seigneur de tous les maîtres! La force et la puissance, la gloire et la majesté, la magnificence, l'empire et le triomphe vous appartiennent en propre! C'est vous seul qu'il faut célébrer, vous qui possédez tout, depuis la boue de la terre jusqu'à la splendeur des cieux! C'est vous qui donnez aux princes, et c'est vous qui leur ôtez les richesses, le pouvoir et les succès! Le règne est au Seigneur! c'est de lui que relèvent les nations et les rois.

Ce sentiment si vif et si intime de la majesté du Dieu dominateur et de la dépendance absolue des princes de la terre, s'empara sûrement de l'ame de Bossuet, dès qu'il vint à considérer les tragiques événemens, les épouvantables catastrophes qui avaient rempli la vie d'Henriette de France : et il naissait si naturellement du sujet, l'impression en était si subite et si profonde, que l'orateur put se proposer dès-lors de commencer par là son discours, et prévoir qu'il en tirerait vraisemblablement son but moral. Mais il fallait considérer de plus près les circonstances, les différentes époques qui partageaient la vie de l'héroïne.

Il dut être charmé des belles qualités qui l'avaient embellie, et s'applaudir d'avoir à louer le bon usage qu'elle avait fait d'une longue suite de prospérités. Elle avait trop aimé peut-être le luxe, la parure et les plaisirs. Mais ce défaut qu'on remarque à peine dans une jeune personne de son rang pouvait trouver une sorte d'excuse dans l'éclat de ses destinées, et le monde de la cour est assez disposé à le pardonner, lorsqu'il n'a pas conduit à des écarts dont le caractère, la conduite et la vertu de la reine, repoussait bien loin l'idée. Il aurait été maladroit et messéant d'employer de semblables excuses pour laver une tache légère qui avait été suffisamment effacée par le dépouillement volontaire qu'elle s'était ensuite généreusement imposé, et par le comble de sa misère, l'excès de ses malheurs, et la gloire de tant de

belles actions. Il oublia ces ombres, et la suivit sur le théâtre des grands événemens; il la vit aux prises avec la fortune; il admira sa fermeté courageuse, son caractère héroïque, il fut attendri de ses malheurs, il fut touché de son admirable résignation; mais il fut épouvanté du déluge de fléaux et de crimes qui se répandaient sur l'Angleterre et accablaient son héroïne. En voyant le déchaînement des passions mutinées contre l'autorité légitime, les flots de tout un peuple agités comme ceux d'une vaste mer, se précipiter en fureur, attaquer et renverser dans le sang d'un monarque égorgé le trône du grand Alfred, sa pensée est toute absorbée par de pareils désastres, abattu et consterné, il se demande quelle pouvait donc être la cause d'un si effroyable débordement. Quand il aperçut au loin l'esprit de schisme et d'hérésie qui depuis long-temps minait dans l'ombre la base antique du trône, une noble indignation le saisit, le feu s'alluma dans ses veines: quand il le vit encore semant partout en Europe l'orgueil et l'insubordination, il gémit plus profondément; et les yeux enflammés, la figure brûlante, il s'écria dans le transport de son zèle: Il est temps de parler pour la tranquillité des peuples et pour le salut des rois; mais je ne me tairai pas, j'éleverai la voix et je la ferai retentir comme le son du clairon, pour annoncer aux princes leurs crimes et leurs imprudences. Aveugles! qui ruinent leur autorité et qui perdent les peuples, en les livrant au schisme et à la révolte; et en lâchant la bride à toutes les erreurs. Il faut démasquer aujourd'hui cet esprit d'indépendance religieuse; j'en déduirai clairement les conséquences, j'en montrerai les funestes résultats, je déshabillerai le hideux génie, et je répandrai l'épouvante chez les puissans de la terre.

Bossuet rencontre encore ici une importante leçon pour les princes; il est averti de nouveau de destiner particulièrement son discours à leur instruction. Il jette un nouveau coup-d'œil sur les principales époques de la vie. Il voit de plus en plus que son sujet lui fournit, dans les variations de fortune que la reine a subies, une vaste moisson d'enseignemens pour les rois, adaptés à tous leurs besoins, suivant la différence des situations où ils pourraient à leur tour être jetés par les coups du sort. Dans les douze années qui commencèrent son règne, car il ne faut point parler de sa première jeunesse qui, n'offrant rien de remarquable, disparaît entièrement devant le reste de sa vie, elle avait employé son influence et ses facultés à soulager la misère, à consoler l'infortune, à protéger l'Église, à procurer la paix entre les deux royaumes. Là les rois pouvaient apprendre quel usage ils doivent faire des prospérités et de la puissance. Aux prises avec la fortune, elle leur enseignait par son exemple quelle prudence et quel courage ils doivent déployer dans les circonstances difficiles et périlleuses; enfin, dépouillée de la splendeur de son rang, précipitée du trône, chassée de ses états, frappée par les endroits les plus sensibles, et privée de toute consolation terrestre, elle leur offrait le modèle de l'héroïque résignation, de l'entier détachement, du pieux anéantissement, qui devient un refuge autant qu'un devoir pour la majesté déchue.

Mais un seul événement dans la vie de l'héroïne dominait tellement tous les autres, qu'il attirait l'attention tout entière : l'imagination ne pouvait être distraite de la révolution qui avait plongé la reine dans un abîme de misères et d'humiliations, et dont les suites s'étaient prolongées jusqu'à sa mort, et avaient tellement influé sur sa destinée, que, dès le commencement de l'histoire, on envisageait déjà cette terrible catastrophe. C'était donc une nécessité d'en tirer l'instruction, si l'on voulait qu'elle fût goûtée. Or, la vérité qui ressortait avec plus de force et d'éclat d'une révolution si tragique, c'était l'instabilité, la fragilité des grandeurs de la terre. A cette vue de la fragilité des grandeurs, de la sujétion des rois, on est soudainement frappé du pouvoir unique et souverain de Dieu qui leur donne ou qui leur ôte à son gré la puissance. Cette pensée de la haute domination d'un Dieu, suprême distributeur des biens et des maux, de la force et de la faiblesse, correspond pleinement à la nature et à l'importance des faits que présente l'histoire de la reine d'Angleterre : elle renouvelle l'impression qu'ils ont produite; et la proposition, qui ne peut être ni plus simple ni plus claire, comprend tout le sujet, de manière à unir le plus étroitement possible, la morale avec l'éloge. Il suffit de l'expliquer.

C'EST DIEU QUI DISPENSE LE POUVOIR (*proposition*). Quand il le communique aux princes, c'est dans l'intérêt des peuples; on ne doit l'employer que conformément à ses desseins (*instruction de la première partie*), et c'est l'usage qu'en a fait la reine d'Angleterre (*éloge de la première partie*). Quand il le retire, c'est pour le bien de ceux qui le perdent (*instruction de la seconde partie*). Ses vues ont été remplies à l'égard d'Henriette, dont les infortunes n'ont servi qu'à faire briller ses vertus et à les épurer. Grande reine, elle se dévoue tout entière au salut de l'état, tant qu'elle le peut défendre; et quand le trône est abattu, chrétienne résignée, elle adore avec amour les conseils de la Providence (*éloge de la seconde partie*).

Il est évidemment impossible d'obtenir une plus parfaite unité. Tout rentre dans une seule proposition, ou plutôt dans une seule idée, un sentiment unique; et ce sentiment, cette idée, c'est la première impression que fait naître le sujet. C'est de là comme d'un point concentrique que partent les rayons de lumière qui se répandent sur toute la vie, qui éclairent tous les faits, et font éclater toutes les vertus, placées chacune dans leur plus beau jour. Les époques se succèdent dans l'ordre historique, et chacune renferme les événemens qui lui appartiennent. Enfin, rien n'est omis, et chaque chose est à sa place.

Mais Bossuet s'était promis d'instruire les rois sur les dangers des innovations religieuses, et c'est à cet endroit de son travail qu'il dut peser les inconvéniens et les avantages de cette espèce de digression, avant de lui chercher une place; c'est aussi celui que je choisis pour en rendre compte. Il faut ici que je m'arrête quelques instans; je veux oublier pour un moment le système d'oraison funèbre que j'ai précédemment expliqué, afin d'y être ramené par les insurmontables difficultés qui s'offrent dans ce passage à ceux qui ne cherchent qu'un éloge dans l'oraison funèbre.

On est étonné, lorsqu'on lit cette oraison funèbre, de rencontrer, sur l'origine et les causes de la révolution d'Angleterre, une longue discussion, sans qu'on entende plus parler de la princesse pendant tout cet intervalle. J'avoue que j'éprouvai quelque embarras, la première fois que je dus expliquer ce discours, lorsqu'après une première lecture je voulus me rendre compte du plan de l'ouvrage. Selon l'erreur assez commune je n'envisageais l'oraison funèbre que comme un éloge, et je trouvais une soudivision tout entière qui ne paraissait y avoir aucun rapport, et dans laquelle le nom de l'héroïne n'était pas seulement prononcé. Je cherchais partout des raisons : l'orateur, me disais-je, ayant à peindre les troubles et les excès d'une révolution, serait-il naturel qu'il entrât brusquement dans l'historique des faits et des résultats, sans indiquer l'origine et marquer les causes d'une semblable agitation? Il aurait peint l'horreur de la tempête, le ciel chargé d'épais nuages, la foudre sillonnant l'étendue du ciel, les vents bouleversant la mer jusque dans ses abîmes; le vaisseau de l'état englouti sous les vagues, la reine échappant par miracles au naufrage, et venant aborder sur une terre inhospitalière; seulement il aurait oublié de dire qu'à la prière de Junon, Éole avait frappé de son sceptre le revers de la montagne pour en faire sortir les vents, ou qu'un imprudent avait ouvert les outres d'où ils s'étaient élancés pour exercer leur furie.—Non, mais un mot suffisait, et c'est reprendre aux œufs de Léda pour raconter le siége de Troie, que d'aller au loin chercher dans l'histoire et dans les obscurs détours du cœur humain, quand le premier germe de la révolte a été déposé, et comment il s'est développé dans une nation, au milieu de la complication des principes, et des dispositions favorables ou contraires qu'a rencontré son accroissement, pour nous faire la peinture des vertus que la reine d'Angleterre a fait briller dans le sein des troubles. — Mais on pourrait l'accuser, et principalement Charles son époux, d'avoir occasionné ces bouleversemens, ou d'avoir pu prévenir et arrêter l'explosion. Qui ne sait que la plupart des révolutions sont causées par les rois? Qui ne sait surtout qu'on est porté à les attribuer aux princes sous le règne de qui elles éclatent? Cette disposition ordinaire des esprits s'était déclarée d'une manière bien forte à l'égard du roi, à qui on reprochait d'avoir enhardi les factieux, en leur abandonnant successivement toutes les prérogatives de la couronne, après de molles résistances qui n'étaient propres qu'à leur faire mieux goûter la joie de leurs séditieuses conquêtes, et à leur faire comprendre qu'ils pourraient toujours triompher de sa faiblesse par leur opiniâtreté ou leur audace. Or, pour combattre une opinion aussi répandue, et aussi accréditée, il fallait plus qu'une dénégation, quelque autorité qu'elle eût dans la bouche de Bossuet; l'exposé même et la simple justification de la conduite du roi ne suffisait pas; il était nécessaire de prouver la préexistence de la cause, et pour la faire admettre, il fallait la prendre dans son principe, la suivre dans ses progrès, en montrer les dernières conséquences; faire comprendre enfin que l'orage s'était formé depuis long-temps, et que

malgré tous les efforts humains il devait éclater, parce qu'il est impossible d'arrêter les actions, quand toutes les volontés sont emportées par le même mouvement. Il est vrai que cette longue justification conviendrait beaucoup plus dans l'oraison funèbre de Charles Ier; mais qui ne voit l'opportunité de la question, et l'union que les convenances lui donnent avec le sujet? — Elle est grande, je l'avoue. Cependant, si la défense du roi est dans les bienséances du sujet, elle ne peut y entrer que d'une manière accessoire; et dès-lors elle doit être courte ou du moins indirecte; et je remarque en effet que ce n'est pas l'objet principal que l'orateur se propose: il en a un autre en vue, il veut donner une grande leçon aux rois qui croient augmenter leur pouvoir en s'arrogeant l'autorité religieuse; et il veut leur prouver que l'entreprise inconsidérée de Henri VIII, sur la puissance ecclésiastique, a été la vraie cause de la terrible révolution qui a renversé le trône de Charles Ier. — Eh bien, supposez même que l'examen de cette question si grave et si intéressante pour l'assemblée que Bossuet devait entretenir, ne fût pas exigée par le sujet, ne s'y rapportait-il pas assez naturellement, pour que l'orateur ne se refusât pas à satisfaire la juste curiosité, l'impatient désir que devaient éprouver les auditeurs, de voir ce profond génie arrêter ses regards et développer ses vues, sur les causes d'un si terrible ébranlement?

Mais il paraît surtout avoir cédé à l'inspiration de son zèle qui lui montrait une occasion favorable, ou plutôt une occasion unique de donner un solennel avertissement à l'aveugle ambition des rois; et qui le pressait d'en profiter, pour les convaincre par l'histoire, du danger où ils mettaient leur couronne, en voulant surcharger leur tête de la tiare pontificale. Et parlant dans un siècle qui touchait à celui où les rois avaient, par un consentement intéressé à de prétendues réformes, consommé le sacrilége envahissement de la puissance spirituelle, dans un siècle où l'esprit humain, fier de la liberté qu'il venait de reconquérir, de la gloire dont le couvraient tant d'heureux génies, commençait à s'exagérer ses forces, voulait franchir la sphère que lui assigna la Providence et s'élever au-dessus de la foi, dans un siècle où l'hérésie occupant tous les postes autour de la France, et entretenant des intelligences dans l'intérieur, se disposait à faire irruption dans le plus beau domaine de la catholicité, Bossuet, cet homme qui paraît avoir été suscité par la Providence, pour être comme une sentinelle vigilante, toujours prête à jeter l'alarme au premier mouvement des ennemis de l'Église, comme un rempart inébranlable pour arrêter les progrès de l'erreur, Bossuet déviant tout-à-coup de sa route, aurait mis d'un côté dans la balance les graves intérêts de la religion et de la monarchie, de l'autre, le léger scrupule d'un vain esprit beau parleur, qui sacrifie tout à l'exacte régularité de son discours? Dès le premier abord du sujet, il avait déjà, dans un mouvement d'enthousiasme, arrêté le dessein de dessiller les yeux des imprudens monarques qui favorisaient par indifférence ou par ambition l'esprit de schisme et de révolte, et la réflexion ne pouvait que l'affermir

dans un projet conçu par le zèle et approuvé par l'art : car, outre les autres avantages de cette digression, elle communiquait à sa morale plus d'importance et d'étendue, et donnait plus de grandeur et de poids à son éloquence.

De toutes les raisons, celle-ci me paraissait la plus forte, et cependant elle ne me satisfesait pas. Je me rappelais les plaintes amères de Thomas sur les discussions théologiques de Bossuet. Mais ici, me disais-je, il ne s'agit pas de savoir si Bossuet a trop cédé à son penchant pour la théologie ; il n'y va de rien moins que de l'unité dont le plus grand des orateurs se serait écarté dans une partie considérable d'un de ses premiers chefs-d'œuvre. Qu'emporté par son zèle, il l'ait oubliée dans un court développement amené par le sujet, dans la rapidité d'un mouvement commandé par son enthousiasme, cela m'étonnerait, cependant je pourrais le croire ; mais que dans toute l'étendue d'une soudivision bien ostensible et clairement énoncée, de la soudivision la plus longue de tout le discours, que dans l'espace de treize grandes pages sur quarante dont le discours se compose, il perde son sujet de vue, mais complétement, sans jamais y ramener, sans jamais en rappeler le souvenir, c'est ce qu'il est impossible de comprendre et de supposer. Il faut donc chercher autre chose qu'un éloge dans cette oraison funèbre. Mais comment faire une exception pour celle-ci en particulier? Je les lus toutes de suite ; je remarquai dans toutes un but moral qui marchait d'accord avec la célébration du héros ; seulement je m'aperçus que Bossuet fesait à la morale une part plus large dans les sujets moins fertiles, et dans ceux qui fournissaient des leçons plus importantes.

Le principe me parut bien fondé, nécessaire même pour l'intelligence et la juste appréciation des chefs-d'œuvre de Bossuet ; et je commençai par le développer et le prouver, comme un préliminaire indispensable à l'explication de ses oraisons funèbres.

C'est à présent le principe que je suppose pour l'examen du passage sur les causes de la révolution d'Angleterre. Il faut se rappeler avec soin ce que nous avons dit du plan de l'oraison funèbre. En deux mots, le dessein religieux obtient la préséance, marche au premier rang et constitue seul l'unité du discours, à laquelle le panégyrique ne participe que par l'union qu'il contracte avec l'instruction. Ainsi le panégyriste ne doit pas s'écarter de la morale ; mais il peut abandonner un moment l'éloge, lorsqu'il a des raisons de le faire, pourvu que les développemens moraux sur lesquels il s'arrête découlent directement de la proposition générale, et se lient naturellement au sujet. Le plan de Bossuet satisfait pleinement à ces deux conditions. Lorsque Henri VIII changea la religion dans ses états, il attira sur la Grande-Bretagne les fléaux de la justice de Dieu ; car Dieu qui règle pour le bien des peuples l'usage qu'on doit faire de l'autorité qu'il confie (*Première partie*), en punit quelquefois l'abus par la privation du pouvoir. (*Première soudivision de la deuxième partie*). S'il arrive que ses coups tombent sur l'innocent, dans les desseins de sa sagesse, c'est pour procurer son salut

(*Deuxième soudivision de la seconde partie*). Ces deux leçons de la deuxième partie sont mises en exemple : la révolution d'Angleterre a fait voir les merveilles de la main de Dieu et de ses conseils ; conseils de justes vengeances sur le royaume (*première soudivision*) ; conseils de miséricorde pour le salut de la reine (*seconde soudivision*). Tout rentre dans une seule pensée, c'est la vue d'un suprême dominateur qui élève et qui abaisse les empires. Il y a donc unité parfaite.

Mais si Bossuet en expliquant les causes de la révolution d'Angleterre, ne sort pas de l'unité, ne s'appuie-t-il pas sur des faits trop étrangers à l'histoire de son héroïne ; sur des faits qui ont précédé non-seulement le règne, mais la vie, mais le siècle même de la princesse ? N'est-ce pas blesser les convenances du sujet ? Non, parce que le vœu des bienséances y rattache tous les événemens que rappelle l'orateur. Il aurait été extraordinaire et même choquant que le panégyriste s'engageât dans la longue histoire des calamités qui étaient venues fondre sur la tête de son héroïne, sans nous apprendre d'où elles partaient. C'était d'ailleurs, comme nous l'avons vu, le seul moyen de justifier pleinement du reproche de faiblesse qu'on lui adressait, le roi dont la défense paraissait indispensablement liée à la louange de la reine, comme leurs fortunes et leurs personnes l'avaient été. Enfin Bossuet répondait à la juste attente de son auditoire, et trouvait une occasion unique d'obéir aux élans de son zèle. Ce n'était pas assez de toutes ces raisons pour que Bossuet transgressât la règle inviolable de l'unité, et nous avons dû nous en convaincre ; mais il faut avouer qu'elles sont plus que suffisantes pour établir la convenance d'un développement que l'orateur a fait rentrer dans l'économie de tout son discours.

La disposition générale est terminée, et l'on peut voir maintenant le plan de toute l'oraison funèbre. Elle se divise en deux parties, fondées sur les deux époques principales qui renferment toute la vie de l'héroïne. La première renferme l'histoire des prospérités, qui va jusqu'à la dix-septième année du règne d'Henriette : la deuxième contient l'histoire de ses infortunes et occupe le reste de la vie.

Dans la première partie, le panégyriste s'étend avec complaisance sur le bel usage que fit l'héroïne, de son crédit et de son autorité, pour couvrir de sa protection les malheureux catholiques d'Angleterre, et pour favoriser les progrès de l'Église dans sa nouvelle patrie. Il prend occasion de cette conduite pour rappeler les services que la reine rendit aux deux royaumes, en conciliant à plusieurs reprises les prétentions, et calmant les différens de leurs monarques.

La deuxième partie est la plus riche et la plus féconde ; il la partage en deux soudivisions : la première nous offre l'histoire approfondie des événemens qui ont préparé de loin, et amené par degré, la funeste catastrophe. L'orateur s'applique d'abord à exclure les causes ordinaires des révolutions ; ainsi il y a lieu d'appuyer suffisamment sur la justification directe du roi : il la complète lorsqu'aussitôt après il remonte à la première source

du mal, et que par une suite continuelle d'observations et de faits, il conduit au résultat effectif, au bouleversement universel. Après cette excursion qui pourra paraître un peu longue, il revient à son héroïne dans la deuxième soudivision qu'il consacre tout entière au récit des malheurs qui l'ont accablée; il y distingue deux époques: celle des périls, où il fait briller le courage héroïque d'Henriette, les étonnantes ressources de son esprit, sa grandeur d'ame et plusieurs autres qualités morales, et celle des calamités où l'on admire sa constance, sa résignation, son détachement du monde qu'un léger retour de bonne fortune vient éprouver, enfin l'éminente piété dans laquelle elle persévère jusqu'à la mort.

Il serait difficile d'imaginer un plan plus régulier et plus simple; et une fois découvert, il semble que rien n'était plus facile à trouver. Quelle aisance et quel naturel! vous croiriez que l'orateur s'est laissé conduire par l'histoire; quel ensemble complet d'idées! vous croiriez que l'action a été faite pour la morale; quelle parfaite unité d'action! les diverses époques dont l'histoire entière se compose sont comme autant d'actes qui conduisent par degré au dénoûment: la vie d'Henriette s'annonce comme un beau jour sur une mer tranquille; le soleil s'élève jusqu'à son midi dans un ciel sans nuage, tandis qu'elle s'avance à pleines voiles; un orage menaçant se montre à l'horizon; il grossit, il éclate; le vaisseau qui la porte, jeté d'écueil en écueil, s'entr'ouvre et va s'abîmer; la reine est forcée d'en sortir; mais l'effort même de la tempête la conduit au port du salut. Ne croiriez-vous pas que l'action a été inventée?

En général on n'apprécie pas assez, dans les ouvrages d'esprit, le mérite de l'invention, et surtout celui de la disposition. Cependant ces beautés sont la source de toutes les autres; mais elles viennent de l'intelligence, elles sont plus sévères, elles nous frappent beaucoup moins que celles qui appartiennent au sentiment et à l'imagination; peu de gens les aperçoivent, et quand on les leur montre, ils se contentent d'approuver, et ils n'admirent pas. C'est qu'ils n'en connaissent pas la difficulté. Pour faire sentir le prix de la vérité qui est une, il faut montrer la multitude des erreurs qui l'avoisinent; de même, pour faire estimer à sa juste valeur un plan bien conçu, bien dessiné, il faudrait découvrir tous les faux-fuyans où le jugement de l'orateur pouvait s'égarer: malheureusement c'est une méthode inapplicable. Qu'il nous suffise de dire qu'un plan simple, naturel et régulier, lorsqu'il est oratoire, est une chose fort difficile à trouver, quelque soit le genre du discours; mais dans une oraison funèbre, où l'orateur gêné par l'histoire, n'est pas maître de transporter à son gré sa matière, c'est une espèce de merveille, et nous la rencontrons dans toutes les oraisons funèbres de Bossuet, mais plus particulièrement encore dans celle de la reine d'Angleterre: il arrive quelquefois dans les autres que la seconde partie a moins d'éclat que la première, et l'orateur est obligé de suppléer de son fonds au défaut du sujet. Ici, tant par l'heureuse fécondité du sujet que par la savante distribution de la matière, non-seulement l'intérêt se soutient, mais il s'accroît jusqu'à la fin.

Le panégyriste nous montre d'abord la grandeur de la maison de son héroïne, l'éclat de son alliance; il fait de sa personne un ravissant portrait. Nous demandons à la voir : il nous la montre sur le trône, captivant comme une autre Esther, le cœur d'un puissant monarque, et protégeant le peuple saint. La religieuse sollicitude de la jeune reine, son zèle ardent, sa tendre piété, ses grâces et ses vertus nous inspirent bientôt un touchant intérêt. Mais à peine nous sommes-nous réjouis de sa félicité, que de sinistres présages répandent l'alarme dans tous les cœurs. Un bruit sourd se fait entendre, et nous annonce la présence d'un volcan dont la prochaine éruption menace d'engloutir le trône, où l'aimable Henriette méritait de trouver le bonheur. Bientôt on voit sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil; l'aigle de Meaux paraît, il plane long-temps immobile au-dessus du gouffre, et, lorsque de son œil perçant il voit l'esprit d'indocilité et de schisme briser en silence les ressorts des sociétés, et arracher dans l'ombre les fondemens des empires, il jette au vent des cris aigus, et de l'effroyable battement de ses ailes, il épouvante la terre et trouble le sommeil des rois. Cependant, au milieu du trouble et de l'ébranlement, la reine ignorant sa destinée veut arrêter le torrent qu'ont précipité depuis long-temps des mains imprudentes et coupables, et, chose merveilleuse! elle en suspend encore le cours. Ici la scène est mobile, et change à chaque instant; la grande ame de l'héroïne se déploie; les événemens se pressent; les situations varient; les actions se succèdent sans intervalle; toutes les vertus brillent avec éclat; la fortune chancelle, se soutient, tombe, se relève et retombe pour jamais, quand le princesse est forcée de retirer au royaume l'appui de son bras: tout s'écroule alors avec une épouvantable fracas. Mais la reine paraît inébranlable, comme une ferme colonne au milieu d'un temple en ruines. Après le tragique spectacle des dangers et des hasards où elle a signalé son courage, vient le tableau des infortunes qui ont éprouvé sa résignation et perfectionné sa piété. Tout à l'heure le bruit de la tempête, le tumulte des camps, le retentissement des armes, le mouvement des bataillons, la fureur de la sédition, les cris de victoire et d'alarmes; maintenant la misère, le délaissement et l'humiliation, les cruelles inquiétudes, les mortelles angoisses, les chagrins cuisans, les lamentations et les pleurs, mais aussi l'épurement de l'amour, et enfin le repos dans le sein du Dieu des consolations.

Quelle admirable disposition! est-ce là le plan d'un discours! ou n'est-ce pas plutôt l'arrangement d'un poëme! quelle rapidité d'action! quelle variété de tableaux! quelle progression de sentimens! quelle combinaison de moyens! que cette marche est savante! et en même temps, qu'elle est indépendante et hardie! quel sujet! quelle œuvre! quel orateur!

ORAISON FUNÈBRE

DE

DE LA REINE D'ANGLETERRE,

PRONONCÉE LE 16 NOVEMBRE 1669, EN PRÉSENCE DE MONSIEUR, FRÈRE UNIQUE DU ROI, ET DE MADAME, EN L'ÉGLISE DES RELIGIEUSES DE SAINTE-MARIE DE CHAILLOT, OU AVAIT ÉTÉ DÉPOSÉ LE CŒUR DE SA MAJESTÉ.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.
PSAL. 2

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes,

non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulés sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et, depuis, des retours soudains, des changemens inouïs; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertume, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête

tes paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfesante, dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse; on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que

la dignité royale surpasse les fortunes particulières [1]. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuart, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Écosse, et qui descendaient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale ; et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable, autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre, aussi bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui

[1] Lib. 5, ep. 6.

l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement fesait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfans de l'Église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de religion où leurs cœurs fussent désunis ; et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre, la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Église, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre dans les agrémens infinis de la reine son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés) ; et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins ; et seize années d'une prospé-

rité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le saint siége. Le pape saint Grégoire écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens [1] : « Sachez, ô grand empereur, que la souveraine « puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu « soit aidée, et que les voies du ciel soient élargies, et que « l'empire de la terre serve l'empire du ciel. » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car, qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Évangile : Combien est étroit le chemin qui mène à la vie ! et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la; tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine; mettez-la du moins à couvert

[1] Greg. lib. 2, epist. 62, Maur. Aug.

des insultes du dehors : ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, messieurs, durant les persécutions; car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se fesaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Évangile, « doit être prêchée jusque sur les toits [1], » pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait des crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence, dans son palais de Sommerset, rendait à l'Église sa première forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire par ses retraites, et par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les pères capucins, y donnèrent par leur piété aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres,

[1] Matt. x. 27.

errans, travestis, « desquels aussi le monde n'était pas digne [1], » venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession, dans la chapelle de la reine; et l'Église désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, fesait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse [2], c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les ames hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais, si mon jugement ne me trompe pas, si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon, et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point il mettait tout en péril, et qu'il donnait contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévinrent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux

[1] Heb. xi. 38. — [2] Apoc. ix. 1.

dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie : l'Angleterre a tant changé qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et, plus agitée en sa terre, et dans ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions, et si, ennuyée des ces changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions : que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ? elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes, et s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur et les ranimaient à l'Église. Ainsi, non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables ; et ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris que, pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à soi ; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ses royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Église.

Que si l'histoire de l'Église garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère

très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? ne réunit-elle pas les deux royaumes? et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres, à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos altesses royales; et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler, et vous pouvez servir l'état sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous, et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet? je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise : quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus

de paroles ; et mon esprit, rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ces calamités ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille ; ce n'est pas un ouvrage humain que je médite ; je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties ; il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. « J'entrerai « avec David dans les puissances du Seigneur [1], » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils ; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre ; conseils de miséricorde pour le salut de la reine ; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées, ou par la mollesse ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait cet historien [2], n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs ; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en fesant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient ; alors, ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles Ier, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des

[1] Ps. lxx. — [2] Q. Curt. lib. 8. 9.

moyens de régner; jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit* [1]. Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César; mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même: malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et, comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ses dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

[1] Plin. lib. 9. cap. 28.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation, et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais, quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines même si absolues et si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée ou rétablie par Henri, par Édouard, par Marie, par Élisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux; au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois, et les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sens, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens, les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste, et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est,

messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Église, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter, au siècle passé, la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser: ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint siége et de l'Église catholique, n'ont plus été, comme autrefois, des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et, encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible, et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine: mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures, ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également ré-

pandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne, quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si la malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause : ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer ; les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étaient encore que de faibles commencemens, par où ces esprits turbulens fesaient comme un essai de leur liberté : mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs ; c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti : les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source ; et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendans, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées ; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte que les esprits une fois

émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat; car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Église qui est son tout, aussi bien que du saint siége qui est son centre, pour s'attacher, contre la nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Église; ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs; et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de retenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne du Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devait anéantir toute royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la

religion est anéantie ! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcé par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie [1] : « Leur ame, dit le « Seigneur, a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, « et je leur ai dit : Je ne serai plus votre « pasteur » ; c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée ; et voyez la suite : « Que « ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être « retranché, soit retranché. » Entendez-vous ces paroles? « Et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns les « autres. » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles, l'Église et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes églises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse princesse servait l'Église, elle croyait servir l'état ; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentimens ; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet, il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Église a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniatrément conspirer ensemble contre le trône royal ; vous l'allez apprendre.

[1] Zach. xi. 9.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuans et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand *il plaît* à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois [1]. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement *le nom*. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en fesant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Église.

[1] Apoc. xiij. 5. 7.

Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien elle est fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « [1] Je suis le « Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui « ai fait la terre avec, les hommes et les animaux, et je la « mets entre les mains de qui me plaît [2]; et maintenant j'ai « voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de « Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « [3] Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit « soumis, jusqu'aux animaux. » Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « [4] Je veux que ces peuples « lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à « ce que le temps des uns et les autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume, ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'état; et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avaient failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge

[1] Jerem. xxvij. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scarboroug remit ce port et ce château inaccessibles. Les deux Hotam père et fils, qui avaient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hulle, choisirent la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverley; mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres, dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait, messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins; et, malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et, sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avait été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les états dans les intérêts du roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas, onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours

intrépide autant que les vagues étaient émues, rassurait tout le monde par sa fermeté; elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu, qui fesait toute sa confiance; et, pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés, elle disait, avec un air de sérénité, qui semblait déjà ramener le calme, que les reines ne se noyaient pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire! et, pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables, elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral, où elle était, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de la Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse. « [1] Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel « adieu à la mer et aux vaisseaux; » et, comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant, onze jours après, ô résolution étonnante! la reine, à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'Océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale: cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse; tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous

[1] Tertull. de pœnit.

jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes; elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté, l'année précédente, une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence; les rebelles étaient consternés; et si la reine en eût été crue, si, au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué : le terme fatal approchait; et le ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « [1] Tu sais vaincre, disait un brave africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, « mais tu ne sais pas user de ta victoire. Rome, que tu tenais, « t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, « tantôt la pensée de la prendre. » Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur; et tout l'état languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exester, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit, douze jours après, contrainte de prendre la fuite pour se refugier en France.

[1] Liv. Dec. 3. lib. 2.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ! O Éternel ! veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée! elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, messieurs ; sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles ; et, quoiqu'ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique, refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse, elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet elle partit des ports d'Angleterre, à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près, qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne elle voyait pour ainsi dire les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où, après tant de maux, il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs

je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'état, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre et aux sentimens d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les ames qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. « [1] Le voyez-vous, ce « grand roi, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, le « voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'es- « prit des siens qu'il devient un objet de mépris aux uns, et « ce qui est plus insupportable à un grand courage, un « objet de pitié aux autres? ne sachant, poursuit Salvien, « de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plain- « dre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméi « avait l'insolence de le maudire. » Voilà, messieurs, une image, mais imparfaite de la reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaie : « [2] Le Seigneur des armées a fait « ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs hu- « maines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de « plus auguste. » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand; Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines; mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses: Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de

[1] Salv. l. 2. de gubern. Dei. — [2] Is. xxiij 9.

demander du secours ; Anne, d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissemens des chrétiens affligés, qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée? Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre; tout lui manque, tout lui est contraire; les Écossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais, et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Écossais, qui arment trente mille hommes ; elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison, et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère! ô femme! ô reine admirable! et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose; enfin il faut céder à votre sort: vous avez assez sou-

tenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine ; il ne reste plus désormais, sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre ; ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'état, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs? Qui pourrait raconter ses plaintes? Non, messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « [1] Voyez, Seigneur, mon affliction ; mon ennemi s'est fortifié ; et mes enfans sont perdus ; « le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus « cher ; la royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors ; « mais je sens en moi-même une mort semblable. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies (car elle voulait bien vous nommer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles : combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une, de l'avoir fait chrétienne ; l'autre, messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils? Non ; c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ; il faut éclater, percer cette enceinte,

[1] Lam. j. 16. j. 10. ij. 2. xxij 4. Lam. j. 20.

et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Évangile! et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentimens de la foi : delà naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son Évangile : « Malheur à vous qui riez! Malheur à vous qui « êtes pleins et contens du monde! » Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés; là on épure ses intentions; là on transporte ses désirs de la terre au ciel; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales : mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire, et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible : nous voyons que Dieu seul est sage; et, en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu

* Luc. I.

notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans, sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui fesant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes ; déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur fesant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup: sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas ; il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois, ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse, et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement ; mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état : le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendues inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires ; et, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés[1] : elle attacha son affection au

[1] Aug. 5. de Civit. c. 24.

royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais: elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes, et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de Sainte-Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés; aucun ne lui sembla léger; elle en fesait un rigoureux examen; et, soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande reine! et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait

plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines; et avec des titres superbes, elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifices agréables! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham; et, content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

NOTICE

SUR

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

La mort soudaine de Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, est sans doute ce qu'il y a de plus remarquable dans sa vie. La reine Henriette-Marie de France, sa mère, femme de l'infortuné Charles 1er, roi d'Angleterre, eut cinq enfans, dont trois princes et deux princesses. Henriette-Anne fut la dernière de tous: elle naquit environ cinq ans avant la mort sanglante du roi son père, le 16 juin 1644, à Exester, où la reine, comme on l'a vu dans la notice précédente, avait été forcée de se retirer pour faire ses couches. Elle n'avait que dix-sept jours, lorsqu'elle fut laissée entre les mains de la comtesse de Morton, sa gouvernante, et au pouvoir des rebelles, par sa mère, que les factieux voulaient arrêter, et qui fut obligée de fuir; au bout de deux ans, la comtesse de Morton, femme habile et dévouée, parvint, non sans peine, à remettre à la reine ce précieux dépôt: on déguisa la jeune captive en petit paysan; on l'appela Henri; sous ce nom et sous ces habits, on la fit passer en France. Elle fut élevée dans

le couvent que la reine d'Angleterre avait fondé à Chaillot, et dans lequel cette veuve auguste s'était presque entièrement renfermée depuis la mort du roi son époux. Instruite surtout à cette humilité qui est un des grands et sublimes préceptes de la religion chrétienne, la fille de Charles Ier, la petite-fille de Henri IV, servait les religieuses à table, dans les jours solennels. Parmi ces pieux et modestes exercices, et dans cette sombre retraite, on voyait se développer de jour en jour ces grâces vives et riantes, cet esprit lumineux et facile, ce caractère plein de douceur, tous ces heureux dons de la nature, que Henriette-Anne avait reçus avec la vie, et qui allaient devenir le charme et l'ornement de la cour la plus polie et la plus brillante de l'Europe. Anne d'Autriche se sentait entraînée vers elle par un attrait particulier; elle désirait l'unir au roi son fils; Louis XIV parut ne point partager l'inclination de sa mère pour cette jeune princesse; il allégua des prétextes, et le mariage projeté n'eut point lieu. La reine-mère voulut que du moins Monsieur, son second fils, eût Henriette pour épouse: son vœu, qui ne rencontra pas d'obstacles, fut accompli le 31 mars 1661.

La princesse d'Angleterre n'avait pas encore dix-sept ans: elle entrait dans une cour où tout respirait la galanterie la plus mobile comme la plus élégante, où mille intrigues d'amour se formaient et se dénouaient à chaque instant, où l'esprit n'était presque d'aucun usage s'il ne servait à embellir par ses délicatesses, et à rendre plus séduisans ces commerces qui étaient plus encore le triomphe de la mode que celui des passions. La présence de Madame sembla répandre de nouveaux enchantemens sur un séjour si aimable et si dangereux: elle y apportait tout l'abandon d'une gaîté naturelle autant qu'ingénieuse, dont elle ne croyait plus, depuis son mariage, devoir maîtriser les saillies; sa vivacité lui ferma les yeux sur les périls qui environnaient sa jeunesse, sur les piéges qui partout s'offraient à ses pas; mais si elle se compromit dans quelques engagemens dont pouvaient murmurer les sages, si elle ne montra pas toujours assez de prudence dans ses manières, ni assez de sévérité dans l'observation de tous ses devoirs, les plus belles qualités de l'esprit et du caractère couvrirent en partie de leur éclat ces ombres de sa vie: elle était affable, généreuse, accessible et bienfesante, n'exprimait jamais sur son visage la fierté de son noble cœur, et ne laissait apercevoir dans ses traits et dans ses yeux charmans que la douceur inaltérable de son ame. Sa sensibilité, quand elle l'appliquait aux lettres, aux arts, aux plaisirs de l'esprit, devenait un goût exquis et sûr, dont l'exemple contribua singulièrement à épurer celui de la cour, et à propager dans toute la France le sentiment du vrai beau; elle encourageait, elle savait louer le génie avec une grâce qui doublait le prix de la louange et l'efficacité des encouragemens.

Au moment, par exemple, où Boileau venait de publier le Lutrin, elle l'aperçoit dans la galerie, au milieu de la foule des courtisans et des spectateurs, le regarde finement avec un léger sourire, lui fait du doigt signe d'approcher, se penche à la hâte vers son oreille, lui dit tout bas:

Soupire. étend les bras, ferme l'œil, et s'endort,

et continue sa marche avec la famille royale et le roi, qui se rendaient à la chapelle : peu d'éloges ont dû flatter autant le poète à qui la princesse la plus spirituelle de la cour citait ainsi dans un tel moment, avec un empressement délicat et une gracieuse familiarité, un des plus beaux vers du Lutrin, qui ne fesait que d'éclore.

Elle engagea Corneille et Racine à traiter le sujet de *Bérénice* .... Et l'on a prétendu avec beaucoup de vraisemblance qu'elle voulait en secret que cette tragédie devînt sous quelques rapports l'image des sentimens dont son cœur était alors agité : Louis XIV, qui d'abord n'avait éprouvé pour elle qu'une sorte de répugnance, et qui, malgré les souhaits empressés d'Anne d'Autriche, avait refusé de la placer à côté de lui sur le trône, ne tarda pas à être frappé d'un mérite si rare, et à goûter tant d'agrémens réunis ; il est probable que l'amour vint serrer les liens formés originairement par l'estime et par l'admiration ; le cœur de Louis XIV et celui de la princesse s'entendirent ; mais des rivalités, des intrigues rompirent bientôt cette union qui paraissait d'ailleurs trop peu d'accord avec les convenances de famille les plus respectables. Madame renferma au fond de son ame le secret d'un penchant que rien ne put vaincre ; et ce fut avec une joie bien sensible qu'elle vit ce grand roi, qu'elle adorait, l'honorer de toute sa confiance dans une conjoncture très-importante.

Louis XIV avait décidé la ruine de la Hollande, unie alors par une triple alliance avec la Suède et l'Angleterre. Il avait déjà fait d'inutiles efforts pour détacher le roi Charles II de cette confédération redoutable ; l'ascendant de Madame sur ce monarque, l'esprit et les talens de cette princesse, son dévoûment aux intérêts de la France, paraissent à Louis XIV les seuls moyens de succès : il lui confie le secret de sa politique ; tout se dispose pour un voyage dont le seul but apparent est de visiter les nouvelles frontières du royaume ; on part dans le plus pompeux appareil ; toute la cour suit le roi ; l'éclat des plaisirs et le retentissement des fêtes écartent tout soupçon ; on arrive à Calais : il était naturel que Madame voulût profiter de l'occasion pour rendre visite au roi son frère ; elle s'embarque sans aucune apparence de mystère ; elle est accompagnée de mademoiselle de Kéroual, jeune personne d'une famille de Bretagne, très-jolie et très-piquante. Charles II, de son côté, se rend à Douvres ; c'est là qu'ils se voient au mois de juin 1670 ; la négociation est presque terminée avant même que le bruit en soit répandu. Les charmes de mademoiselle de Keroual, qui dans la suite devint duchesse de Portsmouth, avaient frappé le roi d'Angleterre. Madame revient au bout de dix jours ; elle apporte un traité, fruit de son zèle et de son adresse ; tous les témoignages de la reconnaissance, tous les honneurs l'environnent : l'heureuse négociatrice est au comble de la gloire.

Les ombres de la mort viennent tout-à-coup se mêler à tant de splendeur : à peine de retour, le dimanche 29 juin, la princesse éprouve de violentes douleurs dans l'estomac et dans le côté ; vers le soir, elle prend un verre d'eau de chicorée, qui redouble ses déchiremens : tout retentit de ses cris ;

les remèdes sont sans vertu ; la science des médecins est aux abois : ils n'entendent rien à ce mal si subit et si terrible ; ils n'en voient pas même, ou font semblant de n'en pas voir le danger ; mais la malade se sent frappée à mort. D'affreux soupçons se joignent à l'horreur de son état : elle se croit empoisonnée ; on lui administre inutilement des contre-poisons ; elle ordonne qu'on examine l'eau de chicorée, et rétracte sur-le-champ cet ordre. Contre l'avis même des gens de l'art, elle ne doute pas de sa fin prochaine ; elle se confesse. Le roi arrive sur les onze heures, avec la reine et quelques autres dames ; il trouve la princesse en proie à des tourmens qui croissent sans cesse, admire son courage et sa fermeté, juge très-bien du péril qui la menace, blâme l'inconcevable sécurité des médecins, et se retire dans une profonde consternation ; dès-lors plus d'incertitude : l'oracle a parlé ; les médecins, déterminés par la pensée du roi, prononcent l'arrêt fatal ; tous les secours de la religion sont appelés ; on dépêche à Bossuet courrier sur courrier ; en attendant, le chanoine Feuillet, célèbre par la dure et inflexible austérité qu'il portait dans l'exercice de son saint ministère, exhorte à la mort cette victime prématurée, dans les termes les plus effrayans. Bossuet vient, se jette à genoux, se prosterne, lève les mains au ciel, s'adresse à Dieu, s'adresse à la mourante, déploie toutes les ressources de l'éloquence chrétienne, et bientôt commence d'une voix lugubre les prières des agonisans. Au milieu de ce triste appareil, et parmi les douleurs toujours renaissantes, qui la dévoraient, Madame garda sa présence d'esprit, conserva l'aimable douceur de son ame, et jusqu'à la grâce ordinaire de ses paroles. Ce fut pour elle une consolation de rendre le dernier soupir entre les bras de ce grand et éloquent évêque, dont elle vénérait les vertus apostoliques, et dont elle appréciait bien l'immense et incomparable génie. Un moment avant d'expirer, elle lui fit présent, avec une délicatesse infinie, d'une bague d'émeraude, qu'il porta toujours comme le gage d'une si honorable estime. Elle mourut à Saint-Cloud, le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans, dans des souffrances qui ne durèrent que neuf heures, et qui furent aussi courtes que déchirantes. La nouvelle de cette mort soudaine fut un coup de foudre ; les esprits consternés ne sortirent de l'abattement que pour se jeter dans les plus noires conjectures ; et, après avoir pesé les témoignages, nous n'oserions pas dire qu'elles étaient sans fondement.

Du mariage de Madame avec Philippe d'Orléans, Monsieur, frère unique de Louis XIV, naquirent deux princesses, Marie-Louise, qui épousa le roi d'Espagne Charles Ier, et Anne-Marie, qui fut unie à Victor-Amédée, duc de Savoie, ensuite roi de Sardaigne. C'est du second mariage de Monsieur avec une princesse palatine, qui n'est pas la fameuse palatine de la Fronde, que naquit le duc d'Orléans, régent, neveu de Louis XIV, second prince de la nouvelle maison de ce nom, laquelle subsiste encore aujourd'hui dans M. le duc d'Orléans actuel, et dans MM. ses fils, le duc de Chartres et le duc de Nemours. DUSSAULT.

ANALYSE ORATOIRE

DE L'ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME.

« Bossuet avait fait parler son génie dans l'oraison funèbre de la reine « d'Angleterre : il laissa parler son ame tout entière dans celle de la princesse « sa fille. Cette oraison funèbre seule pourrait prouver qu'il n'était point « aussi étranger qu'on le croit communément à ces douces affections de l'ame, « à ce langage du cœur, à ces expressions sensibles dont le charme est tou- « jours si puissante, parce qu'elles sont la voix de la nature gémissant sur les « malheurs de la condition humaine [1]. »

La même princesse qui s'était fait un plaisir de mettre aux prises, à l'insu l'un de l'autre, le vieux Corneille avec le jeune auteur d'Andromaque, en les engageant séparément à traiter le sujet de Bérénice, devait encore en mourant établir une sorte de rivalité entre Bossuet et Racine, en devenant elle-même le sujet d'une œuvre oratoire qui serait souvent comparée à cette même tragédie de Bérénice. Il a fallu toute l'élégance et les ressources du tendre et gracieux génie de l'un pour faire une tragédie d'une seule situation pathétique, la force d'invention et les sombres pensées du genie mélancolique et majestueux de l'autre pour composer une oraison funèbre avec une seule catastrophe. Mais tandis que la tragédie de Bérénice est la plus faible des pièces dont Racine a enrichi notre théâtre, l'oraison funèbre d'Henriette est un des chefs-d'œuvre dont Bossuet a doté l'éloquence française, son chef-d'œuvre, dit M. Villemain, *le plus touchant et peut-être le plus étonnant*.

Bien étonnant en effet, car si, pour ne pas être injuste, il faut tenir compte de la différence des genres, et s'il n'était pas loisible à Racine de pousser plus loin l'invention, il faut au moins reconnaître que Bossuet doit tout à la sienne ; car le sujet que lui fournissait-il ? le portrait d'une jeune princesse enlevée aux plaisirs, aux jeux, et aux séductions d'une cour qu'elle avait embellie, mais dont le solide mérite n'était bien fondé du côté du monde que sur une négociation heureusement conclue, du côté de la religion que sur une préparation à la mort de quelques heures. Que reste-t-il après cela ? La justesse de son esprit ? la finesse de son goût ? sa générosité ? sa douceur ? son affabilité ? peut-être encore les grâces de sa personne, son

[1] Bausset.

enjoûment et ses charmes, j'allais ajouter ses galanteries? Est-ce donc là ce qui va enflammer le génie de Bossuet? est-ce là ce que le grand évêque de Maux va célébrer auprès d'un cercueil, et sous les voûtes religieuses d'un temple accoutumées à ne répéter que de mâles et religieux accens? Le sujet manquait donc à la fois d'abondance, de grandeur, et d'intérêt. « Il « n'y avait là, comme le fait remarquer M. de Chateaubriand, ni ces ta- « bleaux des troubles des nations, ni ces développemens des affaires pu- « bliques qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer une « jeune princesse à la fleur de son âge semble se devoir épuiser vite. Tout « consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, « de la grandeur et de la mort. Et c'est pourtant sur ce fond si stérile « que Bossuet a bâti un des plus beaux monumens de l'éloquence ».

On ne peut disconvenir néanmoins que la fin tragique de l'héroïne ne présente un bien touchant intérêt, et ne renferme bien des larmes. Elles pouvaient couler long-temps avant que la source en fût tarie.

Oui, l'inspiration de Bossuet a tout fait, son œuvre est une merveille, puisqu'il a tout créé; mais pour l'inspirer quelle réunion de circonstances! Qu'on se figure l'effroi, la consternation répandue dans une cour qui venait de voir une princesse parée de tous les agrémens de l'esprit, de la jeunesse et de la beauté, enlevée subitement par la mort, aux fêtes qu'elle embellissait, aux honneurs dont elle était comblée, à l'amour et à l'admiration dont à l'envi chacun l'environnait, à la gloire qui lui était désormais assurée, et au brillant avenir qui s'ouvrait devant elle. Lorsqu'on ne pensait qu'à vanter son habileté, ses talens, son insinuation, ses grâces et son éloquence; qu'à raconter les détails de ce fameux voyage, dans lequel, « au milieu même des « fêtes qui avaient marqué tous les lieux de son passage par deux grands « royaumes, elles avait tissu les nœuds d'une alliance qui allait étonner l'Europe « et la condamner à un silence impuissant ou à un désespoir terrible; [1] » quand on cessait de compter les jours trop longs de son absence et qu'on s'apprêtait à l'accueillir par de nouvelles fêtes, par de nouveaux concerts de louanges et d'applaudissemens, tout-à-coup un cri sinistre retentit aux oreilles: *Madame se meurt!*.... On s'étonne, on se trouble, on doute, on s'informe on craint, on espère; *Madame est morte!* A ce coup la foule reste interdite, suspendue, immobile; la pâleur et l'effroi se répandent sur tous les visages; le silence et le deuil ont envahi le palais des rois; muet de terreur, chacun se demande dans le secret de ses pensées ce qui sépare la vie et la mort, les grandeurs de la terre et la poussière du tombeau, et l'on ne sort de cet état de stupeur que pour s'écrier en gémissant: *O vanité des vanités! tout n'est que vanité! Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement.*

Il est déjà permis d'imaginer quel parti Bossuet a dû tirer d'un drame si

[1] Bausset.

lamentable ; mais il faut ajouter qu'il avait été témoin d'un si triste accident, qu'il était même intervenu comme acteur dans cette déplorable scène. Il avait vu la mort s'acharner sur sa proie, et dévorer en quelques instans, par les plus affreuses tortures, les grâces, la vigueur et la vie de l'infortunée princesse ; il avait vu la douce et généreuse Henriette faire, avec la plus touchante résignation, le sacrifice de sa jeunesse, de tous les avantages qui lui promettaient un brillant et heureux avenir, et la rendaient à tous si recommandable et si chère. Qu'on se représente Bossuet, apportant les dernières consolations à une princesse dont il était devenu le précepteur, le guide et le conseil, qui lui avait dévoilé l'intérieur de son ame, ses dispositions les plus secrètes, avec tout l'abandon de la piété filiale; qu'on le voie à genoux, appuyé sur le lit de sa royale élève, arrosant de ses larmes le crucifix qu'il tenait à la main, et suspendant par le charme de son éloquence les efforts de la douleur, tandis que la mort appesantissait ses froides mains sur cette intéressante victime, qu'elle ravageait la beauté dans sa fleur, détruisait l'harmonie de ses traits, couvrait son front de pâleur, et noircissait de son souffle ces lèvres que l'excès de la souffrance avait déjà flétries et décolorées; « qu'on se représente Bossuet placé dans une situa- « tion si douloureuse, et on n'aura pas de peine à concevoir la profonde « émotion qu'il dut éprouver, en prononçant sur le tombeau d'Henriette « ces paroles de l'Écriture, si souvent répétées d'une voix étouffée par ses « larmes : *O vanité des vanités !* paroles dont l'application ne fut peut-être « jamais plus juste et plus éloquente [1]. »

Maintenant, qu'attendez-vous, messieurs? Si, comme l'a dit l'inimitable écrivain, qu'il n'est pas besoin de nommer quand on le cite, si Bossuet « sans cesse occupé du tombeau et comme penché sur les gouffres d'une autre vie, aime à laisser tomber de sa bouche les grands mots de *temps* et de *mort* qui retentissent dans les abîmes silencieux de l'éternité, s'il aime à se plonger, à se noyer dans des tristesses incroyables, dans d'inconcevables douleurs ; » quelles pensez-vous que seront les visions de son génie et les gémissemens de sa voix, sur le tombeau de la malheureuse princesse qu'il avait vue mourir dans ses mains, au milieu d'une assemblée encore tout étourdie du terrible coup qu'avait frappé la mort, et que rien ne pouvait distraire de ses lugubres pensées?

De si tragiques circonstances suppléent sans doute en partie à la pauvreté du sujet; mais en apportant des secours à l'orateur, elles lui imposent de nouvelles et plus touchantes obligations.

Ce n'est plus assez maintenant d'apporter de l'abondance, de la grandeur, de l'intérêt à un sujet qui n'en a pas; il faut en faire jaillir une source intarissable de larmes; il faut que l'orateur réponde à l'attente que fait naître sa position personnelle; il faut qu'il console un auditoire qui, après un long serrement de cœur, a si grand besoin de pleurer; il faut qu'il

[1] Bausset.

apaise par de tendres émotions l'irritation de la douleur, et qu'il insinue un baume adoucissant dans des ames qui semblent se complaire dans un noir chagrin. Ce n'est point aux combinaisons de l'art qu'il fallait demander une semblable merveille ; les inventions mêmes du génie étaient insuffisantes pour une œuvre semblable : elle a été conçue dans l'ame de Bossuet.

Uniquement occupé de la mort et du sensible coup qu'elle venait de porter, il n'a sûrement pas été tenté de dissiper sa douleur par le souvenir circonstancié des amusemens et des plaisirs dont la vie de son héroïne n'avait été qu'un tissu continuel. S'il porte un moment ses regards attristés sur l'ensemble de la carrière que l'infortunée princesse venait de traverser dans les jeux et parmi les fleurs, ce n'est que pour redoubler son affliction; et comme il n'y aperçoit aucune hauteur d'où son éloquence puisse élever la voix, il les laisse retomber sur les appareils de la mort, rendus plus lugubres encore par le brillant cortége des plaisirs et la pompe triomphale qu'ils avaient sitôt remplacés.

Couvert des sombres voiles de la tristesse, son génie vient s'abattre en gémissant sur le cercueil d'Henriette; il se couvre de ses ailes, et va chercher des inspirations dans la contemplation de la mort, dans la méditation des années éternelles.

Il descend à ces sombres lieux, où des plus grands rois de la terre il ne reste que la place qu'occupe leurs tombeaux. Comme les rangs y sont serrés! Tous ces hommes ont vécu ; mais pour eux le temps est passé; la mort a assimilé les siècles : ils se touchent, ils se mêlent dans les inscriptions. Quelle immobilité après tant de mouvemens! quel silence après tant de bruit! quelles ténèbres après tant de gloire! Le passé et l'avenir, la vie et la mort se rapprochent et se confondent dans son esprit. La mort! tout autour de lui la mort! elle l'assiége; elle le presse; elle occupe toutes les avenues de sa pensée; elle l'embrasse de son ombre ; elle le pénètre et l'emporte épouvanté dans la nuit éternelle; elle l'arrête suspendu sur cette mer sans fond et sans rivages, où viennent irrévocablement s'enfoncer tous les mortels. Il voit leurs joies, leurs espérances, leur fortune, leur illustration, leur génie même et leur grandeur d'ame, tout s'engloutir à jamais avec eux dans le même abîme. *Tout y entre et rien n'en sort.* Il frémit, il frisonne: qu'est-ce donc que l'homme, s'écrie-t-il? Eh quoi! ne serait-il qu'un être éphémère destiné à ramper un instant sur la poussière, vil produit des jeux du hasard, qui ne ferait qu'éclore et tomber dans le néant? La nature se soulève en lui, sa foi pousse un cri d'horreur, et l'illusion du désespoir se dissipe. L'homme immortel lui apparaît aussitôt avec sa noble origine, ses hautes prérogatives, sa brillante destinée : l'espérance a relui dans son cœur; et lorsqu'il rouvre les yeux, au sortir de ce mystérieux sommeil, pour les arrêter sur le funèbre spectacle qui l'environne, des larmes plus douces commencent à couler, il croit voir renaître la princesse, et, du sein de sa dépouille terrestre, sortir et s'envoler au séjour du bonheur, son ame rayonnante des clartés éternelles. Il est merveilleusement consolé. Messieurs, le chef-d'œuvre est trouvé.

Le génie de Bossuet se recueille encore un instant; il analyse rapidement les pensées qui l'ont occupé, les impressions qu'il a reçues dans la méditation dont il sort; il la réduit à la simplicité d'un contraste; il abaisse avec douleur ses regards vers la terre, il les relève ensuite avec une douce satisfaction vers le ciel, et aussitôt : *méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur.* Je vois l'immense assemblée plongée dans un morne silence, accablée d'une profonde douleur, porter ses regards attristés sur l'orateur, et recueillir d'une oreille avide des paroles qui sympathisent avec le pénible état de son ame, et lui promettent d'endormir sa douleur dans ces vagues et sublimes contemplations, où l'homme affligé croyant trouver le repos, se complaît à laisser flotter son imagination incertaine.

Mais pour suivre les progrès de l'orateur et l'accroissement de sa puissance sur les dispositions de son auditoire, remarquez le point d'où part son éloquence.

Après la consternation, la surprise et l'effroi qui, dans un si tragique accident avaient d'abord suspendu l'usage de toutes les facultés, de tristes réflexions sur la rapidité de nos jours, sur la fragilité de la fortune, le vide des plaisirs et la vanité de nos occupations, un affligeant retour sur soi, une sombre inquiétude, et les poignantes angoisses de chacun sur son propre avenir étaient venues se mêler à la vivacité de la douleur et à l'amertume des regrets : Bossuet plus fortement occupé encore de ses pensées et plus violemment agité lui-même, se met directement en rapport avec l'ame de chaque assistant et correspond de la manière la plus vraie à l'intime disposition de son auditoire, en annonçant qu'il *veut dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines.* Il les attaque, il les mine, il les détruit, il les anéantit l'une après l'autre. Bientôt il ne reste rien de la terre ni de l'homme; le néant absorbe tout; il marche au gré du sombre chagrin de ses auditeurs, et il entasse ruine sur ruine. De concert avec eux, il étend un voile funèbre, il épaissit les ténèbres de la mort sur la surface de la terre. Dans cet horrible chaos, la mort frappe à coups redoublés, et passe le fatal niveau sur toutes les grandeurs et les distinctions. Tout ce qu'on croyait tenir échappe; et ne trouvant plus à quoi se prendre, d'abîme en abîme l'homme tombe et retombe; lui-même est anéanti; avec lui le flambeau de son génie s'est éteint, sa grandeur d'ame a péri, et son cadavre même devient *un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue.* Après avoir poussé à bout, selon toute la rigueur de l'expression, les vanités humaines; après avoir abattu le désespoir par l'œuvre même du désespoir, lorsqu'il voit tous ses auditeurs épouvantés du vide immense qui les environne aspirer ardemment à la vie, par une ravissante et subite révolution, il ouvre à leurs yeux un nouvel ordre de choses, et fait apparaître l'homme sur un brillant horizon, revêtu de l'immortalité comme d'un manteau.

Tout à l'heure chacun dans son chagrin l'encourageait à détruire, chacun s'applaudissait des ruines qu'il entassait; et maintenant qu'il travaille à remplacer la maison terrestre qu'il a démolie, par un majestueux édifice qu'il veut élever jusqu'au ciel, tous le favorisent de leurs vœux, et contemplent d'un œil satisfait le progrès de l'ouvrage; l'espérance déjà s'est élancée jusqu'au faîte.

C'est un beau triomphe à l'orateur, lorsqu'il a pu découvrir la passion chérie de son auditeur, de s'insinuer dans le cœur doucement et à petit bruit par cette porte secrète, pour étendre de là son agréable domination sur l'esprit et sur la volonté dont il dirige les pensées et les mouvemens au gré de ses intérêts, sur l'ame toute entière qu'il apaise ou qu'il irrite, qu'il maîtrise et qu'il entraîne, sans qu'elle songe à rejeter le frein de son irrésistible puissance. Alors l'éloquence paraît être parvenue à son apogée, puisqu'elle réalise la fiction de l'ingénieuse antiquité, qui voulant en représenter le pouvoir, nous la peint tenant une assemblée suspendue par des chaînes d'or qui sortent de sa bouche Cependant je crois remarquer quelque chose de plus encore, au moins dans la conception générale du plan d'instruction de cette oraison funèbre, puisque l'orateur dans l'une et l'autre partie de son discours, par suite de la position qu'il a prise vis-à-vis de son auditoire, bien loin d'être obligé d'attirer ou d'entraîner les esprits, voit les élans de son éloquence continuellement secondés par le mouvement spontané de l'ame de ses auditeurs qu'il n'a plus qu'à satisfaire. Ce n'est pas la souplesse d'un habile courtisan qui demande une grâce; c'est la tactique d'un adroit ministre qui se fait commander ce qu'il juge à propos.

Un autre résultat de cette combinaison des moyens, c'est de profiter de l'exagération même de la douleur pour parvenir à la calmer. Tandis qu'il trouve les ames inaccessibles à toute espèce de consolations, il n'entreprend point de les consoler, il n'en montre pas même le dessein; au contraire il ne paraît attentif qu'à redoubler l'affliction, à aigrir, à déchirer la plaie, en multipliant sous toutes les formes les ravages de la mort; mais lorsqu'à la faveur du découragement universel et du désespoir qui emportait les cœurs, mêlant la cause du genre humain à celle de son héroïne, pièce à pièce il a tout démoli; lorsqu'il a bien pénétré son assistance de la vanité de tout ce qui finit, et que rien de mortel n'est plus capable d'exciter les regrets; lorsque parmi ces ruines il a déjà fait briller la fleur de l'espérance, qu'il a ressuscité de sa cendre l'homme abattu et défiguré par la mort, qu'il a marqué son front du sceau de l'immortalité, qu'il a montré sa véritable grandeur, qu'il l'a réintégré pour toujours dans ses droits à la vie, au bonheur et à la gloire; en un mot, lorsqu'il a tout rétabli sur un fondement inébranlable, et que le solide éclat des vrais biens a complètement éclipsé les biens périssables et changeans; alors il entreprend d'adoucir l'amertume des regrets. Un nouvel ordre d'idées commence : par un retour inespéré, les sujets de douleur sont devenus des motifs de consolation : si la princesse a été dépouillée des biens de la terre, ces biens on les méprise; on ne voit plus que les dangers qui pouvaient lui ravir la grâce de la vocation; la mort

n'est plus un malheur, puisqu'elle a été sainte; c'est l'aurore d'un beau jour, jour sans nuage et sans fin; il n'y a pas jusqu'à sa mort prématurée qui ne soit une faveur; car le Seigneur s'est hâté de parfaire son œuvre en couronnant ses dons par la grâce de la persévérance.

Ces idées sont communes, je le sais; mais à la place qu'elles occupent elles paraissent neuves, parce que dans la disposition où se trouve l'assemblée, elles font sur elles une vive impression. L'éloquence ne consiste donc pas à trouver des pensées originales, mais à présenter dans leur force, et en temps opportun, celles qui conviennent à la passion de l'auditeur : elles naissent du sentiment, le soutiennent et l'exaltent; elles ne manquent jamais de frapper et de plaire : étudiez la situation des cœurs pour y répondre, et soyez sûr que vous intéresserez vivement sans dire rien d'extraordinaire. Parlez à l'ame et vous êtes éloquent.

Au point où l'orateur est parvenu, lorsqu'il a désenchanté la terre, et qu'après avoir tant de fois terni du souffle de la mort le faux éclat des grandeurs de ce monde, il a couronné le front de son héroïne de l'auréole immortelle, qui pourrait regretter encore de n'avoir pas trouvé dans sa vie ces actions brillantes, ces mémorables faits qui étonnent les contemporains et retentissent long-temps dans les siècles?

Mais il n'a pas attendu la fin de son discours pour détruire ces regrets; il n'a pas même donné le loisir de les former. Dès l'abord il a crié à la vanité, et n'a pas voulu cette fois permettre à son auditoire de se passionner un moment pour les choses qu'il ne pouvait lui offrir. Il empêche l'illusion parce qu'il n'a pas de quoi l'entretenir; il n'inspire que du mépris pour tout ce qui lui manque.

Il n'est pas ailleurs si scrupuleux : il fait retentir les mille échos de la Renommée pour annoncer la gloire de ses héros; avec eux il traverse les mers, défie les tempêtes, rassemble les armées; lui-même il déploie les étendarts, pousse les bataillons, renverse les murailles, s'enfonce dans la mêlée, et, la palme de la victoire à la main, reparaît dans le char de triomphe assis à côté du vainqueur; il ne pense à dévoiler la vanité qu'au moment où le héros entre dans la retraite et se dispose à bien mourir. Ici au contraire, il s'applique dès les premiers pas à effacer tous les titres fastueux qui peuvent recommander un homme à l'admiration des autres hommes. Il confond également dans la nuit du tombeau, les honneurs, les dignités, les plaisirs et les distinctions, tout ce qui a coutume de flatter ou d'enorgueillir les aveugles mortels; il abat aux pieds de la mort les conquérans avec leurs victoires et les rois avec leur puissance; il foule aux pieds la science et la sagesse elle-même, et jusqu'à la vertu, lorsqu'elle ne va point à Dieu; il écrase toutes ces vanités, il les réduit en poudre et en jette la poussière au vent. Qu'importe donc que la vie d'Henriette ne soit pas remplie de ces grands événemens qui ne font qu'orner les histoires, sans aucune gloire solide, sans aucun profit durable pour ceux qui ont traversé le monde en fesant un grand fracas? Mais que restera-t-il pour son éloge? ce qu'il y

a eu de réel dans sa vie, ce qui seul est d'un prix inestimable, ce qui lui a mérité la possession d'un bonheur inaltérable et sans fin: *ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application à la piété plus forte dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme.*

C'est vraiment là le premier sujet de tout l'éloge, comme c'est le principal motif de consolation. Mais l'orateur a prouvé, et tous les auditeurs sont bien convaincus, que de mourir dans le Seigneur, c'est le seul bien véritable, c'est la solide gloire, que c'est là tout l'homme.

Quand les yeux sont dessillés, quand tout a disparu, on estime à sa juste valeur, on admire, on ambitionne ce qui n'aurait pas été bien senti, on serait même resté inaperçu dans le tumulte des passions mondaines. Encore un coup, les choses ne sont dans un discours que ce que l'orateur les fait; rien n'est petit quand il est grand lui-même; rien n'est usé quand il est habile. Ne croyez pas au reste qu'en attaquant la vanité dès les premiers pas, et en la minant par degrés, Bossuet ait négligé pour cela les titres qu'avait l'héroïne à l'amour et à l'admiration, et qu'il les ait sacrifiés à un plan qu'il avait formé précisément pour dissimuler la pauvreté de son sujet.

La marche qu'il suit est au contraire des plus favorables au panégyrique, car parmi les choses qui offusquent d'ordinaire nos faibles yeux, il n'y en a point de si vaines et de si frivoles qu'il ne puisse représenter dans toute leur splendeur, dès qu'il a fait profession de les mépriser, dès qu'il ne semble les élever que pour les renverser avec plus d'éclat: il trouve ainsi le moyen, non-seulement de vanter sans détour la haute naissance et la brillante fortune d'Henriette, de célébrer les dons de son esprit et les qualités de son cœur; mais encore de peindre des couleurs les plus tendres, et sous les traits les plus enchanteurs, sa beauté, sa jeunesse et ses grâces.

S'il n'a point à raconter ces vastes entreprises, ces hardis conseils, ces actions héroïques qui surprennent, qui étonnent, qui ravissent l'imagination, qui transportent l'ame par les rapides bonds de l'enthousiasme, et font subitement retentir les acclamations, il s'est ménagé d'autres moyens de captiver son auditoire: en fesant continuellement succéder à l'attendrissante peinture des qualités et des charmes de son héroïne, l'affligeant tableau de la mort, en mêlant les pleurs à la louange, il est sûr d'entretenir les auditeurs dans cet esprit de bienveillance qu'inspire la douleur, d'imposer silence à la malveillante critique, d'exciter et d'augmenter l'admiration par les regrets, le sentiment de l'amour par celui de la compassion.

De l'adoption de ce plan résulte une succession non interrompue de tableaux frappans et contrastés qui donne au discours l'allure indépendante de l'histoire, et sert au panégyriste à dissimuler la nullité des actions et l'absence des faits; et pour combler ce vide, l'orateur a maintenant des matériaux en abondance. Ces richesses qui n'attendent plus que la main de l'ouvrier, et dont le prodigieux amas suffirait à la composition de plusieurs

magnifiques ouvrages, il les doit encore à la précieuse découverte du dessein principal dont nous n'avons pas encore fini d'énumérer les conséquences.

Dès qu'il eut résolu de répondre à cette question : *Qu'est-ce que l'homme?* un immense champ a été ouvert à son éloquence, il a eu tous les malheurs à déplorer, toutes les vanités à anéantir, toutes les illusions à dissiper, la vraie grandeur de l'homme à établir, sa fin à exposer, les soins de la Providence à détailler, enfin, l'histoire de l'homme à faire, les mystères de la nature à dévoiler, et les merveilles de la nature à effacer par les miracles de la grâce. Quelle abondance! Voilà donc cette matière si bornée et si aride qui est devenue tout d'un coup un des sujets les plus beaux et les plus féconds, sujet si vaste maintenant, et pour ainsi dire si illimité, que l'orateur a besoin de sa vue perçante pour mesurer cet immense horizon, de la rapidité de ses pensées pour nous le faire parcourir dans le court intervalle de temps qui lui est donné, sujet si majestueux et si imposant, que la sublimité de ses conceptions, la profondeur de sa théologie, la gravité de son style et l'originalité de son imagination ne seront pas de trop pour traiter de si grandes choses. A quelle hauteur pourra s'élever Bossuet dans un discours où va s'agiter la cause du genre humain, où il va comparer les intérêts de la terre avec ceux du ciel, la rapidité du temps avec l'immobilité des années éternelles; où il va peindre les grandeurs confondues, les trônes renversés, les victoires oubliées, le génie même et la sagesse anéantis, l'homme succombant à sa faiblesse, Dieu lui tendant la main, le rachetant de son sang, lui ouvrant le ciel et le faisant entrer en participation de son bonheur.

Que ces idées ne soient, si l'on veut, que des lieux communs, que cent et cent fois elles aient été précédemment maniées et rebattues; un autre orateur pourrait s'en inquiéter, et avec raison; mais lui, saura bien les retremper dans la vigueur de son génie, et les rajeunir par la vivacité de ses pinceaux; il saura bien leur rendre toute l'intensité de leur force primitive, par l'heureuse alliance du sentiment qu'il y mêle, et dont il substitue le charme à l'intérêt qui lui manque : je veux parler de cet intérêt tout historique qui se fonde sur la variété toujours renaissante des situations où le personnage s'est rencontré, des événemens dont il a réglé la conduite, et des catastrophes où sa fortune s'est trouvée enveloppée.

La vie de l'héroïne si rapide et si uniforme privait Bossuet de cette ressource. Mais il a comblé ce vide par le pathétique qu'il a répandu dans tout son discours. S'il ne lui est point donné de ravir l'admiration, et d'émouvoir l'enthousiasme, il sait interroger la mort, et pleurer sur un cercueil. Dans quelles extases mélancoliques il plongera ses auditeurs, lorsqu'il leur montrera toutes les vanités de la terre à travers les sombres crêpes du trépas! Et quels torrens de larmes il leur fera répandre, chaque fois qu'il les ramènera sur le bord de la tombe de son infortunée princesse, pour leur raconter sa fin tragique! Cette mort est le point de ralliment de toutes ses pensées; c'est le centre d'où il part pour juger de tout ce qui l'environne,

et où il revient sans cesse en poussant toujours des cris plus douloureux, jusqu'à ce qu'ayant rétabli la vraie grandeur de l'homme sur de solides bases, il les y ramène encore, mais cette fois c'est pour adoucir la douleur et leur offrir des consolations. Et parmi ces mouvemens et tout cet abandon il n'y a pas un écart.

Ce qu'il y a peut-être de plus surprenant dans cette oraison funèbre, où Bossuet paraît plus que dans aucune autre n'avoir laissé parler que son cœur, c'est l'exactitude ou plutôt la rigueur logique du plan qui se fonde sur une proposition composée mais unique, destinée à exprimer le but moral; ce plan embrasse étroitement toutes les pensées de l'oraison, et les dirige successivement, directement et sans effort vers les deux propositions simples que renferme la proposition générale :

L'HOMME N'EST GRAND QUE DU CÔTÉ DU CIEL.

Cette proposition se compose de deux autres qui partagent ce discours : 1.° néant du côté de la terre; 2.° grandeur du côté du ciel.

PREMIÈRE PARTIE.

LES GRANDEURS DE LA TERRE NE SONT QUE VANITÉ.

L'orateur l'établit par une preuve intrinsèque et par l'exemple de la princesse.

Preuve intrinsèque. Rien de plus grand sur la terre que la puissance et la sagesse; or l'une et l'autre sont vanité, puisque la mort en est la fin, et que *ce qui doit finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant.*

2° *Preuve extrinsèque.* Si quelque grandeur pouvait être solide sur la terre, ç'aurait été celle que la princesse tirait, 1.° de son illustre naissance et de son haut rang; 2.° des dons de l'esprit, de sa haute capacité, et de la gloire qu'elle venait d'acquérir; 3.° des admirables qualités de son cœur. Or toute cette grandeur s'est éclipsée à la mort.

Bossuet ne suit pas cet ordre, mais il répartit ces différentes preuves dans trois soudivisions.

PREMIÈRE SOUDIVISION. Naissance et rang de la princesse.

DEUXIEME SOUDIVISION. *Sa capacité et sa fortune;* et à l'occasion de la catastrophe qui ravit tout à son héroïne, il montre que toutes les distinctions de la terre ont le même sort (*C'est la preuve intrinsèque*).

TROISIÈME SOUDIVISION. Qualités du cœur.

DEUXIÈME PARTIE.

L'HOMME EST GRAND PAR SON RAPPORT AVEC DIEU.

Ici, comme dans la première partie, l'orateur prouve sa proposition directement, et par l'exemple de son héroïne. Chaque preuve est séparée, d'où résultent deux soudivisions.

PREMIERE SOUDIVISION. (*Preuve intrinsèque.*) Du côté du ciel, 1° l'homme est grand par sa nature; 2° il peut le devenir par ses actions.

1° Il l'est par sa nature, puisqu'il peut s'unir à Dieu par son intelligence en le connaissant, par sa volonté en se soumettant à lui.

2° Il peut le devenir par ses actions, car si elles sont dirigées vers Dieu, elles deviennent impérissables à raison de leur objet.

Deuxième soudivision, (*Preuve extrinsèque.*) Au point où en est la question il suffit à l'orateur d'exposer les motifs d'assurance qu'il a sur le salut de la princesse, pour faire sentir qu'en cela consiste la véritable grandeur, car ils sont de nature à faire bien sentir cette vérité. Ces motifs se tirent 1° des merveilles que Dieu opéra en sa faveur, en l'appelant à lui par la grâce de vocation, et en la fixant par la grâce de persévérance, 2° de la fidélité avec laquelle elle a répondu à cette double grâce.

Peut-il y avoir unité plus parfaite? Mais en voyant ce hideux squelette, pouvez-vous concevoir qu'il serve à soutenir ce chef-d'œuvre de pathétique qui a fait couler tant de larmes, cette composition oratoire remplie de grâce, de chaleur et de vie? Vous êtes au moins curieux de voir comment il pourra se prêter aux mouvemens libres et spontanés de l'ame de l'orateur. Je veux vous en donner une idée dans le court exposé de la marche du discours, et vous verrez que la logique qui nourrit et soutient l'éloquence, ne refroidit et n'entrave point l'orateur qui sait se débarrasser de ses formes lourdes et décharnées.

Dès l'entrée de son discours, Bossuet met en perspective le tombeau où *nous allons sans cesse, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour.* S'il essaie ensuite de faire briller la glorieuse naissance de son héroïne, la mort aussitôt *vient tout offusquer de son ombre.* Il repousse cette apparition sinistre pour représenter le brillant mérite qui fit asseoir la princesse à côté du premier trône de l'univers, et les rares qualités de son esprit qui venaient de l'élever au comble de la grandeur et de la gloire. *La grandeur et la gloire!* Il s'indigne d'avoir laissé échapper ces mots fastueux et arrogans dans le triomphe de la mort; il entr'ouvre aussitôt l'abîme du néant, et toutes les grandeurs de la terre qu'il étale et qu'il amoncelle, y tombent englouties, les conquérans mêlés aux vaincus, les politiques confondus dans leurs vastes projets; et tandis que l'orateur nous montre *la main si prompte et si souveraine de la mort*, qui se plaît à *renverser les têtes les plus respectées*, on entend *retentir tout-à-coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte:* Bossuet nous montre partout la douleur, le désespoir et l'image de la mort; il gémit de ce que *Madame a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs*; il rappelle avec attendrissement ses généreuses inclinations, ses riantes espérances, et sa douce fermeté envers la mort. Mais voilà malgré ce grand cœur, *cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite. Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître dans la poussière du sépulcre!* Voilà nos grandeurs!

L'homme terrestre a disparu; mais l'homme céleste qui a une secrète affinité avec Dieu, et qui doit retourner à lui comme à son principe, s'élève

majestueusement de ses ruines; il sort du temps et du changement; il aspire à l'éternité; il a recouvré la gloire. *Madame n'est plus dans le tombeau.* A l'amère douleur, au sombre désespoir, au déchirement de l'ame, et a la désolante catastrophe qui contraste dans la première partie avec le brillant éclat des espérances et de la fortune, succède dans la seconde un éclat plus tempéré, des peintures plus douces, et un pathétique plus tranquille. C'est Dieu conduisant la princesse au salut par d'admirables voies; c'est la fille de St. Edouard et de St. Louis répondant à ses bienfaits par son zèle ardent pour la foi; c'est la mort qui vient, non plus pour dépouiller la princesse, mais pour l'enrichir: si elle est terrible, c'est pour purifier l'héroïne; si elle est prématurée, c'est pour l'arracher au péril imminent de la gloire. Combien les yeux fatigués de l'éclat vacillant de tant de vanités qui n'ont fait qu'éblouir et se dissiper, aiment à se refuser, en contemplant dans Henriette la généreuse résignation, le calme inaltérable, la douce sérénité, le fervent amour, et la piété vive et agissante dont l'orateur fait un tableau ravissant, tableau qu'il relève encore, en le rapprochant de la naïve et touchante peinture de toutes les aimables qualités qui allaient précipiter la princesse dans la gloire.

Vous le voyez, messieurs, ni la variété, ni le pathétique n'ont été sacrifiés à l'unité, et sous le rapport de l'art nous n'avons plus rien à demander à l'orateur: mais l'ouverture de l'ame, l'effusion du sentiment, le naturel du style, et le charme indéfinissable qui nous saisit encore à la simple lecture, et si loin des circonstances, qui pourrait vous l'expliquer? MARCEL.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

PRONONCÉE A SAINT-DENIS, LE VINGT-UNIÈME JOUR D'AOUT 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes; vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl. 1.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste; vanité des vanités, et tout est vanité.

Monseigneur, [1]

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et

[1] Monsieur le Prince.

la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse; j'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événemens de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous fesons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur: sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait; et l'espérance publique frustrée tout-à-coup par la mort de cette princesse nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les

impies que votre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par ses paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « [1] Crains Dieu, « et garde ses commandemens ; car c'est là tout l'homme ; « et sache que le Seigneur examinera dans son jugement « tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. » Ainsi tout est vain en l'homme ; si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité : la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame, épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

[1] Eccl. c. xii. v. 13. 14.

« [1] Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Écriture « a loué la prudence au second livre des Rois, et nous allons « sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent « sans retour. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle ; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source : je vois les rois d'Écosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de

[1] 2. Reg. c. xiv. v. 14.

leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse; et dès-lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel l'avait arrachée comme par miracle des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort! éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour : votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que fesait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable, par sa piété et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulût, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire

qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su plaire à Madame : je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé? mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse ; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse: nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang ; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts, elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang

que par leur vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite le jugement de tous les peuples et de tous les siècles ; c'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros ; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces ames sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète! « [1] Ils ressemblent, « dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est ouverte de « toutes parts, » et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent, épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui fesait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'états, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instructions les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette prin-

[1] Prov. c. xxv. v. 28.

tesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différens d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie! Ces deux grands rois se connaissent, c'est l'effet des soins de Madame: ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître; je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour

le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « [1] O Dieu, « dit le roi prophète, vous avez fait mes jours mesurables, et « ma substance n'est rien devant vous. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : [2] « Vous voilà blessé « comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du *néant*, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées, pourront nous distinguer du reste des hommes ? Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « [3] Ils mourront, « dit le roi prophète, et en ce jour périront toutes leurs « pensées » : c'est-à-dire les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui empor-

[1] Ps. xxxv. v. 6. — [2] Is. c.xiv. v. 10. — [3] Ps. cxlv. v. 4.

tera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône); c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, fesant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. « [1] Je me suis, dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu que « c'était encore une vanité. » Parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours que comme un exemple le plus grand qu'on puisse se proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause : et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens ! ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise

[1] Eccl. ij, 12. 17.

à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse: partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: « Le « roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tombe« ront au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* [2], je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez: le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux; le passé et le présent nous ga-

[1] Ezech. c. vij. v. 27.—[2] Orat. de Ob. Sat. fr.

rantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissans royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfesante, son crédit n'y aurait jamais été odieux; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder : cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort lui en donnait les moyens. Et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes; pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandres, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et, si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous fesions pour Madame; et pour achever ces nobles projets il n'y avait que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine : car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde; son

grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle : elle ne la brave pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job ; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien [1], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ces débris inévitables des choses humaines ? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc

[1] Tertull. de resur. carnis.

désespéré pour nous? Dieu, qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? lui aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : « [1] Les voies me sont ouvertes à la véritable vie. » Madame n'est plus dans le tombeau; la mort, qui semblait tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas; car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « [2] que le corps retourne à la terre dont il a été tiré », il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de

[1] Ps. xv. v. 10. — [2] Eccl. xij. 7.

choses, je regardais le mauvais usage que nous fesons de ces termes; mais, pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes; car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous fesons n'est donc pas de nous être servi de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité quand il a dit: « Gloire, richesses, « noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont « que des noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce se- « ront des choses: au contraire la pauvreté, la honte, la « mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour « eux: pour nous ce sont seulement des noms [1], » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent, « Tout est vanité; » il s'explique, « tout est vanité sous le soleil [2] », c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité: la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste [3] méprise tout en nous jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « 'Eh! s'écrie ce sage roi, y a-t-il rien de si vain? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins

[1] Hom. 19. in Matt. — [2] Eccl. j, 2. 14. ij. 11. 17. — [3] Eccl. j. 17. ij. 12. 24. — [4] Eccl. ij. 19.

des avares, aux songes inquiets des ambitieux? « Mais cela « même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est en- « core une vanité [1] », parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie; puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours; laissons-lui égaler le fou et le sage, et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis, et jumentorum* [2]. En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste; et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « [3] Crains Dieu, et observe ses commandemens; car c'est là tout l'homme. » Comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu; tout le reste est vain, je le déclare : mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever; car, ajoute l'Ecclésiaste, « [4] Dieu examinera dans son jugement tout ce

[1] Eccl. ij. 1, 2; viij. 10.—[2] Eccl. iij. 19.—[3] Eccl. xij. 13.—[4] Eccl. xij. 14.

« que nous aurons fait de bien et de mal. » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit, « [1] qu'à la mort périront toutes nos pensées » : oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable? donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne : mais, afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut, est une suite continuelle de miséricorde ; mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière que la grâce se montre ; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière, afin que nous

[1] Psal. cxlv. 4.

confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre ! Pour la donner à l'Église il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres, disons des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'état s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'état pour l'affranchir de ces lois : il met les ames à ce prix ; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus ; et comme rien ne lui est cher que ces enfans de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa maison, et, ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Église, par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle ; elle pouvait dire avec le prophète : « [1] Mon père et ma mère m'ont abandonnée, « mais le Seigneur m'a reçue en sa protection » : délaissée de toute la terre dès ma naissance, « [2] je fus comme jetée entre « les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma « mère il se déclara mon Dieu. » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance ; deux ans après, un coup imprévu, et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, et les

[1] Ps. xxvj. 10. — [2] Ps. xxj. 11.

agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Église catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait que par les exemples vivans de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de *son* cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens? nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : et le ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle providence? me permettrez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez *puni* par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Église? ou bien voulez-vous triompher seul? et, en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle de secrets retours à l'état et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse : puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle si nous

souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantum te, sed etiam omnes fieri tales, qualis et ego sum.* [1] Ce souhait est fait pour les rois; et saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa : mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Église.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre, un moment après, par la mutabilité naturelle de nos désirs : mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre ame n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer; et de même que le Testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à

[1] Act. xxvj. 29.

jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur, ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux Testament par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur devient irrévocable. Donc, messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir, à cette fois, que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat: mais encore un coup affermissons-nous; ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne deshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre: que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! d'ailleurs, peut elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? c'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue: mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense; ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir: un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette ame vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques; une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie: « O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous « ma confiance? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse

humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, n'appelant pas le connaître, que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints sacremens que par force, dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance! Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins; elle demande elle-même les sacremens de l'Église; la pénitence avec componction; l'Eucharistie avec crainte, et puis avec confiance; la sainte onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance; elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi: elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves ni les conquérans. Madame m'a fait connaître la vérité de cette parole du sage: « [1] Le patient « vaut mieux que le brave; et celui qui dompte son cœur, « vaut mieux que celui qui prend des villes. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien! avec quelle trauquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur; quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère produc-

[1] Prov. xvi. 32.

tion d'une ame qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité; vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre; invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder; elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï? elle se conformait aux ordres de Dieu; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes; elle professait hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans; elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes : elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau; c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyons en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était précis, tout était tranquille, tout partait d'une ame soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce? Ce grand Dieu nous exauçait; mais souvent, dit saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le sage : « [1] Il s'est hâté; » en effet, quelle diligence! en neuf heures l'ouvrage est ac-

[1] Sap. iv. 14.

compli ; « il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : « [1] elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. » Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement ; disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame chrétienne peut être assaillie. Et, pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire ? La gloire ! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? quel appât plus dangereux ? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Considérez la princesse ; représentez-vous cet esprit qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives : tout était esprit, tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée : quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison ; on ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée, on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres

[1] De bono mortis.

fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité? elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présens; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? n'allait-elle pas gagner tous les cœurs? c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « [1] qu'elle « allait être précipitée dans la gloire? » car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, a combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvemens de la vanité; elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire : on ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : « [2] Je suis, et il n'y a que moi sur la terre. »

[1] Tacit. Agric. — [2] Is. xlvij. 10.

En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé, de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance! ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore

son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour son ame, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir : car si nous savons nous connaître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de faible à leur opposer; c'est par passion et non par raison que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux?

Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? et quel est notre aveuglement si, toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque, songez que cette gloire que vous admiriez fesait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

NOTICE

SUR

ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE.

Anne de Gonzague, princesse palatine, qu'il ne faut pas confondre avec une autre princesse palatine qui fut la seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV, naquit en 1616. Charles de Gonzague-Clèves, premier du nom, duc de Nevers et de Rhétel, puis de Mantoue et de Montferrat, eut de son mariage avec Catherine de Lorraine cinq enfans, dont trois filles. Anne

était la seconde : elle n'avait que deux ans, et sa sœur aînée Marie n'en avait que six lorsqu'elles perdirent leur mère en 1618. Bénédicte, la troisième, née au commencement de 1617, fut mise, à peine sortie de l'enfance, à la tête de l'abbaye d'Avenai, appelée le Val-d'Or, dans le diocèse de Reims. Suivant le dessein qu'on avait artificieusement médité, son éducation fut confiée, comme celle de sa sœur Bénédicte, aux soins de la célèbre mère Françoise de la Châtre, abbesse de Farmoutiers. Elle resta douze ans dans cette solitude de Sainte-Fare, que Bossuet nous représente autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la séparait de tout commerce du monde; où les joies de la terre, ajoute-t-il, étaient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas; on l'y préparait insensiblement à remplacer un jour l'illustre abbesse qui gouvernait ce fameux monastère. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir du projet qu'on avait formé sur elle; et, pressée trop indiscrètement de faire le sacrifice de sa liberté, elle rompit tout-à-coup les mesures, et déconcerta les vues de l'injuste ambition qui voulait l'immoler à ses intérêts et à ses calculs : elle s'échappe à la hâte de Farmoutiers, comme d'une prison, va trouver à Avenay sa sœur Bénédicte, lui ouvre son cœur, lui fait part de son indignation, et lui demande un asile; elle passe quelque temps dans cette retraite du Val-d'Or; elle y reprend avec facilité les habitudes de cette vie solitaire et religieuse à laquelle elle s'était pliée dès son enfance; les sentimens dont elle fut d'abord pénétrée sont réveillés dans son ame par les discours pleins d'attraits de Bénédicte, devenue un modèle de vertu, malgré une vocation dont Bossuet lui-même blâme l'irrégularité. Avenay allait peut-être voir consommer ce qu'avait ébauché Sainte-Fare, quand la mobile destinée de la princesse Anne prit une nouvelle face.

Le duc de Mantoue, son père, vient à mourir en 1637. Anne avait alors vingt-un ans; les dons de l'esprit se joignaient en elle aux grâces de l'extérieur : elle était belle, vive, engageante. Les affaires de la succession de son père l'obligent de quitter sa solitude : elle paraît à la cour auprès de Marie sa sœur aînée; bientôt elle perd Bénédicte qui l'avait accompagnée, et qui meurt à vingt ans, et avec cette sœur chérie toute idée des engagemens monastiques. Henri de Guise qui, sans être encore dans les ordres sacrés, avait été nommé à l'archevêché de Reims, sent de l'inclination pour elle; elle partage trop aisément cette passion trompeuse. Henri lui fait une promesse de mariage; cette promesse ne s'exécute pas, et ne sert qu'à la plonger dans la douleur; enfin, elle épouse quelques années après, en 1645, le prince Édouard, comte palatin du Rhin, le sixième des treize enfans que Frédéric V, duc de Bavière, comte palatin du Rhin et électeur, avait eus d'Élisabeth, fille de Jacques I.er, roi d'Angleterre. Le prince Édouard, né en 1614, avait deux ans de plus que la princesse Anne; il se trouvait à la cour de France, par suite des infortunes de son père, qui, élu et couronné roi de Bohême en 1619, perdit en 1620, à la bataille de Prague, et ce royaume,

et tous ses autres états. Anne eut quatre enfans, un prince mort au berceau, et trois princesses, dont une fut mariée à la fin de 1663 à Henry-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. Devenue trop tôt veuve, quoiqu'après dix-huit années de mariage, la princesse palatine tomba dans des égaremens qui ne firent que trop d'éclat, et qui n'eurent que trop de célébrité.

Avant cette époque, l'élève de la pieuse mère Françoise de la Châtre, effaçant de son cœur toutes les impressions de son enfance, et tous les souvenirs de Farmoutiers et d'Avenay, avait déjà cessé de mettre un frein à ses passions déréglées, et s'était livrée sans retenue à tous les plaisirs de l'amour. Les troubles de la Fronde, qui prirent naissance dans l'année 1648, et se prolongèrent au-delà de leur importance, jusqu'en 1654, étaient favorables à tous les genres d'intrigues, de manéges, et de désordres. La princesse palatine y prit, comme on le sait, beaucoup de part, et y joua un grand rôle : on la voit partout sur ce théâtre mouvant de la politique; elle se mêle de tout, agit sans cesse, négocie auprès de tous les partis, dont elle obtient et mérite la confiance, montre un grand talent pour les affaires, déploie un caractère plein de loyauté, une éloquence pleine d'insinuation, sert avec zèle et avec succès la cause royale, et contribue au retour du cardinal Mazarin, qui lui promet beaucoup, et la trompe. Outrée de cette supercherie, elle quitte la cour; elle y revient quelques années après pour le mariage d'une de ses filles avec le fils du grand Condé; elle avait alors quarante-sept ans. La maturité de l'âge et le progrès du temps, loin de corriger ses penchans, semblaient les avoir fortifiés; la liberté du veuvage leur imprime un nouveau mouvement : la cour la revoit plus disposée que jamais à goûter toutes les perfides douceurs et toutes les séductions d'un séjour si dangereux; elle affiche même l'incrédulité, ne déguise pas son mépris pour les choses saintes, et devient un objet de scandale au milieu même d'un monde où la sévérité des doctrines n'est pas généralement plus admise que celle des mœurs. Bossuet, dans l'oraison funèbre de cette princesse, ne dissimule pas les difficultés qu'une pareille vie présentait au panégyriste qui devait la développer devant les autels : « Ne croyez pas, s'écrie-t-il, qu'il « vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses,...! Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous « jugera au dernier jour!.... Si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en « sortirez plus coupables! » Ces vives exclamations et ces menaces foudroyantes témoignent les pénibles embarras qu'éprouvait l'orateur. La conversion même de la princesse palatine offrait des circonstances dont le génie du plus éloquent des hommes ne pouvait triompher avec bonheur qu'en les abordant avec franchise.

Deux songes déterminèrent cette conversion : la vieillesse approchait; Anne de Gonzague avait cinquante-six ans, lorsque, pendant son sommeil, elle eut ces deux visions, où elle crut reconnaître les avertissemens et la volonté du Ciel. Elle a peint l'effet que ces deux rêves produisirent sur elle dans un petit écrit cité par Bossuet, qu'elle composa à la sollicitation du

célèbre abbé Bouthillier de Rancé, réformateur de la Trappe. Son changement fut aussi éclatant que sa conduite précédente avait été scandaleuse: elle passe les douze dernières années de sa vie dans de continuels exercices de piété, comme elle avait passé douze années de sa jeunesse dans les saintes occupations de Farmoutiers: elle va de temps en temps recueillir dans cette solitude les souvenirs innocens et purs de son premier âge; sa maison même devient une espèce de monastère. Ces sentimens religieux soutiennent son courage au milieu des langueurs affreuses et des douleurs aiguës dont sa vieillesse est perpétuellement assiégée: enfin, après un redoublement de ses maux, qui dure pendant quarante jours, elle meurt en 1684, au palais du Luxembourg, âgée de soixante-huit ans.

Bossuet, dans l'oraison funèbre de cette princesse, a surmonté à force d'art les difficultés d'un sujet extrêmement épineux, comme il en a déguisé la faiblesse à force de génie: les morceaux sur la Fronde et sur la Pologne sont au rang des plus sublimes inspirations de l'éloquence. La princesse palatine envoya quelques secours à sa sœur Marie, reine de Pologne, lorsque ce royaume fut envahi par Charles-Gustave, roi de Suède, cousin de la fameuse Christine, qui lui avait laissé le trône, et neveu de l'illustre Gustave-Adolphe. Rien dans tous les monumens du génie oratoire n'est égal à la peinture que cette circonstance fournit à l'imagination du sublime panégyriste. DUSSAULX.

ANALYSE ORATOIRE

DE L'ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE.

Nous distinguons deux choses dans l'oraison funèbre: l'éloge et la morale. Delà, comme nous l'avons dit, l'orateur qui travaille à une oraison funèbre a deux questions à se faire en considérant la vie du héros: quel éloge en ressort? quelle morale en découle? Appliquons ces deux questions à la vie de la princesse palatine.

Pour l'éloge, on voit au premier coup d'œil que le sujet est stérile, épineux et monotone.

Qu'y a-t-il à louer dans la vie d'Anne de Gonzague? l'innocence de ses

premiers ans? mais c'est la suite d'une retraite forcée; les sentimens de piété et de pénitence dans lesquels elle passa ses dernières années? mais elle avait été avertie par l'âge et les infirmités, et l'on est tenté de dire que c'était le seul parti qui lui restât? quoi encore? ses talens supérieurs? ses nobles sentimens? mais son rang et son éducation promettaient quelque chose; mais si c'est là tout l'éloge, il sera bien profane; mais enfin quand ses qualités humaines ont-elles paru avec éclat? dans deux occasions seulement, dans les troubles de la Fronde et pendant les infortunes de la reine sa sœur : voilà en effet pour deux belles pages, mais c'est tout; car c'est bientôt fini de dire que la princesse envoya une somme d'argent à sa sœur dans la détresse, et le rôle qu'elle joua dans les intrigues de la Fronde, quelque beau, quelque honorable qu'il soit, ne forme qu'un seul fait dont les détails sont trop minutieux pour comporter de longs développemens.

Mais, dira-t-on peut-être, vous passez un peu légèrement sur les troubles de la Fronde, dans lesquels la princesse a montré tant de talens, déployé un si noble caractère, et rendu de si éminens services: la mine me semble riche, il ne s'agirait peut-être que de savoir l'exploiter: il est vrai qu'on ne peut développer les négociations de la princesse; mais sans entrer dans les détails, ne peut-on pas les faire valoir en montrant les dangers qui menaçaient la famille royale, et le royaume tout entier? montrez l'origine, parcourez les différentes phases de cette révolution, vous trouverez sans doute le moyen de donner une importante leçon à ceux qui environnent les trônes, et par là de répandre l'abondance dans votre sujet: c'est ainsi que Bossuet, en instruisant les rois, a su agrandir l'éloge de la reine d'Angleterre.

Tout ce pompeux échafaudage n'est qu'un château de cartes qui doit tomber au premier souffle. En effet, quelle parité à établir entre une révolution qui brise un ancien trône, bouleverse un vaste état, répand des fleuves de sang, fait tomber la tête d'un puissant monarque, et les troubles de la Fronde qui, après s'être annoncés par un ébranlement terrible, ne peuvent néanmoins suffire à enlever le porte-feuille à un ministre, et ne présentent bientôt plus que des guerres de chansons et d'épigrammes, et des batailles à coups de pierres? Quel rapport entre « l'homme qui s'était rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique »; entre « un « de ces esprits remuans et audacieux qui semblent être nés pour changer le « monde », et ces acteurs maladroits et ridicules de scènes turbulentes et d'intrigues frivoles, « plus prompts à imaginer que disposés à exécu- « ter [1] »? Quelle comparaison entre les rôles des deux héroïnes? la reine d'Angleterre paraît toujours à la tête des affaires: tantôt comme un politique profond, elle donne des conseils qui devaient sauver l'état; tantôt comme un grand général, elle va chercher au loin des secours étrangers, elle affronte les tempêtes, elle expose sa tête aux hasards de la guerre, elle marche à la tête des armées et prend des villes d'assaut, elle est en un

[1] Bausset.

mot le plus ferme soutien de l'empire : la princesse palatine est un personnage subalterne dont les plus brillantes qualités sont la franchise et l'adresse; elle intrigue et contribue en sous-ordre au rappel de Mazarin. Quelle distance entre les deux fortunes! Henriette de France voit son royal époux mourant sur un échafaud, ses enfans précipités du trône et même au pouvoir des factieux; et si par miracle elle échappe elle-même à la mort, c'est pour se voir étrangère et méconnue dans sa propre patrie après avoir porté une triple couronne : Anne de Gonzague, pour prix de ses services, obtient d'un ministre une place de surintendante; le ministre lui enlève bientôt cette récompense, et la surintendante destituée va cacher son affront dans une maison de campagne.

Des troubles de la Fronde Bossuet a fait un tableau; c'est tout ce qu'ils valaient. Il faut bien se défier de ces brillantes préoccupations qui viennent quelquefois envahir l'imagination, quand on médite un plan. Sans doute il faut profiter des inspirations du moment; mais il faut les examiner sévèrement. Le jeune enfant s'élancera tout joyeux dans une barque, s'il voit flotter au mât d'éclatantes banderoles : le sage navigateur n'entrera dans son bâtiment qu'après l'avoir exactement visité et pourvu abondamment de tout. Combien d'illustres auteurs, après avoir enfanté des merveilles, se sont étonnés eux-mêmes de voir un chétif ouvrage sortir de leurs mains! *Amphora cœpit institui; currente rotâ, cur urceus exit?* c'est que l'ouvrier distrait ne s'était pas aperçu que l'argile lui manquait. On ne peut trop le répeter : pour élever un solide édifice, il faut trouver un roc ou creuser bien avant dans la terre.

De quelque côté qu'on se tourne, on voit combien le sujet est stérile. On peut remarquer dès lors combien l'histoire de l'héroïne offre peu d'éclat et de variété : quel si puissant intérêt peuvent offrir des secours d'argent envoyés à une sœur dans la détresse, des négociations obscures, et qui n'ont pour objet que le rappel d'un ministre? Voilà cependant ce qu'il y a de plus saillant dans la vie; ce sont là les hauteurs du sujet : peut-il être plus monotone?

Passons aux difficultés et aux écueils. Après douze ans de retraite et de grâces, Anne se livre au monde dès qu'elle le voit, et à peine s'y est-elle livrée qu'elle s'y perd; elle va d'abîme en abîme jusqu'à ce qu'elle devienne à l'âge de 47 ans le scandale de la cour par ses déréglemens, le scandale des incrédules par son impiété. Si plus tard elle se convertit, c'est quand le monde la néglige, c'est à l'âge de 56 ans, c'est douze ans avant sa mort, c'est précisément à l'époque où commencent ses langueurs : ainsi qu'est-ce qui semble préparer son changement? l'impuissance de jouir : qu'est-ce qui le détermine? deux rêves qu'on pourrait attribuer à une imagination chagrine. O Bossuet! vénérable Pontife, comment votre langue, ce glaive à deux tranchans qui a porté de si terribles coups au vice et à l'erreur, pourra-t-elle prononcer l'éloge d'une femme sans mœurs et sans foi! grave et sublime orateur, de quel art vous servirez-vous pour toucher les pécheurs par

le tableau d'une conversion qui paraît si équivoque, et quel nouveau langage allez-vous parler en nous expliquant les résultats de deux songes?

Bossuet nous a répondu d'avance par son chef-d'œuvre; mais pour le mieux approfondir, il faut nous rappeler en l'examinant, quelles sont les théories oratoires applicables à un sujet si défectueux.

Et d'abord si la matière est monotone, nous dit la rhétorique, variez la par d'heureuses et brillantes digressions; vous les trouverez sur les confins du sujet: il est difficile que vous le voyiez tout entier sans découvrir ce qui l'avoisine et semble s'y mêler. S'il renferme encore quelques points lumineux, employez à les faire briller toute la force de votre talent: ce sont des pierres précieuses qu'il faut richement enchâsser afin de doubler leur éclat par le splendide assortiment des couleurs.

Dans toute la vie de l'héroïne, nous n'avons découvert que les deux circonstances frappantes qu'on se rappelle: le panégyriste les a marqués par les deux morceaux sur la Fronde et sur la Pologne, qui sont, dit M. Dussault, « au rang des plus sublimes inspirations de l'éloquence ». Nous savons qu'il ne pouvait faire plus; encore a-t-il fallu puiser habilement hors du sujet ce que ces deux passages renferment d'original et de sublime. L'orateur a d'ailleurs introduit dans son discours plusieurs autres digressions dont on ne peut bien apprécier la valeur qu'en les voyant à leur place. L'art des digressions, au moins dans les sujets graves, ne peut être mieux exprimé que par l'exposé de la méthode de Bossuet; mais il est difficile de la suivre: si un objet lui plaît, s'il veut le rencontrer, pour le trouver sur son passage il élargit la route; s'il s'écarte, c'est pour briller comme l'éclair, pour éclater comme la foudre; et lorsqu'on pense à tourner les yeux, il est déjà bien loin, s'avançant à grands pas sur la ligne du sujet.

Mais quelqu'habile qu'ait été l'orateur à profiter de toutes les digressions possibles, elles ne supposent pas moins le fonds du sujet. Ce sont de brillantes décorations, je le veux, mais il faut un édifice pour les supporter, et pour le bâtir où trouver des matériaux suffisans? Or, ne l'oublions pas, la vie d'Anne de Gonzague présente plus de fautes que de belles actions, plus de vices que de qualités louables, peu d'éclat, et beaucoup de circonstances embarrassantes.

Si maintenant nous consultons l'art oratoire sur les moyens de sortir de cette indigence et de cette gêne, voici, je crois, quelle sera sa réponse:

« *Quand votre sujet est stérile, servez-vous de la figure appelée amplification*[1], mais surtout tâchez de généraliser la question; sans vous perdre dans de vagues abstractions, vous montrerez votre cause dans une thèse générique qui renfermera des principes féconds et de nombreuses applications. *Latius enim de genere quam de parte disceptare licet*[2]. »

« Si la carrière à parcourir vous paraît périlleuse, il la faut d'abord explorer avec soin, et lorsque vous avez commencé votre marche, s'il se pré-

[1] Cicero, de Oratore.— [2] Id. Orator.

sente de légers nuages, ne vous en inquiétez pas, et n'allez pas vous fatiguer à battre l'air pour les écarter; prenez plutôt votre élan : ce sont des essaims de moucherons ou des tourbillons de poussière auxquels vous échaperez par la rapidité de votre course. Si le terrain est difficile, sous un prétexte quelconque, prenez une autre direction, et s'il faut le traverser, prenez vos précautions; mais soyez souple et léger! qu'il y ait tant d'aisance et de naturel dans vos mouvemens, qu'on n'aperçoive aucunement votre embarras. Si vous rencontrez une barrière, il faut l'abattre d'un coup; et si la chose est impossible, au moins vous connaissez vos forces, il faut alors la franchir hardiment. Mais qu'un abîme soit ouvert sous vos pas, il faut comme Démosthène, si vous avez un adversaire, le prendre corps à corps, le renverser et l'écraser sous la masse des matériaux qui doivent combler le précipice, et continuer ensuite votre marche en vainqueur; ou bien, comme Bossuet, il faut vous y plonger avec audace, en sonder toute la profondeur, reparaître tout-à-coup, emporté dans les airs sur les ailes du génie. Si vous n'avez ni cette force héroïque, ni ce pouvoir divin, vous auriez tort de vous engager dans une route où vous péririez avec honte. »

« En résumé les différens moyens de traiter un sujet difficile sont d'échapper aux difficultés par la rapidité des pensées, de les éviter en détournant à propos l'attention, de les aborder avec précaution, de les attaquer avec force, de les faire disparaître par de hardis mouvemens, enfin de s'en servir pour triompher; mais c'est l'œuvre du génie. »

A présent que j'ai sous les yeux les règles de l'art, je reviens à examiner le sujet. J'ai beau relire la vie, je n'y découvre pas la matière d'une oraison funèbre. Au sortir de l'enfance, Anne est jetée dans un monastère où elle passe douze années dans l'oubli. On pourra faire une peinture *douce et touchante* de la retraite et de l'innocence dans laquelle *elle a coulé ses premiers* ans, c'est à quoi Bossuet s'est décidé; mais toute cette époque est dénuée de faits : où sont les événemens tragiques, les actions brillantes, les coups de fortune, les terribles catastrophes dont se nourrit l'éloquence funèbre? c'est en vain que vous prêtez l'oreille, partout règne autour de vous le calme profond de la solitude, ou plutôt le silence absolu du désert.

La fin de la vie présente un sujet aussi pauvre. Tout se réduit au spectacle d'une femme sur le déclin de l'âge qui se livre à la dévotion, et supporte patiemment ses douleurs. On tirera de cette situation un tableau sombre et rembruni, qui peut bien être édifiant et fixer un moment les regards, mais si on lui donnait un peu d'étendue, il produirait bientôt la fatigue et l'ennui. Rien encore là d'extraordinaire sinon les circonstances de la conversion, qui paraissent bien petites, et qui sûrement sont bien épineuses.

Reste la vie mondaine de la princesse, qui ne peut à la rigueur fournir que deux beaux passages à l'art inspiré par le génie, mais qui renferme une multitude d'écueils. Ainsi la matière manque et les difficultés abondent.

Comment donc Bossuet fécondera-t-il son sujet? par les dificultés : singulière ressource! mais seule ressource de l'orateur, car s'il ne les fait pas servir

à son triomphe, il faut qu'il les détruise; mais où est son ministère, s'il cherche à excuser ou même à pallier les fautes? aussi bien pourra-t-il y parvenir? et quand il le pourrait, il consumerait donc ses forces à développer une faible et lâche apologie? ce parti n'est pas soutenable. Ainsi donc, il abordera franchement les difficultés? Mais quel hideux tableau! une femme livrée aux illusions du monde, au dérèglement des mœurs, à l'impiété des croyances! alors, que devient l'éloge? le discours n'est-il pas plutôt un terrible plaidoyer d'accusation? ne serait-il pas plus sage de garder le silence et d'ensevelir cette vie dans l'oubli? La conversion elle-même qui semblerait devoir offrir un noble et touchant intérêt, se lie à des circonstances qui paraissent ne pouvoir s'accorder avec la dignité de l'oraison funèbre. Quel embarras! quelles angoisses!

Cependant tous ces faits si épineux, si odieux même et si rebutans, ils vont tourner au profit de l'héroïne et de l'orateur. Tout dépend du point de vue sous lequel il va les considérer, c'est-à-dire de la proposition morale qui est, comme nous l'avons dit, l'ame de l'oraison funèbre. C'est ce but moral qui en s'appuyant sur les faits, leur donnera la direction la plus favorable au panégyrique. De cette manière, liés à la morale, et la morale se rapportant à l'éloge, ils deviendront eux-mêmes le fondement de l'éloge: il ne s'agira plus ensuite que de les présenter avec art et bienséance, avec noblesse et dignité. Mais, cette morale, il faut la trouver.

Dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, le coup de la mort qui avait subitement frappé la princesse, dans la fleur de l'âge et dans l'espoir des plus riantes destinées, devait porter l'orateur à s'écrier: « ô vanité! « ô néant! ô mortels ignorans de leur destinée! » Il pouvait dans cette circonstance, « déplorer dans un seul malheur toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. » Dans un prince [1] qui s'était distingué par la grandeur de ses actions, et ensuite par la simplicité de sa foi, Bossuet pouvait montrer « que ce qui fait le héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble,.... ne serait qu'une illusion si la piété ne s'y joignait, et qu'enfin la piété est le tout de l'homme. » Dans Henriette de France, « la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans et souveraine de trois royaumes, » qui, dans la possession paisible de sa noble couronne, avait « fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies », et qui ensuite exposée à tous les outrages de la fortune, s'était montrée toujours invincible au malheur, parlait assez haut, par la bouche surtout du prince des orateurs, pour apprendre « aux arbitres du monde qu'en leur donnant la puissance, le Très-Haut leur commande d'en user, comme il fait lui-même, pour le bien du monde, et qu'il leur fait voir en la leur retirant..... que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. » Dans ces trois oraisons funèbres, des événemens tragiques ou retentissans ont naturellement inspiré l'orateur, et dirigé son éloquence vers la fin religieuse qui con-

[1] Le prince de Condé.

venait au sujet. Il n'y a rien ici de semblable : de toutes les circonstances de la vie, il ne reste pour fonder l'oraison funèbre que les égaremens d'Anne de Gonzague, les détails et les suites de sa conversion. Ces faits peuvent former deux époques, qui embrassent la vie presque tout entière. C'est sur ces deux époques que s'appuiera l'oraison funèbre.

Après avoir donné dans les derniers déportemens, la princesse s'est convertie d'une manière extraordinaire, ajoutez que cette conversion fut solide et sincère; rapprochez ces deux faits : quelle réflexion se présente à votre esprit? que la conversion n'est jamais impossible, et que dans le plus grand éloignement de Dieu, on peut revenir à lui, si l'on correspond à la grâce. Morale grave et religieuse, vérité digne d'être proclamée dans une chaire, mais trop peu éclatante, sans doute, au gré d'un prédicateur à la mode, d'un panégyriste beau parleur, pour soutenir le fonds d'une composition d'apparat. Bossuet en a porté un autre jugement, et si cette oraison funèbre « n'a pas l'éclat, la pompe que l'on admire dans celle de la reine d'Angleterre, de Madame Henriette et du grand Condé, c'est parce qu'on ne doit point les y chercher. Mais elle offre plus qu'aucune autre de vastes sujets de méditation aux ames religieuses, et même à celles qui désirent de fixer leurs pensées incertaines sur les fondemens de la religion. En un mot on peut dire avec M. de la Harpe, que *cette oraison funèbre est le plus sublime de tous les sermons.* [1] »

La morale est vraiment imposante et majestueuse. Ce n'est pas tout, elle s'allie parfaitement à l'éloge et lui fournit un point d'appui.

La grâce a montré sa puissance dans la conversion de la princesse : voilà le sermon; en voici les moyens : le triomphe de la grâce est d'autant plus marqué, qu'elle a rencontré des obstacles plus forts et produit un changement plus extraordinaire; mais aussi, plus les égaremens ont *été* grands et la conversion éclatante, plus la victoire a *été difficile* et glorieuse. Le sujet du sermon devient donc celui de l'éloge. Ainsi règne dans le discours l'unité la plus parfaite; ainsi les principales difficultés sont changées en ressources; ainsi le prédicateur et le panégyriste, bien loin de se gêner, s'appuient mutuellement dans leur marche. Les deux parties du discours sont fondées sur deux époques, la vie mondaine et la retraite d'Anne de Gonzague. Ces deux époques se suivent; c'est un principe de clarté : elles forment un contraste; c'est un principe de variété. Combien il est important de voir le sujet du bon côté! et que l'orateur est fort, quand il s'est placé sur un terrain ferme!

Néanmoins, on ne doit pas se dissimuler que la matière est délicate et difficile à manier : sans rendre la princesse odieuse, il faut la montrer s'enfonçant dans l'abîme; et sans tomber dans la bassesse ou dans le ridicule, il faut développer ses visions et détailler ses bonnes œuvres. Certes, si l'invention est bonne, elle est bien hardie, disons-le : c'est un instrument que le chantre héroïque a fait pour lui : touché par une main moins savante,

[1] Bausset.

il rendrait des sons déchirans et discords, ou plutôt il se briserait avec un fâcheux éclat. Le génie sent ses forces, et presque toujours quand il invente, lui seul peut exécuter. Il est curieux de voir comment la pensée de Bossuet triomphera des obstacles en portant l'abondance et l'intérêt dans chaque partie du discours.

La première époque qui correspond à la première partie renferme des évènemens de trois espèces : les uns ne vont à la louange, ni au blâme : ce sont, dans la bouche de l'orateur, de fâcheuses circonstances qui sont la cause primitive des écarts de l'héroïne ; les autres lui sont honorables et montrent ses belles qualités : le panégyriste les fait briller de tout l'éclat que pouvaient leur communiquer les richesses de son éloquence. Mais hélas ! ces qualités si précieuses, ces dons si admirables corrompent trop souvent le faible cœur de l'homme : ils devaient encore concourir à égarer la princesse. Enfin, une troisième espèce de faits contient ses égaremens et ses fautes ; Bossuet les considère comme des conséquences funestes, mais presqu'inévitables des faits précédens. Ainsi l'égarement d'Anne paraît moins un crime qu'un malheur ; mais il n'en est ni moins réel, ni moins propre à relever le triomphe de la grâce, et la victoire de l'ame fidèle qui a su y correspondre. Cependant, le panégyriste s'est ménagé le moyen de parcourir la vie de son héroïne et de célébrer toutes les qualités et les actions que le monde admire.

La deuxième époque qui forme la deuxième partie du discours se compose de la conversion et de ses suites. Les circonstances de la conversion bizarres, puériles et incroyables à la première vue, deviennent par la dignité, par l'adresse, par l'air de confiance, de religion et de bonne foi de l'orateur, graves, intéressantes, édifiantes, miraculeuses. Les souffrances, la piété et les bonnes œuvres qui occupent la fin de la vie, ces détails si minces et si obscurs, soutenus par l'art, par le courage, la noble indépendance, et sans doute aussi par la voix, l'attitude et le nom de Bossuet, soutiennent eux-mêmes avec succès la fin de cette oraison funèbre. MARCEL.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE,

PRONONCÉE EN PRÉSENCE DE MONSEIGNEUR LE DUC, DE MADAME LA DUCHESSE, ET DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURBON, DANS L'ÉGLISE DES CARMELITES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES, LE NEUVIÈME JOUR D'AOUT 1685.

Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appelé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi [1]. « C'est « Dieu même qui parle ainsi. »

MONSEIGNEUR,

Je voudrais que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs, tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée; ces discours leur feraient connaître qu'une ame fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées.

[1] Is. xli. 9, 10.

Qu'il est beau de méditer l'Écriture sainte ! et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'église, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditait ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'était à elle qu'il les adressait. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disait : [1] « Je t'ai ramené des extrémités de « la terre, des lieux les plus éloignés », des voies détournées où tu te perdais, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie, et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disais en ton cœur rebelle : Je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, et j'ai dit : Tu seras ma servante, je t'ai choisie dès l'éternité, et je n'ai pas rejeté ton ame superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie : « [2] ne te détourne pas de la voie » où je t'engage, « puisque je suis avec toi » ; jamais je ne cesserai de te secourir ; « et le juste que j'envoie au monde », ce sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, [3] « te tient par la « main » : *Tenebit te dextera justi mei.* Voilà, messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avais récité que les premières paroles : puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses admirables conseils ? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Écriture [4], et dans l'ombre de la mort ; s'il vous reste quelque pitié de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la prin-

[1] Is. xli. 9, 10. — [2] Ibid. xli. 10. — [3] Ibid. ix. 2. — [4] Ibid. ix. 2.

cesse Anne, venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une princesse d'un si haut rang, dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice, et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine, épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin, dans une princesse dont le mérite passe la naissance, encore que, sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologue, celui de Lorraine, et celui de France, par tant de côtés; quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu; et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs, ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence vous vont être ôtées; ou la princesse palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour: ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes: [1] *Onus verbi Domini super Israel;* et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités qui ne le rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame

[1] Zach. xij. 1.

pécheresse aurait d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paraître notre princesse dans les états différens où elle a été ! Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus : pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniemens, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Église, à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitens leurs péchés, ne craignons pas de mettre la princesse palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle était enfin tombée. C'est delà que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertus, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache ! C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante princesse, Anne de Gonzague de Clèves, princesse de Mantoue et de Montferrat, et comtesse palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle, et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoutier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de S.t-Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne, que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ fesaient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étaient inconnues;

où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas ; sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfans, aussi bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étaient heureux. Les mystères lui furent révélés, l'Écriture lui devint familière. On lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Église ; et l'office divin fesait ses délices. Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et ses humiliations ; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander ou à obéir : mais la sage abbesse qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinait au gouvernement, et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? la princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes? tant le néant y est attaché! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille ; on la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle fesait ; et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un tort semblable était destiné à la princesse Anne ; elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremoutier. Avenay parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce! malgré une

vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu; ses douces conversations retablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressemens en avaient banni : elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté devint un piége innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément, et, si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens, au-dedans les mêmes désirs, au-dehors les mêmes grâces; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissans. Leur vie eut été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la cour : la princesse Bénédicte, qui avait son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort; mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnaient, lui attiraient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce prince, et cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire; il connut bientôt les er-

reurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avaient engagé : heureux présages pour la maison palatine! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Église la gloire du saint monastère de Maubuisson; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais hélas! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul[1] « qui vraiment veuves et désolées, » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; et délaissées sur la terre, « mettent leur espérance « en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul : « [2] La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs; » remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit : « La veuve qui la passe dans les plaisirs, est morte toute vive; » parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien

[1] 1. Tim. v. 3. et seq. — [2] Ibid. 6.

donc en devrait-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle, qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois? Vous reconnaissez le langage de saint Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte si déplorable[1]. « Il est impossible « dit-il, qu'une telle ame soit renouvelée par la pénitence. » Impossible! quelle parole! soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connaissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoiqu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse palatine : pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur : quoi? la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires; la cour

[1] Heb. vi. 4. et seq.

ne vit jamais rien de plus engageant; et sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps! quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté et devenu nécessaire non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien était-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non; c'est Dieu qui voulait montrer [1] qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite, qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire, qu'il [2] secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eut encore celui de tous les partis; tant elle était pénétrante, tant elle s'attirait de confiance, tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager; et on la croyait incapable de

[1] II. Reg. ij. 6. — [2] Psal. lix. 4.

tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même; inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède; on y voit un autre Gustave non moins fier ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle? où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés; et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain! ni les chevaux ne sont vîtes, ni les

hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite, elle a quitté le royaume; après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre[1] ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement; la Pologne était nécessaire à son église et lui devait un vengeur[2]. Il la regarde en pitié; sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le monde de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas? Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur; la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont

[1] Ezech. xxxi. 12. — [2] 2. Reg. xix. 28.

le bruit a retenti par toute la terre; et la princesse palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnaissance.

Quel est, messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes et de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la princesse palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste: vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même; je revois dans tout ce récit [1] que le prodigue de l'évangile, qui peut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté », où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir. Pendant qu'elle contentait le monde, et se contentait elle-même, la princesse palatine n'était pas heureuse, et le vide des choses humaines se fesait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde qu'elle avait tant désirée, celle du roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux princesses, qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour; de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler; et de ces deux grandes princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'était heu-

[1] Luc. xv. 12, 13.

reuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? on dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enguien. Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frédéric, duc de Brunswick et d'Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre princesse, le service de l'empire avec les intérêts de la France. Tout était grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il fallait avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un prince aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le fallait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince, qui de tout temps avait le plus ravi son estime, prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que fallait-il davantage, et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu qu'elle avait connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avait rendu son cœur; les douceurs célestes qu'elle avait goûtées sous les ailes de sainte Fare étaient re-

venues dans son esprit : retirée à la campagne, sequestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Réthelois servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devait avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si long-temps? Non, messieurs; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la princesse ne permettait qu'elle partageât tant soit peu son cœur : une ame comme la sienne ne souffre point de tels partages, et il fallait ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent : sa piété s'y dissipe encore une fois; elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus :* « L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier. » Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence; tremblez, puisque chaque chûte creuse sous vos pas de nouveaux abîmes : tremblez enfin au terrible exemple de la princesse palatine. A ce coup le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint. Un saint abbé[1] dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Église. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens,

[1] M. de Rancé, le célèbre abbé de la Trappe.

qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : « Et, poursuit-elle, c'eût été pour moi le « plus grand de tous les miracles, que de me faire croire « fermement le christianisme. » Que n'eut-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue; c'était le temps où elle devait être livrée à elle-même pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil, et qu'elle ne se trouve parmi « ces moqueurs dont le jugement est si proche », [1] selon la parole du Sage; *Parata sunt derisoribus judicia.* Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu de plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si faibles et si présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de

[1] Prov. xix. 29.

de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole ! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'appaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent; et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras; les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères in-

compréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime! Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse; comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si long-temps révérée; il se met au rang des gens désabusés : il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. C'est dans cet abîme profond que la princesse palatine allait se perdre. Il est vrai qu'elle désirait avec ardeur de connaître la vérité; mais où est la vérité sans la foi, qui lui paraissait impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui servait d'avoir conservé la connaissance de la divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas : la liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau; on s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restait-il à nôtre princesse? que restait-il à une ame qui, par un juste jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien? qu'y restait-il, chré-

tiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *restabat magna miseria et magna misericordia* [1]. Il restait ce secret regard d'une providence miséricordieuse qui la voulait rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut (c'est elle-même qui le raconte au saint Abbé : écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins et la conduite de la grâce); elle crut, dis-je, « que marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander « s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident : il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est « si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de « beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne « m'en puis former aucune idée : je ne laisse pas de croire, « continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle « parut alors changer de voix et de visage, et prenant un « ton d'autorité : mon exemple, dit-il, vous doit apprendre « qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables « qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins « vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules, comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : « [2] Il nous a « donné un sens pour connaître le vrai Dieu, et pour être « en son vrai fils : » *dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre princesse

[1] Enarrat. in Psalm. 50, n. 8. — [2] 1. Joan. v. 20.

le comprit : en même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle comparaison de « l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie. » Ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclairée, (c'est elle-« même qui continue à vous parler) et tellement transportée « de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si long-« temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, « dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que « celle dont il était privé. Et, dit-elle, il se répandit dans « mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il « n'y a point de paroles capables de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux : écoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva « dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable « songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avait peine « à le croire. » Le miracle qu'elle attendait est arrivé : elle croit, elle qui jugeait la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me levai, poursuit-« elle, avec précipitation : mes actions étaient mêlées d'une « joie et d'une activité extraordinaires. » Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animait ses actions se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je lisais sur la religion, « me touchait jusqu'à répandre des larmes ; je me trouvais « à la messe dans un état bien différent de celui où j'avais « accoutumé d'être ; » car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable : « mais alors, dit-elle, il « me semblait sentir la présence réelle de notre Seigneur, « à-peu-près comme l'on sent les choses visibles, et dont « l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste ; les nuages de

son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ [1] fit tomber en un instant des yeux de Saul converti, cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts. Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : « [2] Le doigt de Dieu est ici? » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable ; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour : l'humble princesse ne crut pas qu'il lui fut permis d'approcher d'abord des saints sacremens : trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer : digne effet des sacremens de l'Église, qui, donnés ou différés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit ? « Il est, « dit-elle, impossible de s'imaginer les étranges peines de « mon esprit, sans les avoir éprouvées : j'appréhendais à « chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, ma « mort et ma damnation. J'avouais bien que je n'étais pas digne « d'une miséricorde que j'avais si long-temps négligée, et je

[1] Act. ix. 18. — [2] Exod. viij. 19.

« disais à Dieu dans mon cœur, que je n'avais aucun droit « de me plaindre de sa justice : mais qu'enfin, chose insup- « portable ! je ne le verrais jamais ; que je serais éternelle- « ment avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éter- « nellement haïe de lui. Je sentais tendrement ce déplaisir, et « je le sentais même, comme je crois, (ce sont ses propres « paroles) entièrement détaché des autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité : la voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'es- clave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres mêlés de larmes et de frayeur ai- grissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité ; nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée. Dans cet état pitoyable, pen- dant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Évangile [1]. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait : un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide ; elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal : en même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, je ne le « rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla, et l'applica- tion de la figure qui lui avait été montrée se fit en un ins-

[1] Matth. xxiij. 37.

tant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, « qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce « petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous « que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon, après « vous avoir tirée de sa puissance? Espérez et prenez cou- « rage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme si un ange lui eût appris (ce sont encore ses paroles) [2] que Dieu ne l'abandonnerait pas. » Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et « les douleurs de l'enfer, » [3] il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, [4] cette « paix qui surpasse toute intelligence. » Alors une joie céleste saisit tous ses sens, [5] « et les os humiliés « tressaillirent. » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : « [6] Que Dieu est bon, « que sa miséricorde est éternelle! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse palatine change en un moment tout entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du

[1] Ibid. vij. 11. [2] Marc. iv. 39. Luc. viij. 24. — [3] Psalm. xviij. 6. — [4] Philip. iv. 7. — [5] Psalm. l. 10. — [6] Ibid. cxxxv. 1.

monde, de retenir, comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps! Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des ames infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse palatine parut à la cour si différente d'elle-même, et dès lors elle renonça à tous les divertissemens, à tous les jeux, jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable; toute sa maison y entra: chez elle on ne fesait que passer d'un exercice de piété à un autre: jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savait que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir: ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, [1] son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'Évangile et des livres saints en fournissaient la matière: si le travail semblait l'interrompre, ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait pendant que les mains, industrieusement occupées, s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein: c'étaient ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les autels. Les psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler, la sage princesse gardait le silence: la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui fesaient craindre tous les entretiens; et rien ne lui

[1] Luc. xviij. 11.

paraissait ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parlait de Dieu, le goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles se communiquait à ceux qui conversaient avec elle ; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits, venaient de la haute idée qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Église. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « [1] et que les « églises des saints publient leurs aumônes. » Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes, quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait : des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Écoutez ce qu'elle en a écrit au fidèle ministre de ses charités ; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis ravie, dit-elle, que l'affaire de nos « bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vite, au nom de « Notre-Seigneur ; ôtons vitement cette bonne femme de « l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits « lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire ! elle poursuit : « Dieu me donnera peut-être « de la santé, pour aller servir cette paralytique : au moins je « le ferai par mes soins, si les forces me manquent ; et joignant « mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. « Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les usten-

[1] Eccl. xxxi. 11.

« siles de ces pauvres femmes; peu-à-peu nous les mettrons « à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité fesait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en *effet* la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités. Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir; et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'ame pénitente, quand elle est fidèle à la grâce : ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux, a *souffert* douze ans entiers, et presque sans intervalle, *ou les plus vives* douleurs, ou des langueurs qui épuisaient le corps et l'esprit; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourmens inouïs de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusques aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce : encore réprima-t-elle ce faible désir, en disant aussitôt après avec Jésus-Christ la prière du sacré mystère du jardin : c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de Notre Sauveur : « [1] O mon père, que votre volonté soit faite, et « non pas la mienne. » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avait tant désirée d'accomplir ses premiers des-

[1] Luc. xxij. 42.

seins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de Sainte-Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avait goûté les premières grâces, a témoigné son désir, et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avait renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence! mais, non; tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. « [1] O Seigneur, disait le saint homme « Job, vous me tourmentez d'une manière merveilleuse! » C'est que sans parler ici de ses autres peines il portait au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyait d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence; il le voyait avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, [2] compter tous les pas d'un pécheur, et garder ses péchés comme sous le sceau, pour les lui représenter au dernier jour; *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* D'un autre côté, il ressentait ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme. « Je craignais, dit-il, [3] toutes mes « œuvres. » Que vois-je! le péché! le péché partout! Et il s'écriait jour et nuit: « O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous « pas mes péchés »? et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit « que je sois contraire à la parole du « Saint? » Tel était le fond de ses peines; et ce qui paraît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une cons-

[1] Jon. x. 16. — [2] Isid. xiv. 16, 17. — [3] Isid. x. 28. — [4] Isid. vij. 21. — [5] Isid. vi. 10.

cience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La princesse palatine souffrit quelque chose de semblable : quel supplice à une conscience timorée ! elle croyait voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertus ; plus elle était clairvoyante, plus elle était tourmentée : ainsi Dieu l'humiliait par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui fesait un remède de la cause de son mal. Qui pourrait dire par quelles terreurs elle arrivait aux délices de la sainte table? Mais elle ne perdait pas la confiance. « Enfin », dit-*elle*, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avait donné pour la soutenir dans ses peines ; « enfin je suis par-« venue au divin banquet. Je m'étais levée dès le matin pour « être devant le jour aux portes du Seigneur ; mais lui seul « sait les combats qu'il a fallu rendre. » La matinée se passait dans ce cruel exercice. « Mais à la fin, poursuit-elle, « malgré mes faiblesses je me suis comme traînée moi-« même aux pieds de Notre-Seigneur, et j'ai connu qu'il « fallait, puisque tout s'est fait en moi par la force de la di-« vine bonté, que je reçusse encore avec une espèce de force « ce dernier et souverain bien. » Dieu lui découvrait dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. « Il n'appartient pas, « disait-elle, aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre « par force, et les ramener comme malgré eux, de s'asseoir « au festin avec les enfans et les amis ; et c'est assez qu'il leur « soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tom-« bent de la table de leur Seigneur. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que de répéter les paroles de la princesse palatine ; c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des écritures divines, que ses peines et ses sentimens lui fesaient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse, qui

peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disait-elle, qu'un « Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puis- « sance : et qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu, « passe de bien loin la capacité de notre faible raison. C'est, « ajoute-t-elle, ce que je me dis à moi-même, quand les dé- « mons tâchent d'étonner ma foi ; et depuis qu'il a plu à Dieu de « me mettre dans le cœur (remarquez ces belles paroles) que « son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette ré- « ponse me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres, et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé [1] de nous dire le secret des conseils de Dieu ; mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Évangile : « [2] Dieu a tant aimé le monde, « qu'il lui a donné son Fils unique. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs ; « Dieu a tant aimé le monde ! » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire ; aux ames les plus vulgaires l'amour des richesses ; à tout enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines ; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme qui n'est que faiblesse tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire ? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé « le monde ! » C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un cérinthe,

[1] Joan. i. 18. — [2] Ibid. iij. 16.

un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs; que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du nouveau testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité, et pour dire : « Aimez-vous les uns les autres en notre Sei-« gneur » : Que répondit-il à cet hérésiarque? quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Écoutez et admirez : « [1] Nous croyons, dit-il, « et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous » : *Et nos credimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la princesse palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé : c'est tout dire. S'il a fait, disait-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier? Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre : mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre; l'un le mystère de l'Incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie : chacun ce qui lui déplaît : faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, [2] que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde : ô ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! c'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en

[1] 1. Joan. iv. 16 — [2] 2. Cor. vi. 11, 12.

augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours : n'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant si quelquefois elle désirait en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même. « Je commence, disait-elle, à m'apercevoir que « je cherche le paradis terrestre à la suite de Jésus-Christ, « au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire, « par où il est entré dans sa gloire. » Voilà ce qui lui servit de méditer l'Évangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce que lui fit dire cette admirable parole : « Quelle aimait mieux vivre et mourir sans consolation que d'en chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentimens jusqu'à l'agonie; et près de rendre l'ame, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : « Je m'en vais voir com- « ment Dieu me traitera; mais j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son ame sainte au séjour des justes. Arrêtons ici, chrétiens : et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affaiblir votre parole : parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni princesse, ni palatine; ces grands noms dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emportée par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on

croyait tenir, échappe : semblable à l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en vais voir comment Dieu me traitera », dans un moment, je serai entre ses mains, dont saint Paul écrit en tremblant : « [1] Ne vous y trompez pas, on ne se moque « pas de Dieu » : et encore, « [2] C'est une chose horrible de « tomber entre les mains du Dieu vivant » ; entre ses mains où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais ! Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde? » Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir? quand aurons-nous écouté « [3] la voix de « celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Sei- « gneur. » Comment? par la pénitence. Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse si vous le voulez ; sans force, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moëlle des os? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie ; la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire, et ne put s'empêcher de les

[1] Gal. vi. 7. — [2] Hebr. x. 31. — [3] Luc. iij. 4, 8.

célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience : la princesse palatine t'est donnée « [1] comme un signe et un prodige » : *in signum et in portentum*. Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles, et à toute la troupe des saints : et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paraîtra lui-même à ces malheureux; quand [2] ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le prophète; dont ils auront rouvert toutes les plaies; et qu'il leur dira d'une voix terrible : « [3] Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes », nation impie? *Me confligitis gens tota*. Ou si vous ne le fesiez pas par vos paroles, pourquoi le fesiez-vous par vos œuvres? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse? Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois? suis-je votre roi, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu? apprenez-le par votre supplice. Là commencera [4] ce pleur éternel; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous fidèles, « [5] qui tremblez à sa parole », en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez [6] à lever la tête. Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ; et que, trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine qui vous aura conduits à la pompe funèbre de

[1] Isai. viij 18. — [2] Zach. xij. 10. — [3] Malach. iij. 9. — [4] Matt. viij. 12 — [5] Isai. lxvi. 2, 5. — [6] Luc. xxi. 28.

cette pieuse princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle était au monde, qui, favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle : vous, princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, madame, arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnaissez ici le monde, reconnaissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mère qui n'eut jamais son égale ; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret fesaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte : mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux : l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité, et en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

NOTICE

SUR

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

Louis II de Bourbon, prince de Condé, à qui son siècle donna le surnom de Grand, que la postérité lui a confirmé, était le quatrième fils de Henri II de Bourbon, prince de Condé, et l'arrière-petit-fils du célèbre Louis I.er, qui joua un si grand rôle dans les guerres civiles du seizième siècle, et qui périt en 1569, à la bataille de Jarnac, assassiné par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis Henri III, son plus grand ennemi. Sa mère était Charlotte-Marguerite de Montmorency, un des nombreux objets des volages amours de Henri IV, qui avait aussi aimé sa grand'mère, et qui maria Charlotte à Henri II de Bourbon en 1609. Il naquit à Paris le 8 de septembre 1621, la onzième année du règne de Louis XIII, dans un tel état de faiblesse, qu'on désespéra de le conserver, et qu'on craignit qu'il ne mourût au berceau, comme avaient péri ses aînés. Ses premières années exigèrent beaucoup de soins : il les passa dans le Berry, à Mont-Rond, place forte qui appartenait en propre à son père. Celui-ci, vers 1629, et lorsque son fils fut en âge de sortir des mains des femmes, le fit venir à Bourges, sa résidence ordinaire, où il veilla très-attentivement sur l'éducation de cet enfant, dont la santé, quoique toujours fort délicate, s'était raffermie, et dont l'esprit vif, la conception prompte, les yeux pleins de feu, et la contenance fière, donnaient les plus brillantes espérances. Le jeune prince suivit avec un très-grand succès le cours des classes du collége que les jésuites avaient dans cette ville : à douze ans il rédigea un petit traité de rhétorique, qu'il dédia à Armand de Bourbon, prince de Conti, chef de la branche de ce nom, son frère puîné, alors âgé de quatre ans. Il termina ses études à quatorze ans, en 1635, et garda toute sa vie le goût des belles-lettres et des sciences que lui avaient inspiré ses premiers maîtres; goût heureux, qui adoucit en lui l'âpreté du génie militaire, tempéra jusqu'à un certain point les saillies d'un naturel irascible, plein d'emportement et de fierté, et fit trouver à cette ame guerrière et haute, dans les sociétés ingénieuses de son temps, et dans la conversation des esprits cultivés, des plaisirs moins énivrans, sans doute, mais plus doux que ceux de la gloire des armes.

Louis XIV naissait, lorsqu'en 1639 Louis de Bourbon parut à la cour : il avait alors dix-huit ans ; l'extrême délicatesse de sa complexion, en retardant pour lui l'époque de ces exercices d'académie qui sont le complément d'une noble éducation, ne permit pas qu'il vînt plus tôt au Louvre ; mais à peine y fut-il présenté, que son humeur altière et violente y trouva des chocs et des contrariétés. Le cardinal de Richelieu veut lui faire épouser sa nièce Claire-Clémence, fille du maréchal de Brézé. Le jeune prince résiste : le ministre despotique ordonne, il faut plier. Les larmes du dépit jaillissent des yeux du jeune héros ; le cœur plein de rage, il se rend, ainsi qu'une victime rebelle, dans la chapelle du Palais-Cardinal où on y bénit, le 12 février 1640, un lien que le prince, âgé de dix-huit ans et quelques mois, regarde comme un joug odieux et flétrissant imposé à sa jeunesse. Deux jours après, il tomba malade ; une fièvre ardente le dévore : sa vie est en danger ; on en désespère : mais le mal cède aux ressources de l'âge et aux efforts de l'art. Le prince sort de cette crise terrible avec un tempérament plus ferme : sa frêle constitution se fortifia dans cette périlleuse épreuve. De ce mariage, conclu sous de si noirs auspices, et qui ne fut pas aussi malheureux qu'il semblait devoir l'être, naquit en 1643 Henri-Jules de Bourbon, seul enfant du grand Condé. On peut remarquer ici que son frère, le prince de Conti, épousa également une parente du successeur de Richelieu, Anne-Marie Martinozzi, nièce du Cardinal Mazarin ; tant ces fiers ministres exerçaient d'empire jusque sur le sang de leurs maîtres !

Celui des Bourbons et des Montmorency, qui coulait dans les veines du grand Condé, ne tarda pas à se faire reconnaître : aussitôt que Louis de Bourbon paraît à l'armée, sa valeur éclipse tout ; mais avant la célèbre bataille où pour la première fois il eut le commandement, il n'avait pu que faire éclater la bravoure bouillante et impétueuse du soldat le plus téméraire : dans cette illustre occasion, il montre, à vingt-deux ans, tout le génie d'un grand capitaine. Le cardinal de Richelieu était mort depuis cinq mois. Mazarin met le fils du prince de Condé, qui ne mourut que trois ans après, à la tête de l'armée de Flandre. Le jeune guerrier part dans les premiers jours de mai de l'année 1643. Louis XIII meurt le 14 du même mois ; le 19 la bataille de Rocroy est gagnée, et cette victoire, où Louis de Bourbon ne triompha du nombre, de la position, et du courage des plus redoutables ennemis, qu'après avoir triomphé de la prudence timide de son conseil, ouvre, par l'augure le plus brillant, le règne glorieux de Louis XIV qui n'avait encore que quatre ans. Dans les campagnes suivantes, toujours même inspiration de génie, même vigueur d'action, même rapidité de succès. En 1644, il vole au secours de Turenne qui commandait l'armée d'Allemagne, et qui n'avait pu défendre Fribourg ; il attaque avec lui, sous les murs mêmes de cette place, le fameux général bavarois François Merci qu'on ne vit jamais, dit Bossuet, reculer dans les combats. Les troupes françaises hésitent un moment dans cette affaire qui dura trois jours : pour les ranimer, le prince, sans cesse au milieu du feu, jette son bâton de commande-

ment dans les rangs ennemis, y vole l'épée à la main; l'armée s'y précipite sur ses pas. La prudence du sage Turenne est confondue de tant d'énergie: il avait dix ans de plus que Louis de Bourbon, et voyait sa gloire naissante disputée par un si jeune rival. Celui-ci est obligé de venir encore, en 1645, le soutenir et le seconder; il était comme le génie de la victoire: en son absence Turenne n'obtenait aucun succès; réunis, ils fondent, le 3 août de cette année, sur Merci, à Nortlingen. L'armée allemande est taillée en pièces; et l'intrépide Merci lui-même, blessé à mort, expire aux pieds de ses vainqueurs. En 1646, Louis de Bourbon retourne en Flandre, et prend Dunkerque en treize jours, au milieu d'une automne froide et pluvieuse. On l'envoie dans la Catalogne en 1647; l'envie semble avoir tout disposé pour que le prince rencontre dans le siége de Lérida l'écueil de son bonheur et de sa gloire; mais il est bientôt rappelé sur le théâtre de ses anciens triomphes: trois ans après la célèbre victoire de Nortlingen, le 20 août 1648, il bat l'archiduc Léopold à Lens, détruit les restes de ces vieilles et formidables bandes dans lesquelles l'Espagne avait mis sa confiance, voit le général Jean de Beck, déchirant ses blessures de ses mains sanglantes, lui donner, par son désespoir et par sa mort, le même spectacle que Merci à Nortlingen, et force l'Allemagne à quitter les armes. Tels sont les exploits par lesquels Louis de Bourbon s'était illustré avant l'âge de vingt-sept ans. Tel fut, dans la carrière militaire, le début d'un jeune prince qui, à dix-huit ans, touché des beautés sublimes de la tragédie de Cinna, sentait battre son cœur, et pleurait aux vers de Corneille.

Cependant tout était en fermentation à la cour et dans Paris: le jour où l'on célébra la victoire de Lens touchait à la journée des barricades; six années de trouble allaient commencer; de toutes parts retentissaient les cris des frondeurs contre Mazarin. La cour cherche un appui dans le vainqueur de Rocroy, de Lens et de Nortlingen: il est rappelé. Les deux partis se disputent un tel soutien. Quoique ulcéré contre le Cardinal-Ministre par un refus qu'il en avait essuyé, et par l'intrigue de l'affaire de Catalogne, le prince de Condé, qui avait pris ce nom depuis la mort de son père, arrivée en 1646, après avoir porté jusque là le titre de duc d'Enguien, se déclare pour la cause du roi: son plan est formé; pendant la nuit du 6 janvier 1649, il fait sortir secrètement de Paris la famille royale; elle se rend à Saint-Germain. Tandis qu'à la nouvelle de ce départ, les cris *point de Mazarin* redoublent dans la capitale, le prince la bloque tout-à-coup le 9 avec environ huit mille hommes: c'était le lendemain de la fête des rois. Les rebelles, encore pleins des vapeurs de cette orgie, tremblent sous ce bras puissant et victorieux: ils font pourtant quelques essais de défense, et ne demandent qu'au bout de deux mois la paix, qui leur est accordée le 11 mars; mais cette paix n'étouffa pas le germe des dissensions; il continua sourdement de se développer; et la main qui venait d'éteindre la guerre civile devait bientôt elle-même la rallumer.

Fier d'être l'arbitre de la paix au-dedans comme au-dehors, et nourris-

sant toujours dans son cœur de profonds ressentimens contre Mazarin, le prince de Condé entra facilement dans le parti qu'avait formé Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, sa sœur, qui avait trois ans de plus que lui, femme aussi galante qu'impérieuse, active, remuante, respirant l'intrigue et la faction: également irritée par un refus contre le ministre, elle était l'ame de la Fronde, s'était montrée populaire et séditieuse dans Paris révolté, jusqu'à vouloir faire ses couches dans l'Hôtel-de-Ville, et à souffrir que le corps municipal, qui tint son enfant sur les fonts de baptême, lui donnât le nom de Charles-Paris: déjà elle avait entraîné dans la guerre civile le prince de Conti, son frère, et un certain nombre des plus grands seigneurs du royaume. Animé par elle, Condé, naturellement si superbe et si dédaigneux, déploie tout l'orgueil de son caractère: rien ne paraît au-dessus de ses prétentions, rien n'est à l'abri de ses insultes et de ses mépris; il les prodigue au Cardinal; l'injure et la menace sont dans toutes ses actions comme dans toutes ses paroles. La cour offensée médite une grande mesure; elle se décide: le prince de Condé est arrêté, comme l'avait été son père, le 18 janvier 1650, avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville son beau-frère; ils sont conduits d'abord à Vincennes: on les craint jusque dans leur prison; on les transfère à Marcoussi, enfin au Hâvre-de-Grâce: ils ne furent délivrés que le 11 février 1651. Leur captivité dura treize mois.

Echappé de ses liens, le prince de Condé hésite quelque temps entre la vengeance et le bien public: la patrie semble retenir un moment dans le fourreau cette redoutable épée; mais, au bout de quelques mois, le héros cède à ses ressentimens, qu'il n'avait manifestés jusque-là que par son éloignement de la cour et sa retraite à Saint-Maur. Le 16 septembre 1651, il part de sa forteresse de Mont-Rond, où il avait passé l'été; il se rend dans son gouvernement de Guienne, lève des troupes, se lie par un traité avec les ennemis de la France, et marche sur Paris: il bat près Gien le maréchal d'Hocquincourt qui commande l'armée royale; continue sa route, non sans obstacles; arrive sous les murs de la capitale, la tient quelque temps en échec, en vient aux prises, le 2 juillet 1652, avec Turenne, dans le faubourg Saint-Antoine, succombe, manque d'être fait prisonnier, s'échappe couvert de sang, de sueur et de poussière; et fuit, le désespoir dans l'ame, chez les Espagnols: il y reste près de huit ans, presque toujours à la tête de leurs armées, et combattant, comme un autre Coriolan, contre son pays. Il tente en 1654 de reprendre Arras, théâtre de ses premières armes; Turenne le force à la retraite. Deux ans après il met en déroute le maréchal de La Ferté, qui assiégeait Valenciennes, et le fait prisonnier. Il se jette dans Cambray en 1657, et réduit Turenne à en lever le siége. Celui-ci prend sa revanche à la bataille des Dunes, perdue sous les yeux de Condé frémissant et pleurant de colère, par la faute du présomptueux don Jean d'Autriche. Dans cet exil volontaire, Condé fit à la France tout le mal qu'il put lui faire; et le traité des Pyrénées, conclu en 1660,

put seulement désarmer son courroux, et mettre fin à ses implacables vengeances.

Il revient: il avait alors trente-neuf ans. Turenne, qui en avait près de cinquante, soutenait seul au-dehors la fortune de l'état. Mazarin termine sa carrière; Philippe IV meurt. La guerre entre l'Espagne et la France se renouvelle en 1667, par les suites mêmes du traité qui l'avait terminée sept ans avant. Condé est chargé en 1668 de la conquête de la Franche-Comté; il assiége Dôle, et se rend maître de cette place en quelques jours: trois semaines lui suffisent pour soumettre toute la province. L'année précédente, Louis XIV en personne, aidé du génie de Turenne qui commandait sous lui, s'était emparé de la Flandre. La guerre naît de la guerre: en 1672 l'envahissement de la Hollande est consommé aussitôt que résolu: c'est Condé qui décide le passage du Rhin; il est grièvement blessé, par la faute du jeune duc de Longueville, son neveu, qui périt dans cette occasion. Deux ans après, en 1674, le 11 août, à Senef, près de Mons, il livre au prince d'Orange et gagne la plus terrible bataille qu'il ait jamais donnée. Le sang français prodigué rougit le champ de victoire, et coule par ruisseaux; le prince lui-même a quatre chevaux tués sous lui, et roule tout sanglant parmi les morts; son fils reçoit une blessure entre ses bras. Des reproches d'inhumanité, de témérité cruelle, d'affligeantes accusations se mêlent à la joie du triomphe. Cependant Turenne qui, sur le Rhin, du côté de l'Alsace, fesait tête au vainqueur de Saint-Gothard, frappé d'un coup de canon, expire à Salzbach, le 27 juillet 1675, à l'âge de soixante-quatre ans. Condé paraît seul capable de lutter contre l'illustre Montécuculli: il laisse l'armée de Flandre sous le commandement de Luxembourg, et court s'opposer au torrent qui déjà, comme par une digue ouverte, se répand sur toute l'Alsace; il l'arrête; il force Montécuculli à lever les siéges de Haguenau et de Saverne; il met la France en sûreté. C'est le dernier service que ce grand homme rend à l'état. Cette campagne terminée, il ne soupire plus qu'après la retraite et le repos; et l'Europe voit à la fois disparaître du théâtre des combats Turenne, Montécuculli et Condé.

Ce prince, âgé de cinquante-quatre ans, vieilli prématurément par les fatigues d'une vie si agitée, tourmenté des douleurs de la goutte, toujours en butte à l'envie qu'irritait sa gloire et que provoquait trop sa fierté, enveloppa les onze dernières années de sa carrière d'une sorte d'obscurité majestueuse, après avoir jeté tant d'éclat. Il ne songea plus qu'à embellir paisiblement le délicieux et magnifique séjour de Chantilly, et qu'à s'environner, dans ce noble asile, de tous les charmes de la société, comme il y était entouré de toutes les beautés de la nature: souvent il se promenait dans les sombres et pompeuses allées de son parc, et parmi les fleurs de son parterre, avec les Bossuet, les Boileau, les Racine, les La Bruyère, avec les plus spirituels, les plus éclairés, les plus éloquens de ses contemporains; souvent les spacieux salons de son château retentirent de controverses et d'ingénieuses disputes. Louis XIV, un an avant la mort de Condé, ne dédaigna

pas de venir le visiter dans sa tranquille retraite; quelque temps après, cet héroïque vieillard se sentit affaissé sous le poids de ses maux qui ne cessaient de croître: il tourna toutes ses pensées vers la religion, et rendit dans son sein le dernier soupir, à l'âge de soixante-cinq ans et quelques mois, le 11 décembre 1686, à Fontainebleau, où il s'était fait transporter un mois auparavant, malgré sa faiblesse, auprès de la duchesse de Bourbon, sa petite-fille, malade de la petite-vérole; son fils prit le nom de prince de Condé, et quitta le nom de duc d'Enguien, que le grand Condé avait porté le premier, et auquel devaient s'attacher un jour de si funestes et de si déplorables souvenirs.

Voici l'un des deux plus grands chefs-d'œuvre de Bossuet : l'oraison funèbre du prince de Condé et celle de la reine d'Angleterre passent pour les deux morceaux les plus parfaits et les plus admirables que nous devions à son génie oratoire: comme elles sont les deux plus belles productions de l'éloquence française et peut-être de l'éloquence humaine; il serait difficile de décider de la préférence : les sujets de ces deux discours semblent presque également riches et sublimes; mais Bossuet est toujours supérieur aux sujets qu'il traite; il féconde puissamment les moins heureux, et se montre encore plus grand que les plus magnifiques : la matière qui prête le plus paraît tout emprunter à son génie surnaturel. Nous croyons que l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans n'est pas au niveau de ces deux chefs-d'œuvre; mais elle n'est pas beaucoup au-dessous. DUSSAULT.

ANALYSE ORATOIRE

DE L'ORAISON FUNÈBRE

DU PRINCE DE CONDÉ.

« Nous sommes arrivés au moment où nous allons entendre pour la dernière fois la voix de Bossuet gémir sur les tombeaux; et c'est par un chef-d'œuvre qu'il va descendre de la chaire funèbre. Après le grand Condé, nul ne pouvait aspirer à un tel orateur. »

« Ce ne sont ni le respect, ni la reconnaissance, ni les égards dus au rang et au malheur, qui conduisent Bossuet au tombeau du grand Condé; il cède à un sentiment plus puissant et plus exalté. Le grand Condé avait toujours été le héros de son cœur et de son imagination. Ce prince, encore bien

jeune, avait deviné Bossuet plus jeune encore. Ces deux hommes avaient tant de conformité par l'élévation du génie, la fierté de caractère, et l'espèce de domination qu'ils exerçaient sur l'opinion publique, que la distance des rangs et des conditions disparaissait pour ne laisser apercevoir que les deux hommes les plus extraordinaires du beau siècle où ils s'étaient rencontrés. La reconnaissance avait d'abord attaché Bossuet au grand Condé, qui s'était toujours déclaré son protecteur; mais l'amitié les unit ensemble par des liens plus touchans; et l'on vit s'établir entre eux une intimité dont on observe peu d'exemples entre les princes et de simples particuliers. Toute la vie de Bossuet fut un long et tendre dévoûment aux intérêts de ce prince et de sa maison; et cet intérêt survécut à celui qui en avait été le premier et le principal objet.... Le triste honneur de prononcer l'oraison funèbre du grand Condé appartenait donc à Bossuet à des titres encore plus chers et plus sacrés que ceux de la supériorité du génie et du talent.»

«Cette oraison funèbre excite encore après plus d'un siècle l'admiration de tous ceux qui la lisent. C'est la première leçon d'éloquence française, par laquelle on essaie le goût et les dispositions des générations naissantes. Elle vient se graver d'elle-même dans la mémoire des jeunes gens, aussitôt que leur oreille se montre sensible à l'harmonie; elle fait battre de jeunes cœurs étonnés d'une émotion qu'ils n'avaient point encore ressentie; elle fait couler les premières larmes que la puissance du génie arrache à des ames encore neuves. A quelque âge que ce soit, quelque gloire qu'on ait acquise dans la carrière des armes, des lettres, de la magistrature, du barreau, de l'éloquence de la chaire, on se rappelle avec complaisance l'enthousiasme qu'on éprouva dans ses jeunes ans en lisant pour la première fois l'oraison funèbre du grand Condé; et on aime à attribuer au sentiment naissant de tant de beautés, l'attrait et le goût qui ont dirigé nos études dans la maturité de l'âge.»

«Ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, l'histoire de plus imposant, l'éloquence de plus noble et de plus majestueux, la poésie de plus sensible, se trouve réuni dans cette admirable composition; et il faut dire qu'elle est encore plus l'ouvrage du cœur de Bossuet, que celui de son génie [1].»

Mais que ne fallait-il pas attendre du grand Bossuet, venant après les plus magnifiques conquêtes oratoires dans le genre qu'il avait créé pour lui-même, déposer tous ses lauriers sur la tombe du héros dont il n'avait pas moins été l'ami que l'admirateur, et lui consacrer les restes de sa voix, et les derniers efforts de son génie! Il avait précédemment élevé de majestueux monumens sur la cendre de plusieurs personnages célèbres; mais il n'avait encore rencontré que dans la fille de Henri IV un caractère héroïque et de mémorables actions, et jusque dans cette œuvre, toujours il avait été forcé

[1] Bausset.

de creuser bien avant sur les confins du sujet, pour en tirer les matériaux nécessaires à la solidité de l'édifice, et capables de fournir à de vastes dimensions; plusieurs fois aussi l'éloignement dans lequel il avait vécu des personnages qu'il devait célébrer, ou le peu d'intérêt qu'ils avaient inspiré, ne laissaient d'autre adminicule à sa verve que la ferme volonté de marquer chacun de ses pas par un chef-d'œuvre, et de répondre dignement à l'attente qu'on avait fondée sur son éloquence. Mais aujourd'hui c'est l'Europe attentive et la France en deuil qui regardent quelle couronne il va déposer sur l'urne funéraire de Condé, après qu'il en a tissu de si brillantes pour honorer des cendres moins illustres; c'est Bossuet annonçant la fin de ses magnifiques discours, et terminant par un triomphe une carrière ouverte avec tant d'éclat, et parcourue avec tant de gloire; c'est le génie même de l'oraison funèbre, conduit par l'amitié, venant déployer toute sa puissance pour chanter l'hymne de la gloire sur la tombe où il va descendre et s'abîmer sans retour; c'est enfin, pour sujet d'éloge, l'imposante physionomie de Condé, le héros de son siècle et l'admiration de l'univers, son grand caractère, son ame si haute, ses rapides et vastes pensées, ses brillans travaux et ses innombrables victoires, et puis sa simplicité de grand homme, son noble repos à Chantilly, sa vénérable piété, et les détails attendrissans de sa mort chrétienne. Quels sujets, quels engagemens, et quelle attente! Mais pour chanter le nouvel Achille, il existait un nouvel Homère. « Bossuet, dit son brillant historien, déjà courbé sous le poids de tant de travaux, semble respirer une ardeur guerrière; rien n'est comparable à la chaleur qui anime ses récits. On voit qu'il est encore plein de l'enthousiasme que dans sa jeunesse il avait partagé avec toute la France, enflammée d'admiration pour les victoires du jeune duc d'Enghuien. Cet enthousiasme, entretenu depuis vingt-cinq ans par un commerce habituel avec le prince qui en était l'objet, avait survécu au progrès des années, et conservé toute sa chaleur première. La mort récente du grand Condé avait rappelé tous les souvenirs de sa jeunesse; et toutes les voix répétaient les chants de la victoire et les triomphes qui avaient ouvert sa brillante carrière. Le mouvement rapide des paroles de Bossuet, l'éclat des images, le feu qui brille à travers la poussière et la fumée dont le champ de bataille est couvert, l'ordre au milieu du désordre, deviennent la peinture vive et animée de l'activité, de l'impétuosité, du génie guerrier du grand Condé..... On voit que Bossuet avait appris du grand Condé lui-même à parler de ses campagnes et de ses victoires. [1] »

Il n'est pas permis de penser que Bossuet balança long-temps sur le plan qu'il devait adopter; il vit aussitôt que « l'éloge d'un prince qui se montra vainqueur, dès qu'il se montra au monde, devait commencer par l'histoire de ses victoires [2] », et dès ce moment jusqu'à sa mort, la vie de Condé se partage en deux époques si distinctes, qu'il est impossible de les confondre:

[1] Rousset. — [2] Idem.

dans la première, c'est une agitation perpétuelle; dans la seconde, c'est un parfait repos; d'abord le triomphe de la gloire, ensuite le règne des vertus paisibles. Quand on a parcouru ces deux époques, la première réflexion qui naît, si je ne me trompe, et l'impression qui reste est celle-ci : que la simplicité, (et par ce mot j'entends l'amour de la retraite et de la campagne, le goût de l'amitié, les affections de famille et l'abandon du cœur,) que la simplicité sied bien à un grand homme! Il semblerait donc que c'est la morale la plus naturelle qui ressorte de l'ensemble de la vie, celle par conséquent qui doit rallier toutes les parties de l'éloge, et devenir le fondement de toute l'oraison funèbre. Mais dès le premier coup d'œil, un panégyriste chrétien doit être effrayé de n'avoir à présenter qu'une morale païenne; c'est un titre déjà suffisant de réprobation; ensuite si l'on essayait de travailler d'après ce plan, on s'apercevrait bientôt qu'il n'y a pas lieu de déployer le tableau des victoires de Condé, car il n'est pas nécessaire de suivre le héros dans tous ses exploits, pour qu'on prenne plaisir à le contempler dans sa retraite; il est utile qu'on les connaisse, il est vrai, mais le dessein de produire plus d'effet par un contraste plus frappant, n'est pas un motif assez grave, assez plausible, enfin n'offre pas une raison suffisante d'en développer l'histoire. Il faut donc chercher ailleurs un fondement à l'éloge, et le chercher, comme l'exige le genre, dans le domaine des idées religieuses.

Eh bien! quelle a dû être la pensée dominante inspirée par la mort de Condé à une ame chrétienne qui voit tout des yeux de la foi? c'est que la gloire du monde passe comme l'ombre, que de tous ces exploits dont les histoires vont être remplies, il ne reste plus rien au prince qui a paru devant Dieu, que le solide mérite d'avoir préféré les vertus évangéliques, et d'être mort dans le Seigneur, qu'enfin *la piété est le tout de l'homme.* Ne vous y trompez pas, messieurs, quelque peu éblouissante que soit cette morale, elle est véritablement imposante, par les graves méditations qu'elle amène, sur le néant de la vie, la futilité de la gloire, et par la mystérieuse perspective qu'elle ouvre par delà la nuit du tombeau. De ce côté tout est grand, tout est beau pour celui qui pleure sur des cendres froides et des grandeurs évanouies. Combien il est pour lui consolant d'avoir à reposer ses regards sur un avenir sans fin, et d'y retrouver dans la jouissance d'un bonheur inaltérable, le cher objet de ses affections et de ses larmes. Ce qui doit enfin fixer les incertitudes du panégyriste, c'est qu'il trouve à déployer sur ce fonds toutes les richesses de l'éloge. Quel est en effet le moyen le plus naturel d'élever la piété au-dessus des qualités qui forment le héros? n'est-ce pas d'en faire la comparaison; de présenter d'une part le portrait du héros le plus accompli, de l'autre celui du chrétien simple et fidèle? Ce procédé ne peut être suspect, mais est-il possible de le suivre, sans compromettre en même temps le triomphe de la vérité qu'on veut établir, et le succès de l'éloge construit d'après ce plan? Car, le moyen d'établir à l'avantage de la piété, dans la personne du prince, un parallèle entre le héros et le chrétien? n'est-il pas évident que les rayons éblouissans de la gloire du

triomphateur feraient pâlir sur son front l'auréole de sainteté dont le panégyriste s'efforcerait inutilement ensuite de le couronner? Sans doute; mais loin de Bossuet une marche aussi maladroite : il commence, je ne dis pas par atténuer, mais par détruire radicalement la gloire humaine, avant de faire briller le don de la piété. Cette marche n'est contradictoire que pour l'irréflexion, comme le dit bien La Harpe; car plus on a élevé la gloire, plus la chûte en est terrible, et plus bas elle est tombée, plus on a de raisons d'estimer ce qui seul ne peut périr, ce qu'on fait pour le ciel. Voilà ce qui explique comment les actions les plus obscures, dès qu'elles ont Dieu pour objet, peuvent soutenir la comparaison des plus hauts faits. Ainsi, d'un côté, raison suffisante d'exposer les exploits du héros, et de l'autre, moyen de les effacer par la naïve peinture des plus simples vertus chrétiennes.

Ce plan satisfait à tout, mais y satisfait si pleinement, qu'on a *lieu de croire*, quelque soit la chose à laquelle on s'arrête, qu'il a été inventé dans l'unique vue de la faire prévaloir.

Que l'orateur ne songe qu'à humilier les grandeurs et la gloire devant la piété, que fera-t-il? Il fera paraître le héros le plus accompli, le plus renommé de son siècle; il brisera ses trophées, les montrera dispersés par le temps, rongés par la rouille, et du milieu de ces ruines il fera sortir le héros allant recevoir de la main de Dieu, pour les actions les plus obscures de sa vie, la couronne de justice réservée à ceux qui l'aiment. C'est le plan de Bossuet.

Qu'il ne travaille qu'à célébrer le glorieux nom de Condé, il nous le peindra déployant sa grande ame dans les champs de la guerre, et faisant briller tour à tour sur les différens théâtres de ses exploits, tantôt les incroyables ressources de son génie, tantôt les admirables qualités de son cœur; ensuite, pour qu'il ne manque rien à son éloge, il voudra nous montrer ce brillant vainqueur dans sa retraite à Chantilly, *édifiant sa famille* par ses entretiens et ses exemples, et se préparant par la simplicité de sa foi, comme les anciens patriarches, à rejoindre le Dieu de ses pères. Mais pour donner du relief à cette peinture, il environnera d'abord son héros de la gloire guerrière, afin d'en faire rejaillir l'éclat sur ses modestes vertus; et pour donner du prix aux communes pratiques de la vie chrétienne, il les montrera survivant par la récompense à la gloire du monde, qui après avoir ébloui les regards comme les feux errans de la nuit, va s'enfoncer comme eux, le moment d'après, dans la poussière des sépulcres. Ce plan fait uniquement pour l'éloge, n'est-ce pas encore celui de Bossuet?

Ainsi le plan le plus favorable à la morale semble inventé pour faire briller l'éloge; le plan le plus favorable à l'éloge inventé pour faire valoir la morale. Delà il arrive qu'il n'y a pas une époque, pas un seul fait important qui ne tende à rendre plus frappante la vérité que l'orateur veut faire sentir, et réciproquement qu'il n'y a pas un seul moyen, une seule preuve de cette vérité qui ne serve à soutenir l'éloge. Il arrive encore delà que sans rien oublier de remarquable dans la vie du prince, sans rien ajouter d'inutile au développement de la proposition morale, cette proposition comprend tout

l'éloge, et que sans charger l'éloge d'événemens tant soit peu étrangers, sans resserrer la proposition morale dans un espace trop étroit, le panégyrique n'a pas moins d'étendue que l'instruction. Il suit encore delà que mise tout entière en exemple, la leçon devient plus frappante, et qu'il y a plus de rapidité dans le récit, puisque l'histoire n'est jamais interrompue.

Mais oubliez tous ces avantages et ne tenez plus aucun compte ni du sentiment religieux que l'orateur veut inspirer, ni de la gloire du héros qu'il veut célébrer; imaginez qu'il ne songe qu'à charmer la douleur de son assistance, son plan est encore le meilleur. Il faut entrer dans les sentimens de ceux que l'on veut consoler pour les conduire ensuite par degrés à d'autres pensées; or le premier sentiment que fait éclore en nous celui des regrets, c'est le sentiment de l'admiration pour l'objet qu'on a perdu : dans l'impuissance où l'on est de posséder l'original adoré, on veut du moins contempler son portrait, et pour le composer alors au gré de l'amour qui exalte toutes les facultés de l'ame, on s'empresse de recueillir dans le cours de sa vie, tous les traits qui serviront à embellir l'image qu'on veut embrasser de nouveau. Ainsi dans l'histoire d'un héros on va droit aux grands événemens par lesquels il a signalé ses vertus et construit l'édifice de sa gloire. Avec les amis et les admirateurs de Condé, Bossuet court à Rocroi, à Fribourg, à Northlingen, à Lens, sur tous les champs où le prince déployant tour-à-tour les plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur, étonne les regards et ravit les acclamations. — Mais ils retomberont dans un plus noir chagrin, quand ils le verront tout-à-l'heure dépouillé par la mort des lauriers qui couronnent son auguste front. — Bossuet prévient les angoisses de ce triste retour : il rassemble en une seule masse les trophées et les monumens de tous les anciens triomphateurs, et d'une main puissante il les brise et les met en poudre; puis il prend par la main les amis de l'illustre mort, consternés d'une revolution si inattendue, et les conduit à Chantilly où il leur montre Condé, aspirant à de plus nobles conquêtes, travaillant à s'assurer la couronne immortelle, et ne quittant la terre que pour aller la recevoir du Dieu miséricordieux et rémunérateur.

Vous trouverez de même que tout est disposé pour nourrir l'intérêt avec autant de soin que si l'orateur n'avait pas eu d'autres vues. Devancé par Cyrus et par Alexandre, qui l'un et l'autre ont mérité d'être annoncés par des oracles, Condé vient égaler leurs exploits par les merveilles de sa vie. L'éclair dans les yeux et la foudre à la main, il paraît à la tête des bataillons français; il court de triomphes en triomphes, entraînant partout avec lui la victoire enchaînée, et quand il a rempli le monde de sa gloire, il vient se reposer à Chantilly sur un amas de drapeaux, conversant avec ses amis, lisant les saintes écritures, enseignant à ses domestiques la vraie religion, ne faisant pas moins la joie que la gloire de toute sa famille, et attendant avec une pieuse résignation, avec une tendre confiance, la mort qu'il a tant de fois affrontée avec audace.

L'intérêt naît surtout de la variété, et la variété du contraste. Le discours

entier n'en fait qu'un, il se compose de deux tableaux : dans l'un vous apercevez Condé à travers la poussière et la fumée, renversant des armées et foudroyant des remparts; dans l'autre vous le voyez dans ses allées de verdure se promenant avec ses amis, au bruit des eaux jallissantes, ou méditant les années éternelles.

Quelle marche plus naturelle? l'orateur ne fait que suivre les époques de l'histoire, et développer les réflexions qu'elle suggère : le néant de la gloire, et l'inappréciable valeur des vertus chrétiennes.

Ces deux considérations rentrent dans une seule proposition : *L'homme n'est grand que du côté du ciel;* et la vie tout entière se réduit à un contraste : le mouvement et le repos; peut-on plus de simplicité?

Entrons maintenant dans l'examen de chaque partie séparée; c'est ici que nous allons rencontrer toutes les difficultés du sujet. La plus grande peut-être naissait pour l'orateur précisément de ce dont il avait le plus à s'applaudir, de l'abondance et de l'éclat de sa matière. De l'héroïsme, de la gloire et des conquêtes; et surtout les conquêtes, l'héroïsme et la gloire d'un Condé, que voulez-vous de plus beau? mais toujours des batailles et toujours des victoires, cela finit par fatiguer, et quoiqu'en dise Madame Dacier, qui a lu l'Iliade le sait bien. Homère, à ses descriptions de combats souvent un peu trop longues, a pris soin d'entremêler une foule d'agréables épisodes; mais le poëte invente, et l'orateur raconte; il faut donc que Bossuet privé de cette ressource, cherche un autre moyen de rompre, ce ne serait pas assez, de prévenir la monotonie de ses récits. Que fait-il? au lieu d'écrire un bulletin de la grande armée, ou si vous aimez mieux, la longue histoire de la Pharsale, son discours ne sera qu'un chant de triomphe; il ne se bornera pas à la narration des conquêtes du prince; il ne verra partout dans les actions de Condé que les qualités de l'esprit et du cœur qui l'ont élevé si haut au-dessus des autres hommes. Vous remarquez déjà que cette division, si commune en apparence, a d'immenses avantages. D'abord elle est une source de variété, car après avoir montré la valeur et la magnanimité du prince, le panégyriste est naturellement conduit des champs ensanglantés de la victoire dans la paisible retraite de Chantilly, où Louis de Bourbon déploie tout à son aise la bonté naturelle de son cœur. Vous arrivez ensuite aux qualités de l'esprit, et du calme de la solitude vous entrez dans le tumulte des camps. Voyez-vous d'ailleurs comme le sujet s'agrandit? vous n'aperceviez tout à l'heure dans Condé que le héros guerrier; mais Bossuet vous montre en lui maintenant toutes les perfections de l'homme accompli d'esprit et de cœur, et vous voyez le héros de l'humanité.

Ne craignez pas cependant que Bossuet, devenu tout d'un coup froidement méthodique, pour célébrer la gloire du grand Condé, jette là la trompette héroïque, et que prenant le compas et les ciseaux, d'une main il mesure et circonscrive l'étendue de chaque soudivision, de l'autre il retranche impitoyablement les parties de l'histoire qui déborderaient. Bien loin de l'inventeur de l'oraison funèbre un procédé si triste et si désespérant! Non,

il ne va pas ainsi coupant et déchiquetant la vie, tronquant et dispersant tous les faits : rien de désordonné dans sa marche ; jamais elle n'est entravée ; ce n'est qu'une suite non interrompue de rapides élans. Au lieu d'aller terre à terre par le grand chemin de l'histoire, il vole de hauteurs en hauteurs, et fait admirer ici la valeur du prince, là sa magnanimité, ailleurs sa bonté, ensuite sa vivacité, et puis sa pénétration, enfin la sublimité de son génie ; et de chacun des points culminans de l'histoire, il fait plonger la vue sur les intervalles qu'il a franchis, et montre confusément les objets qui servent d'embellissement à la scène au milieu de laquelle il vous a transporté. Cependant il tient la même route qu'a suivie le héros ; mais tous les espaces qu'à parcourus celui-ci disparaissent à vos regards quand vous les traversez. Ce vol impétueux sert à Bossuet pour vous dérober en passant la vue de Lens sous les murs duquel il ne vous ramènera qu'après vous avoir parlé des fautes de Condé.

« Bossuet avait un grand écueil à éviter dans l'éloge d'un prince qui avait bravé l'autorité de son roi, jusque dans sa capitale et dans sa cour ; qui avait porté les armes contre la France, et même commandé des armées ennemies. [1] » Il a traité ce sujet si délicat avec tout l'art qu'on pouvait attendre de son talent, et toute la franchise que promettait son caractère. Il rappelle d'un mot les services que le prince rendit à la régente, ensuite il explique ses égaremens par l'injuste violence dont on usa envers lui, et répète devant les autels témoins de sa bonne foi les paroles de son ami qui disait, *en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable.* Après ces excuses, « Bossuet ne dissimule aucune des fautes, ou des erreurs du grand Condé ; il a même la hardiesse de le montrer combattant en présence du roi les troupes du roi, sous les murs de la ville royale ; mais il couvre de tant de gloire ce grand attentat qu'on ne voit plus que les prodiges de sa valeur, et qu'on oublie le prince rebelle. Par une adroite inversion de l'ordre des événemens, ce n'est qu'à la suite de cette journée désastreuse qu'il place la victoire de Lens *nom agréable à la France.* Bossuet va jusqu'à intéresser la fierté de Louis XIV à s'énorgueillir des fautes d'un prince *qui sut garder son rang à la maison de France sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles même.* Enfin, pour achever l'expiation de toutes les erreurs dont l'histoire aurait pu conserver la trace, il montre *cette grande victime se sacrifiant au bien public*, et s'oubliant elle-même au traité des Pyrénées, pour ne se ressouvenir que de ses amis. C'est alors que Bossuet ne craint plus de montrer à Louis XIV et à la France dans le grand Condé, *un prince accompli, et avec je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes vertus* [1].

Il ne fallait guère moins d'adresse et de ménagemens au panégyriste pour louer le premier héros de son siècle, devant un monarque conquérant et

[1] Bausset. — Idem.

glorieux, mais excessivement jaloux de la gloire des conquêtes. L'orateur ménage avec beaucoup d'art la susceptibilité du maître sans rien ôter à l'éclat des victoires de Condé; au contraire, plus celui-ci paraît grand, plus Louis XIV devient grand lui-même. L'indomptable valeur du prince *lui est donnée par Dieu pour défendre la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez le croître ce roi chéri du ciel : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines.* Cependant Bossuet évite de lui donner cet avantage sur son héros, et il aime mieux *laisser le passage du Rhin, le prodige de son siècle*, que de s'exposer à diminuer la gloire de Condé, ou à blesser au cœur le monarque ombrageux.

La deuxième partie n'offre pas de difficultés proprement dites, mais *elle* est dépourvue d'abondance et de grandeur: mettez dans un autre *homme* tout ce que Bossuet va louer dans Condé, il n'y aura rien de remarquable, rien que de fort commun; ce sont les vertus, les sentimens, les actions et la mort d'un simple chrétien; mais tout est grand dans les grands hommes, et plus ils se rapprochent de la foule dans la conduite ordinaire de la vie, plus ils paraissent admirables, parce qu'on leur tient compte de l'intervalle qu'ils franchissent, pour venir se confondre avec le reste des hommes. Aussi Bossuet ne vous laisse pas perdre de vue un seul instant la haute stature du héros; il le fait paraître grand quand il s'abaisse, et continuellement il fait rejaillir les rayons de sa gloire sur toutes ses actions de chrétien.

Mais ces actions où sont-elles? en quel nombre? et de quelle importance? Parcourez la vie de Condé, le temps même de sa retraite, et vous verrez combien elles sont rares; arrêtez-vous sur les plus édifiantes; scrutez les avec toute l'attention, tout l'empressement, tout le zèle d'un panégyriste, et vous comprendrez combien peu de matière elles fournissent. *Il s'agit* cependant d'établir entre le héros et le chrétien un parallèle, je ne dis pas seulement supportable, ce serait peu; mais capable d'éclipser et d'anéantir les plus hauts faits, devant le don inestimable de la piété. Il est vrai, comme nous l'avons dit, que les choses périssables et changeantes, une fois sapées par leurs bases et convaincues de vanité, celles qui ont Dieu pour objet vont paraître d'un grand prix; il est encore vrai que dans la personne du prince, elles sont richement colorées par le reflet de la gloire guerrière; mais enfin, qu'y a-t-il pour appuyer l'éloge de la piété, et pour remplir tout l'espace de cette partie de l'oraison funèbre? les communes pratiques de la vie chrétienne, comme a dit le panégyriste lui-même, et rien de plus: il régla sa conscience avant d'être averti par la maladie, il lisait l'Ecriture Sainte, prenait soin du salut de ses domestiques, édifiait ses enfans par ses leçons et ses exemples; il reçut avec piété les sacremens de l'Église, et mourut dans des sentimens de confiance et de résignation. Voilà tout: c'est assez pour son salut, mais ce n'est guère pour son éloge; cela suffit néanmoins à Bossuet qui comble le vide du sujet par le récit des nobles

occupations du prince, par la peinture de son ame, par le souvenir de ses paroles, par les détails attendrissans de sa mort, et par les heureuses digressions qu'amène chaque circonstance. Il faut connaître la valeur que donne à toutes ces choses la mémoire de celui qu'on pleure; il faut savoir quel parti Bossuet sait en tirer dans toutes ses oraisons funèbres, combien les accens de sa voix sont flexibles et touchans, combien de charme il répand sur les plus arides matières, pour imaginer l'effet qu'il dut produire en peignant le vie familière de son ami, en retraçant ses derniers instans, et répétant ses derniers entretiens.

Pendant cet intervalle de relâche, l'auditeur aime à respirer en paix; il se plaît à reposer ses sens fatigués du retentissement des armes et du mouvement rapide de tant d'objets éblouissans; il écoute avec délices le léger bruissement de la solitude, et laisse couler sa vue sur les tendres couleurs dont la plaine est nuancée. Cependant, par ces peintures touchantes, l'orateur remue doucement son ame; il l'attendrit par degré; il la dispose aux larmes; ensuite, dans son incomparable péroraison, il ouvre tout d'un coup les sources profondes du pathétique, et les flots de son éloquence entraînent l'assemblée.

Vous le voyez, le discours tout entier ne se compose que de tableaux et de contrastes. Après les nobles hésitations du début, après l'imposante ouverture de ce grand drame; les champs de la guerre se déploient subitement à vos regards, ensuite les jardins de Chantilly, et de nouveau les armées en campagne, et puis l'intérieur du palais de Condé et le prince sur son lit de mort, enfin son magnifique mausolée et le long cortége de tous les ordres de l'état, des vieux soldats du héros et de ses anciens amis qui viennent à sa cendre *verser des larmes avec des prières.*

Qu'il est majestueux le spectacle que nous offre « Bossuet dont le génie s'arrête intimidé devant l'ombre du grand Condé! il semble s'oublier lui-même, il oublie toute sa gloire et tous ses triomphes passés; une noble modestie est répandue dans son maintien et dans son langage; et s'il parle de lui, ce n'est qu'en paraissant craindre de ne pouvoir répondre à la grandeur du sujet qu'il va traiter [1] ». Il faut que Louis-le-Grand l'appelle pour *animer tout cet appareil funèbre;* « et il a besoin de s'exciter et de s'encourager pour satisfaire, *comme il pourra*, à la reconnaissance et à l'attente publique [2]. » Il commence, la scène s'ouvre:

Pour annoncer le prince, il évoque de leurs tombeaux les plus fameux conquérans de l'antiquité. Cyrus paraît le premier, Cyrus « nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe, » lui que le Dieu terrible précède, « dans les combats, qui met les rois en fuite et qui brise les portes d'airain ». Mais quel est cet autre guerrier qui « s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas à terre »? Est-ce « Alexandre ou le prince de Condé »? C'est Alexandre, mais Condé le voici: vite abais-

[1] Bausset. — [2] Idem.

sez la barrière; il s'élance avec son indomptable valeur. Il est devant Rocroy. A peine il est sorti d'un profond sommeil, « le voyez-vous, comme il vole ou à la victoire, ou à la mort? C'est en vain que Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme avec ses vieilles bandes valonnes, italiennes et espagnoles »; il frappe les uns de sa redoutable épée, il froudroie les autres de l'éclair de ses regards: c'est en vain que « les gros bataillons serrés » de l'infanterie d'Espagne « demeurent inébranlables » comme autant de tour: « trois fois il s'efforce de les rompre, trois fois » ils le repoussent; « mais enfin il faut céder: c'est en vain qu'à travers des bois Beck précipite sa marche...; le prince l'a prévenu, » jetez les armes! baissez les étendards! « il n'y a plus de salut » pour vous « qu'entre les bras du vainqueur. De quels yeux », ces vieux soldats et « leurs braves officiers » regardent « le jeune prince, dont la victoire a relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoute de nouvelles grâces »! Condé « fléchit le genou...; l'armée commence l'action de grâces », et toute la France y répond. Laissez respirer le héros, mais ne le louez pas. « Le roi est content de ses services », c'est assez; « il ne songe qu'à bien faire, et laisse venir la gloire après la vertu ».

Aux armes! Condé, aux armes! « Il faut montrer par-tout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donne.... Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy... Quel objet se présente à mes yeux? Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre »: ce sont d'horribles montagnes; d'un côté, « des ravines et des précipices »; de l'autre, un bois et des marais; « derrière, des ruisseaux, de prodigieux retranchemens; partout, des forts élevés, des forêts abattues..., et au dedans, c'est l'intrépide, le vigilant *Merci*, « Merci avec ses braves Bavarois ». Quelles luttes! quels combats! quelle attaque! quelle résistance! quelle ardeur! quelle opiniâtreté! quel acharnement! quelle constance! enfin « le prince est comme abandonné » de ses soldats, mais son bras ne l'abandonne pas ». Terrible, il s'élance le premier à la cime de « ces inaccessibles hauteurs », et « son armée entraîne tout après elle ». Que la nature se soulève pour défendre Merci! inutiles efforts! il nous faut « son canon, son bagage et tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle! Philisbourg est aux abois..... Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places... ouvrent leurs portes »; et Merci où est-il? Merci? Merci lui-même a disparu. Ce n'est pas assez: qu'il tombe aux pieds du vainqueur». Nordlingue en verra la chute: il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne, qu'en Flandre... ainsi Dieu l'ordonne».

O douleur! mes yeux ne me trompez-vous pas? est-ce le jeune héros que je vois traîner en prison, tandis qu« 'il ne respire que le service du roi », et la gloire de la patrie? Hélas! il y « entre le plus innocent de tous les hommes, et il en sort le plus coupable ». Rassurons-nous cependant; sa grandeur d'ame l'accompagne partout: jusques «chez les étrangers» il conserve à

sa maison la prééminence, à celle d'Angleterre la majesté, et bientôt aux plus brillans apanages « il préfère... quoi ? son devoir et les bonnes grâces du roi »; bientôt il vient offrir deux vies à son roi, et dans les champs de Sénef il est « renversé sous son cheval tout en sang, » et son fils blessé dans ses bras.

Nouveau spectacle : voici maintenant Condé conduisant ses amis dans ses jardins enchantés, « au bruit des jets d'eau qui ne se taisent ni jour ni nuit ». Voyez-le « simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes.... Est-ce là celui qui forçait les villes et gagnait les batailles?... Reconnaissez le héros qui toujours égal à lui-même..., se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfesant qui porte paisiblement » l'abondance dans les villes et les campagnes, « et ne s'élève et ne s'enfle » que lorsqu'on veut l'empêcher de « continuer son tranquille cours ».

Ecoutez ! j'entends retentir les fanfares guerrières, j'entends rouler les tambours et tonner les remparts. Condé ! Condé ! fournissez la carrière, montrez votre grand génie. « Voyez-vous... avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment » « tous les avantages qu'il peut donner ou prendre » ? Toujours il est prêt à fondre sur l'enpemi. « Comme un aigle qu'on voit » sans cesse « porter de tous côtés des regards perçans et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs sont les regards, aussi vite et impétueuse est l'attaque, aussi fortes et inévitables sont les mains du prince de Condé. » Regardez à Piéton, l'armée se divertit ; Condé « veille, c'est assez.... , l'ennemi décampe ; c'est ce que le prince attendait ; il part... ; déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie », la formidable armée n'est plus.

Je passe rapidement : je le vois dans la Catalogne étudier d'après César l'art des campemens ; à Piéton, à Chatenoy, en laisser lui-même des modèles « aux capitaines des siècles futurs ». J'arrive aux portes de Paris ; « Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement », quelle netteté ! quel calme ! quelle vivacité ! quelle ardeur ! il est tranquille quand tout est « en « feu autour de lui.... Semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des tempêtes » brille d'un continuel éclat. Je vole à Lens : l'Archiduc est tiré de son poste, « ses vieilles troupes périssent, son canon » est à nous, et Beck qui lui promettait la victoire déchire ses blessures de ses mains sanglantes. Pourquoi nous fatiguer à courir ? partout de nouveaux moyens, partout de nouvelles découvertes, toujours des coups plus surprenans, partout les gouverneurs rendent les places : « Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; et ces barques si redoutées de nos alliés paraissent tout-à-coup dans l'océan avec nos étendards. »

Turenne ! Condé ! grands hommes, l'admiration de notre siècle, « tantôt unis ...., tantôt opposés front à front ». Grand Turenne ! Condé plus grand encore ! « que de campemens ! que de belles marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de périls ! que de ressource ! » Turenne, j'admire

vos qualités; Condé votre génie me confond; et ce n'est pas seulement dans la guerre que vous excellez.

« C'est de Dieu que viennent ces dons; qui en doute? ces dons sont admirables, qui ne le voit? » mais Dieu les donne à ses ennemis, au-delà même de leur attente; Alexandre que voulez-vous? — De la gloire. Vous aurez la première part dans tous les panégyriques; et vous Romains? — De la puissance. Vous aurez l'empire du monde. « O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérans, ne vantez pas vos victoires! » Dieu « leur donne pour récompense la gloire.... qui s'attache, quoi? peut-être à leurs médailles, ou à leurs statues déterrées...., aux ruines de leurs monumens...., à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom... Venez, rassasiez-vous, grands de la terre, saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire ». Il en est un autre pour Condé.

Il est temps de nous reposer, le jour est sur son déclin, allons avec le prince dans ses appartemens. D'abord je vois entrer un sage religieux qui vient « régler les affaires de sa conscience »; et le héros n'est plus « occupé qu'à se vaincre lui-même » et à s'offrir à Dieu. Le voilà qui sort de la méditation des saints livres; à présent il s'occupe à « soulager la veuve et l'orphelin », à recevoir les pauvres avec bonté; tout-à-l'heure il inspirait la vertu à son petit-fils, maintenant il instruit ses domestiques. Mais son front se couvre de tristesse; quelle désolante nouvelle vient-on de lui annoncer? C'est la maladie de la duchesse de Bourbon. Il part: hélas! « celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va » donc « périr par sa tendresse »! Épuisé par la douleur, il court au devant du roi pour l'avertir du danger; « il tombe évanoui a quatre pas »; « nouvelle manière de s'exposer pour son roi ». Cependant « il s'affaiblit ce grand prince »; la mort s'approche. O Condé! nous allons vous perdre! *Mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez! je me jette entre vos bras.* Des sanglots éclatent de toutes parts, mais lui les empêche: tranquille, il étend ses soins à tout et témoigne à son fils ses intentions, il se confesse avec humilité, il reçoit avec ferveur le pain du voyage, il baise la croix avec amour, il souffre avec résignation; et « les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur », il veut que trois fois on lui répète « les saintes prières des agonisans ». O d'Enghien!.... votre père!.... Le malheureux fils a la bouche collée sur ses mains victorieuses, et maintenant défaillantes »; il se jette dans le sein paternel; hélas! inutilement il voudrait par tant d'efforts « retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent: il tombe à ses pieds. Le prince sans s'émouvoir... appelle la duchesse ». Nouveau Jacob, il bénit ses enfans, il bénit encore l'un après l'autre ses petits enfans. Ah! Conti, son cher neveu, vous voici! « Les tendresses » et les exhortations « se renouvellent »: *Souvenez-vous, mes enfans*, que vous ne serez *jamais ni grands hommes, ni grands princes,... qu'autant que vous serez gens de bien, fidèles à Dieu et au roi.* Les cris retentissent, les larmes coulent: ô Dieu, vous êtes sa force.

Cependant à la cour on rappelle ses vertus, on s'attendrit sur son état, le roi mouille de ses larmes les dernières lettres du prince; il ne sait pas encore que « le grand homme n'est plus ». Mais avant de mourir : *Je n'ai jamais douté des mystères de la religion...; mais j'en doute moins que jamais. Que ces vérités se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit! Oui, nous verrons Dieu comme il est, face à face.* SICUTI EST, FACIE AD FACIEM!..... « Un soudain rayon » vient « de percer la nue » et de dissiper « les saintes obscurités de la foi.... Dans l'approche d'un si beau jour, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde!

« Bossuet a fait voir le grand Condé *tel qu'il fut à son dernier jour sous la main de Dieu.* Tranquille désormais sur un intérêt si cher, Bossuet va nous offrir dans cette célèbre péroraison mille et mille fois citée, et à laquelle l'antiquité n'a rien de comparable, le plus magnifique spectacle que la religion chrétienne puisse offrir dans ses jours de deuil et de douleur. »

« C'est au moment même où Bossuet couvre des ombres de la mort « l'éclat des plus belles victoires »; c'est lorsqu'il invite « à considérer le peu « qui reste de tant de naissance, de grandeur et de gloire; qu'il gémit sur « ces titres, ces inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; sur ces « simulacres de la douleur qui semblent pleurer autour d'un tombeau; sur « ces fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; « sur ces faibles restes de la vie humaine, et cette triste immortalité qu'on « donne aux héros »; c'est lorsque son ame oppressée succombe sous la pensée, « que rien ne manque à ces honneurs, que celui à qui on les rend », et que dans sa profonde douleur, il brise lui-même « ces colonnes qui « semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage du néant « de l'homme » : c'est alors que l'imagination croit voir dans l'ombre du grand Condé, s'élever sur ces pompeux débris, et triompher du temps et de la mort, qui peuvent tout détruire excepté les vertus que la religion a couronnées. »

« Quelle majestueuse douleur dut se répandre dans l'ame de tous ceux qui l'écoutaient, lorsqu'on entendit Bossuet appeler d'une voix lamentable toutes les grandeurs de la terre aux funérailles du grand Condé. »

« Venez, peuples, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux « hommes les portes du ciel.... Venez, princes et princesses, nobles re- « jetons de tant de rois, lumières de la France, obscurcies maintenant et « couvertes de votre douleur comme d'un nuage.... Approchez en particu- « lier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire! « Voilà celui qui vous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant « de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers hon- « neurs de la guerre. »

« Quelle onction touchante dans les paroles de Bossuet; lorsque levant ses yeux mouillés de larmes, il semble vouloir les essuyer pour offrir aux amis du grand Condé les seules consolations qui restent à leur douleur commune. Ce n'est plus la majesté de l'éloquence, c'est l'accent de la plus

douce et de la plus vertueuse sensibilité. Il paraît craindre qu'ils n'aient pas même la force de remplir ce triste devoir de la religion et de l'amitié » :

« Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, « qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? tous ensemble, en quel- « que degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; « versez des larmes avec des prières; conservez le souvenir d'un héros dont « la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un « cher entretien ; ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort « que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. »

« On devrait croire que l'éloquence de la douleur ne peut plus rien, lors- qu'elle a déjà laissé une si profonde émotion; mais il restait à Bossuet sa propre douleur ».

« Qu'on se représente, s'il est possible, le siècle de Louis XIV, encore dans sa splendeur, tout ce que la France comptait alors de noms fameux par la grandeur, le génie, la naissance, les dignités, réuni dans le premier temple de la capitale; toutes les livrées de la mort décorées d'une lugubre magnificence; les sombres voûtes des tombeaux fermées aux rayons du jour, et éclairées de la seule clarté des flambeaux de la nuit; qu'on se représente les princes et princesses d'une auguste famille privés de celui qui en avait fait la gloire et l'ornement; les compagnons et les témoins de tant de victoires ; les amis éplorés d'un prince dont l'amitié seule était un titre d'honneur; les pontifes de la religion, dont le ministère sacré se montre encore plus imposant dans ces grands triomphes de la mort; tous les premiers ordres de l'État en longs habits de deuil, traverser en si- lence cette lugubre enceinte, et s'approcher avec respect de ce vaste mo- nument dont la hauteur s'élevait jusqu'à la voûte du temple, comme pour porter jusqu'au ciel les prières et les vœux de la religion et de la pa- trie; qu'on se représente à la suite de ce long cortége, Bossuet avec ses cheveux blancs que ses travaux avaient vieillis avant l'âge [1], recueilli dans sa douleur et dans les pensées qui lui retracent tant de souvenirs chers à sa grande ame, laissant échapper d'une voix affaiblie ces paroles, les dernières qu'il devait faire entendre dans la chaire funèbre » :

« Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres, de venir rendre les « derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges « et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre « image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la vic- « toire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous

[1] Bossuet n'avait alors que cinquante-neuf ans; on aurait pu dire de lui ce que Pline disait de Trajan : « *Les Dieux semblent n'avoir fait blanchir « ses cheveux avant les années, que pour imprimer à son front plus de « majesté.* »

« *Non sine quodam munere Deum festinatis senectutis insignibus ad « augendam majestatem ornata cæsaries.* »

« aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous « étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla « commencer à vous apparaître ; c'est là que je vous verrai plus triomphant « qu'à Fribourg et à Rocroy.... Agréez ces derniers efforts d'une voix qui « vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de dé- « plorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre « de vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti par ces cheveux « blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve « au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une « voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint [1] ». MARCEL.

[1] Bateset.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

PRONONCÉE EN L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE PARIS, LE DIXIÈME JOUR DE MARS 1687.

Dominus tecum, virorum fortissime... Vade in hac fortitudine tuâ... Ego ero tecum. Aux Juges vj. 12, 14, 16.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.

MONSEIGNEUR [1],

Au moment que j'ouvre la bouche pour *célébrer la gloire* immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? On les raconte partout; le Français qui les vante n'apprend rien de nouveau à l'étranger; et, quoique je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires : le Sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent « louer » [2] : toute autre louange languit auprès des grands

[1] M. le prince, fils du défunt de Condé. — [2] PROVERB. XXXI. 31.

noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître ; il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité tout entière ? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentimens : après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre, ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince ; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentation et tout cet appareil funèbre. Fesons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée : c'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérans. « [1] C'est vous, lui disait David, qui « avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir « l'épée. ». S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit ; tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentimens, les sages conseils, et toutes les bonnes pensées ; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés : sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé, avec tout ce grand cœur et ce grand génie ! Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune

[1] Psal. cxliij. 1.

confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble; valeur, magnanimité, bonté naturelle; voilà pour le cœur; vivacité, pénétration, grandeur, et sublimité de génie; voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disait-il, « [1] mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : « tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les « combats; à ton approche je mettrai les rois en fuite; je « briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, « qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme « ce qui est »; c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? « Le voyez-vous, « dit-il, ce conquérant; avec quelle rapidité [2] il s'élève de « l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre? » Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche,

[1] Is. xlv, 2, 3, 4, 7. — [2] Dan. viij. 5.

à ces animaux vigoureux et bondissans, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; « [1] à sa vue il s'est animé : *efferatus est in eum*, « dit le prophète; il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne « le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher « sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, messieurs, sous cette figure, Alexandre, ou le prince de Condé? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du Ciel, tout cèdera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses états. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai, elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes, et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'état, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande ame se déclara tout entière; son courage croissait avec les

[1] Dan. viii. 6, 7.

périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi-vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier: mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghuien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie, on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus,

et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eut encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait; là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghuien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissemens qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses; et, indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence: telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez; c'est la maxime qui fait

les grands hommes : Que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu : c'est ce qu'il inspirait aux autres ; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas ; tout tendait au vrai et au grand. Delà vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'état ; c'était là le fond de son cœur ; c'était ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille ; il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy ; et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravines et des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchemens : ce sont partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux ; et au-dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg ; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son « bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de

[a] Isa. lxiij. 5.

« périls vint à son secours. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régimens sont défaits; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle; Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche; Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes; Merci ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur; Nordlingue en verra la chute; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ses ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien; et, sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains; encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et, dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune, que de la faire servir à ses desseins. Nous le

vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser; c'est là le caractère des conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « [1] Plus vites que « les aigles, plus courageux que les lions. » C'est l'image du prince que nous regrettons: il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés : on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. *Lorsque* occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre, *le diligent* officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, et trouvé déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls, Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'état, doit être épargnée : il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, *doit dans le besoin* de l'état être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au-dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la régente; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'état; et, dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui fesait dire (je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies

[1] 2. Reg. 1. 23.

de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur) : il disait donc en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas ! poursuivait-« il, je ne respirais que le service du roi, et la grandeur de « l'état ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle, les fautes des saints pénitens couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus : ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'empire, malgré la fierté de l'Autriche, et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'empereur, et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche, jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage : pendant que le prince se soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait, il rendait au roi d'Angleterre et au duc d'Yorck, maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus ; et il ap-

prit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse, quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agens dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand, quoi? son devoir et les bonnes grâces du roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enguien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'état et à son roi. Mais dans ses premières guerres, il n'avait qu'une seule vie à lui offrir; maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enguien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle, et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef, le jeune duc, quoiqu'il commandât, comme il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du prince son père : au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien,

et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne fils, que les occasions? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentimens si tendres: je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accomodemens calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité! ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfesante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix: et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons: jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes, et qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut

rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfesant qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eut rien à espérer de leur secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir (chose rare dans la vie humaine) la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix ; il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre ; chacun avait son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans

ses superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit; c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau après les combats et le tumulte des armes de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme et rien n'éblouit : qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que l'orsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole.

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays, ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient : il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr de ses conséquences ! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment; car il tenait encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut

bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris; aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables : toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout est prêt au premier signal; et comme dit le prophète : « [1] Toutes les flèches sont aiguisées, et tous « les arcs sont tendus ». En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'étaient dans nos troupes de continuels *divertissemens*; toute l'armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince par son campement avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats; il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout; Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais; la ter-

[1] Isa. 28.

reur et la désertion se met dans leurs troupes : on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flaudre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions : les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine [1], par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat : lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein ; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestad. Là, on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans

[1] De Bello Civili, lib. I.

les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils: ici tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? *mais* pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? ce n'est plus ces promptes saillies qu'il s'avait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain, et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce *mélange de qualités* si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où avec l'élite des troupes il avait en tête un général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune; pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces momens où tout était en feu autour de lui: tant son esprit s'élevait alors! tant son ame leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres! semblables à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable

à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite; ses vieilles troupes périssent; son canon où il avait mis sa confiance est entre nos mains; et Beck, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? le prince saura profiter de tous ses momens. Ainsi, au premir avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays, et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? Il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes; il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours au milieu des pluies de l'automne; et ces barques si redoutées de nos alliés paraissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, ce sont ses soldats et ses chefs, car delà vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Écriture, « [1] comme un seul homme : » *Egressus est Israel tanquam vir unus.* Pourquoi comme un seul homme? parce que sous un même chef qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire; et j'ai ouï dire à notre grand prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait

[1] Rec. xj. 7.

M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le prince et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes! Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité : celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts emporte l'admiration du

genre humain, et fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle : et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses!

Voilà, messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance et sa sagesse; car ses divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distri-

bue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût : il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt : tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talens; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions, et enfin aux savans de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en *doute?* ces dons admirables : qui ne le voit pas? Mais pour *confondre* l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérans, tant de graves législateurs, tant d'excellens citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Écoutez la réponse de saint Augustin : « ils les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle « présent : » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* Il a fait

[1] Contr. Julian., l. v. n. 14.

dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières de l'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présens, c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siècle : qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire què les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne voulait que faire du bruit dans le monde y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer; il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs; il leur donne pour récompense l'empire du monde comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monumens et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps, ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux,

et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre, saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et « [1] vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs; » *Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de nqtre grand prince : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la *maladie*, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux qu'il appelle exprès règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès-lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son écriture, et, dans ce livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se règlaient *plus que* jamais par la justice : on y soulageait la veuve et *l'orphelin*, et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfans, il ne cessait de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu; et ce jeune prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ! Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur fesait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique?

[1] In Psalm. cxviij. Serm. xij. n. 2.

Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter : c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont, messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges, et devant son père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de voir éteindre cette lumière naissante ! On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentimens du prince de Condé lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi ! C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros ! celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur qui le soutient seul depuis si longtemps, achève à ce coup de l'accabler, les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du roi qui approche de la princesse malade ; si, transporté de son zèle et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas ; et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas ; et l'on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi. Quoique la duchesse d'Enguien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette

princesse ne calme pas les soins qui le travaillent ; et après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi va bien causer d'autres troubles à notre prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit ? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples ? De quels yeux le regardions-nous lorsque aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir ; et que, maître de sa douleur comme *de tout* le reste des choses, nous le voyions tous les jours non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés ! Béni soit-il de Dieu et des hommes d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ses douleurs il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait ce grand prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'*Enghien*, *toujours* partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir, ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsque entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par-là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeure un moment dans le silence, et tout-à-coup « O mon Dieu ! dit-il, vous le voulez, votre volonté soit

« faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de « bien mourir. » Que désirez-vous d'avantage ? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès-lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres ; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques ; avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes : quand je devrais, monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : Qu'il vous connaissait ; qu'il n'y avait sans formalités qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au-delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'est un sentiment que la nature inspire ; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir ; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et malgré tout votre mérite, votre altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et *dans la* mort comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance : il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint viatique qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvient des irrévérences, dont, hélas! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice; on *dirait* qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient *les saints pères*, et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations; à la mort, vous y penserez avec confusion et saisissement. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots: ah! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même

présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisans, où dans les efforts que fait l'Église, on entend les vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins: « Voilà, dit-il, maintenant « mes vrais médecins »: il montrait les ecclésiastiques dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés: sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; et au contraire il craignait toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ces derniers entretiens avec le duc d'Enghien? quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent, il tombe à ses pieds. Le prince sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits: puis appelant la duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans paroles et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible, il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô prince, son cher neveu, et comme son

second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressemens, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi, le plus cher objet de vos vœux, ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du roi qui prévinrent les désirs du prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enghien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui sut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur : les tendresses se renouvellent : les deux princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur ; et le prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire ; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes : le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et comme disait David, ce ferme rocher où s'appuyait sa contenance ! Puis-je taire durant ce temps ce qui se fesait à la cour et en la présence du roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquait le prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il fesait une si sincère reconnaissance, il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; et cette lecture suivie des larmes du roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîment où le prince marquait qu'il mourait content,

et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au roi sa reconnaissance, son dévoûment, et s'il l'osait dire, sa tendresse, tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens; et ceux qui l'avait ouï parler si souvent de ce grand roi, dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand homme n'était plus; tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme; mais pour l'amour de la vérité et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « [1] O Dieu! créez en moi un cœur pur; » à ces mots, le prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée; puis appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, dit il, des mystères de la religion, quoiqu'on ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuivi-t-il, « j'en doute moins que jamais. Que ces vérités, continuait-« il avec une douceur ravissante, se démêlent et s'éclair-« cissent dans mon esprit! Oui, dit-il, nous verrons Dieu « comme il est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : *Sicuti est, facie ad*

[1] Psalm. l. 11. — [2] 1. Joan. iij. 2. — 1. Cor. xiij. 12.

faciem, et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se fesait-il dans cette ame? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue, et fesait comme évanouir, en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir! Venez, peuple, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts: *voilà* tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce *qui* n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière *de la* gloire, ames guerrières et intrépides; quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: Voilà celui qui nous

menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfesant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort que vous déplorez vous serve à la fois de consolation et d'exemple.

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire : non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc*

est victoria quæ vincit mundum, fides nostra : « La véri-« table victoire, celle qui met sous nos pieds le monde en-« tier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

FLÉCHIER.

Ce qui domine dans Fléchier, est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries, une grande beauté de pensées, une vivacité d'imagination, et, ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, et de les rendre comme sensibles et palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie et d'uniformité. Presque partout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées, et souvent les affaiblit en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare et placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que Fléchier fait du roi Louis XIV. « Toujours roi par autorité, et toujours père « par tendresse. » Quand elle roule sur un jeu de mots elle est moins estimable. « Heureux qui n'alla pas après les ri-

« chesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à « lui ! » Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée. « Qui ne « sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont « pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps « où l'on n'a presque pas encore de la raison.... et qu'elle « fut capable de donner des conseils en un temps où les au- « tres sont à peine capables d'en recevoir ? »

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'est celle de Fléchier, ne convient point pour des plaidoyers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son temps, nommé Callidius, sans y reconnaître presque en tout les principaux caractères de Fléchier. « Ce n'est point, « dit-il, un orateur du commun, mais d'un mérite rare et « singulier. Ses pensées sont nobles et exquises, et il sait « les revêtir d'expressions fines et délicates. Il fait du dis- « cours tout ce qu'il lui plaît : il sait lui donner telle forme « qu'il veut : jamais orateur n'en fut plus le maître que lui, « et ne le manie avec tant d'art. Rien de plus pur, rien de « plus coulant que son langage. Chaque mot est en son lieu, « et comme artistement enchâssé où il doit. Il n'en admet « point de dur, d'inusité, de bas, ou qui puisse déranger le « discours. La métaphore chez lui est fréquente, mais si na- « turelle, qu'elle paraît n'avoir point usurpé la place d'un « autre mot, mais être entrée dans la sienne. Tout cela est « accompagné d'un nombre, d'une cadence, qui a une mer- « veilleuse variété, et ne montre aucune affectation. Les « plus belles figures y sont employées à propos, et y jettent « un grand éclat. L'ordre et le plan de l'ouvrage sont pleins « d'art et de justesse, et partout règne un style doux, tran- « quille, et d'un goût exquis. En un mot, si l'éloquence con- « sistait dans l'agrément, il n'y aurait rien au-dessus de cet « orateur. Des trois parties qui la composent, il a les deux « premières dans un souverain degré ; je veux dire celles « qui tendent à instruire et à plaire : mais la troisième, qui

« est la plus importante, et qui consiste à toucher et à émou-« voir les esprits, lui manque absolument. [1] »

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre; mais de quel prix doit-elle paraître en comparaison du grand et du sublime qui fait le caractère de celle de Démosthène? Cette dernière ressemble à ces beaux et magnifiques bâtimens, construits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettait que des ornemens simples, dont le premier coup d'œil, et encore bien plus, le plan, l'économie et la distribution des parties, ont *quelque* chose de grand, de noble et de majestueux, qui frappe et saisit les connaisseurs. L'autre pourrait être comparée à ces maisons bâties dans un goût d'élégance et de délicatesse où l'art et l'opulence ont amassé tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus riche, où l'or et le marbre se montrent de toutes parts, et où les yeux ne sauraient tomber sur aucun endroit qui ne leur présente quelque chose de rare et d'exquis. ROLLIN.

La réputation des oraisons funèbres de Fléchier s'est conservée jusqu'à nos jours; on peut ajouter *qu'elles en sont* dignes, si l'on se souvient qu'elles ont été *prononcées dans* un temps où les véritables lois de l'éloquence étaient encore bien peu connues. Le style est non-seulement pur et correct, mais plein de douceur et d'élégance; à la pureté de la diction, l'orateur joint une harmonie douce et facile, quoique pleine et nombreuse; harmonie que nos plus illustres écrivains n'avaient mise jusqu'alors que dans leurs vers, et que personne n'avait encore su introduire dans la prose française, à l'exception de Balsac, chez qui même elle est trop souvent exagérée, emphatique, et presque aussi enflée que son style. La poésie à laquelle Fléchier s'était adonné, avant de se montrer dans la chaire, et par laquelle il avait comme préludé à l'éloquence, l'avait rendu très-sensible au charme

[1] Brutus.

qui résulte de l'heureux arrangement des paroles ; on sent en le lisant qu'il avait commencé par être poète ; rien n'est en effet plus utile à un orateur pour se former l'oreille, que de faire des vers, bons ou mauvais, comme il est utile aux jeunes gens de prendre quelques leçons de danse pour acquérir une démarche noble et distinguée. L'avantage qu'on ne saurait refuser à Fléchier, d'avoir été pour nous le modèle de l'harmonie oratoire, doit lui faire pardonner les défauts qu'on peut reprocher d'ailleurs à sa manière d'écrire. Il n'est presque point d'orateur qui n'ait une figure favorite qu'il emploie par préférence, et dont souvent il abuse ; l'antithèse est la figure de Fléchier, et souvent son écueil ; elle se montre chez lui à chaque instant, et presque toujours dans les mots plus encore que dans les idées ; cette uniformité continuelle d'oppositions, quelquefois frivoles et puériles est bien éloignée du langage de la douleur, qui s'abandonne dans ses mouvemens, et ne songe point à compasser ses expressions. Il résulte de ces contrastes symétrisés et accumulés, une monotonie qui, dans les discours dont nous parlons, fatigue enfin le lecteur, et qui finirait par le glacer, si elle n'était de temps en temps rompue et réchauffée par quelques traits d'une sensibilité touchante, dont la douce chaleur donne à toute la masse un léger souffle de vie. Cette teinte de pathétique se fesait sentir encore davantage, quand Fléchier prononçait ses oraisons funèbres ; son action un peu triste, et sa voix un peu faible et traînante, mettaient l'auditeur dans la disposition convenable pour s'affliger avec lui ; l'ame se sentait lentement pénétrée par l'expression simple du sentiment, et l'oreille par la molle cadence des périodes. Aussi était-il quelquefois obligé de s'interrompre lui-même dans la chaire, pour laisser un libre cours aux applaudissemens ; non à ces éclats tumultueux dont retentissent nos spectacles profanes, mais à ce murmure universel et modeste que l'éloquence sait arracher jusque dans nos temples à des auditeurs vivement émus ; espèce d'explosion involontaire de l'enthousiasme public, que la sainteté

même du lieu ne peut retenir et comprimer. Cet enthousiasme, il est vrai, a diminué beaucoup depuis que les oraisons funèbres de Fléchier sont réduites à n'avoir plus que des lecteurs. Mais, malgré les défauts qu'on leur reproche, l'auteur semble avoir conservé dans ce genre difficile la seconde place que son siècle lui avait donnée. On fera plus ou moins grand l'intervalle entre Bossuet et lui, selon qu'on sera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuse de l'un ou séduit par l'harmonieuse élégance de l'autre. Mais il paraît au moins décidé que les autres oracles de la chaire, les Massillon et les Bourdaloue, si différens d'eux-mêmes dans les oraisons funèbres et dans leurs sermons, ne peuvent être placés dans cet intervalle. D'ALEMBERT.

Fléchier procède toujours par antithèses et par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les grâces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire; il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui *ne finit point*; il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre. Il faut en convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet: on a souvent comparé ces deux hommes, je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle, mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie; il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase, et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre, il y applique le compas, et delà à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination: au lieu que les discours de son rival, et peut-

être tous les grands ouvrages de l'éloquence, sont ou paraissent du moins comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant; au défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal, qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes; il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe : il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin, il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poète, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur. THOMAS.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier; je n'en crois rien; il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils diffèrent entièrement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particulière

de la construction des phrases, de l'arrangement des mots, et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler *l'Isocrate français* : il s'est appliqué à donner aux formes du langage, de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet; mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les élémens de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui, pour le poète, l'orateur, le musicien, est celle du génie, parce que la première peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer : elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille avec ceux que l'on produit dans l'ame et dans l'imagination. Ce rapport, toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel, que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers; car sans lui tout effet serait manqué. Or, cette espèce d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre : cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction; mais il n'a guère de grandes images, de grandes idées, de grands mouvemens, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappent l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée; et sans cela serait-il orateur? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit, de manière à ce que tout concoure à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux, et sans cela serait-il fait pour s'adresser à la nôtre?

Fléchier s'occupa surtout à la flatter, mais, comme il arrive toujours, d'une manière conforme à la nature de son talent, et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une

diction ornée, fleurie, cadencée, telles sont ses qualités distinctives : c'est un écrivain disert, un habile rhéteur qui connaît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fond pour éviter l'abus de cet art. Il emploie trop souvent les mêmes moyens ; il repète trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithèse dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujets, dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et dans celle du chancelier Le Tellier. LA HARPE.

La vie de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, presqu'entièrement consacrée à des pratiques de dévotion, celle de Le Tellier, qui fut la créature du cardinal Mazarin, et qui porta dans les affaires plus de souplesse et d'exactitude que d'élévation et de génie, n'offrant pas de très-heureuses ressources à l'éloquence, c'est toutefois un intéressant et utile spectacle, un bel objet d'étude, de voir Bossuet et Fléchier luttant corps à corps, même dans une lice trop étroite, pour qu'ils pussent y déployer tous leurs moyens et toutes leurs forces ; c'est un piquant et instructif examen que celui des détails particuliers où ils se rapprochent le plus l'un de l'autre ; c'est une comparaison bien supérieure à tous les parallèles généraux, que celle qui s'établit sur des bases si positives, entre deux compositions de deux orateurs s'exerçant en même temps sur le même sujet ; rien n'est plus propre à faire sentir en quoi ils diffèrent, en quoi ils se ressemblent : on pourrait dire qu'il n'y a pas de petits sujets pour Bossuet, ni de matières stériles pour Fléchier ; l'un agrandit tout par ses vues ; l'autre fertilise tout par ses combinaisons ; la conception de l'un est plus haute ; il place les choses dans un plus grand ensemble, dans un plus vaste cadre ; il les rattache à des considérations plus élevées, plus étendues ; l'autre circonscrit sa pensée et la restreint dans les bornes d'un plan vulgaire, sans lui permettre d'aller,

par d'heureuses excursions, s'enrichir hors des limites qu'il lui a tracées; sûr de son art, il semble ne vouloir puiser que dans cette source qu'il trouve toujours abondante, et n'ambitionner d'autres succès que d'en montrer l'intarissable fécondité. Le style du premier est plus naturel, plus pittoresque, plus animé, plus plein, plus rapide et plus profond; le style du second est plus pur, plus régulier, plus soigné, plus égal. Bossuet parle souvent un langage qui n'est qu'à lui; il dompte et fait fléchir sous sa puissance l'idiome national qu'il traite pour ainsi dire en esclave; Fléchier ne s'étudie qu'à polir et perfectionner la langue commune, qu'il semble avoir prise sous sa tutelle, et qu'il a dotée de tous les trésors de l'harmonie périodique. Une circonstance digne de remarque, relativement à l'une des deux oraisons funèbres qui ont amené ces réflexions, c'est qu'elle fut prononcée devant Bossuet lui-même qui, malgré la conscience de sa supériorité habituelle, dut prêter une oreille bien attentive à ce discours, où son concurrent, après avoir déjà combattu directement contre lui dans l'oraison funèbre précédente, venait de nouveau présenter, en quelque sorte, le défi de l'éloquence à un rival qu'il rencontrait parmi ses auditeurs mêmes et ses juges.

L'élégance soutenue qui distingue la diction de Fléchier, et qui se compose de tant d'attentions délicates, et de tant d'intentions ingénieuses, tous ces rapports de pensées et de mots, toutes ces symétries de syllabes et de phrases, toutes ces oppositions d'idées et d'expressions, font naturellement croire qu'il poursuivait long-temps, et qu'il n'obtenait que par un travail lent et pénible des résultats si détournés; cependant il nous apprend lui-même que ses ouvrages lui coûtaient peu d'application et qu'il les produisait presque sans effort.

Ses oraisons funèbres ont seules établi sa réputation littéraire : elles sont comptées parmi les principaux monumens de notre langue; elles sont un des plus riches orne-

mens de notre littérature. L'auteur du discours sur l'histoire universelle se présente à la postérité environné de plus de titres que Fléchier ; mais les oraisons funèbres de cet orateur vivront autant que celles de Bossuet : elles sont, comme ces dernières, de véritables créations ; elles ont fixé parmi nous un des types originaux du style et un des modèles invariables de l'élocution oratoire. Fléchier eut le mérite d'enseigner à ses successeurs, avec le flambeau de l'art, une des routes qu'il devait suivre dans le vaste champ de l'éloquence, et de leur révéler des ressources inconnues jusqu'à lui ; il leur montra, comme dit un ancien, *verba quibus deberent loqui ;* il fut un des plus habiles ouvriers du langage ; quand il mourut, Fénélon s'écria : *Nous avons perdu notre maître !*

Quelle oraison funèbre dans ce peu de mots prononcés par un si grand homme et par un si bon juge ! C'était sans doute la plus belle dont pût être honorée la mémoire du panégyriste de Turenne. Dussault.

Fléchier n'est pas assez goûté de nos jours ; on s'est trop accoutumé à ne voir en lui qu'un adroit artisan de paroles. Par une injustice assez commune, la qualité dominante de son talent a passé pour la seule ; et, par une fausse doctrine, cette qualité, précieuse en elle-même, n'a paru mériter qu'une médiocre estime : on a pensé que si l'art de choisir les mots, l'emploi de tours heureux, de constructions savantes, enfin tous les secrets et tous les détails de l'élégance et de l'harmonie, formaient un titre de gloire aux commencemens de notre littérature et de notre langue, ce mérite, d'abord personnel à l'écrivain, devait s'affaiblir et se perdre à mesure que la langue elle-même se perfectionnait, cultivée par des mains habiles et soigneuses ; mais on aurait dû se souvenir combien la décadence est près de la perfection. Ces écrivains, long-temps admirés comme créateurs de notre langue, en sont aujourd'hui les conservateurs : leur

usage a changé d'objet, mais il n'a rien perdu de son prix; ils servirent autrefois à dégrossir, à former un idiome inculte et barbare; seuls aujourd'hui ils peuvent maintenir et défendre ce même idiome, si souvent attaqué par l'affectation et la bizarrerie. Ce qui déprave la langue, dit Voltaire, déprave bientôt le goût. Ainsi, dans la littérature, les idées tiennent au style, et l'art de penser n'existe qu'avec l'art d'écrire : c'est indiquer le mérite de Fléchier, et l'utilité que présente l'étude attentive de ses ouvrages, où des pensées ingénieuses et nobles se produisent toujours sous les véritables formes de la langue française, qui sont la grâce et la dignité. M. VILLEMAIN.

NOTICE

SUR

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE.

Ce fut la seconde année du règne de Louis XIII que Turenne vint au monde, le 11 de septembre 1611; il était le second fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume Ier de Nassau, prince d'Orange.....

Il naquit dans le calvinisme; son enfance annonça tout ce qu'il devait être un jour : à l'âge de dix ans, il s'échappe un soir d'hiver, et va passer la nuit, au milieu de la neige et de la glace, sur les remparts de Sedan; on l'y trouve endormi sur un affût de canon; c'était une réponse qu'il fesait à ceux qui prétendaient que sa constitution était trop faible pour que jamais il pût supporter les fatigues du métier des armes. La lecture de Quinte-Curce le ravissait, et, quoiqu'il fût destiné à porter dans la guerre des qualités toutes différentes de celles d'Alexandre, il se passionnait pour les exploits de ce

conquérant ; il brûlait de se signaler aussi par ses vertus guerrières ; sa jeune ardeur ne fut pas long-temps captivée : vers l'année 1625, à peine âgé de quatorze ans, il alla servir en Hollande sous le commandement de son oncle le prince Maurice de Nassau ; il commença par être soldat et passa par tous les grades ; sous Frédéric, successeur de Maurice, il eut une compagnie d'infanterie : c'est alors qu'il fit briller les premières et vives lueurs de ce courage et de cette audace dont il sut dans la suite allier si bien le feu avec le sang-froid de la prudence et le flegme de la sagesse. Telle fut l'aurore de sa réputation qui bientôt répandit son éclat dans toute l'Europe, et qui lui prépara l'accès le plus flatteur à la cour de Louis XIII.

Henri de La Tour-d'Auvergne, son père, était mort ; la duchesse de Bouillon, devenue veuve, s'était engagée par un traité à ne jamais séparer ses intérêts de ceux du roi de France, qui s'engagea de son côté à protéger toujours la maison de Bouillon ; la duchesse envoya en France son second fils déjà célèbre ; le jeune Turenne vint comme otage ; le cardinal de Richelieu, qui semblait prévoir de quelle importance cette acquisition serait pour l'état, le reçut avec empressement, et ne tarda pas à lui donner, ce que déjà il avait eu en Hollande, une compagnie d'infanterie : à la tête de cette compagnie, Turenne part pour la Lorraine, en 1634, sous le commandement du maréchal de La Force ; il y décide du succès du siége de La Mothe ; il est nommé maréchal-de-camp ; trois ans après, il ne se distingue pas moins dans l'attaque et par la prise du château de Solre en Hainaut ; en 1638, il prend Brissac ; l'année suivante, il fait lever le siége de Casal, en Italie, conseille au maréchal d'Harcourt de former celui de Turin, défait l'ennemi à Montcarlier, y reçoit une blessure, et, malgré ce contre-temps, force la capitulation de la ville assiégée ; en 1642 il contribue puissamment à la conquête du Roussillon ; il continue d'affermir sa renommée dans la guerre d'Italie, en 1643, époque de la mort de Louis XIII, qui ne survécut que cinq mois au cardinal de Richelieu ; la reine-régente le fait maréchal de France en 1644 ; il avait alors trente-trois ans, et paraissait aller de pair avec tout ce que l'art de la guerre a jamais compté de plus grands hommes.

L'aspect de la cour était changé : un nouveau règne avait fait naître de nouveaux intérêts ; la faveur et le crédit de Turenne s'étaient enfin élevés au niveau de sa gloire ; le cardinal de Richelieu lui avait offert, après le siége de La Mothe, une de ses nièces en mariage ; il l'avait refusée pour épouser dans la suite la fille du maréchal duc de la Force, dont les bons et généreux témoignages lui avaient valu le grade de maréchal-de-camp ; le duc de Bouillon, son frère, avait conspiré avec Gaston contre le premier ministre ; ces circonstances, jointes à sa réputation, qui s'accroissait tous les jours, n'étaient point propres à lui concilier l'esprit superbe, jaloux et vindicatif du cardinal ; la reine-mère, au contraire, et le successeur de Richelieu, pressentant les troubles qui étaient prêts d'éclater, n'oubliaient rien pour s'attacher un homme qui pouvait les servir si utilement : avec le bâton de maréchal de France, ils lui donnèrent le commandement de l'ar-

mée d'Allemagne; cette armée était dans le plus affreux dénûment; elle manquait de chevaux; elle n'avait point d'habits: Turenne subvient par ses propres moyens à ces nécessités pressantes; puis, passant le Rhin à la tête de sept mille hommes, il atteint et met en déroute le frère du fameux général Merci, et s'associe aux exploits et aux succès du duc d'Enghien, qui fut depuis le grand Condé: battu au combat de Mariendal, en 1645, il soutient noblement ce revers, et secondé par son jeune et digne émule, il prend sa revanche à Norlingue, trois mois après; il rétablit l'électeur de Trèves dans ses états, opère, l'année suivante, la célèbre jonction de l'armée française avec l'armée suédoise; fait mettre bas les armes au duc de Bavière, et l'oblige à demander la paix; le traité en fut conclu; mais le duc n'ayant pas tardé à le rompre, retrouve Turenne prêt à en venger la violation, en vient aux prises avec lui à Zumarthausen, est battu complètement, chassé et dépouillé de ses états. Une paix honorable pour la France est signée à Munster cette même année 1648, et l'Europe jouit d'un de ces momens de repos si rares et si courts dans son histoire.

La France qui, par le génie de Turenne et celui de Condé, avait procuré aux autres peuples ce calme heureux, ne put elle-même en jouir: la guerre civile éclata dans son sein au moment où cessait la guerre étrangère. Turenne parut d'abord hésiter à prendre parti dans ces troubles: retiré en Hollande, il semblait ne vouloir être que spectateur des scènes tumultueuses et ridicules dont le royaume était devenu le théâtre sous un roi enfant et sous un ministre haï des grands et de la nation; mais le duc de Bouillon, son frère, esprit remuant et factieux, aidé de la duchesse de Longueville, que Turenne aimait, finit par l'entraîner dans la révolte. Il vend sa vaisselle d'argent pour lever des troupes; se lie par un traité avec l'archiduc Léopold, qui s'engage, au nom du roi d'Espagne, à soutenir les frondeurs; obtient quelques avantages sur l'armée royale; essaie d'enlever du château de Vincennes les princes arrêtés; se voit sur le point de réussir, et définitivement reçoit un échec complet près de Rhétel, dans une bataille que lui livre le maréchal du Plessis-Praslin. C'est au sujet de cette bataille qu'il répondit à quelqu'un qui lui demandait comment il l'avait perdue: *par ma faute.* Réconcilié peu de temps après avec la cour, il lui fut plus utile qu'il n'avait pu l'être au parti de la Fronde: à la tête de l'armée du roi, il arrête la marche du prince de Condé; empêche ce redoutable adversaire de passer la Loire sur le pont de Gergeau; le poursuit malgré la défaite des troupes royales à Gien, sous le maréchal d'Hocquincourt; le joint à Paris dans le faubourg Saint-Antoine; le met en pleine déroute; manque de le faire prisonnier, et l'eût suivi l'épée dans les reins jusqu'au cœur de la ville, et jusque dans sa dernière retraite, si Mademoiselle ne l'eût sauvé des mains du vainqueur, en fesant tirer sur l'armée de Turenne le canon de la Bastille. Le vaincu, dans son désespoir, se jette entre les bras des Espagnols; il prend le commandement de leur armée: on fait marcher contre lui Turenne, qui le force de se retirer de devant Arras, et qui dans la suite s'empare des places de

Condé, de Saint-Guillain, de Saint-Venant, de La Capelle, de Mardick ; gagne la bataille des Dunes, et se rend maître de Dunkerque, puis, par la prise d'Oudenarde, de Landrecies, d'Ypres, et de presque tout le reste de la Flandre, achève de préparer entre la France et l'Espagne, cette paix qui fut appelée celle des Pyrénées ; les conditions du traité furent balancées et convenues, comme on le sait, dans l'île des Faisans, nommée depuis l'île de la Conférence ; et lors de l'entrevue des deux rois dans cette île, le roi d'Espagne ayant demandé qu'on lui présentât le maréchal de Turenne, qui n'avait point recherché cet honneur, le regarda long-temps d'un œil attentif où se peignait une admiration mêlée d'une sorte d'effroi ; et se tournant vers la reine Anne d'Autriche, sa sœur, lui dit d'un ton concentré : « voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits ! »..... Ce n'était pas là les dernières alarmes qu'il devait donner à l'Espagne : car du traité même des Pyrénées sortit bientôt une nouvelle guerre.

La gloire de Turenne semblait être parvenue à son comble. Le roi voulut rétablir pour lui la dignité de connétable ; il la refusa, parce qu'elle exigeait qu'il changeât de religion. L'heure de ce changement, qui eut lieu quelques années après, n'était pas arrivée. On pense bien que la conversion de Turenne était d'autant plus désirée qu'il avait une réputation plus éclatante, et que son abjuration n'avait pu s'obtenir à si haut prix. N'ayant pas accepté l'épée de connétable, il fut élevé du grade de maréchal à celui de maréchal-général des camps et armées du roi. Louis XIV, appréciateur si éclairé du mérite et si juste rémunérateur des services, ne crut pas pouvoir trop récompenser ceux de Turenne : au nouveau titre dont il venait de le décorer, il ajouta le gouvernement du haut et du bas Limousin, le brevet de conseiller d'état et la charge de colonel-général de la cavalerie légère. Enfin, la lutte, quelquefois suspendue, jamais terminée, de la France et de l'Espagne, s'étant renouvelée, il choisit Turenne pour son maître dans l'art de la guerre ; se proposa d'en faire sous lui l'apprentissage, et parut, dans la campagne de 1667, moins en être suivi que marcher lui-même à sa suite. Sous les yeux du roi, qui venait recueillir les enseignemens de son expérience, et s'instruire par ses exemples, ce grand capitaine, que le nombre de ses exploits et la maturité de son âge rendaient digne d'un tel honneur, sent une nouvelle flamme embraser son génie : chacun de ses pas est une leçon ; chacune de ses entreprises est un succès ; rien ne lui résiste ; les villes les plus considérables de la Flandre, Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, ne peuvent tenir contre ses promptes et savantes attaques ; une foule d'autres encore tombent en son pouvoir ; il soumet presque toute la province ; et telle est la rapidité de ses conquêtes et la terreur de son nom, que l'Espagne, dans l'espace d'une seule année, cédant à la crainte dont elle est frappée et à la nécessité de sa position, se voit réduite à demander la paix : le prince de Condé lui avait enlevé la Franche-Comté, pendant que Turenne s'emparait de la Flandre.

Depuis l'époque de cette paix, qui fut faite en 1668, jusqu'à l'invasion de la Hollande, en 1672, Turenne se reposa de tant de travaux : il n'était

pas moins admirable dans le loisir que dans l'action; nul homme ne fut jamais plus modéré, plus éloigné de tout orgueil et de tout faste; une modestie qui n'avait rien d'affecté formait le trait principal, et comme la base de son caractère; il fuyait la louange et se dérobait aux applaudissemens; il tâchait de faire oublier sa gloire aux autres ainsi qu'il l'oubliait lui-même; il était simple dans son extérieur et dans ses manières; on avait peine à reconnaître en lui le héros qui fesait trembler l'Europe, et le rival du grand Condé; son esprit plus sage, plus réfléchi et plus profond que vif et brillant, ne répandait aucun éclat dans sa conversation; la beauté de son ame ne se laissait que difficilement entrevoir sur son visage, à travers une physionomie rude, sans noblesse et sans régularité; on eût dit que la nature se fût étudiée à épaissir elle-même les voiles dont ce rare mérite aimait à s'envelopper; sa droiture et sa sincérité même semblaient parfois se cacher sous l'embarras des pensées et se perdre dans l'ambiguité des paroles; quand ses idées étaient le mieux arrêtées, quand ses résolutions étaient le plus irrévocablement fixées, il conservait encore l'air du doute et les apparences de l'incertitude, comme si le mouvement de la lente et pénible délibération à laquelle il s'était livré se fût prolongée par un excès de force au-delà même de la décision; toutefois sa franchise ne parut pas plus équivoque à ses contemporains que son désintéressement: lorsqu'on le vit renoncer au calvinisme, l'année même que la France et l'Espagne posèrent les armes, on ne regarda pas cette conduite comme le résultat d'un calcul, mais comme la conséquence d'une conviction; rien n'autorisait à soupçonner Turenne de vues ambitieuses, de dissimulation et d'hypocrisie; sa vie tout entière eût protesté contre de telles accusations; on ne croyait pas qu'à l'âge de cinquante-sept ans il eût abandonné sans pudeur le culte de ses pères, pour se couvrir du masque d'un faux zèle, et jouer le rôle d'un catholique plein de ferveur et d'un ardent converti; il était impossible d'ailleurs d'assigner un but positif à cette politique: aucune promesse nouvelle n'avait été faite; aucune dignité nouvelle n'était obtenue; l'épée de connétable, refusée par Turenne, quelques années auparavant, n'était plus offerte. Comment concevoir que la solidité de son jugement et la fermeté de son caractère eussent été ébranlées et séduites par un vain espoir, et qu'au risque de courir après une chimère, cet homme, naturellement si retenu, se fût précipité dans l'imitation mensongère d'une croyance qui n'eût pas été la sienne? Comment s'imaginer que tant d'exemples qu'il donna, soit dans la vie civile, soit au milieu des armées, de la plus entière soumission aux dogmes de la religion catholique, comme du plus parfait attachement à ses pratiques, n'aient été que les fruits d'une déshonorante et incertaine combinaison? La mémoire de Turenne n'accepte point tant de honte: n'est-il pas plus équitable et plus doux de penser que les préoccupations religieuses, dans lesquelles Turenne était né, fléchirent devant la puissante dialectique et devant l'imposante autorité de Bossuet, qui le vainquit avec des armes préparées exprès pour ce triomphe?

Cet illustre capitaine n'était pas destiné à finir, comme le grand Condé,

sa carrière dans la retraite : la guerre le rappela au bout de quatre ans. Quand Louis XIV, en 1672, entreprit avec tant de hauteur, et consomma avec tant d'impétuosité la conquête de la Hollande, Turenne reparut à la tête des armées. Les Provinces-Unies le virent tel que la Flandre l'avait vu, toujours vainqueur à force d'art et de génie; dans la campagne suivante, il défait l'électeur de Brandebourg, qui avait essayé de secourir les Hollandais, le poursuit jusqu'au cœur de ses états, et l'oblige à demander la paix. En 1674, il favorise la seconde conquête de la Franche-Comté, retient les Suisses par sa seule présence, et les empêche de livrer passage aux Autrichiens; effrayé des envahissemens de Louis XIV, l'empire tout entier s'émeut et se ligue contre la France. Pour prévenir la jonction redoutable de tant de forces éparses, Turenne passe le Rhin avec dix mille hommes, précipite sa marche, fait trente lieues en quatre jours, attaque à Sintzeim, dans le Palatinat, les Allemands, commandés par le duc de Lorraine et par Caprara; les bat, les pousse avec vigueur, et les force à se retirer au-delà du Mein. Cette victoire remportée à Sintzeim par une poignée d'hommes sur une armée nombreuse, et dans une circonstance si importante, est regardée comme un des plus beaux faits d'armes de Turenne; mais elle fut suivie de l'incendie du Palatinat : un pays riche et fertile, plein de villes et de bourgs considérables, fut livré aux flammes. Du haut de son château, l'électeur palatin vit, les yeux en larmes, deux villes et vingt-cinq villages embrasés. Ce prince, dans son dépit, envoya au maréchal de Turenne un cartel de défi, qui n'eut pas, et qui ne devait point avoir de suite. L'acte d'inhumanité exercée contre le Palatinat fit frémir l'Europe, et révolte encore aujourd'hui tous les cœurs : il paraît qu'en France les consciences politiques n'en furent pas très-alarmées, puisqu'on le renouvela treize ans après d'une manière plus horrible encore. Il y a des questions d'intérêt public dont la solution ne saurait puiser ses données dans la sensibilité commune; et la guerre, ce mal affreux, mais nécessaire, a ses problèmes qui ne peuvent se résoudre que par sa nature et par son principe. L'électeur n'avait provoqué par aucune hostilité cet excès de barbarie, qui était en même temps une violation du droit des gens. Turenne pensait sans doute que ce droit n'est pas le premier de tous, et que pour chaque peuple en particulier, il en est un plus fort et plus sacré, celui de sa conservation : car il est impossible d'admettre que cette cruauté, qui paraît si condamnable, fût purement gratuite.

Le vainqueur de Sintzeim, continuant de déployer toutes les ressources de son art dans une campagne où son habileté fesait seule toute sa force, repasse le Rhin, traverse l'Alsace sans s'y arrêter, et se retire dans la Lorraine. L'armée allemande, accrue de beaucoup de renforts, le suit, passe le fleuve, vient se déborder dans la province que le général français avait abandonnée, et pleine de confiance y prend ses quartiers d'hiver; elle exécutait ainsi sans le soupçonner le plan même de Turenne : celui-ci, au mois de décembre, rentre inopinément en Alsace par les Vosges, jette l'épouvante parmi

les impériaux déconcertés, les bat une première fois à Mulhausen, une seconde à Turkheim, où il achève de les mettre en déroute et de les réduire au désespoir, les poursuit et les force de fuir au-delà du Rhin, à travers les ruines de ce même Palatinat dévasté, qui ne leur offrait plus qu'un désert couvert de frimas et une solitude hérissée de glaces. Tels furent les auspices sous lesquels s'ouvrit cette fatale année 1675, qui devait être la dernière de Turenne. Le cabinet de Vienne se hâta de lui opposer le célèbre Montecuculli. Long-temps ces deux grands rivaux s'observèrent l'un l'autre; long-temps ils se bornèrent à contrarier mutuellement leurs combinaisons respectives; leurs opérations n'étaient que des marches et des contre-marches; on voyait que le génie était aux prises avec le génie, la science avec la science, et l'habileté avec l'habileté; chacun d'eux attendait une faute de son adversaire, et ni l'un ni l'autre ne paraissait capable d'en commettre aucune; le temps de la campagne s'avançait; l'Europe en suspens depuis plusieurs mois, avait les yeux fixés sur le théâtre de leurs mouvemens. Enfin, tout annonçait qu'une affaire décisive allait avoir lieu auprès du village de Salzbach, quand un coup imprévu vint arrêter cette lutte sur le point de s'engager. Le 27 juillet, Turenne va reconnaître une place qu'il jugeait propre à l'établissement d'une batterie; pendant qu'il l'examine, il est frappé, tombe, et meurt le jour même où l'année précédente il avait reçu le cartel de l'électeur palatin : « ..... Il voulait se confesser, dit madame « de Sévigné, et en se cachotant, il avait donné ses ordres pour le soir, et « devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait « donner bataille : il monta à cheval le samedi à deux heures après avoir « mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente « pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: Mon neveu, « demeurez-là; vous ne faites que tourner autour de moi; vous me ferez « reconnaître. M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui « dit : Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez; Monsieur, lui « dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; « cela sera le mieux du monde. Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut « Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: Monsieur, jetez les yeux « sur cette batterie que je viens de faire placer là. M. de Turenne revint, « et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du « même coup de canon qui emporta le bras et la main qui tenaient le cha- « peau de Saint-Hilaire; ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le « voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il « était penché le nez sur l'arçon; dans ce moment le cheval s'arrête; le héros « tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la « bouche, et demeure tranquille pour jamais. Il était mort; il avait une « partie du cœur emportée. On crie; on pleure: M. d'Hamilton fait cesser « ce bruit, et ôte le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne vou- « lait pas le quitter, et qui se pâmait de crier; on couvre le corps d'un « manteau; on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse

« vient; on l'emporte dans sa tente; ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, « et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire « violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. »

Ainsi mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, le maréchal de Turenne, dans une conjoncture où les destinées de l'état semblaient reposer entièrement sur lui; emportant dans le tombeau le secret de ses dernières méditations, et ne laissant que des regrets, des incertitudes et des craintes à la place des espérances fondées sur la protection nécessaire de son génie. Jamais perte ne fut plus sensible à la France; tous les ordres de la société le pleurèrent; tout retentit de gémissemens et de sanglots. Ses restes furent déposés à Saint-Denis, parmi les cendres des rois; honneur qui jusque-là n'avait été accordé qu'au connétable Duguesclin. Turenne était resté veuf depuis 1666; il n'eut point d'enfans. Il avait écrit des mémoires, à l'exemple de César et de quelques autres grands capitaines. On peut s'étonner que ce testament de son expérience et de son savoir, soit demeuré dans l'oubli pendant plus d'un siècle, et n'ait été tiré de l'obscurité qu'en 1782, époque où M. le comte de Grimoard le mit au jour, sous le titre de *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans les portefeuilles du maréchal de Turenne.* Peut-être faut-il attribuer cette négligence singulière au défaut de correction et d'élégance que l'on remarqua dans le style de ces mémoires; mais, quelque peu d'attrait qu'en ait la diction, le nom de Turenne les recommande; et sans doute l'étude n'en doit pas être inutile à ceux qui sont capables d'entendre le grand maître dont ils renferment les leçons, et perpétuent les exemples. DUSSAULT.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR L'ORAISON FUNÈBRE

DE TURENNE.

L'ORAISON funèbre de Turenne est, comme on le sait, le chef-d'œuvre de Fléchier : c'est assurément, dans l'histoire de l'éloquence, un des traits les plus marquans que l'impression que fit à si juste titre sur l'esprit des auditeurs l'exorde de ce beau discours : on se la figure aisément ; on n'a pas de peine à se représenter Fléchier prononçant cet admirable exorde avec ce débit grave et cette déclamation lente, appropriée à ses moyens naturels, et rouvrant, dès le début de cette oraison, la source des larmes qu'avait fait couler, six mois auparavant avec tant d'abondance, l'événement funeste dont il retraçait l'image ; l'effet de la parole ne peut aller plus loin : Démosthène, Bossuet, Cicéron, Massillon, n'ont rien qui frappe mieux au but ; si c'est un tort que de porter d'abord les grands coups, on peut reprocher à l'orateur d'avoir, par ses premières atteintes, épuisé en quelque sorte la sensibilité de son auditoire ; cependant il ne demeure pas sans ressource pour l'émouvoir encore dans le reste du discours, et l'endroit où il peint la mort du héros auprès duquel *fume encore la foudre qui la frappé* est très-pathétique et très-touchant, quoique l'art y paraisse peut-être d'autant plus que l'orateur semble vouloir le repousser : tous les gens de goût savent par cœur ces morceaux dans lesquels le talent de Fléchier s'élève à la hauteur des plus grands génies ; et en général cette oraison funèbre mérite la place éminente qui lui est assignée parmi les plus célèbres compositions oratoires. DUSSAULT.

Dans les deux premières oraisons funèbres qu'il prononça, la matière était sèche et stérile ; néanmoins, sans avoir recours aux lieux communs de morale, le refrain éternel et l'écueil ordinaire de ces sortes de discours, il sut intéresser un auditoire par des vérités utiles et touchantes, élégamment et noblement exprimées. Mais un sujet plus grand, plus digne de l'exercer, était réservé à son éloquence. Il fut chargé de l'oraison funèbre de Turenne, et remplit de la manière la plus distinguée tout ce que son héros et ses talens faisaient attendre de lui. Il était difficile de louer dignement aux yeux de la nation cet homme déjà loué d'une manière si touchante par les gémissemens de la France entière, par le trouble et l'effroi des peuples qui fuyaient les campagnes dont il n'était plus le défenseur, par le désespoir

des soldats qui criaient à leurs chefs de les mener venger sa mort, par le respect des ennemis qui honoraient en lui le vainqueur humain et généreux, enfin par les regrets même des courtisans que sa modestie forçait à lui pardonner sa gloire. Organe de la douleur publique qui, rassasiée de pleurs, ne s'exprimait plus que par son silence, Fléchier sut encore en tirer quelques accens, et faire couler de nouveau des larmes qu'elle croyait taries. Ce succès fut d'autant plus flatteur qu'il effaça celui qu'avait obtenu Mascaron, évêque de Tulle, en traitant le même sujet. Ceux qui avaient entendu et applaudi ce dernier orateur, ne croyaient pas qu'on pût l'égaler, et lui annonçaient déjà la victoire sur son rival. Bien préparés contre l'admiration, ils allèrent entendre Fléchier, et se virent forcés d'avouer qu'il était vainqueur. Madame de Sévigné, qui était du nombre de ses convertis, parle avec transport dans ses lettres de l'ouvrage de Fléchier. D'ALEMBERT.

Je passe rapidement sur les autres discours de Fléchier pour venir à celui qui a et qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect: qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paraît au-dessus de lui-même: il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son ame; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monumens de l'éloquence française; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les

talens d'un général et les vertus d'un sage; mais à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, prenant déjà l'essor et prêt à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand événement. Tout-à-coup l'orateur s'arrête, il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. « Turenne meurt, tout se « confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne. le « courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; « tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont « faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues; les pères mourans envoient « leurs fils pleurer sur leur général mort, etc. »

Cependant, malgré l'éloquence générale, et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cache un peu au lieu de le montrer; car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une ame sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils: « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand « homme; » et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyait qu'on ne pouvait plus semer, ni moissonner en sûreté; et cette réponse, si grande et si simple, à un homme qui lui demandait comment il avait perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire: « Les enne« mis sont venus nous attaquer; nous les avons battus; Dieu en soit loué. J'ai « eu un peu de peine; je vous souhaite le bonsoir, je vais me mettre au lit; » et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettraient souvent le héros à la place de l'orateur [1]. THOMAS.

[1] Bossuet entendait autrement *la dignité de l'oraison funèbre*; et, sans y déroger, il employait ces *traits d'une simplicité touchante*. Comment, après avoir lu et si bien apprécié ses chefs-d'œuvre, Thomas fait-il une semblable réflexion?

L'illustre évêque de Nîmes s'est surpassé lui-même dans ce discours, par lequel il a eu le bonheur de lier sa célérité à la renommée de l'un de nos plus grands généraux, le seul homme étranger parmi nous à la dynastie alors régnante, dont la mort ait jamais été pleurée en France comme une calamité publique. L'élégance et la pompe de son style y brillent dans tout leur éclat. Il y déploie l'élocution, le nombre, le goût, l'harmonie et l'imagination poétique d'un orateur du premier ordre; mais je ne saurais dire qu'il en montre également la véhémence, la chaleur, la verve et l'invention.

Cette oraison funèbre, beaucoup trop vantée, fournit aux maîtres des exemples brillans, et plusieurs sujets de leçons très-attachantes et très-instructives. Il me semble pourtant qu'elle ne fait pas connaître suffisamment les vertus privées et le caractère antique du héros, dont on n'apprécie point encore assez à mon gré, ni la belle ame, ni les grandes actions, après cette éblouissante lecture. C'est toujours le panégyriste que je vois, quand je voudrais n'être occupé que de Turenne. Mon admiration pour cet homme extraordinaire souffre de voir l'orateur en-deçà de l'enthousiasme qui l'a ravi, et d'aller plus loin que lui toutes les fois qu'il ne montre pas assez pleinement, à travers des périodes si pompeuses, cet empire étonnant que Turenne eut toujours sur lui-même, et par-là sur les autres hommes; cette simplicité habituelle qu'il alliait à l'amour de la gloire; cette inaltérable égalité d'ame et cette constante uniformité de vertu qui le signalaient à la guerre, à la cour, auprès des puissances étrangères, au milieu de ses sociétés intimes et dans l'intérieur de sa maison; ces sacrifices journaliers et sublimes de son désintéressement, de sa morale militaire, de sa modération et de son intégrité; ces prodiges innombrables de justice et d'humanité dans nos provinces envers les habitans des campagnes, et ces traits sublimes de bienfesance et de générosité en faveur de ses officiers et de ses soldats; ce culte de dévoûment, d'amour et d'enthousiasme qu'il inspirait à toute l'armée; cet honorable tribut du désespoir de nos provinces frontières, au moment de sa mort, où l'on vit accourir vers les tribunaux, les fermiers de nos plus grands domaines, pour en obtenir la résiliation de leurs baux : craignant sans doute, qu'après la perte d'un tel général, la France menacée d'une invasion inévitable, ne pût désormais cultiver ses campagnes avec l'espoir d'en recueillir les moissons; que dirai-je encore? cet éloquent tableau de la désolation de nos pères en perdant ce grand homme, et dont le peuple français a si bien su perpétuer la mémoire par cette locution vulgaire, qui est venu si souvent le consoler dans ses revers, comme si les malheurs ordinaires n'étaient plus rien pour lui en comparaison d'un tel désastre : *ce n'est pas*, dit-il encore, *la mort de Turenne*. Enfin je cherche dans cette éloquence de Fléchier, qui devrait tout embellir, de nouveaux motifs d'admirer, de révérer et de chérir son héros; et, si j'ose le dire, confus pour l'orateur, de ne me sentir ni plus instruit, ni plus ému, ni plus attendri par un pareil discours, affligé de n'y trouver pas même l'intérêt et le charme d'un simple récit historique, après avoir bien examiné cet éloge écrit avec tant d'art, j'éprouve le besoin

de rassasier ma tendresse et mon admiration pour Turenne, en relisant aussitôt, comme on lirait une des plus attrayantes vies de Plutarque, le cinquième et dernier livre de son histoire écrite sans couleur et sans chaleur par l'abbé Raguenet. J'avoue à regret, que malgré le faible pinceau de ce biographe, la seule narration des faits m'intéresse, m'attache et me transporte cent fois plus sous sa plume que l'oraison funèbre de Fléchier; et je ne vois rien de plus humiliant pour l'orateur, que de produire moins d'effet qu'un pareil historien.

Or, si tel est, pour tous les bons esprits, le résultat de cette comparaison, entre une vie historique et une oraison funèbre, l'éloge de ce grand capitaine reste donc à faire ainsi que son histoire, sans qu'une pareille rivalité doive décourager un véritable talent. Ainsi pensait M. Thomas. Tous les gens de lettres, ses contemporains, se souviennent encore que *lorsqu'il* voulut terminer sa carrière oratoire par un panégyrique de son choix, dont il a fait son meilleur ouvrage en ce genre, il hésita long-temps entre Marc-Aurèle, Charlemagne et Turenne, qu'il regardait comme les trois plus beaux sujets que l'éloquence eût à choisir dans l'histoire.

Parmi tant d'omissions historiques, même dans le genre de la gloire militaire, qui m'affligent dans le discours de Fléchier, il en est dans l'ordre moral deux autres fort remarquables, qu'on aurait dû relever beaucoup plus tôt, si un judicieux esprit de critique eût consulté l'histoire, les souvenirs traditionnels, les mémoires et les journaux du temps.

Bossuet, que le cardinal de Bouillon eut le malheur ou le tort inconcevable de ne pas choisir pour l'un des trois panégyristes de son oncle, était présent lorsque cette oraison funèbre fut prononcée dans l'église de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676. Un court intervalle de cette année s'était à peine écoulé depuis la conversion de Turenne, dont tout l'auditoire connaissait alors et dut nommer avec enthousiasme le véritable moteur. Et Fléchier, commensal journalier de Bossuet, son collaborateur dans l'éducation du Dauphin, ne met pas en scène un seul instant dans cet éloge solonnel deux interlocuteurs si dignes l'un de l'autre!.... Et au moment où il célèbre cette conversion si ardemment désirée et si long-temps attendue, un orateur tel que Fléchier ne prend pas l'initiative sur l'histoire, en anticipant sur son témoignage, en liant, comme elle l'a fait, une pareille conquête au chef-d'œuvre de *l'exposition de la foi*, si digne d'en assigner l'époque à la postérité! et il ne consacre pas du sceau de la religion le souvenir à jamais mémorable de cette victoire de Bossuet sur Turenne, qui seul aurait suffi pour les immortaliser tous les deux! et le panégyriste national de ce grand homme, n'évoque point son ombre auguste et chérie; et il ne la montre pas s'élevant de son cercueil toute rayonnante de splendeur et de gloire, pour recevoir de sa main ce noble symbole de la première des dignités militaires, que son royal disciple dans la science des combats lui avait offert, et qu'il ne voulut jamais échanger contre son honneur et sa conscience, en faisant à l'ambition, le sacrifice de sa religion

paternelle ! et plus timide que Mascaron sur le vœu et les regrets que la reconnaissance avait inspirés à Louis XIV, et dont il était si juste et si aisé de le louer sans lui déplaire, Fléchier ne va pas chercher dans le fond du cœur même de ce monarque, pour la produire au grand jour et l'en faire jouir, une pensée si dignement inspirée par la justice et la magnificence du trône ! et Fléchier ne profère pas non plus un seul mot sur ce refus héroïque de l'épée de Duguesclin, qu'il fallait faire briller de tout son éclat aux yeux de ses auditeurs du haut de la chaire, ou plutôt qu'il fallait déposer solennellement avec respect, au nom du roi lui-même, sur le mausolée de Turenne, sans crainte d'être ni démenti, ni désapprouvé, en le proclamant connétable de France au milieu de ses funérailles ! Est-il possible, hélas ! que l'esprit symétrique de Fléchier, séduit par des antithèses éblouissantes, ou resserré dans l'alignement d'une diction cadencée, nombreuse et sonore, n'ait pas senti tout ce qu'un pareil tableau offrait de neuf, de sublime et même d'unique à l'éloquence sacrée ! On dira tant qu'on voudra que toutes ces déplorables réticences qu'il faut s'abstenir d'expliquer, ne pouvaient faire aucun tort à l'immense renommée de Bossuet et de Turenne. Certes, j'en conviens hautement, et sans aucune inquiétude pour tant de gloire ; mais en est-ce moins une perte irréparable pour la célébrité de Fléchier, qui n'a pas su partager un si magnifique triomphe en le solennisant d'une manière digne de lui ? MAURY.

L'exorde de l'oraison funèbre de Turenne..... est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume : il a surtout l'avantage de convenir parfaitement au sujet, et d'y entrer d'une manière très-heureuse. L'orateur prend pour texte ces mots du livre des Machabées : *Fleverunt illum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodò cecidit potens qui salvum faciebat Israël !* « Les peuples désolés le pleurèrent long-temps et ils dirent : « Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! »

L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de l'Écriture-Sainte, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours ; à le faire reconnaître, avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture ; à faire entendre dans la répétition d'un texte bien choisi le cri qu'avait jeté toute la France à la mort de Turenne. Vous avez pu remarquer d'ailleurs, messieurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases : rien n'y manque ; mais pour mieux concevoir ce qu'était cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient à tout moment les auditeurs. Cet homme qui *donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, fesait ressouvenir de ce mot du roi d'Espagne : *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* « Cet homme, que Dieu « avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, » n'était-ce pas celui qui, tout récemment dans une campagne à jamais mémorable, avait dissipé les

vahir nos provinces? « Cet homme qui, de ses mains triomphantes venait « réparer les ruines du sanctuaire, » caractérisait dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talens militaires, et le zèle qu'il avait montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins justes, et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'était tout d'un coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs avant d'avoir prononcé le nom de Turenne: c'était vraiment un des grands coups de l'art, et cet exorde en est un modèle.

Il y a du pathétique dans l'exposé de la mort de Turenne, comme dans celle de Montausier; mais ce sont à peu près les seuls endroits où en ait Fléchier, qui est d'ailleurs très-faible dans cette partie, et qui manque en général de force dans les idées et dans l'expression. Je ne rapporterai point le morceau cité dans toutes les rhétoriques, qui commence par ces mots: « N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, etc. » Quoi qu'il ne soit pas sans effet, il ne m'a jamais paru tout-à-fait aussi beau que l'ont dit quelques rhéteurs; je ne crois pas que la figure si commune que l'on nomme *prétérition* fût là ce qu'il y avait de mieux: je crois que le détail des circonstances, toutes si intéressantes, et l'épanchement d'une douleur qui eût répondu à la douleur publique, eût pu produire plus d'émotion. Mais j'observerai à propos de ce morceau, combien Fléchier est sujet au retour des même figures. Il dit ailleurs dans cette même oraison funèbre: « N'attendez pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je « loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. » Et dans celle du président de Lamoignon: « N'attendez pas, messieurs, que je fasse « ici un dernier effort, etc. » Et dans celle de Montausier: « N'attendez « pas que je vous représente, etc. » Il répète aussi beaucoup trop fréquemment ces formules, qu'il faudrait d'autant plus ménager, qu'elles sont usées: *je ne vous dirai pas*, etc., *je ne m'arrêterai pas à vous peindre*, etc., *que ne puis-je vous dire*, etc., *que ne m'est-il permis*, etc., *que ne m'est-il possible!* Cette monotonie accuse la faiblesse, surtout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.

On s'attend bien que Fléchier n'est pas plus exempt que Bossuet de ces traits d'adulation qui étaient alors si fort à la mode. Il eut du bonheur d'avoir à louer dans Turenne un véritablement grand homme. Il était dispensé de parler de ses faiblesses, si ce n'est pour dire, ce que personne ne lui aurait contesté, qu'elles avaient été suffisamment rachetées par ses services et par ses vertus. Mais pourquoi parler de lui comme s'il ne les eût jamais eues, ces faiblesses? Pourquoi dire que *son cœur s'était sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions?* Quel *déréglement* plus grand que de faire la guerre au roi pour plaire à madame de Longueville, que de révéler le secret de l'État à une autre femme, et à une femme qui le

trompait? Voilà les souvenirs que retrace maladroitement l'indiscrète *louange* de l'orateur. Il en rappelle d'autres qui ne sont pas moins fâcheux, par cette phrase qui n'est d'ailleurs en elle-même qu'une exagération vide de sens: « il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser. » C'est vouloir relever la modération de son héros aux dépens de toute raison: Turenne en avait trop pour former un vœu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire;* ce qui se contredit dans les termes: c'est comme si Turenne eût désiré de faire la guerre aux ennemis sans leur faire aucun mal. Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrasement du Palatinat, exécuté à regret sans doute, mais enfin exécuté, et sur les ordres de Louvois, qui en donna de semblables à Catinat, mais qui n'en fut pas obéi? LA HARPE.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL-GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, COLONEL-GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE LÉGÈRE, GOUVERNEUR DU HAUT ET BAS LIMOUSIN,

PRONONCÉE A PARIS, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-EUSTACHE, LE 10 JANVIER 1676.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël! 1 MACH. 9.

Tout le peuple le pleura amèrement ; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël !

JE ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée [1] : cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

[1] 1. MAC. 3, 4, 5, etc.

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelques temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme « puissant qui sauvait le peuple d'Israël! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme « puissant qui sauvait le peuple d'Israel! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si

l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité avaient enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans le prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans qu'une mort soudaine et surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée. A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette

chaire un sage et vertueux capitaine dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix; je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé à vous parler.

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêterais sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait,

l'hérésie des derniers temps l'avait infectée. Il recevait avec ce beau sang, des principes d'erreur et de mensonge; et parmi ses exemples domestiques, il trouvait celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne fesons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence, et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant la quatorzième année, il commença à porter les armes. Des siéges et des combats servirent d'exercices à son enfance, et ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat; et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit, en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres fesaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses: semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'état. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins [1], selon les termes de l'Écriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été

[1] Ps. 73.

contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence, et l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire [1]. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin [2] les débris d'une armée défaite; il prend des villes et contribue au gain des batailles. Il s'élève ainsi par degré et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut, pour la défense d'un royaume, un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires ou les décider; chercher la victoire avec ardeur ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités ou se soutenir dans les malheurs de la guerre; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeait de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presqu'aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvait les restes des troupes battues à Mariendal, que lorsqu'il battait lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes [3] il forçait toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

[1] Perpignan et Colioure — [2] Trèves, Aschaffembourg, etc. Combat de Fribourg, bataille de Nordlinguc. — [3] La paix de Munster.

On eût dit qu'un heureux traité allait terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens [1], selon le prophète, sont des abîmes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les dérèglemens que causent dans un état les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondait le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise : où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelqu'éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Mais où marrêté-je, messieurs? Votre esprit vous représente déjà sans doute M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rebellion, ramener ceux que le mensonge avait séduits, rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et crier comme un autre Moïse à toutes les portes d'Israël : « Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi » [2]. Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont [3], et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du Ciel qui rendait les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvait arrêter par la force, et releva par cette pru-

[1] Ps. 35. — [2] Exod. 32. — [3] Le pont de Gergeau.

dente et heureuse témérité, l'état penchant vers sa ruine [1]. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venait de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi qui, dans les siècles idolâtres, aurait passé pour le Dieu des batailles [2]. Tantôt, vers les bords de la Seine, il oblige par un traité un prince étranger, dont il avait pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France et d'abandonner les espérances qu'il avait conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrais ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume était agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques et particulières furent assoupies; si les lois reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe; c'est à Dieu qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans

[1] A Blaneau. — [2] A Villeneuve-Saint-Georges.

plaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne! Je marquerais sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux [1] : Ici il forçait des retranchemens, et secourait une place assiégée; là, il surprenait les ennemis, ou les battait en pleine campagne [2] : ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage [3]; ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées après une honorable retraite [4] : ici il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenait une ville et gagnait une bataille; là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siége, et il allait en faire lever un autre au même temps.

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées [5], et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où

[1] Le secours d'Arras. — [2] Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc. — [3] Retraite de Valenciennes. — [4] Batailles des Dunes, et prise de Dunkerque. Saint-Venant pris. Ardres secourue. — [5] Paix des Pyrénées.

se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces ; et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrais, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin [1] autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre, destinée à louer Jésus-Christ le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage, devant ces autels où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc ! N'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne ? [2] L'Écriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence ? [3] Non, messieurs : je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée ; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes ; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

[1] A Enk, Sentkein, Mulhausen, etc. — [2] Joel. c. 3. — [3] Epist. ad Rom. c. 13.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis? où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accablait, ou des morts qu'il laissait sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi : que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savait qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux faibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchait à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il était obligé par devoir de faire violence.

Enfin il s'était fait une espèce de morale militaire qui lui était propre. Il n'avait pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le désir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avait pour ennemis que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation. Il s'était accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler, ni son esprit, ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes [1]? Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'Écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux [2], que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles.

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnais que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez; et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eût-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement; qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus

[1] Sap. c. 6. Eccl. c. 9. — [2] Prov. c. 16.

laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenait des mesures presque infaillibles; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avaient fait, mais encore ce qu'ils avaient dessein de faire; il pouvait être malheureux, mais il n'était jamais surpris. Il distinguait le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardait jamais rien que lorsqu'il avait beaucoup à gagner, et qu'il n'avait presque rien à perdre. Lors même qu'il semblait céder, il ne laissait pas de se faire craindre. Telle enfin était son habileté, que lorsqu'il vainquait, on ne pouvait en attribuer l'honneur qu'à sa prudence, et lorsqu'il était vaincu, on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il fallait, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'était si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable

d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables, seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avaient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyaient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auraient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation : par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats, et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse était la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenait cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible; elle répandait dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur fesait tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendait enfin des hommes grossiers, capables de gloire : car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les inten-

mercenaires, qui
travaillent à celle
semblage confus d
de lâches qu'il fa
faut retenir ; d'im
tance. Quelle prud
au seul intérêt pub
Comment se faire
haï, et bien souve
sans perdre un peu
nécessaire ?

Qui trouva jam
que ce prince que
de respect et d'am
que par la crainte
dération une obéis
écoute ses oracles ;
ordres ; il marche,
qu'il va combattre
comme un autre A
soldats et ses dome
famille tout ensem
forts : ils ne trouve
point de difficultés
épouvante ; point
prise qui les étonn
difficile. Que pouv
çait à ses commodi
qui, pour leur pro
qui soulageait leur
qui prodiguait son

Par quelle invisi

[1] Gen. 14.

Par cette bonté avec laquelle il encourageait les uns, il excusait les autres, et donnait à tous, les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portait à préférer ce qui était plus utile à l'état à ce qui pouvait être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettait pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentimens, qui l'élevait au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerais volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! que j'aimerais à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portait à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il était réservé à une bouche plus éloquente que la mienne [1], d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il fallait trouver un grand roi qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages et intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'il sont vertueux sans travail, et prudens sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour com-

[1] Mascaron, alors évêque de Tulle.

guide fidèle et a cru qu'il était de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! honneur d'autant plus grand que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu [1]; et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'aurait pas *faits* un homme avare et ambitieux? qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien; il ne désire [2], à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses; et quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un roi aimer son sujet plus pour le mérite qu'il connaissait en lui, que pour les services qu'il en recevait.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie,

[1] Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc. — [2] Prov. c. 30.

ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue ? Remportait-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile ; mais l'ennemi s'était trompé ; rendait-il compte d'une bataille ? il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée ; racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur ; et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée ; revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe : on compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il aurait manqué quelque chose à sa gloire, si, trouvant partout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes, la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse ; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux leur devient odieux et insupportable ; et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche

être attaqués; et c'est le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avait fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étaient moins favorables ont reconnu combien il était nécessaire à l'état; ceux qui ne pouvaient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir, et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur aurait jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'était l'être de toute la France.

Mais à quoi auraient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grâce, et si celui dont sa providence s'était si noblement servi, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvait dissiper ses ténèbres, et il tenait en sa puissance l'heureux moment qu'il avait marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportait toute sa véritable gloire : il entrevit des piéges et des précipices que sa prévention lui avait jusqu'alors entièrement cachés; il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvait engagé. Certains rayons de grâces et de lumière lui firent apercevoir qu'en vain remplirait-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'était écrit dans le livre de vie; qu'en vain gagnerait-il le monde entier, s'il perdait son ame; qu'il n'y avait qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'était pas encore éclairé; mais il commençait d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fidèles? combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle

de l'Évangile : « ' Seigneur, faites que je voie? » combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermait ses yeux à la vérité? combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures, que Jésus-Christ a laissées à son Église, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, et le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres, au royaume de son fils bien-aimé, à qui il appartenait par son élection éternelle : ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible : je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

TROISIÈME PARTIE.

Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre; s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Scipion et des Fabius, je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées : je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son

' Marc. c. 10.

malheur. Mais grâce à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, messieurs! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Église que pour la blesser de *plus* près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler; il crut que l'innocence de sa vie devait répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistait-il aux sacrés mystères! avec quelle docilité écoutait-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques! avec quelle soumission adorait-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre! *Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon* le conseil du sage [1], dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière il combat les œuvres de ténèbres; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On dirait qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Église tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils; il les attire par ses bienfaits; il les presse par ses raisons; il les convainc par ses expériences;

[1] Sap. 1.

il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge, la force de la vérité; tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit; tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidens de son zèle, tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Église dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle était la disposition de son ame, messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des états d'une république injuste et ingrate, et fît sentir la force de ses armes à ceux qui méprisaient ses bienfaits, et qui voulaient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avait peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphait avec le prince. Quelle était sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes [1], il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un fesait prospérer les armes,

[1] Arnheim, Nimègue, les forts de Burik, de Skein, etc.

redressait des autels ; l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël : puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'état, et l'oncle avait part à ceux que le neveu rendait à l'Église.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées ; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant : lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne ; il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion ; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit d'autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions[1], où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! il marche trois jours, passe trois rivières, joint

[1] Combat d'Eintzeim.

les ennemis, les combat et les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse : enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire ! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, dit-il, notre sort « n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, « si le Seigneur ne nous favorise. » A ces mots, il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière : on s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels ?

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide ; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde ; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne.

il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : « [1] Ceux-là se fient au « nombre de leurs combattans et de leurs chariots : pour « nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puis- « sant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'empire.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant; il observe les mouvemens des ennemis; il relève le courage des alliés; il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjectures importantes qui préparent les grands et glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté; déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces; ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite, et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille; il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible [2], mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs

[1] Ps. 19.— [2] Ps. 65.

et des victoires : pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés : vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs; et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées; mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte : chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues; les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort; l'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! l'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit

de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre : ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public ; là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe : chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie : tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi *tout le* royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avait plus rien de mortel à faire? ce temps était-il arrivé, où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Écritures [1] de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts

[1] 2. Paral. l. c. 32.

secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? son roi même, et quel roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes [1] : mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense [2], et l'homme lui-même n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles ; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu : mais après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc, comme il voudra, les grandeurs humaines ; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant, par la miséricorde du Seigneur, depuis long-temps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de sains exemples nous as-tu ravis !

[1] Ps. 93. — [2] Idem. 38.

des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut? Sa foi vive et sa charité fervente nous auraient sans doute touché; et il nous resterait un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans faiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, messieurs? que dis-je, conjectures? c'étaient des desseins formés. Il avait résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ces couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'était déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenait des douces et secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyait les Amalécites, et il levait déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, fesait déjà les fonctions de Moïse sur la montagne; et sous les armes d'un guerrier, portait le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité; recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés : le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assis-

tances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce et toujours désirable.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

SERMONS.

Idée du genre. *Page* 1

BOURDALOUE.

Jugemens. 15
Sermon sur la passion de Jésus-Christ. 25
——— sur la résurrection de Jésus-Christ. 46
——— sur l'impénitence finale. 67

MASSILLON.

Jugemens. 93
Sermon sur la vérité d'un avenir, 110
——— sur la mort du pécheur et la mort du juste. 135
——— sur le petit nombre des élus, 166

FÉNÉLON.

Jugemens. 196
Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne. 200
Sermon pour la fête l'Épiphanie. 230

PANÉGYRIQUES.

Idée du genre. 249
Des panégyriques de Saint Vincent de Paul. 254

MAURY.

Panégyrique de Saint Vincent de Paul. 259

M. DE BOULOGNE.

Panégyrique de saint Vincent de Paul. 312

Des panégyriques de la sainte Vierge. 349
Discours sur le cœur de Marie. 358

ORAISONS FUNÈBRES.

Idée du genre. 379

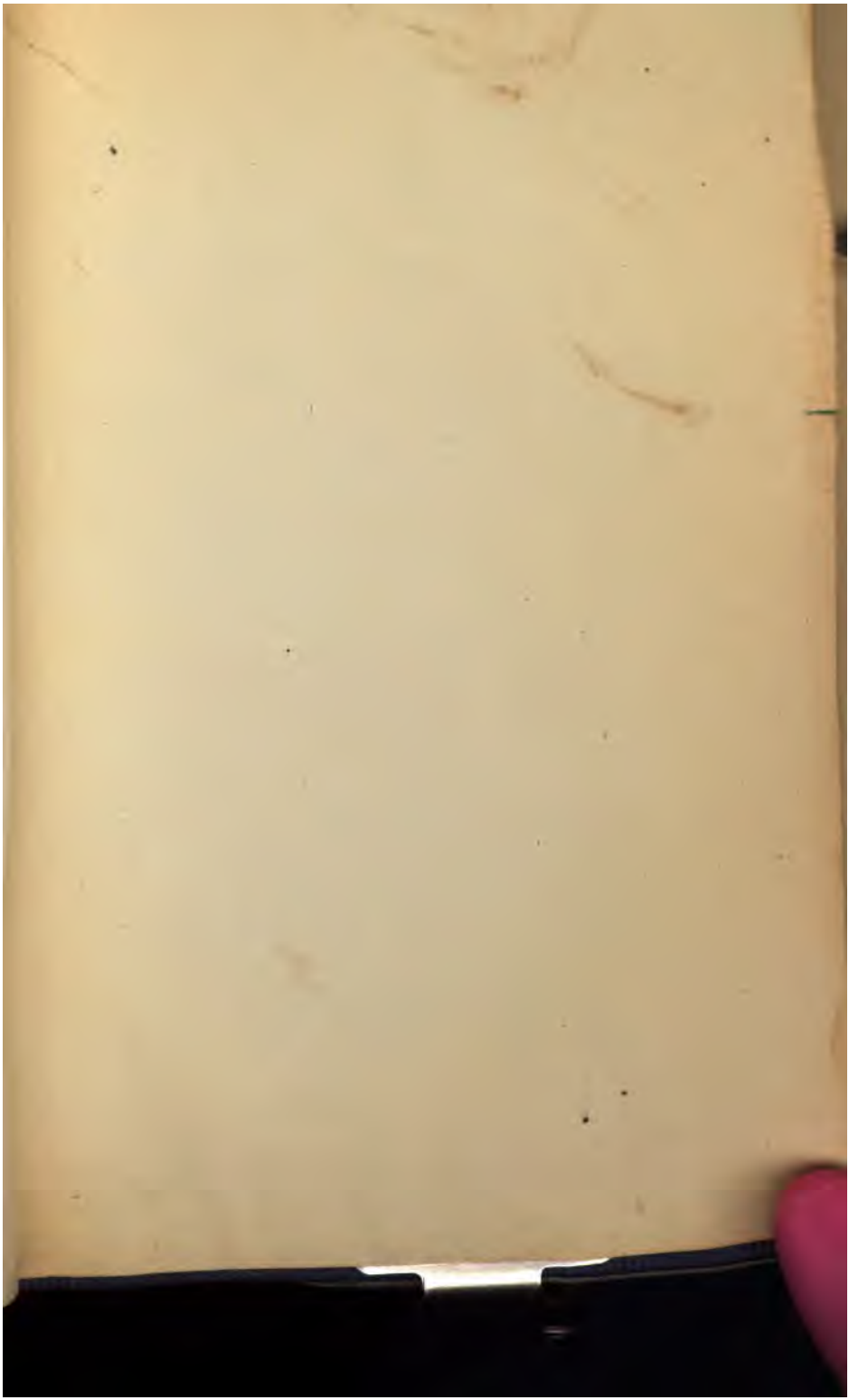
BOSSUET.

Jugemens. 397
Notice sur Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. 415
Analyse oratoire de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. 420
Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. 431
Notice sur Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. 460
Analyse oratoire de l'oraison funèbre de Madame. 464
Oraison funèbre de Henriette-Anne, duchesse d'Orléans. 476
Notice sur Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine. 503
Analyse oratoire de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague. 506
Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine. 514
Notice sur Louis de Bourbon, prince de Condé. 547
Analyse oratoire de l'oraison funèbre du prince de Condé. 552
Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé. 568

FLÉCHIER.

Jugemens. 600
Notice sur Turenne. 610
Réflexions critiques sur l'oraison funèbre du Vicomte de Turenne. 618
Oraison funèbre de Henri de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne. 626

FIN DE LA TABLE.



3 2044 069 621 027